6
N

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

R. d. G.

1 6

SCAFFALE ..... II .....

PLUTEO .....

N.° CATENA ..... 3 .....

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

Avec Figures.

TOME TROISIÈME.

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ
QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE:

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & conſidérablement augmentée ſur quelques Manuſcrits trouvés après ſa mort ;

SUIVIS

DE MANON LESCAUT.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

66049

MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE ***.

LIVRE TREIZIEME.

L'HEUREUSE fin de cette aventure me fit bénir le ciel, qui ſembloit en avoir pris lui-même la conduite. J'employai quelques jours à régler avec Amulem, l'ordre de notre voyage d'Allemagne. Il étoit abſolument déterminé à partir avant l'hiver; mais n'ayant pas vu Paris, il eut envie d'y aller paſſer quelques ſemaines avant notre départ. Cela pouvoit s'accorder ſi bien avec les meſures que j'avois priſes du côté de monſieur le duc, que loin de l'en détourner, je lui promis de l'y conduire.

Nous y arrivâmes, dans le tems où il devoit paroître le plus brillant aux étrangers. C'étoit dans la chaleur des actions du Miſſicipi. Le faſte & la magnificence ſembloient répandus dans toutes les conditions. L'argent & l'or rouloient avec profuſion, comme s'ils ſe fuſſent échappés de la captivité dans laquelle on les tient ordinairement. Les habits, les équipages, les dépenſes exceſſives du jeu, & les fêtes continuelles découvroient l'opulence du royaume, ou, s'il eſt permis de s'exprimer ſincèrement, trahiſſoient plutôt ſa foibleſſe intérieure, puiſque toutes ſes forces s'épuiſoient follement au-dehors. Amulem fut frappé de cet éclat. Ses préjugés turcs ne l'empêchèrent pas de convenir, que Paris l'emportoit ſur Conſtantinople. Nous nous logeâmes dans la rue neuve des Petits-Champs, & ce ne fut pas ſans peine que nous nous procurâmes un logement commode. Nous en eûmes même beaucoup à louer un carroſſe de remiſe, tant il ſe trouvoit de perſonnes qui n'étoient pas diſpoſées plus que nous à marcher à pied. Tous les jours on nous apprenoit quelque nouveau prodige de fortune, en faveur de gens vils & des plus miſérables. C'étoit le célèbre M. Law qui donnoit le branle à la roue. Je me procurai le plaiſir de le voir, étant introduit par quelques anglois que j'avois connus à Londres & qui ſe trouvoient alors à Paris. Cet homme, occupé de tant

d'affaires importantes, n'en avoit pas l'eſprit moins libre, ni l'humeur plus éloignée du plaiſir. Il nous invita le même jour à ſouper chez lui; j'y vis ſa femme qui me parut enjouée. J'y trouvai auſſi l'abbé d..., qui me reconnut tout d'un coup. Comme il ignoroit que j'euſſe quitté Paris, après l'avoir vu cinq ou ſix ſemaines auparavant, il me fit des reproches honnêtes de ce que je l'avois ſi fort négligé. Il étoit trop agréablement occupé du voiſinage de madame Law pour lier à table une converſation ſérieuſe avec moi; mais il me fit promettre que je lui rendrois le lendemain une nouvelle viſite. La joie & le badinage régnèrent dans ce repas. M. Law y dit mille jolies choſes. On n'y fit nulle mention du ſyſtême, quoique je ſouhaitaſſe extrêmement que le diſcours pût tomber ſur ce ſujet: on n'y parla que des ſévérités de la chambre de juſtice, & de la frayeur qu'elles avoient répandue parmi toutes les perſonnes intéreſſées dans les revenus du roi. M. Paparel, tréſorier général de l'extraordinaire des guerres, avoit été condamné à mort quelques jours auparavant, & l'on ne ſavoit point ce qu'on devoit penſer du délai que S. A. R. avoit fait apporter à l'exécution de ſa ſentence. Comme on n'épargne guère les condamnés, le pauvre Paparel ne fut point ménagé par nos convives. M. Law ſe retira vers minuit, ſous prétexte d'une affaire d'importance, qu'il devoit expédier avant ſon ſommeil.

Je ſortis auſſi, peu après, avec les deux anglois qui m'avoient procuré ſa connoiſſance. Comme ils demeuroient dans le même quartier que moi, nous nous entretînmes en chemin de la prodigieuſe fortune de M. Law, & de l'induſtrie avec laquelle il s'y étoit élevé. M. Stepney, qui étoit celui des deux qui le connoiſſoit le plus particulièrement, me raconta quelques traits de ſa vie, qui méritent d'être rapportés. M. Law, me dit-il, eſt écoſſois, & né d'une honnête famille. Il a eu, dès ſa première jeuneſſe, l'eſprit propre au commerce & aux affaires. Ses parens le mirent de bonne heure dans un comptoir; on n'a pas ſu ſur quels fonds il y amaſſa une ſomme conſidérable, qui le mit en état de ſe paſſer du ſecours de ſa famille. J'ai connu, me dit M. Stepney, le marchand chez qui il étoit à Edimbourg. Je l'ai entendu ſe louer beaucoup de ſa ſageſſe & de ſa fidélité. Il prit le chemin de Briſtol, avec ſon argent & des recommandations, qui lui firent trouver une place plus conſidérable que celle qu'il venoit d'occuper; on le fit commis en chef du bureau de la Jamaïque. Son aſſiduité & ſon eſprit lui attirèrent la confiance de tous les marchands. Cependant ſoit qu'il ſe fût déguiſé juſqu'alors par hypocriſie, ſoit que ſa vertu fût ſéduite par les groſſes ſommes qui lui paſſoient entre les mains, on découvrit dans ſes comptes quelques erreurs de calcul qui commencèrent à le

rendre ſuſpect. Les marchands anglois veulent de l'exactitude, on l'examina de près, il s'en apperçut ; voici le ſtratagême dont il uſa pour ſe mettre à couvert. Il avoit fait une connoiſſance intime avec le commis d'un autre bureau conſidérable, qui n'étoit pas plus fidelle que lui : ils s'accordèrent enſemble pour ſe ſoutenir, & pour tromper à coup ſûr. Lorſque l'un des deux étoit obligé de rendre ſes comptes, il avoit recours à l'autre, dont il tiroit autant d'argent qu'il en manquoit dans ſa caiſſe ; & ſe rendant ainſi alternativement le même ſervice, ils ſe trouvoient toujours en état de ſouffrir l'examen le plus rigoureux, quelques ſommes qu'ils euſſent pû détourner du dépôt qui étoit entre leurs mains. Ils employoient, pendant ce tems-là, ce qu'ils avoient dérobé, & le faiſoient valoir à leur profit particulier. Quoique ce ſyſtême fût des mieux concertés, il ne put tromper tout-à fait la vigilance des intéreſſés. On s'étonnoit des groſſes entrepriſes qu'on voyoit faire tous les jours à M. Law, & l'on ne comprenoit point ſur quels fonds elles étoient appuyées. Les ſoupçons devinrent ſi forts qu'ils ne purent lui être cachés. C'étoit une affaire à le décréditer pour toujours. Il réſolut de ſe tirer d'inquiétude, & il y réuſſit par une trahiſon qui perdit ſon aſſocié. Feignant d'être obligé de rendre ſes comptes, il le pria de lui fournir, ſuivant leur convention, la ſomme dont il avoit beſoin pour

remplir ſa caiſſe. Il la reçut, mais ce fut dans le deſſein de ne la pas rendre. L'autre qui ne s'attendoit à rien moins, lui redemanda ſon argent peu de jours après. M. Law contrefit l'étonné comme s'il n'eût rien compris à ce diſcours; & ſe voyant trop preſſé, il fit un éclat qui couvrit ce malheureux de confuſion, & qui l'obligea de ſe ſauver pour éviter le châtiment. Les plus éclairés entrevirent une partie de la vérité; mais il eût été dangereux d'attaquer M. Law, ſans le pouvoir convaincre. Cependant cette aventure lui ayant fait perdre quelque choſe de ſon crédit, elle le détermina à quitter Briſtol, pour aller à Londres. Il ne s'y borna point à prendre ſoin des affaires d'autrui : il commençoit à être aſſez riche pour être occupé ſeulement des ſiennes. Je ne doute point, continua M. Stepney, qu'il ne fût devenu en peu de tems un des plus opulens particuliers d'Angleterre, ſi l'amour ne l'eût rendu la dupe de deux femmes qui l'ont preſque conduit à ſa ruine. La première fut miladi ... Cette dame étoit une coquette fieffée, qui avoit ruiné déja vingt amans à Londres, & qui étoit auſſi connue par ſes débauches que par ſa beauté. M. Law eut le malheur de la voir & de la trouver aimable. Elle en fut informée, avant même qu'il eût eu la hardieſſe de lui déclarer ſa paſſion, & elle forma le projet de le dépouiller. Il étoit novice en amour, quoiqu'il le fût ſi peu

pour les affaires. Il ne connoiſſoit pas mieux les manières du monde poli, ayant toujours vécu dans la pouſſière d'un comptoir & d'un bureau. Ce fut par cet endroit que miladi le prit d'abord. A peine lui eut-il exprimé quelque choſe de ſes ſentimens, qu'elle ſut lui faire entendre avec adreſſe, que l'unique choſe qui lui manquoit pour plaire étoit de mettre quelque réforme dans ſes manières, & de prendre un peu mieux le bon goût de Londres. Il comprit de quoi il étoit queſtion, mais il l'exécuta mal. Au lieu de s'accoutumer par degrés aux airs de la cour, il ſe crut capable de les prendre tout d'un coup. Dans l'eſpace de peu de jours, on le vit changé en petit-maître. Cet excès fit pitié à ceux qui le connoiſſoient, & le rendit ridicule aux yeux de quantité de perſonnes, qui ſentirent le contraſte de ſa parure & de ſes manières. Cependant, comme il eſt homme d'eſprit & d'un caractère ſouple & pliant, il atteignit peu à peu au degré qu'il falloit pour être reçu chez miladi.... C'eſt la ſeule obligation qu'il ait à cette dame, d'avoir ainſi contribué à le polir & à le former pour le monde. Les autres leçons qu'il reçut d'elle ne lui furent pas ſi utiles; elle l'engagea dans des dépenſes ſi exceſſives, qu'il s'apperçut en peu de tems de la diminution de ſes eſpèces : & ce qu'il y eut de plus chagrinant pour lui, ce fut que la dame n'eut pas plutôt

remarqué que la ſource de ſes libéralités tariſſoit, qu'elle le fit prier de ne plus mettre le pied chez elle. Cette diſgrace le toucha ſi vivement, qu'elle l'empêcha de ſentir la perte d'une partie de ſon bien. Ses amis, qui le voyoient ſi tendre, lui proposèrent de ſe ſatisfaire à moins de frais, c'eſt-à-dire, de ſuivre l'uſage de Londres, en ſe donnant une jolie maitreſſe, qu'il entretiendroit à petit bruit, & ſur laquelle il auroit un empire abſolu. Ce conſeil fut de ſon goût. On lui en procura une fort aimable, avec laquelle il vécut content pendant quelques mois; mais il étoit deſtiné à payer toujours cher les plaiſirs de l'amour. Sa maitreſſe étoit une friponne, qui diſparut un jour, en lui emportant trois mille guinées & quantité de bijoux. Des pertes ſi conſidérables dérangèrent beaucoup ſes affaires; & toute ſon adreſſe ne put les réparer parfaitement. Les airs de cour qu'il avoit pris avec miladi .... lui ôterent le goût du commerce. Il ſe livra au jeu. On ſait quelle vie les joueurs mènent. Tantôt il poſſédoit des ſommes immenſes, qui lui faiſoient prendre un eſſor fort au-deſſus de ſon origine; tantôt il étoit ſans un morceau de pain. Je lui ai vu pendant trois mois, continua M. Stepney, un carroſſe à ſix chevaux, une maiſon de campagne, & un hôtel ſuperbe à la ville. Cette faveur de la fortune ne

dura guère. Le colonel Chatris le ruina dans une ſoirée, comme il a ruiné depuis le duc de Warton & quantité d'autres jeunes gens. M. Law ſe mit enſuite dans les projets ; c'eſt-à-dire, qu'il formoit des plans de compagnies & d'aſſociations pour le commerce, & qu'il tâchoit de les faire goûter aux marchands. Il inventoit des machines, pour rendre plus faciles ou pour abréger les grandes entrepriſes ; telle fut celle dont l'exécution ſe trouva ſi heureuſe, pour nétoyer les étangs, les canaux, & les baſſins qui ſervent à la conſtruction des vaiſſeaux. Il fut le premier qui fit naître à milord duc de Montaigu le deſſein d'une nouvelle plantation dans l'île de Sainte-Lucie ; entrepriſe qui a coûté à ce ſeigneur la moitié de ſon bien, & qui s'eſt terminée fort malheureuſement. Enfin il ſe ſoutenoit honnêtement par les ſeules reſſources de ſon génie, lorſque la fortune l'a appelé en France, & lui a ouvert le chemin de la faveur & de la toute-puiſſance auprès de monſieur le régent. Il conſerve toujours, ajouta M. Stepney, une forte inclination pour les femmes. Il a le cœur bon & tendre ; de ſorte que ſes libéralités ſe répandent à pleines mains ſur le beau ſexe. Il s'eſt fait amener de Londres, pour ſon délaſſement après les affaires, quelques belles angloiſes, qu'il entretient à Paris à peu

près comme les ſeigneurs françois, qui aiment les chiens & les chevaux, en font venir d'Angleterre.

J'étois ſi plein de l'idée de M. Law, en quittant M. Stepney, que je le vis en ſonge pendant la nuit; mais je le vis dans une ſituation que je ne lui aurois pas fait plaiſir de lui dire, & qu'il n'auroit peut-être pas cru devoir appréhender. Il me ſembla que S. A. R. le mettoit hors de ſon appartement par les épaules, & qu'étant enſuite abandonné de tout le monde, il alloit chercher du pain hors du royaume, après l'y avoir ôté à tant d'autres.

Le lendemain, je fis ma viſite à l'abbé d.... C'étoit un autre aventurier, dont la morale ne valoit guère mieux que celle de M. Law. J'avoue que rien ne m'a jamais donné tant de mépris pour les biens de la fortune, que de les voir accordés avec tant de profuſion à des perſonnes de ce caractère. C'eſt une réflexion que j'ai faite mille fois en ma vie, & qui ſe renouveloit alors à tous momens, en voyant tant de miſérables arriver tout d'un coup à l'extrême opulence. Seroit-il poſſible, diſois-je, que la providence mît en de telles mains ce qu'elle eſtime? Non, les biens de ces gens-là ſont auſſi vils que leurs perſonnes. Je ne mets pas, néanmoins, abſolument dans ce rang l'abbé d..... Il avoit aſſez d'eſprit & de ſavoir-vivre, pour être diſtingué de la foule. La viſite

que je lui rendis, fut beaucoup plus familière que la précédente. Il me rapporta des choſes incroyables de l'affection dont M.... l'honoroit, & de la confiance qu'il prenoit en lui. La ſuite de ſa vie les a juſtifiées. Comme il avoit été précepteur de M.... il ſe faiſoit honneur du goût que ſon élève avoit pour les ſciences & les beaux-arts. Dieu ſait s'il étoit capable de le lui avoir inſpiré. Il me fit la grace de me procurer la vue de ſon cabinet, de ſes tableaux, & de ſon laboratoire. Le cabinet étoit plein de livres & de papiers confuſément épars. J'eus la curioſité d'obſerver les livres, étant perſuadé que la meilleure manière de connoître le caractère & les inclinations d'un homme d'eſprit, eſt de faire attention à ce qui l'occupe dans le ſecret du cabinet. Je vis, dans celui-ci, un mélange de théologie, d'hiſtoire, de littérature, & ſur-tout de philoſophie naturelle. Les ouvrages extraordinaires, tels que ceux de Spinoſa, Hobbes, Vanini, Cardan, Toland, Paracelſe, &c. étoient dans une claſſe à part; & parmi eux étoit un gros cahier de ſa main propre, où il avoit pris la peine de réduire en abrégé ce qu'il y a de plus curieux dans la doctrine de ces auteurs. L'abbé de.... me fit remarquer un petit manuſcrit latin, *de Deo*, *an poſſibilis ?* qu'il me dit avoir été payé cent louis d'or. Cet abbé m'aſſura que M..... paſſoit quelquefois juſqu'à quatre & cinq heures au milieu de ſes livres, &

qu'il ne liſoit preſque jamais ſans avoir la plume à la main, pour écrire ſes remarques & ſes réflexions. Il avoit fait traduire, pour ſon uſage, quantité de bons livres anglois, dont il faiſoit beaucoup de cas. M.... magiſtrat illuſtre, qui entendoit parfaitement l'anglois, lui avoit rendu pluſieurs fois ce ſervice. S'il en faut croire l'abbé d.... la curioſité de ſon élève, en matière de ſcience, s'étendoit à tout: Il avoit fait venir plus d'une fois, des extrémités de l'Europe, certaines perſonnes qui paſſoient pour avoir acquis des connoiſſances extraordinaires. Un jour, ayant lu dans une relation angloiſe de la Laponie norvègienne, que les lapons étoient fort adonnés à la magie, & qu'il ſe paſſoit des choſes ſurprenantes dans cette froide partie de notre hémiſphère, il n'eut point de repos qu'il n'eût fait amener un magicien lapon dans ſon cabinet. On n'a pas ſu ce qu'il apprit de lui; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en fut peu ſatisfait, parce qu'il ne l'entretint pas long-tems. Il le fut davantage d'un certain Valtas, qui s'inſinua dans ſa faveur par la profonde connoiſſance qu'il avoit de la chimie. Il travailloit quelquefois deux heures, avec lui, dans ſon laboratoire. Il n'y avoit point de diſtillation, ni d'élixir, qu'il ne fût compoſer; il en inventoit lui-même, & il prenoit plaiſir à les faire débiter à Londres & à Paris par quelqu'aventurier, qui prenoit la qualité d'opérateur, & qui y gagnoit

conſidérablement. Il a fait des perles & des teintures de criſtal, qui ſont d'une beauté admirable.

Pour ce qui regarde le grand œuvre, il l'a tenté ſans ſuccès: cependant il n'a pas laiſſé de faire de grandes dépenſes, pour arriver à quelque choſe d'extraordinaire dans la tranſmutation des métaux. M. C.... anglois, l'a aidé long-tems dans ce travail; mais ils ne purent attraper le ſecret de la nature. Tout le fruit de leurs peines fut de compoſer des alliages d'une grande perfection, quoique la valeur en ſoit fort au-deſſous de la dépenſe. Un italien effronté, qui avoit entendu parler du goût de ce prince pour cette ſorte de ſcience, lui fit demander un jour une audience particulière dans ſon laboratoire. Lorſqu'il y fut entré, il eut le ſoin d'en fermer la porte; il tira de ſa poche un petit réchaud d'une fabrique extraordinaire, au-deſſous duquel étoit un petit vaiſſeau de cuivre, qu'il remplit d'un élixir qu'il avoit dans une bouteille. Il enflamma l'élixir avec une ſimple allumette, & il le pria enſuite de lui prêter pour un moment un louis d'or. Il le mit, à ſa vue, dans le réchaud: en moins de trois minutes, il en tira une pièce d'argent de la même grandeur, qu'il lui remit. Il lui demanda un écu, & l'ayant enfermé de la même manière dans le réchaud, il en fit ſortir un louis d'or, qui ne différoit des autres qu'en ce qu'il étoit plus épais. Après cette opération,

qu'il acheva ſans prononcer une parole, il prit ſon réchaud & ſortit du laboratoire, en diſant au prince que s'il vouloit ſe donner la patience d'attendre un moment, il alloit lui faire voir quelque choſe de bien plus extraordinaire. On l'attendit, mais inutilement. L'italien s'étoit ſervi de cette ruſe pour faciliter ſon évaſion. M. l'abbé d.... me fit voir les deux pièces, que M.... avoit conſervées. J'étendrois trop le récit de cette viſite, ſi je rapportois toutes les choſes curieuſes qu'il me fit obſerver. Je marquai beaucoup de reconnoiſſance pour ſes civilités. Nous parlâmes encore de l'Angleterre; il me propoſa de l'accompagner dans un voyage qu'il avoit deſſein d'y faire. Je m'en excuſai honnêtement, ſur les engagemens que j'avois avec M. le duc de.... Il ne manqua point de me demander ce qui avoit cauſé mon retour ſi prompt à Paris. Je lui parlai de mon beau-frère Amulem & de ſon fils Muleid. Il faut, me dit-il, que vous me les faſſiez voir, & que je leur procure l'honneur de faire la révérence à M..... Je le remerciai de cette offre, & je les lui amenai le jour ſuivant. Il nous préſenta à lui. Nous en fûmes reçus fort gracieuſement. Il fit à Amulem pluſieurs queſtions ſur le gouvernement du grand-ſeigneur, & ſur les forces de l'empire ottoman. Il lui dit, en parlant de ſa religion: Je ne la trouve guère ſainte; mais elle me ſemble fort aimable, ne

fût-ce qu'en ce qu'elle n'oblige pas de voir toujours la même femme. Amulem répondit agréablement, que ſi c'étoit un mal d'être obligé de voir toujours une ſeule femme, c'en devoit être un bien plus grand d'en voir toujours pluſieurs. Point d'équivoque, reprit M.... le mal de n'en voir qu'une eſt ſi grand, que je n'en ſaurois rire ; & ſi l'on n'étoit un peu turc ſur certains articles, un pauvre chrétien auroit bien de la peine à vivre. Nous eûmes, par la bonté de ce grand prince, un de ſes officiers pour nous conduire à Verſailles, & dans tous les lieux où l'on n'a pas la liberté d'entrer ſans être introduit.

Le haſard nous fit rencontrer à Fontainebleau M. le marquis d'Antremont, ambaſſadeur du roi de Sicile. Je l'avois connu à Rome long-tems auparavant, & j'étois même lié particulièrement avec lui. Comme je ne m'imaginois nullement qu'il fût à Paris, & encore moins qu'il y fût avec un titre ſi diſtingué, je ne me remis point ſon viſage, lorſqu'on me le montra ſous le nom de ſa dignité. Il me reconnut le premier, & ſa politeſſe le fit avancer vers moi pour m'embraſſer. Nous nous promenâmes, en nous entretenant de nos anciennes liaiſons & de nos aventures romaines. Il avoit failli de périr à Rome, par la jalouſie d'un cardinal, dont il voyoit ſecrètement la maitreſſe. Deux ſbirres, apoſtés par ce prélat, l'avoient

attaqué le ſoir dans la rue, & il n'avoit dû ſa vie qu'à ſon adreſſe & à ſa valeur. Le péril qu'il avoit couru l'effraya ſi peu, qu'il revit ſa belle dès le lendemain, en prenant ſeulement la précaution de ſe déguiſer. Il ſe couvrit d'un habit de père jacobin, & il continua de la viſiter tous les jours ſous ce maſque. Le cardinal découvrit la ruſe ; & l'ayant fait veiller, il le fit prendre par les archers de l'inquiſition, comme un moine débauché qui cauſoit du ſcandale à l'égliſe. Il fut enfermé dans une étroite priſon, d'où il ne put ſe tirer qu'après y avoir demeuré ſix ſemaines. Le cardinal eut la malice de répandre le bruit qu'il y avoit été traité comme on traiteroit peut-être un moine dans le même cas, c'eſt-à-dire, fouetté rigoureuſement. Cependant cette médiſance fut reconnue fauſſe par le cardinal même, qui étant tombé peu après dans une maladie mortelle, fit prier le marquis de ſe rendre auprès de ſon lit, & lui demanda pardon publiquement du tort qu'il avoit fait à ſa réputation. Nous eûmes l'honneur de dîner avec M. le marquis d'Antremont, & de retourner le lendemain à Paris dans ſon carroſſe. Nous n'y fîmes pas un long ſéjour. La curioſité d'Amulem étant ſatisfaite, nous reprîmes le chemin de la province.

Lorſque nous approchâmes de la maiſon de ma fille, je fis avancer mon laquais plus vîte que nous,

nous, pour l'avertir que nous ſerions le ſoir à ſouper chez elle. Je fus ſurpris de le voir, peu après, revenir au-devant de nous en galopant. Il m'apprit que le marquis, mon élève, étoit au logis depuis quatre jours; & me préſentant une lettre, il me dit que c'étoit par l'ordre du marquis qu'il me l'apportoit, qu'elle étoit de monſieur le duc ſon père, & qu'il me prioit de la lire avant mon arrivée. Je la lus promptement. Monſieur le duc me marquoit que ſon fils l'avoit preſſé avec tant d'inſtances, de lui accorder la permiſſion d'aller attendre mon retour de Paris chez ma fille, qu'il avoit craint de l'affliger trop en le refuſant : qu'il le croyoit là en auſſi bonnes mains que dans les ſiennes, & qu'il ſe perſuadoit que j'approuverois ſon voyage. Comme cette lettre ne contenoit rien de plus, je ne pouvois m'imaginer quelle raiſon le marquis avoit eue de me l'envoyer avec tant de diligence. Cependant, en y penſant davantage, je compris que la crainte que je ne fuſſe mécontent de le voir à mon arrivée, & que je ne le ſoupçonnaſſe de s'être dérobé à monſieur ſon père, l'avoit porté à me prévenir, comme il avoit fait. Il m'avoua, le ſoir, que j'avois deviné juſte. Je ne laiſſai point, malgré la lettre, d'être très-peu ſatisfait de le trouver là. J'admirai même que monſieur le duc y eût pu conſentir, après le danger où il s'étoit trouvé expoſé;

ſans compter qu'il n'ignoroit pas ſa paſſion pour ma niéce, à laquelle des entrevues ſi fréquentes ne pouvoient manquer de ſervir d'aliment. Je n'augurai rien de bon de ſa préſence. Plût au ciel, pour ſon intérêt & pour celui de ma famille, que mon préſage & mes craintes euſſent été moins fondés, & qu'ils n'euſſent point été juſtifiés par des événemens qui mirent le comble à tous les malheurs de ma vie ! C'eſt ce que je raconterai maintenant ſans interruption; car il me ſeroit difficile de mêler des choſes étrangères & indifférentes, à un récit ſi intéreſſant.

Le marquis n'avoit pas perdu le tems, pendant les quatre jours qu'il avoit paſſés chez ma fille. Non-ſeulement il s'étoit ménagé cent occaſions d'entretenir Nadine; mais par une adreſſe, dont je crois que l'amour ſeul l'avoit rendu capable, car il n'étoit point naturellement artificieux, il avoit trouvé le moyen d'intéreſſer ſi fortement miladi R..... en ſa faveur, qu'elle approuvoit hautement ſa paſſion. Un ſecours de cette nature pouvoit faire faire, en un peu de tems, beaucoup de chemin à ma nièce. Ce n'eſt pas que j'aie jamais ſoupçonné miladi d'être propre à favoriſer le vice; mais de quoi ne ſont pas capables deux jeunes amans dont on flatte l'inclination, & à qui l'on procure tous les moyens de ſe voir commodément ? Ma fille qui avoit

découvert le fond du myſtère, n'avoit point eu l'aſſurance d'en témoigner ſon ſentiment ; mais ce fut la première nouvelle dont elle m'inſtruiſit à mon arrivée. La crainte fit que je m'imaginai le mal encore plus grand qu'il n'étoit. Je ne tardai point à m'expliquer avec miladi, & à tâcher de tirer la vérité d'elle, en gardant néanmoins beaucoup de ménagemens, pour ne pas commettre ma fille. Lorſque j'en eus dit aſſez pour me faire entendre, elle reconnut qu'elle avoit eu quelque condeſcendance pour la paſſion du marquis, parce qu'elle la croyoit infiniment ſincère ; & parce que la pauvre petite Nadine, ajouta-t-elle, n'en avoit pas moins pour lui. Elle me dit, en riant, qu'il eût fallu avoir le cœur d'une dureté extrême, pour voir ſouffrir ſans pitié deux enfans ſi aimables. Cependant elle me proteſta que toute ſon indulgence s'étoit bornée à leur accorder quelques momens d'entretien dans ſon appartement, & cela toujours en ſa préſence. Je ſuis bien éloigné, Madame, repartis-je, d'en ſoupçonner davantage ; mais vous me ferez la grace de confeſſer que cette faveur même, toute innocente qu'elle eſt, ne leur étoit pas néceſſaire. Vous ſavez le peu de proportion qui eſt entre le marquis & ma nièce. Amulem eſt un étranger, dont le rang, quoiqu'aſſez conſidérable parmi les turcs, eſt compté pour rien en France. Nadine

ne tire non plus aucun relief de la qualité de ma nièce, puiſque ne l'étant que du côté de mon épouſe, elle n'appartient point à ma famille. Rien ne peut donc la rapprocher du marquis, dans l'éloignement infini où elle eſt de ſon nom, de ſon rang, de ſes richeſſes, & de toutes ſes eſpérances. A quoi ſert-il, Madame, d'entretenir dans le cœur de cette enfant une paſſion qui ne ſauroit avoir d'heureuſes ſuites pour elle ? Je veux bien ne la regarder juſqu'à préſent que comme un badinage & un amuſement de jeuneſſe ; mais ne ſavons-nous pas, vous & moi, que les conſéquences de ces dangereux amuſemens peuvent devenir ſérieuſes ? Je connois le naturel du marquis ; il eſt d'une vivacité qui vous effrayeroit, ſi vous la connoiſſiez comme moi. Miladi répliqua, en m'interrompant, qu'elle avoit fait attention d'avance à mes difficultés, & qu'elle les avoit trouvées ſi foibles qu'elle n'avoit pas cru s'y devoir arrêter ; qu'à la vérité Nadine n'étoit pas du rang du marquis, mais que c'eſt l'effet le plus ordinaire de l'amour, d'égaler les conditions ; que rien n'étoit ſi commun en Angleterre, que ces aſſortimens inégaux ; que la foibleſſe de notre ſexe pour le ſien étoit preſque l'unique voie que la providence eût accordée aux femmes pour s'élever à la fortune ; que la jeune Nadine avoit aſſez de charmes pour borner l'ambition d'un prince ; & là-

deſſus elle ſe mit à me rapporter les exemples de quantité de ducs & de milords anglois, qui n'avoient cherché qu'à ſatisfaire leur cœur, en ſe choiſiſſant une femme. Il eſt vrai, Madame, lui dis-je, que cela eſt commun en Angleterre, mais nos coutumes ſont différentes. D'ailleurs le ſoin, que j'ai conſenti à prendre de la conduite du marquis, m'oblige en honneur de veiller à ſes vrais intérêts. Ne doutez pas que dans toute autre ſituation, je ne fuſſe bien-aiſe de voir Nadine prendre le chemin de devenir ducheſſe. Cette chère enfant ſeroit reine, ſi ſa fortune répondoit à mon affection. Mais je ſuis le gouverneur du marquis. Son père, ſa famille, ſe repoſent de ſa conduite ſur mon honneur & ſur ma ſageſſe. Je ne trahirai point leur confiance; je ne dis pas ſeulement pour l'avantage de ma nièce, mais pour celui même de toute ma poſtérité. Enfin, Madame, ajoutai-je, c'eſt une affaire où je me croirois criminel par la ſeule incertitude; & graces à Dieu, j'ai trop d'honneur pour demeurer ſuſpendu un ſeul moment entre le crime & mon devoir.

Le fruit de cette converſation fut d'engager miladi R..... à ne plus prêter la main au commerce de nos jeunes amans. Je n'aurois pas différé à mettre Nadine pour quelques années dans un couvent, s'il ne m'eût paru trop dur de

l'ôter à ſon père, pendant le peu de tems qu'il avoit à demeurer en France. N'y pouvant donc penſer avec bienſéance, je me retranchai à trouver quelque nouveau moyen d'éloigner le marquis. Mais je n'en pus imaginer d'aſſez vraiſemblable, pour eſpérer qu'il ne ſentît point ma ruſe; & je pris le parti d'écrire à M. le duc, pour lui marquer les nouvelles raiſons que j'avois de ſouhaiter qu'il le rappelât. Je le priois d'employer quelque prétexte comme celui de le faire habiller, ou de lui faire prendre quelques remèdes, avant notre départ pour l'Allemagne. La lettre de M. le duc vint en peu de jours. Le marquis, qui le révéroit extrêmement, n'oſa demeurer un moment après l'avoir reçue. Je fis violence à ma ſincérité, juſqu'à lui témoigner du regret de le voir partir.

Je m'applaudiſſois néanmoins de ce départ: il ſembloit aſſurer toutes mes vues. Je me propoſois d'aller rejoindre le marquis en moins de quinze jours, d'en paſſer quelques-uns avec lui, & de partir enſuite pour l'Allemagne, ſans repaſſer chez ma fille. Amulem & ſon fils auroient pris un autre chemin, & nous nous ſerions rencontrés ſur la frontière. Ce projet étoit ſimple, & me ſembloit infaillible. Mais hélas! c'eſt la plus grande de toutes les infirmités humaines, de ne pouvoir pénétrer dans l'avenir. Les hommes ſont obligés de travailler tous les jours à ſe rendre plus parfaits;

eh ! peuvent-ils le devenir, s'ils ne connoiſſent point ce qui doit ſuivre le moment dont ils jouiſſent ? Comment éviter des fautes ou des malheurs, dont on ne prévoit pas les occaſions ? Comment s'aſſurer d'obtenir le bien auquel on doit tendre, ſi l'on ne peut être certain d'en avoir les moyens ? On parle de l'expérience du paſſé comme d'un flambeau qui doit éclairer les démarches futures, & qui aide à conjecturer les évènemens ; mais qu'un tel ſecours paroît foible, quand on conſidère la variété infinie des motifs qui font agir les êtres libres, & l'obſcurité des reſſorts qui déterminent les cauſes néceſſaires ! J'ai ſoixante ans d'uſage & de connoiſſance du monde ; & le fruit que j'en recueille, à l'égard de l'avenir, c'eſt d'avoir reconnu chaque jour de plus en plus, que toutes les règles de la prudence ſont ordinairement fauſſes, & toujours abſolument incertaines. En voici un nouvel exemple.

Dans le tems que j'étois le plus ſatisfait de l'ordre que j'avois mis dans les affaires de ma famille & dans les miennes, un gentilhomme, voiſin de ma fille, vint me demander Nadine en mariage. C'étoit un parti plus avantageux qu'elle ne pouvoit l'eſpérer naturellement. Outre un grand bien, le gentilhomme étoit aimable : il avoit environ trente ans, & c'étoit uniquement par eſtime & par amour qu'il ſouhaitoit d'obtenir ma nièce. Rien ne paroiſſoit

devoir empêcher mon consentement, excepté peut-être l'âge de cette enfant, qui étoit à peine dans sa quinzième année. Je conférai sur cette proposition avec Amulem, mon gendre & ma fille : leur sentiment, comme le mien, fut de l'accepter sans balancer. Je n'y voyois plus d'autre difficulté que la violence qu'il faudroit faire sans doute à ce jeune cœur, où l'amour avoit pris de si profondes racines. Cette pensée me causoit du chagrin, car je n'ai jamais approuvé la tyrannie des pères, qui exigent une obéissance aveugle de leurs enfans : l'exemple de mon grand-père étoit encore devant mes yeux, & je n'avois point oublié que c'étoit à cette source fatale que se devoient rapporter tous les malheurs de ma vie. Cependant le cas où je me trouvois par rapport à ma nièce, me paroissoit tout différent. C'étoit une chose impossible, que son mariage avec le marquis ; la perte de sa vie & de la mienne ne m'auroit pas fait relâcher là-dessus le moins du monde. Dans cette supposition, qui étoit constante & qui ne pouvoit changer, il me sembloit que loin de manquer d'indulgence pour elle, c'étoit la traiter avec une véritable affection que d'aider à la guérir ; & rien ne m'y paroissoit plus propre que de la mettre entre les bras d'un honnête homme, qui l'aimoit excessivement, & qui n'épargneroit rien pour lui faire mener une vie douce & heureuse. Ce raisonnement

me parut ſolide. Il me le paroît encore, malgré l'effet tragique qu'il a produit; & ſi je me trouvois dans la même ſituation, avec auſſi peu de connoiſſance de l'avenir, je prendrois aſſurément le même parti.

Etant donc arrêté à cette réſolution, je fis appeler ma nièce, & je lui appris que M. de B.... avoit été touché de ſes agrémens, & qu'il la ſouhaitoit pour ſa femme; que je croyois que c'étoit une affaire extrêmement avantageuſe pour elle. Votre père, lui dis-je, & toute la famille s'accordent à penſer la même choſe. Il ne nous reſte, ma chère nièce, que de connoître quels ſont vos ſentimens. Elle me répondit avec beaucoup de douceur, que c'étoit un langage ſi extraordinaire pour une fille de ſon âge, qu'elle ne ſavoit pas bien ce qu'elle devoit me répondre; qu'elle étoit prête à obéir à toutes mes volontés; mais que ſi j'étois aſſez bon pour lui permettre de ſuivre ſes inclinations, elle ne ſouhaitoit que de vivre avec ma fille & miladi R.... qui avoient tant de bonté pour elle. J'affectai de prendre ſa réponſe pour un effet de ſa modeſtie. Je la louai, je l'embraſſai, & je lui promis que ſi elle vouloit me laiſſer le ſoin de ſon ſort, je la rendrois bientôt parfaitement heureuſe. M. de B..., lui dis-je, que nous vous deſtinons pour mari, viendra vous voir dès aujourd'hui; il faut le recevoir avec honnêteté. Vous verrez que

c'eſt un aimable gentilhomme, que vous ne pourrez vous empêcher d'aimer. Elle ne me répondit plus que par une révérence, & je remarquai qu'elle paſſa avec empreſſement dans l'appartement de miladi R....

Monſieur de B.... vint pour la voir, ſur la fin de l'après-midi; on la fit appeler. Elle deſcendit, après s'être fait attendre aſſez long-tems. Je remarquai que ſes yeux étoient altérés, & je ne doutai point qu'elle n'eût verſé bien des larmes. Cette vue me fit pitié. Cependant elle eut aſſez de pouvoir ſur elle-même, pour paroître tranquille & riante. Elle n'affecta pas même une rigueur exceſſive, lorſque ſon amant, à qui je l'avois déjà promiſe, prit la liberté de lui baiſer la main. Il ſe retira fort ſatisfait, après m'avoir prié de conclure ſon mariage avant mon départ pour l'Allemagne. J'y étois réſolu: j'en parlai le ſoir à miladi, qui feignoit de l'ignorer, parce que je ne m'étois pas encore ouvert à elle. Vous avez tant de bonté, lui dis-je, pour ma nièce & pour toute ma famille, que je ne veux rien faire d'important ſans vous l'avoir communiqué. On me demande Nadine en mariage, & je trouve le parti ſi avantageux, que je l'ai accepté. Elle s'attendoit ſans doute à cette ouverture, & ſa réponſe étoit méditée. Vous voulez donc être le bourreau de votre nièce, me dit-elle? Vous la voulez tuer plus cruellement que

vous ne feriez d'un coup de poignard. Qui a jamais vu marier une fille de quatorze ou quinze ans, malgré ſa volonté ? Cette pauvre enfant ſe meurt déjà de chagrin ; & je ſuis ſi attendrie de ſes larmes, que malgré tout l'attachement que j'ai pour votre fille, je ne veux point demeurer un moment dans cette maiſon, ſi vous lui faites cette violence. Et puis, ajouta-t-elle d'un air chagrin, après les droits que vous m'aviez accordés ſur elle, il me ſemble que vous auriez pu me faire entrer pour quelque choſe, dans cette belle réſolution. Je l'aſſurai que la propoſition & l'accord du mariage s'étoient faits ſi promptement, qu'à peine aurois-je pu lui en faire part plutôt. Pour ce qui regardoit la rigueur dont elle m'accuſoit, je lui repréſentai toutes les raiſons qui m'empêchoient de croire que c'en fût une, & je l'obligeai de confeſſer que ma nièce ne pouvant être au marquis, nous ne pouvions rien ſouhaiter de plus heureux pour elle, que l'occaſion qui ſe préſentoit.

J'en conviens, me dit-elle à la fin : mais ce n'eſt point par l'idée que vous & moi pouvons nous en former, qu'il faut juger des avantages de cette occaſion ; c'eſt par la ſatisfaction que votre nièce y peut eſpérer. Elle ſera malheureuſe, continua-t-elle ; je ſais, par expérience, ce que c'eſt qu'un mariage où l'inclination n'a pas contribué. Pour la ſatis-

faire, & finir cette diſpute, je fis appeler Nadine, & je lui parlai ainſi en préſence de miladi.

J'apprens que vous n'êtes point contente du mariage que je vous ai propoſé. Je vous aime trop tendrement pour vous y contraindre; mais je ſuis bien-aiſe de vous expliquer mes ſentimens ſur ce qui cauſe votre répugnance. Je n'ignore pas votre inclination pour le marquis, ni celle qu'il a pour vous. Si vous vous êtes flattée de ce côté là de quelque eſpérance, il faut que vous commenciez, ma chère nièce, à vous déſabuſer aujourd'hui. Je vous jure devant Dieu, que vous ne ſerez jamais au marquis; c'eſt une choſe impoſſible, & ſur laquelle vous devez vous rendre juſtice. Ne pouvant donc être à lui, c'eſt à vous de voir ſi vous voulez renoncer à tout autre engagement. Vous êtes libre. Songez ſeulement que vous affligerez votre famille, qui attend de vous autre choſe, & que vous ne donnerez pas une idée honorable de votre ſageſſe & de votre modeſtie.

J'avoue que mon diſcours étoit captieux pour une enfant de cet âge, qui avoit toujours été accoutumée au reſpect & à l'obéiſſance. Auſſi n'y répondit-elle, qu'en m'aſſurant qu'elle étoit prête à faire tout ce que ſon père & moi voudrions exiger d'elle. Je lui dis que c'étoit ainſi que devoit ſe conduire une fille bien née; & que s'il en coûtoit un peu à ſon cœur pour oublier

le marquis, elle devoit conſidérer que c'étoit un ſacrifice néceſſaire, auquel elle ſeroit obligée, quelque parti qu'elle pût prendre. Je la laiſſai avec miladi, quoique j'euſſe quelque défiance de ſes conſeils. Je dis le lendemain à monſieur de B..... qu'il falloit prendre promptement des meſures pour ſon mariage, s'il vouloit le conclure avant mon départ. Il écrivit ſur le champ à l'évêque; il en reçut, en moins de huit jours, les diſpenſes & les permiſſions qui s'accordent dans une hâte extraordinaire. La cérémonie fut célébrée preſqu'auſſitôt. Nadine fut baptiſée & mariée dans un même jour. Elle me parut ſoutenir cette action de fort bonne grace. Il n'y eut que miladi R..... qui refuſa conſtamment d'être préſente à la noce.

Cette dame avoit ſes raiſons pour tenir cette conduite. J'en parlerois peut-être avec plus de chaleur, ſi elle n'en avoit été trop rigoureuſement punie. Son aveugle affection pour Nadine lui avoit fait prendre des meſures irrégulières, pour l'ôter à M. de B....; & les voyant déconcertées par notre promptitude, elle en reſſentoit un chagrin qui l'empêcha de paroître pendant toute la fête. Elle avoit écrit au marquis, par un exprès qu'elle avoit envoyé chez monſieur le duc ſon père. Elle lui avoit découvert dans ſa lettre, qu'il étoit ſur le point de perdre ma

nièce ſans retour ; que ſon mariage étoit conclu, & qu'il ne tarderoit pas quinze jours à s'exécuter ; que s'il l'aimoit toujours avec la même tendreſſe, il n'y avoit plus qu'une réſolution hardie qui pût le rendre heureux, qu'elle favoriſeroit toutes ſes entrepriſes ; que s'il pouvoit s'aſſurer ſeulement de deux hommes fidelles, & ſe rendre la nuit chez ma fille, elle engageoit ſa parole, non-ſeulement de livrer ſa maîtreſſe entre ſes mains, mais d'accompagner elle-même leur fuite, pour mettre l'honneur de Nadine à couvert ; qu'elles ſe retireroient enſemble dans un couvent, ou qu'elles paſſeroient en Angleterre ſi elles s'y trouvoient forcées ; qu'au reſte il devoit craindre peu la colère de monſieur le duc ſon père, parce qu'elle étoit en état de rendre Nadine digne de lui, en la faiſant ſon héritière : elle le conjuroit de ſe preſſer, & elle lui marquoit même la nuit où elle croyoit pouvoir lui rendre le ſervice qu'elle lui promettoit.

Ce fut un bonheur, qu'elle n'eût pu prévoir que le moment des nôces fût ſi proche. Elles s'accomplirent, deux jours avant le terme de ſon aſſignation. Le marquis avoit pris l'alarme, en recevant cette lettre. Sa vivacité lui permit à peine un moment de repos. Il ſe détermina, ſans rien examiner, à ſuivre toutes les inſtructions de miladi, & il lui écrivit qu'il ſeroit chez elle

à point nommé. Au lieu de deux hommes, il en prit quatre pour l'accompagner. Miladi l'attendoit, déſeſpérée de la ruine de ſon projet. Il ſe gliſſa le ſoir dans ſon appartement, ſans être apperçu de perſonne. Il avoit laiſſé ſes quatre hommes & ſes chevaux dans le bois. Quelle fut ſa déſolation, en apprenant que Nadine étoit dans les bras d'un autre! il m'a dit, depuis, que cette fatale nouvelle le fit tomber à terre ſans ſentiment. Etant revenu à lui, il ſe fit raconter toutes les circonſtances de ſa perte; & voyant qu'il ne lui reſtoit pas même l'ombre de l'eſpérance, il ſe livra à toutes les extravagances de l'amour malheureux. La nuit étant près de finir, miladi lui conſeilla de ſe retirer. Il ne put ſe réſoudre à retourner ſi-tôt chez ſon père. Il la pria de ſouffrir qu'il revînt l'entretenir la nuit ſuivante; & pour ne pas s'éloigner trop de la maiſon de ma fille, il alla paſſer le jour, avec ſes gens, dans un village qui en eſt à une lieue, & à peu près à la même diſtance de celle de M. de B..... où Nadine étoit déjà.

J'appris, le matin, qu'on avoit vu la veille cinq hommes à cheval, aux environs du château; mais je n'eus pas le moindre ſoupçon de la vérité. Je rendis même, ce jour-là, une viſite particulière à miladi. Elle me parut toujours affligée du mariage de Nadine; ce qui ne l'empêcha

pas néanmoins de conſentir à l'aller voir le lendemain avec moi. Elle lui porta un préſent conſidérable de pierreries, qu'elle la força d'accepter. Elle l'entretint long-tems à l'écart : mais comme c'étoit dans la même ſalle où nous étions, j'avois les yeux ſur tous leurs mouvemens. Ma nièce rougit plus d'une fois. Il me ſembloit que miladi exigeoit d'elle quelque choſe, dont elle tâchoit de ſe défendre. Nous paſsâmes avec elle une partie de la ſoirée, & nous retournâmes au château vers minuit. En entrant dans la cour, j'apperçus de loin un étranger, qui me parut avoir toute la figure du marquis. Le ciel étoit obſcur, & il ſe déroba ſi légèrement, que je ne puis en être aſſuré. Je demandai à miladi ſi elle n'avoit point remarqué la même choſe; elle me répondit qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il fût ſi proche de nous ſans ma participation. C'étoit néanmoins lui-même, qui s'ennuyoit en l'attendant. Il avoit paſſé la nuit précédente avec elle. Il s'étoit emporté en invectives contre ma dureté, contre l'ingratitude de Nadine, contre la malignité de ſa fortune ; il avoit juré de ne me revoir jamais ; & s'imaginant n'avoir plus d'ami fidelle que miladi, il lui avoit ouvert ſon cœur avec une entière confiance. La première faveur, qu'il avoit demandée de ſon amitié, étoit de lui procurer une entrevue ſecrète avec Nadine.

Nadine. C'eſt par lui-même que j'ai été informé, dans la ſuite, de tout ce détail.

Miladi ſentit la difficulté & le danger de cette demande. Je ſuis même porté à croire, que ce fut à regret qu'elle lui promit d'y employer ſes ſoins. Les ſollicitations preſſantes du marquis la touchèrent; & ce fut dans la vue de le ſervir, qu'elle vint avec moi chez ma nièce. Elle étoit ſi accoutumée à manier l'eſprit de cette jeune perſonne, qu'elle réuſſit à lui perſuader ce qu'elle voulut. Mais ce n'étoit pas une entrepriſe aiſée, que d'introduire le marquis chez elle; ſon mari, qui l'adoroit, ne la perdoit pas de vue. Elles ſe ſéparèrent donc, ſans avoir pris de réſolution aſſurée. Mon miſérable deſtin me fit contribuer moi-même à leur procurer l'occaſion qu'elles ſouhaitoient. En revenant de chez M. de B..... je dis à mon gendre, en préſence de miladi, que je le priois d'inviter le lendemain à ſouper monſieur & madame de B..... il me le promit. Miladi feignit de ne pas prêter l'oreille; mais ayant formé ſur le champ ſon deſſein, ſur ce qu'elle avoit entendu, elle le communiqua la nuit même au marquis. C'étoit de lui faire paſſer tout le jour dans ſon appartement, juſqu'à l'heure du ſouper, & d'en avertir ſecrètement ma nièce à ſon arrivée. S'il ne lui étoit pas poſſible de ſe dérober à ſon mari avant que de ſe mettre à

table, elle devoit feindre, pendant le ſouper même, quelqu'incommodité qui l'obligeroit de ſortir. Ce plan paroiſſoit ſans difficulté; cependant, lorſque ma nièce en fut inſtruite, elle en trouva une, ſur laquelle on ne put la réſoudre à paſſer. Se voir ſeule & renfermée dans une chambre avec le marquis, ce fut à quoi tous les raiſonnemens de miladi ne purent la faire réſoudre; il fallut, pour tout accorder, que cette dame s'engageât, ſous prétexte d'une indiſpoſition, à ne pas ſortir de ſon appartement. M. de B..... qui ne l'avoit point vue à ſon mariage, & qui ſavoit qu'elle ne l'avoit point approuvé, nous dit ingénument en nous mettant à ſouper, qu'il attribuoit ſon abſence à un reſte de haine pour lui; mais que le tems la rendroit plus traitable, ou que s'il continuoit de lui déplaire, il prendroit le parti de s'en conſoler. Ma nièce ne parla pas ſitôt de la cauſe qui devoit la faire ſortir de table; elle n'étoit pas ſans doute aſſez intrépide pour faire cette démarche ſans être un peu tremblante. Elle ſe leva néanmoins vers le milieu du repas; & elle quitta la ſalle, en nous diſant qu'elle ſeroit de retour à l'inſtant. Elle ignoroit que l'amour abrège les momens; ceux qu'elle paſſa avec miladi & le marquis lui parurent ſi courts, que ne revenant point auſſitôt qu'elle l'avoit dit, M. de B.... en eut de l'inquiétude.

Il ſe leva de table, pour s'informer de ce qu'elle étoit devenue. Un laquais lui dit qu'elle étoit montée à l'appartement de miladi. Il revint dans la ſalle, nous rapporter cette nouvelle. Mon mauvais génie m'inſpira de lui dire qu'il falloit profiter de cette occaſion pour faire une civilité à miladi, en tâchant de l'engager à venir paſſer avec nous quelques momens. Il ſortit dans ce deſſein. A peine eut-il été abſent quatre minutes, que j'entendis le bruit d'un coup de piſtolet, & la voix de quelques domeſtiques, qui crioient au meurtre, au meurtre, au ſecours. Tout ce que nous étions d'hommes dans la ſalle, y courûmes promptement. Le premier objet que j'apperçus fut le marquis, qui deſcendoit l'eſcalier d'un air fier & le piſtolet à la main : Monſieur, me dit-il en venant à moi, je ſuis déſeſpéré du malheur qui vient d'arriver dans votre maiſon. M. de B..... a aſſaſſiné miladi à mes yeux d'un coup d'épée, & je lui ai caſſé la tête à lui-même d'un coup de piſtolet. Portez, s'il vous plaît, quelque ſecours à votre nièce, que j'ai laiſſée en haut ſans connoiſſance. Je fuis, Monſieur, ajouta-t-il en s'éloignant ; mais je ne me crois pas criminel.

Dans le trouble où j'étois, je fis peu d'attention à ſa ſortie. Je montai à l'appartement de miladi, que je trouvai aſſiſe & toute ſanglante,

mais à qui il reſtoit encore quelque ſentiment de vie. M. de B..... étoit étendu ſans mouvement ; ſa cervelle paroiſſoit en pluſieurs endroits ſur le plancher. Ma nièce étoit tombée dans un profond évanouiſſement : & j'ai ſu de la femme de chambre de miladi, que le marquis avoit eu ſoin de la relever, & de la mettre dans le fauteuil où je la trouvai. Je fis éloigner le cadavre de M. de B..... Nous donnâmes tous nos ſoins à miladi, qui eut peine à me reconnoître, tant elle étoit affoiblie par la perte de ſon ſang. Nadine revint bientôt à elle-même ; je priai ma fille de la faire tranſporter dans une chambre, & d'y prendre ſoin d'elle.

Lorſque nous fûmes un peu revenus d'un trouble auſſi affreux, je me fis raconter par la femme de chambre de miladi toutes les circonſtances de cette ſcène funeſte, dont elle avoit été témoin. Elle me dit que pendant que le marquis entretenoit ma nièce, en préſence de miladi, M. de B..... étoit entré dans l'appartement, ſans frapper à la première porte ; que cette dame, ayant entendu marcher dans l'antichambre, s'étoit levée à la hâte, & qu'elle avoit entr'ouvert ſa chambre ; que M. de B.... qui en étoit déjà tout proche, avoit apperçu le marquis aſſis près de ſa femme ; qu'il avoit pouſſé rudement la porte, pour entrer malgré miladi, & que ne pouvant l'emporter ſur

Memoires d'un homme de qualité.

Ma Nièce étoit tombée dans un profond évanouissement,

elle, il lui avoit allongé un coup d'épée par l'ouverture de la porte dans laquelle il avoit paſſé la jambe; que le marquis, qui s'étoit levé pendant ce tems-là, voyant tomber cette dame & M. de B.... venir vers lui la pointe baiſſée, lui avoit fait ſauter la cervelle d'un coup de piſtolet. O Providence, m'écriai-je! j'adore tes diſpoſitions; mais que les effets en ſont ſanglans & impitoyables! Si tu as encore des coups que je redoute, ce ne ſont point ceux que tu ferois tomber ſur moi-même. Hélas! je ſerois trop heureux que tu m'en euſſes réſervé un, qui pût finir tout d'un coup ma miſérable vie.

Miladi ayant repris aſſez de force pour diminuer notre inquiétude, je quittai ſa chambre, & j'entrai dans celle où ma fille étoit encore avec Nadine. Elle l'avoit fait mettre au lit. Je m'aſſis près d'elle; & voyant à ſa pâleur & à ſes larmes combien elle étoit touchée des malheurs qu'elle venoit de cauſer, je ne voulus point achever de l'accabler par des reproches. Sa main, que je pris entre les miennes, étoit toute tremblante. Je l'exhortai à prendre courage, & à tâcher de ſe remettre un peu de cette extrême agitation. Elle avoit trop d'eſprit pour ne pas remarquer que c'étoit par un excès d'indulgence, que je ne lui témoignois point de reſſentiment. Elle me dit, en me ſerrant la main: Ah, Monſieur! ne me traitez pas avec tant de

bonté, ſi vous ne voulez pas que je me croye encore plus coupable. Cependant j'eſpère qu'on ne vous aura pas groſſi mon crime, & qu'on vous aura rapporté fidellement avec quelle innocence j'ai vu le marquis. C'étoit l'unique fois que je me ſerois permis de le voir dans tout le cours de ma vie. O Dieu! ajouta-t-elle en fondant en larmes, faut-il qu'elle ait été ſi funeſte! faut-il que je puiſſe me reprocher la mort de M. de B....! Je la conſolai autant qu'il me fut poſſible, & j'empêchai ſon père Amulem de lui parler d'une manière dure, qui l'auroit encore plus accablée.

Je n'avois point eu juſqu'alors un moment pour penſer au marquis. J'étois incertain de ce qu'il étoit devenu, & j'aurois voulu pouvoir en apprendre quelque choſe, avant que d'écrire à M. le duc, & de lui rendre compte de notre funeſte aventure. J'étois réſolu d'envoyer le matin quelques domeſtiques de divers côtés, dans l'eſpérance qu'ils découvriroient ſes traces; mais je fus délivré de cette peine, par une lettre qu'on m'apporta de ſa part à mon lever. La voici; je n'y change rien.

Si je n'étois bien sûr, Monſieur, que, malgré le préjugé que la vue de deux perſonnes mortes aura pu vous inſpirer contre moi, vous êtes trop juſte & trop bon pour me condamner abſolument ſans m'entendre, je m'affligerois ſans meſure, du riſque où je me ſuis expoſé de perdre votre eſtime, &

votre amitié. Mais je ſuis perſuadé que ſi vous avez eu peine, ſur les apparences, à me croire tout à fait innocent, votre bonté pour moi vous laiſſera écouter du moins ce que j'ai à vous dire pour ma défenſe. Ce n'eſt point le reproche de ma conſcience qui m'a fait fuir, c'eſt ſeulement la crainte d'augmenter la douleur de votre perte, par la vue de celui qui en eſt malheureuſement la cauſe. Si je croyois que ma préſence ne vous fût point devenue trop odieuſe, je vous propoſerois un rendez-vous, où j'aurois la ſatisfaction de vous ouvrir mon ame, & de vous forcer à convenir de mon innocence. Le porteur de ce billet vous apprendra le lieu où je ſuis, & recevra vos ordres ſur celui où vous trouverez à propos que nous nous voyions.

Je n'avois pas fini de lire cette lettre, que j'en reçus une de M. le duc par un exprès. Elle contenoit des marques de ſon inquiétude, ſur ce qui pouvoit être arrivé au marquis, depuis quatre ou cinq jours qu'il s'étoit échappé de chez lui. Il le croyoit néanmoins, diſoit-il, près de moi, & il me prioit de l'en informer ſur le champ par le même exprès. Je lui fis réponſe auſſi-tôt. Comme ſon courier n'avoit point eu le tems d'être inſtruit de notre malheur, je n'en touchai rien à M. le duc, me réſervant à lui en parler de vive voix. Je me contentai de lui marquer que le marquis

étoit en sûreté, & que dans peu de jours nous ſerions l'un & l'autre dans ſes terres. Je penſai enſuite à la conduite que je devois tenir avec le marquis. Dans le fond, je n'avois pas de peine à comprendre qu'il étoit peu criminel. Il avoit tué M. de B.... dans le cas où la néceſſité juſtifie, c'eſt-à-dire, pour conſerver ſa propre vie. Son entretien ſecret avec ma nièce étoit une faute, mais dont il étoit moins coupable que ma nièce elle-même, & miladi R.... J'ignorois encore les projets d'enlèvement & de fuite, qu'il avoit formés de concert avec cette dame; ainſi, loin d'être mal diſpoſé à ſon égard, je le trouvois plus à plaindre qu'à condamner. Je réſolus donc de le traiter avec plus de douceur & d'affection qu'il ne ſembloit s'y attendre. J'appris du porteur de ſa lettre le lieu où il étoit, & je montai à cheval auſſitôt pour m'y rendre. C'étoit le même village, où il avoit paſſé les deux jours précédens. Lorſqu'il me vit arriver ſi-tôt, contre ſon attente, il parut extraordinairement ſurpris. Il étoit dans un négligé à faire compaſſion. Ses cheveux, ſes habits étoient dans un déſordre touchant; en un mot, il étoit dans l'équipage que peut conſerver un homme qui a paſſé quatre ou cinq nuits ſans ſe déshabiller, & ſans prendre de repos. J'affectai de demander à Briſſant, qui étoit à quatre pas de lui, s'il ſavoit où étoit ſon maître. Je conçois, Monſieur,

me dit-il lui-même, pourquoi vous avez peine à me reconnoître ; mais devez-vous être ſurpris, continua-t-il en me tirant à l'écart, de voir ce dérangement dans mon extérieur, puiſque vous n'ignorez pas l'excès de mon trouble & de mes chagrins ? Vous auriez pitié de moi, malgré le mal que je vous ai fait, ſi vous ſaviez la douleur que j'en reſſens. Je veux vous raconter tout ce qui s'eſt paſſé. Soyez après cela mon juge. Je demeurai en ſilence, pour lui laiſſer la liberté de s'expliquer. Il me rapporta tout ce qu'il pouvoit m'apprendre, ſans commettre trop miladi. Il ne me parla point ſi-tôt, par exemple, de la lettre qu'il avoit reçue d'elle, ni du projet d'enlèvement qu'elle lui avoit inſpiré ; mais il ne me cacha point qu'ayant appris le mariage de ma nièce, il étoit venu dans le deſſein de le traverſer ; que s'y étant pris malheureuſement trop tard, il avoit vu miladi en ſecret, pendant pluſieurs nuits ; qu'il l'avoit engagée, à force de prières, à lui procurer la ſatisfaction de voir ſecrètement ma nièce, &c. Par quels ſermens, ajouta-t-il, pourrai-je vous perſuader que mon unique prétention, dans cette entrevue, étoit de l'adorer & de pleurer à ſes pieds ? Hélas ! pendant un quart-d'heure que je paſſai avec elle, je n'oſai preſque lever les yeux ſur les ſiens. Je n'oſai l'accuſer d'ingratitude & d'infidélité. Mes ſoupirs me tinrent lieu de

reproches & de plaintes. Bien loin de penſer au déshonneur de ſon mari, peut-être n'aurois-je pas évité ſon épée, s'il n'en eût voulu qu'à ma vie. Ce fut bien moins ma conſervation, que la brutalité avec laquelle il aſſaſſina miladi, & la crainte du même traitement pour votre nièce, qui me forcèrent à lui donner la mort. Il eſt certain qu'elle m'étoit aſſurée, ſi je ne l'euſſe pas prévenu; mais je ne ſais ſi j'aurois voulu l'éviter. Il ajouta qu'il ſe croyoit donc peu coupable à mon égard; que je ne devois pas le rendre garant d'un malheur, qui venoit de la brutalité de M. de B.... que tous ſes ſentimens, pour ma nièce, étoient d'une nature à ſoutenir l'examen du ciel même: enfin, que s'il avoit quelque choſe à ſe reprocher, c'étoit moins par rapport à moi, qu'il n'avoit jamais ceſſé d'aimer, quoique j'en euſſe uſé ſi durement avec lui, qu'à l'égard de M. le duc ſon père, qu'il avoit abandonné ſans l'avertir, & qui étoit ſans doute alarmé de ſon abſence. Après s'être ainſi efforcé de ſe juſtifier, il ſe tut, pour attendre ma réponſe. Il me parut ſi tranquille ſur ſon innocence, que je réſolus de l'effrayer un peu; je le fis néanmoins ſans affectation. Je lui répondis, que quelque horrible que fût le malheur qu'il venoit de cauſer dans ma famille, je voulois bien mettre quelque diſtinction entre ſes fautes & celles du ſimple haſard; que je ne lui faiſois un crime, ni

de la mort de M. de B.... que cet infortuné gentilhomme paroiſſoit s'être attirée, ni de ſes intentions par rapport à ma nièce, puiſqu'il me proteſtoit qu'elles avoient été innocentes. Mais ſi vous n'avez pu vous diſpenſer, lui dis-je, d'ôter la vie à M. de B.... pour défendre la vôtre, comment vous juſtifierez-vous d'en être venu chercher témérairement l'occaſion? Quel déſordre, ou plutôt quel excès de folie, d'avoir quitté furtivement M. le duc, & d'être venu, ſans autre motif qu'une aveugle & inutile paſſion, vous précipiter dans mille périls? J'accorde que vous ne les avez pas prévus: mais n'eſt-ce pas en cela même, que vous avez manqué de conduite & de jugement? Une démarche ſi légère & ſi déréglée pouvoit-elle vous mener à une heureuſe fin? Conſidérez quelles en vont être les ſuites. En premier lieu, j'y vois une tache irréparable pour votre caractère & pour votre réputation. Le monde ne ſe fait point expliquer les motifs. On ne verra plus en vous que le meurtrier de mon neveu, c'eſt-à-dire, du neveu d'un homme que vous deviez aimer comme un ſecond père. Vous l'avez tué dans ma maiſon & preſque ſous mes yeux; quelle horrible récompenſe de la tendreſſe & de l'attachement que je vous ai marqués! D'un autre côté, vous m'avez mis dans la néceſſité de rompre tous les engagemens que j'ai pris avec votre famille, pour votre

éducation ; car vous devez voir qu'il ne ſauroit y avoir de liaiſon déſormais entre nous. Ce n'eſt pas pour un ingrat, qui s'eſt rendu l'aſſaſſin de mon neveu, que j'irai prodiguer le reſte de mes forces & de ma vie ; je ne le pourrois pas même avec bienſéance. Enfin, quelle réception devez-vous attendre de M. le duc, lorſqu'il ſera informé de ce qui vient d'arriver ? Il eſt déjà irrité de votre abſence. J'ai reçu, ce matin, une lettre de lui par un exprès. Je connois ſon caractère : s'il a de la tendreſſe pour vous, lorſqu'il vous voit attaché à votre devoir, ne comptez pas qu'il laiſſe vos déſordres ſans punition. Voilà, Monſieur, ajoutai-je, ce que j'avois à vous dire, & ce qui m'a engagé à venir vous parler ici pour la dernière fois. Tout autre que moi n'y ſeroit venu peut-être que pour ſe ſaiſir de votre perſonne ; & vous livrer aux mains de la juſtice, qui punit, comme vous ſavez, les homicides ; mais je ſacrifie mes reſſentimens au ſouvenir des liens qui m'attachoient à vous. Retournez chez monſieur votre père, & ſoyez aſſuré que je ne ferai nulle pourſuite contre votre vie.

En finiſſant ce diſcours ; je feignis de vouloir me faire amener mon cheval, & de me diſpoſer à partir. Il m'arrêta d'un air troublé & inquiet. Ne m'abandonnez pas, me dit-il, ſi vous aimez ma vie ; car je ne vous laiſſe voir que la moitié de mes peines, & je ne ſais de quoi elles peuvent

me rendre capable. Je lui répondis que je ne voyois point quèlles ſi grandes peines il pouvoit avoir, hors celle du repentir. Ou repentir, ou déſeſpoir, reprit-il, elles ſont telles, que ſi vous êtes réſolu comme vous dites, de m'abandonner, & de me laiſſer retourner ſeul chez mon père, je prens dès ce moment le parti de ſortir du royaume, & d'aller par-tout où il plaira au ciel de me conduire. Hé bien, lui dis-je, je conſens à vous reconduire chez monſieur le duc. Je vous remettrai entre ſes mains. J'aurai ainſi répondu juſqu'à la fin, à la confiance avec laquelle il s'étoit déchargé ſur moi de tous les ſoins paternels; plût à Dieu que vous ne m'euſſiez pas contraint de déteſter un titre que j'avois accepté ſi volontiers! Ma promeſſe le tranquilliſa un peu. Je le priai de m'attendre le reſte du jour au même lieu, & d'y prendre quelque repos juſqu'au lendemain, que je viendrois le rejoindre. Comme j'étois prêt à remonter à cheval, il me tira encore un moment à l'écart: Je crains, me dit-il, de vous offenſer de nouveau, en vous parlant de votre nièce; mais puiſque vous n'ignorez pas l'ardeur de ma paſſion pour elle, ayez la bonté de m'apprendre en quel état vous l'avez laiſſée. Je lui répondis naturellement qu'elle étoit en bonne ſanté à mon départ.

Je trouvai en effet, à mon retour, qu'elle

n'avoit point d'autre incommodité que beaucoup d'affliction ; mais il en étoit bien autrement de miladi R..... Le chirurgien en levant le premier appareil, nous déclara que ſa bleſſure étoit mortelle. Elle ne parut ni ſurpriſe, ni même fâchée de cette nouvelle. Au contraire, s'étant tournée vers moi, elle me dit qu'elle remercioit le ciel de la retirer du monde plutôt qu'elle n'eſpéroit ; qu'ayant deſiré la mort tant de fois, ſa préſence ne lui cauſoit point de frayeur ; qu'elle demandoit pardon à ma famille du trouble qu'elle y avoit apporté ; que pour ce qui regardoit la mort de M. de B..... elle nous conjuroit de ne pas la rejeter ſur elle, parce qu'il n'y avoit rien eu de criminel dans toutes ſes vues ; qu'elle n'avoit rien fait que par amitié pour Nadine, & par compaſſion pour le marquis ; & qu'elle ſe promettoit de la bonté du ciel, qu'il ne puniroit point ces deux foibleſſes, comme il punit les crimes. Elle nous pria enſuite de recevoir ſes deux dernières volontés : par l'une, elle faiſoit Nadine héritière des deux tiers de tout ce qu'elle poſſédoit ; & par l'autre, elle en léguoit la troiſième partie aux pauvres & aux malades de la paroiſſe de ma fille.

Elle mourut avant la fin de la nuit, dans des douleurs très-vives. Je la plaignis ſincèrement. Pour une femme de ſon rang & de ſon mérite,

ſa vie avoit été extrêmement malheureuſe. Sa mort ne l'étoit pas moins. Elle ſe l'étoit ſans doute attirée par quelques démarches indiſcrètes; mais il étoit aiſé de voir qu'il y entroit moins de noirceur que de foibleſſe. Elle n'avoit jamais ſu prendre d'empire ſur ſes paſſions, & elle s'étoit toujours laiſſée conduire par les caprices de l'amour ou de la haine. Tel eſt le caractère de la plupart des belles femmes, ſur-tout de celles qui ont moins de raiſon & de vertu que de beauté. Leurs charmes, ces précieux dons du ciel, leur deviennent plus funeſtes qu'aux malheureux amans qu'elles mettent dans leurs fers. Toute leur vie ſe paſſe dans les agitations que leur cauſe le deſir de plaire, ou le chagrin amer de ſe voir négligées. La paſſion la plus déréglée de leurs amans ne les expoſe pas à plus de viciſſitude que leur propre légèreté. Mais s'il arrive avec cela qu'elles ayent reçu de la nature un cœur tendre, c'eſt le comble de l'infortune pour elles, parce qu'elles ſont alors tout enſemble la victime de leur propre foibleſſe, & le jouet des idoles de leur cœur. Elles ont deux guides aveugles & bizarres; leur propre paſſion & celle des objets qu'elles chériſſent. L'amour, qui eſt toujours un tyran cruel, les traite en eſclaves, en même-tems qu'il les fait ſervir à étendre ſon pouvoir, & qu'il les emploie comme ſes miniſtres.

Sa mort ne m'empêcha point de partir le lendemain au matin. Je laiſſai à mon gendre & à ma fille le ſoin des funérailles, qui ſe firent ſimplement, & à petit bruit. Le marquis m'attendoit, avec le ſeul Briſſant; il avoit renvoyé les trois autres perſonnes de ſa ſuite, de peur que je ne ſoupçonnaſſe quelque choſe du deſſein qu'il avoit eu. En chemin, il employa ce qu'il y a de plus tendre dans les manières, & de plus preſſant dans les expreſſions, pour obtenir que je ne me plaigniſſe point de ſa conduite à monſieur ſon père. Il me fit ſouvenir du reſpect qu'il avoit toujours eu pour moi, & de la docilité avec laquelle il avoit reçu tous mes conſeils. Pour me convaincre de la ſincérité de ſon cœur, il me confeſſa toutes ſes fautes, & même celles, me dit-il, qu'il avoit eu deſſein de me cacher. Ce fut alors qu'il m'apprit les meſures qu'il avoit priſes pour enlever ma nièce; mais il me proteſta que ſa réſolution n'étoit pas de l'épouſer ſans mon conſentement & ſans celui de monſieur le duc; qu'il l'auroit conduite dans un couvent, pour rompre ſeulement ſon mariage avec M. de B.....; qu'il ſeroit retourné enſuite à ſon devoir, & que s'il eût tâché de me fléchir, ce n'eût été que par ſes prières & par ſes larmes: que pourvu que je vouluſſe m'expliquer avec bonté ſur ſon ſujet, il ne déſeſpéroit point d'amener monſieur

ſieur le duc à ſes deſirs; qu'il s'étoit entretenu pluſieurs fois avec lui ſur ſon malheur d'Eſpagne, & que loin de lui reprocher ſa paſſion pour dona Diana, il avoit regretté amèrement ſa perte; que ma nièce lui plairoit infailliblement, ſi l'on pouvoit ménager une occaſion de la lui faire voir; que ce n'étoit pas une choſe difficile, ni pour laquelle je duſſe avoir de l'éloignement; en un mot, que ſi je conſentois à m'adoucir un peu, il ne doutoit pas qu'il ne pût parvenir à l'épouſer par des voies honnêtes, avec l'approbation de monſieur le duc & de toute ſa famille.

Je lui répondis, qu'il joignoit enſemble bien des choſes qui ne s'accordoient guère; qu'il avoit beſoin du pardon de monſieur ſon père, & qu'il parloit de lui demander des graces; qu'il me propoſoit de s'allier avec ma famille, & qu'il avoit rompu les liens qu'il avoit avec moi; qu'il ſouhaitoit d'épouſer ma nièce, & qu'il venoit de maſſacrer ſon mari. J'avois cru l'embarraſſer par cette réponſe; mais, ſans paroître ſuſpendu un ſeul moment, il reprit, avec une effuſion de cœur qui me fit connoître mieux que jamais ſon excellent naturel: Il eſt vrai que je ſuis coupable, mais rien ne peut m'empêcher de compter éternellement ſur votre bonté, ſur celle de mon père, & ſur celle de votre nièce. J'avoue que je fus vivement touché de cette tendre marque

de confiance. Cependant, pour continuer de faire mon devoir & de le ramener au ſien, je lui dis que quoique je ne vouluſſe point lui ôter l'opinion qu'il avoit de l'amitié de monſieur le duc & de la mienne, je ſouhaitois néanmoins qu'il ne s'en fît point une fauſſe idée ; qu'il connoiſſoit monſieur le duc ; qu'il devoit le regarder comme un homme inflexible dans ſes juſtes volontés ; & que pour moi, s'il avoit appris à me connoître dans le commerce étroit que nous avions eu l'un avec l'autre, il ne ſe flatteroit pas de me voir relâcher un moment de ce que j'avois une fois regardé comme mon devoir. Vous êtes donc réſolu de m'abandonner, me dit-il triſtement ? Encore une fois, repliquai-je, je ſuis réſolu de faire mon devoir. Je ne pus cependant refuſer de lui promettre que je donnerois le meilleur tour qu'il ſeroit poſſible à ſon abſence, & au funeſte évènement que ſon imprudence avoit cauſé chez ma fille.

Nous trouvâmes une nombreuſe compagnie dans le château de monſieur le duc. C'étoit la fête du ſaint de la paroiſſe, qu'il ſe faiſoit un plaiſir de célébrer à la manière de la campagne. Il avoit invité toute la nobleſſe du voiſinage. Le marquis fut aſſiégé de complimens à notre arrivée. Je profitai de ce tems, pour entretenir monſieur le duc en particulier. Il apprit avec ſurpriſe

les premières nouvelles de l'aventure du marquis. J'oubliai les intérêts de ma famille, pour ne lui raconter la choſe que de la manière la plus favorable à ſon fils. Il entrevit néanmoins l'excès de ma complaiſance, & il me fit connoître qu'il y étoit fort ſenſible : mais ayant continué de lui dire que quelque attachement que je conſervaſſe pour le marquis, je me croyois obligé par la bienſéance de renoncer à ſa conduite & au ſoin de ſon éducation, je commençai à l'affliger véritablement. Il me demanda ſi c'étoit bien ſérieuſement que je me cruſſe obligé de prendre cette réſolution. Elle me paroiſſoit ſi indiſpenſable, que je ne tardai point à lui répondre qu'il étoit également de mon honneur & du ſien que cette ſéparation ſe fît ; que la réputation du marquis n'en recevroit nulle atteinte, parce que le public n'ignoroit point de quelle manière j'en avois uſé avec lui depuis la mort de mon neveu, & qu'on jugeroit avec raiſon, que lui en ayant marqué ſi peu de reſſentiment, c'étoit un témoignage que je ne lui en faiſois point un crime ; mais que cela n'empêchoit point qu'après un ſi tragique accident, nous ne duſſions garder des meſures, ne fût-ce que pour déférer en quelque choſe aux idées populaires ; que je n'en aurois pas moins de reſpect pour ſon illuſtre maiſon, ni en particulier moins d'affection pour le marquis ; que

je ne me priverois pas même du plaiſir de le voir ſouvent, & de lui renouveller le ſouvenir de mes inſtructions; enfin, qu'à la réſerve d'une liaiſon auſſi étroite que celle de vivre & de voyager enſemble, il n'y auroit nul changement dans mes ſentimens & dans mes manières. J'ajoutai que mon intention d'ailleurs n'étoit pas de demeurer plus long-tems dans le monde; que je ſoupirois après la ſolitude, d'où le deſir de l'obliger m'avoit fait ſortir; que mon âge, mes dernières fatigues, & mes nouveaux chagrins me rendoient plus que jamais la retraite néceſſaire; que je promettois à Dieu d'y rentrer auſſitôt que mon beau-frère auroit repris le chemin de l'Aſie, & que je balançois même ſi je tiendrois la promeſſe que je lui avois faite, de le conduire juſqu'à Vienne.

M. le duc eut peine à goûter mes raiſons. Il employa tout ſon eſprit pour en affoiblir la force; & voyant qu'elles faiſoient toujours la même impreſſion ſur moi, il me fit cette propoſition. J'ai ici actuellement quinze ou ſeize perſonnes de qualité, qui ont de l'eſprit & de l'uſage du monde. Conſultons-les ſur le cas où vous êtes. S'ils jugent, comme vous, que l'honneur ne vous permet point de demeurer plus long-tems avec mon fils, je ceſſerai de vous importuner par mes inſtances. Je répondis en riant, que le reſpect

qu'ils avoient pour lui ne manqueroit pas de faire pencher la balance. Nullement, me dit-il ; j'intéreſſerai leur honneur à me dire naturellement ce qu'ils penſent. Je veux même que ma voix & celle de mon fils ſoient comptées pour rien. Ils ſeront nos juges ; & ſi leurs ſentimens ſe partagent, nous nous réglerons ſur la pluralité. Je me rendis à ſa volonté.

Il fit aſſembler ſur le champ tout ce qu'il y avoit d'étrangers chez lui. Il s'y en trouva treize, la plupart d'une grande diſtinction. Monſieur le duc commença par leur apprendre la mort de mon neveu, avec toutes les circonſtances de cet accident. Il leur propoſa enſuite notre difficulté ; & pour prévenir la complaiſance & la faveur, il pria chacun de donner ſa voix en particulier par écrit. Cette cérémonie extraordinaire fut terminée en un moment. De treize voix, douze me furent favorables. Monſieur le duc ſouſcrivit à ce jugement. Il ſe contenta de m'en marquer beaucoup de regret, dans les termes les plus honnêtes & les plus tendres. Le marquis en fut ſi chagrin, qu'il ſe retira ſur le champ de l'aſſemblée. Je le ſuivis. En ſortant, il me dit les larmes aux yeux : Je me ſuis donc trompé cruellement, Monſieur, en croyant avoir acquis un ami ſincère & fidelle. Je le priai de m'écouter : Je vous ai donné juſqu'à préſent, lui répondis-je, toutes

les marques d'amitié qui ont dépendu de mon pouvoir, & le ciel m'eſt témoin qu'il n'y en a point que je ne ſois encore diſpoſé à vous donner; je n'en excepte point ma vie. Si vous avez donc quelque reproche à me faire, il ne peut tomber que ſur la réſolution que j'ai priſe de me ſéparer de vous: or, examinez lequel de vous ou de moi eſt le plus à plaindre, ou vous qui ne perdez en moi qu'un homme ordinaire, dont l'unique mérite eſt la droiture & la probité; ou moi qui perds en vous un cher fils, dont le commerce faiſoit la principale douceur de ma vie. Ce que je dis eſt pour vous faire comprendre que je ne vous quitte point ſans regret, ni ſans de puiſſantes raiſons. J'en ai même de plus fortes que celle que j'ai apportée à monſieur le duc, quoiqu'elle ait paru ſuffiſante à tant d'honnêtes gens qui ſont chez vous. Faites donc aſſez de fond ſur les aſſurances que je vous donne, pour vous perſuader que ce n'eſt ni mécontentement, ni défaut d'amitié, ni défiance de la vôtre, qui m'oblige à vous quitter.

Comme je me trouvois ſeul avec lui, je le fis entrer dans le jardin, où nous nous aſsîmes dans une allée couverte, & je continuai ainſi de lui parler. Recevez ici, mon cher marquis, les derniers ſentimens de ma tendreſſe, ou plutôt ſes dernières expreſſions, car le ſenti-

ment n'en finira qu'avec ma vie. J'oublie pour jamais les égaremens où vous êtes tombé, pour n'avoir pas toujours ſuivi mes conſeils ; j'en accuſe la vivacité de votre âge. J'oublie les dernières douleurs que vous m'avez cauſées ; je ſais à quelle ſource je dois les rapporter. Votre eſprit eſt droit & ſans artifice ; votre cœur eſt ſincère, bienfaiſant, généreux ; il eſt tel qu'il faut pour faire de vous le plus aimable & le plus vertueux de tous les hommes. O Dieu ! m'écriai-je, en m'interrompant moi-même, pour faire ſur lui plus d'impreſſion, pourquoi permettez-vous que les plus parfaits ouvrages de vos mains puiſſent être corrompus par les paſſions & défigurés par le vice ! Sans ces cruels ennemis, que d'heureux naturels ſe porteroient à la vertu par inclination ! que de fruits d'honneur, de ſageſſe & de modération n'en recueilleroit-on pas pour l'avantage général de la ſociété humaine ! L'amour ſeul eſt capable de les détruire. O mon cher marquis ! armez-vous de courage contre cette honteuſe foibleſſe. Hélas ! je ſais que le poiſon eſt dans le fond de votre cœur. Voyez les effets funeſtes qu'il a déja produits ; en moins de ſix ſemaines il vous a fait plonger vos mains trois fois dans le ſang. L'amour eſt violent ; il eſt injuſte, il eſt cruel, il eſt capable de tous les excès, & il s'y livre

ſans remords. Délivrez-vous de l'amour, & je vous vois preſque ſans défaut. L'âge mûrira vos vertus. Il vous apportera le mérite de les exercer avec connoiſſance. Vous deviendrez honnête homme par principes, c'eſt-à-dire, d'une probité conſtante & inébranlable ; car la raiſon fortifie la nature : & lorſqu'elles ſe prêtent ainſi leurs ſecours, elles forment les grands hommes & les vertus parfaites.

Je parlois au marquis avec un mouvement ſi animé, que je n'appercevois point un laquais qui étoit près de moi, & qui n'oſoit m'interrompre. Il venoit, par l'ordre de monſieur le duc, nous prier de retourner à la ſalle. On nous y attendoit, pour être préſens au récit d'une hiſtoire qui devoit être racontée par un gentilhomme de la compagnie. J'en avois moi-même fait naître l'occaſion. Comme on s'entretenoit de la réſolution que j'avois priſe de quitter le marquis, & qu'on admiroit qu'il m'eût manqué une des treize voix pour l'approuver, celui qui m'avoit refuſé la ſienne ſe déclara hautement : C'eſt moi, dit-il, qui n'ai pas cru devoir être du ſentiment des autres ; mais vous ne ſerez pas ſurpris, Meſſieurs, de cette ſingularité, ſi vous avez la patience d'en vouloir entendre les raiſons. Je me ſuis trouvé dans un cas ſemblable en quelque choſe à celui dont il eſt queſtion ; & comme

j'ai pris un parti tout différent de celui pour lequel vous vous êtes déclarés, il m'a paru que mon opinion devoit être conforme à ma conduite. Il offrit à monſieur le duc de lui raconter ſon hiſtoire ; elle étoit connue de quelques perſonnes de l'aſſemblée, qui la crurent aſſez intéreſſante pour propoſer de nous faire avertir. Le gentilhomme ſe nommoit M. de Sauvebœuf ; il commença ainſi ſon récit.

Après la mort de mon père & de ma mère, j'étois demeuré ſeul héritier de ma famille, avec une ſœur âgée d'environ ſix ou ſept ans. J'en avois alors vingt-deux, & j'étois déjà capitaine de cavalerie. Mon emploi ne me permettant point de veiller à l'éducation de ma ſœur, mon père avoit prié, en mourant, un riche gentilhomme de nos voiſins qui avoit une fille à peu près du même âge, de les faire élever enſemble, & de tenir lieu de père à ma ſœur, juſqu'à ce qu'elle eût atteint le tems de penſer au mariage. Cet honnête gentilhomme, dont le nom étoit M. d'Erletan, entra de bon cœur dans les dernières intentions d'un ami. Il prit ma ſœur chez lui, & il n'eut pas moins de tendreſſe pour elle que pour ſa propre fille. Il avoit outre cet enfant, deux fils, d'un âge peu différent du mien. J'étois lié d'amitié avec eux. Il ne ſe paſſoit point d'année que je ne retournaſſe pour quelques mois dans la province ; &

m'ennuyant de demeurer ſeul chez moi, j'étois continuellement chez meſſieurs d'Erletan. Ils m'y obligeoient d'ailleurs par leurs honnêtetés. Je prenois plaiſir aux différences ſenſibles que ſept ou huit mois d'abſence me faiſoient appercevoir tous les ans dans ma ſœur. Ses traits ſe développoient, ſa taille commençoit à ſe former; en peu d'années elle devint aſſez aimable pour attirer les yeux des jeunes d'Erletan. Ils prirent de la paſſion pour elle, tous deux preſqu'en même tems. L'aîné portoit le nom de leur maiſon, & l'autre s'appelloit d'Olingry. Il étoit impoſſible qu'étant l'un & l'autre avec la même inclination dans le cœur, & n'ayant que les mêmes occaſions de la déclarer, ils ne ſe reconnuſſent pas bientôt pour rivaux. Cette connoiſſance ne les empêcha point d'être amis. Ils avoient toujours été mieux enſemble, que ne le ſont communément des frères du même âge. Cependant comme ils ne pouvoient prétendre tous deux à l'affection de ma ſœur, ils ſe promirent mutuellement de faire dépendre leur bonheur de ſon choix, & ſon choix de leurs ſervices; de ſorte que le malheureux devoit céder la place, ſans murmurer de ſon ſort. Leur paſſion ſans doute étoit encore bien loin de l'excès, lorſqu'ils faiſoient entr'eux cet accord tranquille; ou du moins ils connoiſſoient peu l'amour, s'ils ſe crurent capables de

l'obſerver. Ils avoient ajouté au traité, qu'on ſe rendroit compte de bonne foi des progrès qu'on auroit faits, & que de part & d'autre on ſeroit diſpoſé à voir le triomphe d'un frère, ſans le regarder ſous l'odieuſe qualité de rival. Ma ſœur devint l'objet de tous leurs ſoins; ils dreſsèrent leurs attaques avec méthode. Leur amitié ſe ſoutint long-tems ſi parfaite, qu'ils conféroient enſemble ſur les moyens de l'attendrir; & quoiqu'ils paruſſent agir diverſement, les deux ſyſtêmes étoient l'effet de leurs réſolutions communes. Ils furent même fidèles aſſez long-tems à ſe communiquer leurs plus ſecrètes diſpoſitions, mais cela ne dura qu'autant que leur fortune fut égale, & que l'inclination de ma ſœur tarda à ſe déclarer. L'aîné d'Erletan fut préféré par l'amour. D'Olingry s'en apperçut. Il étoit vif & violent; peut-être même n'avoit-il pas des vues auſſi honnêtes que ſon frère : l'événement du moins a donné lieu de le juger. La froideur prit bientôt entr'eux la place de l'amitié. D'Erletan fut le premier qui parut plus réſervé; c'étoit moins par haine, que par conſidération pour ſon frère. Il n'avoit nulle raiſon de l'aimer moins; il vouloit lui épargner ſeulement le chagrin d'apprendre ſa mauvaiſe fortune de la bouche d'un rival heureux. Cependant d'Olingry, qui vit ce changement dans la conduite de ſon aîné, dé-

couvrit ſans peine à quelle cauſe il devoit l'attribuer. Il étoit trop emporté pour garder des meſures ; il querella ſon frère, en lui reprochant ſa diſſimulation & ſa mauvaiſe foi. Celui-ci lui proteſta en vain que ſon déguiſement venoit de pure amitié. Il ne put appaiſer par ſes ſoumiſſions, ce cœur fier, qui ſe déſeſpéroit d'être ſupplanté, & qui prenoit toutes ſes careſſes pour de nouvelles inſultes.

Leurs affaires étoient dans cette ſituation, continua M. de Sauvebœuf, lorſque j'arrivai à Erletan. La diviſion des deux frères fut une des premières choſes dont je m'apperçus. Je les aimois tendrement : j'employai tous mes efforts pour les réconcilier. L'opiniâtreté de leur haine me rendit ſi attentif à toutes leurs démarches, que je découvris enfin la cauſe ſecrète qui les diviſoit. Je tremblai pour ma ſœur, elle m'étoit plus chère que moi-même. Je la priai, avec inſtance, de m'apprendre tout ce qu'elle ſavoit de ce fatal myſtère. Je ne remarquai que trop, par ſon embarras, qu'elle y étoit elle-même intéreſſée ; & quoique je tiraſſe d'elle quelques aveux vagues & incertains, il m'étoit aiſé de voir que la moitié de la vérité demeuroit au fond de ſon cœur. Mon inquiétude devint ſi forte, que je pris la réſolution de la tirer de chez M. d'Erletan. Je ne me défiois point ab-

ſolument de ſa ſageſſe, mais je la voyois expoſée à un danger inutile : elle n'étoit point un parti aſſez riche pour l'aîné des deux frères ; & la mauvaiſe humeur de d'Olingry me faiſoit connoître manifeſtement qu'il n'étoit point l'amant favoriſé. Je la priai donc de ſe préparer au départ ; & pour ne rien faire qui ſentît l'affectation, je repréſentai à M. d'Erletan le père, que ma maiſon & mes affaires ayant beſoin d'un guide, ma ſœur étoit en âge d'en prendre la conduite. D'Erletan l'aîné appréhenda que cet éloignement ne lui fît perdre ſa conquête. Ses vues étoient pleines d'honneur ; il auroit épouſé ma ſœur ſans balancer, ſi la crainte de déplaire à ſon père & un reſte de conſidération pour le malheureux d'Olingry ne l'euſſent arrêté. Se voyant néanmoins à la veille d'être ſéparé d'elle, & ſe défiant de la violence de ſon frère, l'amour éteignit tous ſes ſcrupules. Il lui propoſa de l'épouſer ſecrètement avant ſon départ ; elle y conſentit. Ils ſe firent marier, le ſoir même, par le curé de la paroiſſe, dans la chapelle du château. Quelqu'attention qu'eût ſans ceſſe d'Olingry à veiller ſur leurs démarches, ils avoient pris de ſi juſtes meſures, qu'il n'eut pas le moindre ſoupçon de leur mariage ; mais ils s'obſervèrent moins après la cérémonie, de ſorte que s'étant arrêtés dans un veſtibule pour concerter

de quelle manière ils pourroient paſſer la nuit enſemble, le mauvais génie de nos deux familles l'amena aſſez proche d'eux, pour entendre une partie de leur diſcours. Ma ſœur couchoit ordinairement dans une chambre, qui touchoit à celle même de M. d'Erletan le père. Sa femme de chambre, qui étoit dans le ſecret du mariage, couchoit dans un cabinet voiſin. D'Erletan convint avec ma ſœur, qu'à l'heure où chacun ſe met au lit, il ſe rendroit à ſa chambre, & qu'à un certain ſignal elle lui feroit ouvrir ſa porte. Ils ſe ſéparèrent enſuite, pour ne pas donner lieu aux ſoupçons.

On a toujours rendu cette juſtice à d'Olingry, qu'il n'avoit pas la moindre connoiſſance de leur mariage; ſans quoi il faudroit regarder la réſolution qu'il forma, comme un prodige d'horreur & d'inhumanité. Il ſe figura ſans doute que ma ſœur s'étoit laiſſée ſéduire par d'Erletan, & qu'elle conſentoit au ſacrifice le plus honteux. La rage de voir ſon frère ſi heureux, lui fit perdre toute conſidération. Il réſolut d'emporter par adreſſe ce qu'il croyoit que l'autre devoit auſſi à ſes artifices; en un mot, il eſpéra qu'à la faveur du ſilence & de l'obſcurité, il pourroit paſſer pour d'Erletan, & occuper la place que ma ſœur lui deſtinoit. Il ne manqua pas d'inventions, pour le tenir éloigné pendant une partie de la nuit.

Son horrible deſſein réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Ma ſœur aida elle-même à ſe tromper, en lui recommandant le ſilence, dans la crainte d'éveiller M. d'Erletan le père. D'Olingry ſe rendit ainſi le plus criminel de tous les hommes, en violant impunément les droits les plus ſacrés. D'Erletan s'impatientoit, pendant ce tems-là, de l'obſtacle imprévu qui l'avoit arrêté. Il ne ſe vit pas plutôt libre, qu'il courut à la chambre de ma ſœur, & qu'il donna le ſignal pour ſe faire ouvrir. Il redoubla pluſieurs fois, pour être entendu. Enfin la femme de chambre s'étant approchée de la porte, & ayant demandé doucement qui c'étoit, il crut ſe faire un mérite, en marquant par des termes fort vifs le chagrin qu'il avoit eu de ne pouvoir venir plutôt. Cette femme, qui croyoit d'Erletan entre les bras de ſa maîtreſſe, le repouſſa rudement ; & s'imaginant même que c'étoit d'Olingry, elle le railla malignement ſur l'eſpérance qu'il avoit de s'introduire chez ma ſœur : elle lui dit quelques paroles offenſantes ſur la folie & l'inutilité de ſes prétentions. Tout cela ſe paſſoit dans l'obſcurité. D'Erletan, piqué juſqu'au vif, ſe retira en maudiſſant l'inconſtance des femmes. Sa colère alla juſqu'à lui perſuader que le deſſein de ma ſœur étoit de prendre avec lui des airs de hauteur & d'empire, & qu'elle avoit voulu, la première nuit de ſes

noces, lui faire faire un eſſai d'eſclavage. Il n'y a point d'excès, où l'amour irrité ne puiſſe ſe porter. Il retourna dans ſa chambre, plein de reſſentiment, & en formant mille projets de vengeance.

Lorſque la paſſion de d'Olingry fut ſatisfaite, il quitta ma ſœur aſſez froidement, ſous prétexte de ne pas l'expoſer, en demeurant juſqu'au jour avec elle. Il alla s'applaudir ailleurs du ſuccès de ſon crime, ou peut-être en ſentoit-il déja le remords. Le reſte de la nuit ſe paſſa tranquillement. Le lendemain matin, étant deſcendu par haſard pour aller prendre l'air au jardin, je rencontrai ma ſœur dans un ſallon, ſeule, & qui fondoit en larmes. Ma préſence parut redoubler ſa douleur. Dans la vive émotion que me cauſa ce ſpectacle, je lui en demandai la cauſe avec empreſſement. Elle fut embarraſſée à me répondre. Ce n'eſt rien, me dit-elle; ce ſont des accès de triſteſſe, qui me ſaiſiſſent quelquefois. Comme ſon air & ſes ſoupirs la trahiſſoient, j'eus le preſſentiment de quelqu'aventure funeſte; & je la preſſai ſi fort, en mêlant les careſſes & les reproches, qu'elle conſentit à m'ouvrir ſon cœur, à condition, me dit-elle, que je garderois un ſecret inviolable. Je lui promis tout ce qu'elle voulut. Tant de précautions me faiſoient attendre un étrange ſecret. Enfin, elle me découvrit ſon amour

amour pour l'aîné d'Erletan, & ſon mariage, qui s'étoit fait la veille. Je l'ai reçu, continua-t-elle, cette nuit dans ma chambre, il m'a comblée de careſſes; je me croyois la plus heureuſe de toutes les femmes. Comme il a été obligé de me quitter vers le jour, je me ſuis levée plutôt qu'à l'ordinaire, par le ſeul empreſſement de le revoir. Je viens de le rencontrer ici. O, mon frère, ajouta-t-elle en renouvelant ſes ſoupirs, que les hommes ſont faux & méchans! Lorſque j'allois au-devant de lui, les bras ouverts, pour l'embraſſer avec toute ma tendreſſe, il m'a repouſſée d'un air mépriſant, il m'a fait les menaces les plus effrayantes; enfin, il m'a traitée avec une dureté qui me fait mourir. Je me ſuis jetée à ſes genoux pour l'arrêter; mais loin d'être ému par mes pleurs, il m'a écartée de lui ſi rudement, que je ſuis tombée par terre, & il a eu la barbarie de m'abandonner dans cet état. Oh! me dit-elle en pouvant à peine prononcer, il faut que je meure; mon cœur eſt briſé cruellement; il m'eſt impoſſible de vivre avec la peine que je ſouffre. Je fus ſaiſi de ce diſcours, juſqu'à demeurer quelque tems immobile. Ma rage peut mieux être conçue qu'exprimée. Le traître, m'écriai-je! Quoi! il vous a indignement pouſſée par terre, & il a eu la cruauté de vous y laiſſer! Ah! fût-il au fond des enfers, je lui arracherai le cœur de mes propres mains. Elle fit inutilement des efforts

pour m'arrêter, en me repréſentant que je lui avois juré le ſecret; que tout barbare qu'il étoit, elle l'aimoit encore, & qu'elle lui pardonneroit même ſa mort. Je m'échappai de ſes mains, réſolu de plonger mon épée dans le cœur du lâche d'Erletan, ſans lui donner même le tems de tirer la ſienne. La première perſonne que je rencontrai fut M. d'Erletan le père, qui me demanda ſi je n'avois pas vu ſon fils aîné. Non, lui répondis-je d'un air furieux; mais je le cherche; & ſi vous le voyez avant moi, vous verrez un lâche & un traître. A quoi tient-il, ajoutai-je en portant la main ſur mon épée, que je ne te perce toi-même de mille coups, pour avoir donné la vie à cet exécrable monſtre! M. d'Erletan fut ſi effrayé de mon action, qu'il demeura ſans réplique. Je le conſidérai un moment, avec un regard troublé. Enfin, mes yeux s'éclaircirent. Ce bon vieillard me fit pitié. J'eus honte d'avoir outragé un homme, qui nous avoit ſervi de père à moi & à ma ſœur. Ah! lui dis-je en l'embraſſant, pardonnez, pardonnez à mon tranſport. Je ſuis un malheureux de vous avoir inſulté mal-à-propos. C'eſt votre indigne fils qui va me payer pour tout, ajoutai-je en voulant le quitter. Il employa toute ſa force pour m'arrêter. Il me conjura de lui apprendre ce qui cauſoit le trouble où il me voyoit, en m'aſſurant que ſi ſon fils m'avoit offenſé, il l'obligeroit à me faire des réparations dont je

ſerois content. M'avoir offenſé, repris-je! Le lâche n'oſeroit; il n'eſt capable que d'inſulter des femmes. Il a outragé ma ſœur, & ſon châtiment ne tardera guère. Ma fureur étoit telle, que je voulois m'échapper abſolument des mains de ce malheureux père. Cependant il obtint de moi que je lui expliquerois du moins en peu de mots l'injure faite à ma ſœur. Votre fils l'a épouſée, lui dis-je, & il l'a.... Epouſé votre ſœur, interrompit-il avec ſurpriſe! Oui, ma ſœur, continuai-je, qui eſt d'auſſi ancienne & d'auſſi honnête maiſon que vous, & dont l'alliance ne feroit point déshonneur à un prince; il l'épouſa hier au ſoir, & il l'a traitée aujourd'hui comme il n'appartient qu'à un lâche & à un malhonnête homme. Je vous ferai juſtice, répliqua-t-il promptement: s'il l'a épouſée, c'eſt une affaire finie, je prétends qu'il en uſe bien avec elle. Mais je vous conjure, ajouta-t-il, par la mémoire de votre père, de me laiſſer prendre plus de connoiſſance de cette affaire. Je vous engage ma foi que vous ſerez content de la juſtice que je vous ferai. Je punirai mon fils, je le mettrai dans ſon devoir: je ne vous demande qu'un délai de quelques momens. Ses inſtances furent ſi vives & ſi preſſantes, qu'elles eurent le pouvoir de me calmer un peu. Je lui promis de me retirer dans ma chambre, & de lui accorder le tems de faire ſes efforts pour faire prendre de meilleures manières à ſon fils.

Pendant que ce funeſte mal-entendu m'alloit faire égorger l'aîné d'Erletan, ſon coupable frère apprit par un domeſtique, quelque choſe de ce qui s'étoit paſſé entre ſon père & moi. Il venoit ſans doute pour en être mieux inſtruit, lorſque je m'en retournai à ma chambre. Je le rencontrai ſur l'eſcalier; il rougit en me voyant, & il me demanda s'il étoit arrivé quelque choſe de nouveau dans la maiſon. J'étois encore trop plein de mon reſſentiment, pour en faire un myſtère à perſonne. Je lui racontai l'hiſtoire du mariage de ma ſœur, & de la conduite barbare de ſon frère, en accompagnant ma narration de toutes les marques de ma colère & de ma haine contre d'Erletan. Je faiſois peu d'attention aux mouvemens que ce récit pouvoit produire ſur ſon viſage; mais à peine eus-je fini, qu'il s'écria d'un ton plus funeſte que je ne puis le dire : Juſte ciel! quelles horreurs! par qui cette ſanglante tragédie commencera-t-elle! Il me quitta ſans ajouter un ſeul mot. Occupé comme je l'étois de mes peines, je ne remarquai point ce qu'il devint. Je me renfermai dans ma chambre, où je demeurai juſqu'à ce qu'on vînt m'avertir, pour aſſiſter à la plus terrible & à la plus touchante de toutes les ſcènes. Meſſieurs, nous dit M. de Sauvebœuf, vous êtes dans un moment à la cataſtrophe.

D'Olingry, continua-t-il, n'eut pas beſoin d'une plus grande explication pour connoître ſon crime, ni pour en voir tout d'un coup les horribles conſéquences. Il comprit qu'il n'y avoit qu'un ſeul moyen de les éviter : c'étoit de confeſſer ſa faute à ma ſœur, & de l'engager au ſilence pour leur commun intérêt. Il réſolut de tenter cette voie, avant que de ſe porter à des extrémités qu'il méditoit déjà. Il alla donc la trouver. Il demanda à l'entretenir ſeule. Quoiqu'il fût naturellement hardi, il ne s'expliqua qu'en tremblant. Ma ſœur m'a dit, avant ſa mort, que quelqu'éloignée qu'elle fût de s'imaginer la perfidie dont il venoit s'accuſer, elle avoit tremblé elle-même en voyant l'air égaré de ſes yeux & la pâleur de ſon viſage, au moment qu'il commença à parler. Elle lui épargna la peine d'achever ſon récit ; trois mots ſuffiſoient pour le faire entendre. Elle jeta un cri perçant, qui attira près d'elle tous ceux qui étoient dans les chambres voiſines ; ils la trouvèrent dans un évanouiſſement qui différoit fort peu de la mort. D'Olingry crut devoir ſe retirer. Lorſqu'elle eut un peu rappelé ſes eſprits, elle s'abandonna à tous les mouvemens de la douleur & du déſeſpoir. Son cher d'Erletan lui étoit ravi pour toujours ; elle s'étoit plainte de ſa rigueur, & c'étoit elle maintenant qui ſe trouvoit ſi coupable, qu'elle de-

voit éviter éternellement ſa préſence; elle l'appeloit néanmoins à ſon ſecours, elle prononçoit ſon nom mille fois; de ſorte que ſes femmes, qui ignoroient de quoi il étoit queſtion, ſe crurent obligées de le faire avertir. On le chercha long-tems ſans le pouvoir trouver. Il s'étoit enfoncé dans le bois, avec ſon père, pour s'entretenir de ſes chagrins. D'Erletan avoit le cœur bon & généreux; & malgré ſa colère, qui lui paroiſſoit juſte, il aimoit encore éperdument ma ſœur. Quoique tous les diſcours de ſon père n'euſſent pu fléchir ſon eſprit, & le porter à la réconciliation, il ne put apprendre l'état où elle étoit, & qu'elle déſiroit ſi ardemment de le voir, ſans être ému de la plus tendre compaſſion. Il accourut à elle. Son père le laiſſa aller ſeul, s'imaginant que le moment de la paix étoit venu. Il s'approcha de ſa femme, d'un air plus ſoumis que s'il eût été réellement l'offenſeur. Elle, qui le croyoit inſtruit de ſon malheur & de ſa honte, & qui n'attribuoit qu'à cette connoiſſance la manière dont il l'avoit traitée le matin, paroiſſoit de ſon côté tremblante & humiliée; de ſorte que cette étrange entrevue n'auroit pu être expliquée que par d'Olingry, le miſérable auteur de tant d'infortunes. Cependant s'il n'échappa rien d'aſſez clair à ma ſœur, pour porter d'odieuſes lumières dans l'eſprit de ſon mari,

l'obſcurité même de ſes expreſſions fut un nouveau tourment pour lui. Il ne pouvoit concevoir pourquoi elle refuſoit ſes careſſes, & la main qu'il lui offroit pour ſe réconcilier, dans le tems même qu'elle paroiſſoit contente de le revoir tendre & amoureux. Il découvroit en elle un mêlange de joie & de déſeſpoir, d'horreur & de tendreſſe pour lui. Elle ſouhaitoit de le voir ſans ceſſe, & elle lui parloit de ſe ſéparer pour toujours. Toutes ces contrariétés l'épouvantoient. C'étoit d'Olingry ſeul qui pouvoit les éclaircir; le moment en approchoit. Ce malheureux ne s'étoit point écarté ſi loin, qu'il n'eût entendu toute la converſation de d'Erletan & de ſon épouſe; il en fut touché vivement. Dieu ſeul connoît ſi ce fut repentir ou déſeſpoir. Il pria ſon père de faire appeler pour un moment ſon aîné, ſous quelques prétextes; & étant entré dans la chambre lorſqu'il l'en eut vu ſortir, il conjura ma ſœur, qui parut effrayée de ſa préſence, de l'écouter pour la dernière fois. Il lui dit, que n'ayant pas perdu un mot de la converſation qu'elle venoit d'avoir avec ſon mari, il avoit obſervé qu'il n'avoit aucune connoiſſance, ni même aucun ſoupçon du malheur de la nuit précédente; qu'il étoit donc aiſé de remédier au mal, en le cachant par un éternel ſilence; qu'elle n'avoit qu'à ſe répondre d'elle-même

& de ſa femme de chambre, & à vivre tranquillement avec ſon frère ; que pour ce qui le regardoit lui-même, outre ſon propre intérêt & l'honneur de la famille qui l'obligeoient au ſecret, il ſe mettroit hors d'état de le révéler, en allant s'enſévelir dans un monaſtère pour le reſte de ſa vie. Ma ſœur eut peine à ſouffrir qu'il achevât. Elle lui répondit, ſans jeter les yeux ſur lui, que c'étoit trop qu'il l'eût couverte de honte, & qu'il eût ruiné tout le bonheur de ſes jours par un crime dont il étoit ſeul coupable ; qu'elle n'avoit pas deſſein de le devenir autant que lui en ſuivant ſon damnable conſeil, & en portant ce qu'il avoit ſouillé, dans les bras d'un autre ; qu'elle abandonnoit à la fortune ſa vie & ſa deſtinée, & qu'elle n'étoit jalouſe que de ſon innocence. Penſez-y bien, Madame, reprit-il, vous n'avez qu'un moment pour y penſer. Mon parti eſt pris, lui dit ma ſœur ; & le mien auſſi, ajouta-t-il en ſortant. Il trouva ſon frère dans une chambre voiſine. Il le tira à l'écart. Là, après lui avoir reproché, en termes ſanglans, ſa perfidie dans ſon mariage ſecret, & dans toute la conduite de ſon amour, il lui déclara nettement qu'il avoit ſouillé ſon lit la nuit précédente ; & comme d'Erletan, dans le premier tranſport où le jeta cette funeſte nouvelle, paroiſſoit porter la main à ſon épée, il le prévint d'un

coup de poignard qu'il tenoit préparé. Quoique le coup fût profond, la fureur de d'Erletan empêcha qu'il n'en fût affoibli ſur le champ. Il eut aſſez de force pour tirer ſon épée, & pour la paſſer au travers du corps de ſon meurtrier. Il eſt vrai que d'Olingry ne fit nul mouvement pour l'éviter. Les domeſtiques qui accoururent au bruit, le virent tomber, & l'entendirent prononcer quelques paroles en mourant, par leſquelles il marquoit de la joie de ce que ſon frère s'étoit chargé du crime de ſa mort, comme il lui reprochoit de l'être déjà de celui de ſon inceſte. Il expira preſqu'auſſitôt. Un horrible mêlange de pleurs & de cris s'étant répandu dans la maiſon, je mis la tête hors de ma chambre, où j'étois renfermé depuis deux heures. Je vis un laquais hors d'haleine, qui venoit m'avertir de deſcendre. Oh! Monſieur, me dit-il, tous mes maîtres ſont égorgés. Je courus, ou plutôt je me précipitai dans l'eſcalier. J'apperçus les deux frères étendus, l'un mort, l'autre expirant. Leur père tout éperdu, s'efforçoit de leur donner quelques ſecours inutiles. Approchez, M. de Sauvebœuf, me dit d'Erletan d'une voix foible, approchez. Venez voir expirer le plus criminel & le plus malheureux de tous les hommes. Quoique j'ignoraſſe encore la cauſe de ce triſte accident, je ne pus me défendre de quelques mouvemens de com-

paſſion. D'Erletan, ſans me donner le tems de parler, m'apprit en peu de mots ſon malheur & le crime de ſon frère. Je frémis d'horreur. Il s'en apperçut. Je ne ſais, continua-t-il, ſi je mérite votre haine; mais par où ai-je pu m'attirer celle du ciel? Hélas! qu'avois-je fait dans toute ma vie, pour en être traité ſi cruellement! Je l'exhortai à ſe réconcilier avec Dieu. Ah! me dit-il, la manière dont il me traite, me fait trop voir que je n'ai point de miſéricorde à en eſpérer. Ma ſœur entra dans cet inſtant, en perçant le ciel de ſes cris, & en s'arrachant les cheveux. Mais lorſqu'il ouvroit les bras pour la recevoir, elle s'arrêta, & lui-même parut avoir honte du mouvement qu'il avoit fait. Je mourrai donc ſans t'embraſſer, lui dit-il; cette conſolation ne m'eſt pas même permiſe. O crime déteſtable! O malheureux frère! Elle, de ſon côté, le regardoit avec des yeux égarés, & elle paroiſſoit n'avoir plus le pouvoir de prononcer une parole. Elle tourna deux ou trois fois autour de lui, comme ſi elle eût voulu s'approcher, pendant qu'il s'efforçoit de remuer la tête, pour la ſuivre de ſes regards. Il ſembloit qu'une main inviſible la retînt, ou qu'elle fût au bord d'un affreux précipice, dont la vue l'épouvantoit. Enfin, ne pouvant plus réſiſter à des mouvemens ſi violens, elle tomba proche de lui ſans connoiſſance. Il recueillit tou-

tes ſes forces pour ſaiſir une de ſes mains, ſur laquelle il tint ſa bouche collée pendant deux ou trois minutes. Au nom de Dieu, me dit-il, prenez ſoin d'elle, & empêchez-la de mourir. On s'occupoit pendant ce tems-là à bander ſa plaie. Il avoit été trop troublé pour y faire attention; mais lorſqu'on voulut l'emporter dans un lieu plus commode : Non, non, s'écria-t-il en arrachant tous ſes linges, mon deſſein n'eſt pas de vivre. Il tendit les bras pour embraſſer ſon père, & ſes derniers mots furent la prière qu'il lui fit, de me donner ſa ſœur en mariage, & de me faire ſon héritier. Lorſque je lui eus vu rendre le dernier ſoupir, je me retirai pour prendre ſoin de ma ſœur. Elle revint à elle; mais ſes yeux me parurent ſi éteints, & ſes forces ſi épuiſées, que je déſeſpérai de ſa vie. Elle languit pendant quelque tems dans des défaillances continuelles, & elle mourut aſſez tôt pour être enterrée dans le même tombeau que ſon mari. M. de Sauveboeuf finit ſon hiſtoire, en nous diſant qu'il s'étoit marié depuis avec mademoiſelle d'Erletan. Vous voyez, Monſieur, ajouta-t-il en s'adreſſant à moi, que j'ai eu de bonnes raiſons pour n'être pas du ſentiment de la compagnie par rapport à vous. Le motif qui vous fait quitter M. le marquis, n'eſt pas plus fort que celui qui pouvoit m'empêcher d'épouſer la ſœur de

M. d'Erletan. J'ai cru que mon propre exemple, qui a été approuvé par toutes les perſonnes de ma connoiſſance, m'autoriſoit à vous conſeiller de prendre la même conduite. Je fis remarquer à M. de Sauvebœuf qu'il y avoit quelque différence entre les deux cas; & ſon hiſtoire n'ébranla point ma réſolution.

Comme j'étois perſuadé qu'en me ſéparant, rien ne m'obligeoit de rompre les meſures de la bienſéance & de l'amitié, je paſſai encore quelques jours chez monſieur le duc. J'y ſerois même demeuré plus long-tems, ſi je n'euſſe été obligé de retourner chez ma fille, pour l'aider à ſortir d'une affaire fort embarraſſante. Un jour que j'étois à ſouper avec monſieur le duc, un laquais de mon gendre arriva à toute bride, & demanda à me remettre promptement une lettre. C'étoit ma fille qui m'écrivoit. Elle me marquoit que la nuit précédente, on avoit attaché à ſa porte un billet, par lequel on la menaçoit de mettre le feu à ſa maiſon, ſi dans le terme de quatre jours elle ne faiſoit porter deux mille écus dans un endroit écarté qu'on lui aſſignoit. Elle n'étoit point la ſeule, à qui cette menace eût été faite. Quantité de gentilshommes & de riches fermiers avoient eu le même malheur depuis trois ou quatre mois; & ceux qui avoient trop aimé leur argent, s'étoient vus ruiner effec-

tivement par des incendies. Monſieur le duc m'offrit tout ſon monde, pour défendre la maiſon de ma fille; mais après avoir conſidéré ſérieuſement cette affaire, je jugeai que c'étoit à l'adreſſe qu'il falloit avoir recours plutôt qu'à la force. Je réſolus de me rendre inceſſamment ſur le lieu. Il y avoit deux jours de route ordinaire juſqu'à la terre de ma fille; mais un jour ſuffiſoit par la poſte. Ainſi je crus qu'il ſeroit aſſez tôt de partir le lendemain.

Je fis mes adieux le ſoir à monſieur le duc. Comme nous touchions au dernier moment de notre ſéparation, le marquis me tint compagnie pendant une partie de la nuit. Je lui renouvellai mes conſeils pour toute la conduite de ſa vie. Je lui fis une peinture exacte de ſon propre caractère, ſans ménager ſes défauts, & ſans lui cacher ſes bonnes qualités. Je parcourus avec lui toutes les ſituations où peut ſe trouver une perſonne de ſon rang & de ſa naiſſance. Je lui en fis appercevoir les dangers, & je lui montrai le vice preſque toujours à côté du chemin. Enfin j'ouvris devant ſes yeux la carrière de la vertu. Voilà, lui dis-je, où vous pouvez marcher avec gloire & avec joie. La nature & l'inſtruction vous prêtent leur ſecours. Je ne connois perſonne à qui la ſageſſe doive coûter moins qu'à vous. Quels ſeroient vos obſtacles! Quelques paſſions inſenſées

peuvent-elles entrer en concurrence avec les plus puiſſans de tous les motifs ? Vous feront-elles oublier votre naiſſance, éteindre vos lumières, & combattre vos heureuſes inclinations ? Je vous parle en particulier de l'amour. C'eſt la ſeule foibleſſe qui vous expoſera toujours au danger. Je ſais qu'il eſt maître à préſent de votre cœur ; mais parlons naturellement, manquez-vous de remedes ? Vous allez voir combien il m'en reſte encore à vous offrir. Laiſſez-moi deſcendre au fond de ce cœur, dont vous croyez la guériſon ſi déſeſpérée. J'y oppoſerai aux attraits d'une femme, les charmes de la vertu & de l'innocence ; aux folles joies des ſens, l'avantage ineſtimable de ſavoir uſer de ſa raiſon ; aux tranſports d'une poſſeſſion de quelques momens, la longue & douce tranquillité qui eſt le fruit de la modération & de la ſageſſe. Je ne vous nomme point ici des biens chimériques, ou qui vous ſoient inconnus : vous les avez goûtés, avant que de vous laiſſer vaincre par votre paſſion ; comment avez-vous pu conſentir à les perdre ? Je pardonne à une ame commune, de chercher ſa félicité dans les plaiſirs de l'amour ; ils l'élèvent en quelque ſorte au-deſſus de ſa portée, en lui ouvrant des ſources de joie, auxquelles elle n'auroit rien trouvé d'égal dans ſa baſſeſſe naturelle. Mais une grande ame ſe ravale & s'avilit par les paſſions amoureuſes. Elle eſt faite

pour une eſpèce de plaiſirs plus délicats. Sa félicité eſt d'un autre ordre. Elle la trouve en elle-même, par ſes réflexions, par ſon goût pour la vérité, l'honneur, la bonté & la juſtice; pourquoi en chercheroit-elle une moins digne d'elle au-dehors? Elle ſent qu'elle peut s'en aſſurer la durée; pourquoi la feroit-elle dépendre d'une choſe auſſi fragile que la beauté des femmes, ou auſſi légère que leur humeur, qui eſt encore plus ſujette à changer que leur beauté? Non, mon cher marquis, il ne ſauroit y avoir de vraie grandeur d'ame dans un eſclave de l'amour: une tendreſſe exceſſive ſemble exclure la fermeté; les flatteries & les careſſes amolliſſent le courage; les jalouſies, les inquiétudes troublent la ſérénité de l'eſprit; le ſoin de plaire détruit l'attention néceſſaire aux entrepriſes importantes; enfin, le goût du plaiſir des ſens eſt oppoſé directement à celui de la vérité, & tôt ou tard il entraîne après ſoi la ruine même de la vertu.

Le marquis écouta cette morale avec ſa docilité ordinaire; mais malgré mes déclamations contre l'amour, il me pria de lui apprendre, avant que de le quitter, ce que M. le duc penſoit de ſon inclination pour ma nièce. Cette queſtion me fit juger que je devois attendre peu de fruit de mon diſcours. Cependant je lui répondis, ſans marquer de mécontentement, que M. le duc ne m'en avoit

point parlé comme d'une choſe ſérieuſe, & que perſonne en effet ne la prendroit jamais que pour un égarement; qu'il étoit fâcheux ſeulement qu'elle eût produit de ſi triſtes effets; mais que j'en étois conſolé, s'ils ſervoient du moins à ſon inſtruction. Ce furent mes dernières paroles, auxquelles je ne lui laiſſai pas le tems de répondre. Je montai dans ma chaiſe de poſte, avant la pointe du jour.

Fin du treizième Livre.

LIVRE QUATORZIEME.

JE réflechis beaucoup, en chemin, ſur la démarche que je venois de faire. Le ciel ſait que mon premier ſentiment en fut un de reconnoiſſance, pour la faveur qu'il m'avoit accordée en rompant à la fin mes liens. Il ſait auſſi que je n'avois pas trompé le marquis, lorſque je l'avois aſſuré de mon tendre attachement & du regret que je ſentois à le quitter. Cependant ce regret tomboit peut-être moins ſur la ſéparation même, que ſur les raiſons pour leſquelles je m'y croyois obligé, c'eſt-à-dire, que j'euſſe ſouhaité de toute mon ame d'être dans un âge, & dans une diſpoſition d'eſprit, qui m'euſſent permis de continuer mes ſervices au duc & au marquis; mais la ſituation où je me trouvois ne pouvant s'accorder avec cet engagement, j'étois ravi dans le fond du cœur de me revoir en liberté. Les motifs de bienſéance, qui m'avoient ſervi de prétexte, n'étoient pas mes motifs les plus puiſſans, quoiqu'ils euſſent paru ſuffire pour juſtifier ma retraite. Mon âge en étoit encore un plus foible. Je ne manquois ni de force, ni de ſanté. Je veux révéler ici le reſſort ſecret qui m'avoit fait agir.

Il ſe paſſoit depuis peu, dans mon ame, une nouvelle ſcène, qui en augmentoit extrêmement le trouble, ou plutôt qui m'en faiſoit ſentir un d'une nature extraordinaire, & qui m'avoit été inconnu juſqu'alors. J'avois éprouvé, dans le cours de ma vie, des pertes de tous les genres, & j'avois paſſé par conſéquent par tous les degrés de la douleur; mais, ayant toujours vécu dans l'éloignement du vice, je n'avois jamais perdu cette eſpèce de ſatisfaction intérieure qui eſt le partage de l'innocence. J'avois cru devoir regarder toutes mes infortunes comme une épreuve du ciel, parce que je n'avois jamais ſenti de remords qui m'euſſent averti qu'elles fuſſent un châtiment. Cette diſpoſition de cœur eſt d'un ſecours admirable pour les malheureux, dans les tranſports même qui reſſemblent le plus au déſeſpoir. Or, j'avois perdu depuis quelque tems cette douce conſolation de mes peines. La mort de miladi R..... troubloit le repos de ma conſcience. Je m'en accuſois à tous momens, comme d'un crime auqnel j'avois du moins contribué. Premièrement, diſois-je, c'eſt moi qui l'ai tirée d'Angleterre; & devois-je attendre ſi tard à reconnoître qu'une action de cette nature offenſoit le ciel & bleſſoit le devoir? Quel droit avois-je d'ôter cette dame à ſon mari, & de l'aider à rompre tous les engagemens du mariage?

Quelle étrange compaſſion, que celle qui s'exerce en commettant un crime, & qui offenſe mortellement un innocent pour conſoler une infidelle ? D'ailleurs, continuois-je, qui m'aſſurera que le ſentiment qui me faiſoit agir, & que j'appelois alors pitié, n'étoit point une paſſion déréglée ? Il eſt vrai que je l'ai vaincue à la fin ; mais l'ai-je toujours combattue ? Et s'il ne faut qu'un moment à l'amour pour répandre ſon poiſon, qui peut me répondre que le motif de mon cœur, en ſervant miladi, n'étoit point la ſecrète eſpérance de ſe ſatisfaire plus facilement, lorſqu'elle ſeroit éloignée de ſon mari ? Ainſi, c'eſt peut-être un amour criminel qui m'a porté à l'enlèvement d'une femme mariée. Quelle autre raiſon pouvois-je avoir de lui procurer une retraite chez ma fille ? Pourquoi aurois-je pris tant d'intérêt à la fortune d'une inconnue ? Ai-je oublié mes agitations, mes ſoupirs, mes larmes, & puis-je croire que tout cela ſe ſoit accordé avec l'innocence ? Pour ce qui regarde le funeſte accident de ſa mort, il eſt certain que je ne l'ai pu prévoir, & que je n'aurois rien épargné pour l'éviter. Mais en ſuis-je beaucoup moins coupable ? N'a-t-il pas eu ſa ſource dans les foibleſſes dont je viens de m'accuſer ? En un mot, ſi je n'avois aimé miladi R..... plus qu'il ne m'étoit permis par le devoir,

ſeroit-elle ſortie d'Angleterre ? Auroit-elle demeuré chez ma fille, & y auroit-elle péri miſérablement ? C'eſt donc ſur moi que retombe, & le déſordre de ſa fuite, & le crime de ſa mort.

Soit foibleſſe d'eſprit, ſoit vif ſentiment de religion, je trouvois dans ces réflexions un ſujet terrible d'inquiétude. Si j'étois coupable, il falloit faire ma paix avec le ciel par la pénitence. Si je ne l'étois point, il falloit appaiſer du moins le cri de ma conſcience en me guériſſant de mes ſcrupules ; & je concluois de l'un & de l'autre, que la ſolitude m'étoit devenue plus néceſſaire que jamais. Mon lecteur voit maintenant auſſi clair que moi, dans le ſecret de mon ame. Je ne ſais quel jugement il portera de mes délicateſſes & de mes craintes en matière de crime & de vertu ; mais ce qui me perſuade aujourd'hui que je ne dois point me repentir de m'être jugé ſi ſévérement moi-même, c'eſt que plus je vois la mort de près, plus je ſuis ſatisfait de cette rigueur. Elle augmente la confiance que j'ai au ſouverain juge, & elle diminue ma frayeur aux approches de l'éternité.

J'arrivai le ſoir chez ma fille. Tout le monde y étoit dans l'alarme, comme ſi la flamme eût déjà été appliquée aux murs de la maiſon. Je me fis expliquer le cas exactement, & ſur-tout le lieu où l'on exigeoit que les deux mille écus

fuſſent portés. C'étoit à un quart de lieue du village, dans une plaine vaſte & découverte, au pied d'un vieil ormeau qui étoit ſeul, à cinq ou ſix pas d'un petit ſentier. J'allai ſur le champ reconnoître la place. Elle me parut bien choiſie pour la ſûreté des voleurs. Il auroit été difficile de les faire obſerver, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Cependant je m'aviſai d'un expédient qui trompa leur prévoyance. Comme le tems, qu'ils avoient marqué, étoit la nuit qui devoit ſuivre celle où nous étions, je fis creuſer ſur le champ, à vingt pas de l'arbre, une foſſe aſſez grande pour cacher ſix hommes. La terre, qu'on en avoit ôtée, fut diſperſée de côté & d'autre ſur des terres labourées. Je retournai chez ma fille, & je fis prendre à ſix hommes réſolus chacun un fuſil, avec des proviſions pour paſſer le reſte de la nuit & le jour ſuivant dans la foſſe. Je les y envoyai avant le jour; & je leur donnai ordre de ne point attaquer les voleurs, qu'ils ne fuſſent au pied de l'arbre, & qu'ils ne leur euſſent vu prendre leur proie. Je ſerois allé moi-même avec eux, ſi ma fille ne m'eût aſſuré que je pouvois me repoſer ſur ſes deux gardes-chaſſe, qui étoient les braves du canton. Le ſoir de l'exécution, je mis entre les mains de mon valet les deux mille écus dans une bourſe, pour les porter au pied de l'arbre. Je lui recommandai de ne

point s'arrêter à conſidérer les environs, & de ne pas même tourner la tête à ſon retour. Voici quel fut le ſuccès de mon ſtratagême. Vers onze heures ou minuit, mes gens virent trois perſonnes, qui s'avançoient dans le ſentier, & qui paroiſſoient venir d'un petit hameau qui étoit au bout de la plaine. Lorſqu'ils furent vis-à-vis de l'arbre, deux paſsèrent outre ; le troiſième s'arrêta, en diſant aſſez haut pour être entendu de la foſſe, qu'il étoit preſſé d'un beſoin naturel. Il alla ſe mettre au pied de l'arbre ; & feignant de ſatisfaire à ſon beſoin, il prit la bourſe, qu'il mit dans ſa poche. Un de mes gens tira deſſus, & lui caſſa les reins. Il eut tort ; on auroit pu le prendre auſſi facilement que les deux autres, qui furent enveloppés en un moment. Ils furent reconnus pour des payſans des environs. Mes gens les amenèrent à la maiſon de ma fille. Je les interrogeai ſéparément. Je trouvai, à la fin, qu'il n'y avoit que le bleſſé qui fût coupable. C'étoit un vieux ſcélérat, qui paſſoit pour être riche, & qui s'étoit ſans doute enrichi par la méthode dont il avoit uſé à l'égard de ma fille. Ses deux compagnons ne le connoiſſoient pas pour ce qu'il étoit. Il les avoit engagés à aller boire, avec lui, au hameau d'où mes gens les avoient vu venir, afin de pouvoir, ſans affectation, prendre la bourſe à ſon retour. Il avoit

été ſi maltraité par le coup de fuſil qu'il avoit reçu, que nous le laiſsâmes mourir chez nous par pitié. Il vécut néanmoins encore huit jours. Ce tems auroit ſuffi pour le faire punir par les mains de la juſtice ; & la roue, ou le feu, étoit ſans doute le moindre ſupplice auquel il auroit dû s'attendre.

L'automne commençoit à s'avancer. Amulem étant toujours dans le deſſein de ſe rendre à Vienne avant l'hiver, nous réglâmes ſérieuſement le tems de notre départ, & nous prîmes même un tems ſi court, qu'il ne paroiſſoit plus qu'aucun obſtacle pût le retarder. Mais le ciel avoit ordonné que je ne ferois point le voyage d'Allemagne ; de ſorte que les dernières meſures furent auſſi inutiles que les précédentes. La cauſe qui les fit rompre ne fut pas plus avantageuſe au duc de..... & à Amulem qu'à moi. Nous eûmes part, tous trois ſelon notre meſure, au chagrin d'une aventure fort déſagréable ; mais le mien ne fut pas ſans fruit, puiſqu'il ſervit à avancer le moment de ma retraite, & à me la faire trouver encore plus douce. C'eſt ce qui me reſte à raconter, pour conclure ces mémoires.

Comme je me défiois toujours de la paſſion & de l'humeur entreprenante du marquis, j'avois pris la réſolution de mettre Nadine hors de ſes atteintes, avant mon départ. Le couvent me ſembloit un aſyle aſſuré. J'en choiſis un à quel-

ques lieues de Paris, qui ſe nomme H..... Outre que la ſupérieure étoit de ma connoiſſance, je ſavois qu'on y élève quantité de jeunes perſonnes, dont la compagnie empêcheroit ma nièce de s'ennuyer de la clôture. J'y fis un voyage, pour m'accorder avec les religieuſes ſur la penſion. Mon neveu Muleid m'accompagna par curioſité. La ſituation de la maiſon nous parut belle & ſaine. Nous viſitâmes, avec plaiſir, tout ce qu'il eſt permis aux religieuſes de montrer aux perſonnes de notre ſexe. Mais rien ne fut plus agréable pour Muleid, que la vûe d'une centaine de jeunes penſionnaires, parmi leſquelles il y en avoit quelques-unes d'une beauté extraordinaire. Ce fut à l'égliſe que nous eûmes ce ſpectacle : elles étoient rangées avec ordre, & toutes ſi élégamment parées, que je m'étonnai qu'on leur permît cette affectation dans une ſolitude. Muleid les conſidéra avec une attention extrême. Je ne doute point que cette vue ne lui réveillât l'idée du harem de ſon père, & ne lui inſpirât peut-être le deſir d'en avoir un bientôt pour lui-même. Il me parla beaucoup, en retournant chez ma fille, de la bonne grace de ces jeunes demoiſelles. Je le raillai un peu ſur ſon admiration, & je lui dis en badinant, que s'il n'eût point été ſi près de ſon départ, je me ſerois bien gardé de l'expoſer ainſi au danger de devenir

amoureux. Etant de retour chez ma fille, je diſpoſai ma nièce à partir. Elle étoit bien remiſe de toutes les ſuites de la mort de ſon mari; & loin de marquer de l'averſion pour le couvent, elle me témoigna qu'elle y alloit avec inclination, ſur-tout lorſqu'elle eut appris de ſon frère qu'elle n'y manqueroit point d'amuſemens & de compagnie. Muleid ſouhaita d'y retourner avec elle; & pour lui marquer plus d'amitié, toute la famille prit auſſi le parti de la conduire. Ma fille, qui avoit l'humeur fort gaie, ayant entendu parler Muleid avec beaucoup d'éloges des agrémens de quelques penſionnaires, lui propoſa de déguiſer ſon ſexe pour avoir la liberté d'entrer avec elle dans le couvent. Il conſentit à cette propoſition. J'eus beau m'y oppoſer, & la condamner même du ton le plus ſérieux, je fus obligé de céder aux raiſonnemens de ma fille, à qui ma tendreſſe laiſſoit prendre peut-être un peu trop d'aſcendant ſur moi. Muleid fut donc traveſti en fille. Il étoit dans un âge, qui rendoit ſon déguiſement peu difficile. Les religieuſes n'eurent pas le moindre ſoupçon de ſon ſexe. Il entra dans le couvent avec liberté, pendant deux jours, qui lui donnèrent le tems non-ſeulement d'obſerver les plus jolies perſonnes, mais de lier connoiſſance avec quelques-unes d'entr'elles. Je n'aurois jamais penſé néanmoins qu'il eût été ca-

pable d'y prendre de la paſſion. Outre qu'il avoit mal réuſſi à copier les manières françoiſes, il étoit naturellement ſérieux ; & je croyois toujours ſon cœur en Turquie par ſouvenir & par inclination. Sa figure étoit pourtant fort revenante ; & l'air turc, qu'il conſervoit, ne faiſoit point déshonneur à ſa nation. Après qu'Amulem & lui eurent fait de tendres adieux à Nadine, nous retournâmes chez ma fille. Nous preſsâmes tellement nos équipages, qu'en quatre jours tout fut prêt pour le départ. La veille même du jour marqué, Muleid déclara à ſon père qu'il ſe trouvoit ſi mal, qu'il n'étoit point en état d'entreprendre le voyage.

Il ſe plaignit d'un air ſi naturel, qu'il nous perſuada facilement de ſa maladie. On fit appeler le médecin, qui n'en découvrit point les ſimptômes ; mais la principale foi étant dûe au malade, nous doutâmes ſi peu de ſon incommodité, que nous différâmes notre départ pour attendre ſa guériſon. Ce n'étoit néanmoins qu'un artifice, pour ſe procurer le moyen de ſatisfaire ſon cœur. Il étoit devenu réellement amoureux d'une jeune demoiſelle de quinze ou ſeize ans, qui s'appelloit Thérèſe : je ne la nommerai ici que par ſon nom de baptême, pour ménager ſa famille, à qui cette aventure a cauſé beaucoup de chagrin. J'ignore ce qu'il avoit pu ſe promettre d'elle,

au commencement de ſon amour ; car il y avoit peu d'apparence qu'une jeune fille, qui avoit été élevée dans un couvent depuis ſon enfance, prêtât facilement l'oreille à un amant d'une religion & d'un pays différens. Il avoit fait fond ſans doute ſur le ſecours de Nadine, à qui il s'étoit déjà ouvert en confidence. Enfin, la maladie de Muleid étoit ſon premier amour, c'eſt-à-dire, un amour violent. Il nous le déguiſa pendant huit jours avec beaucoup d'adreſſe, ſous le nom de colique, de maux de tête & d'eſtomac. Un ſoir, qu'il avoit fait ſemblant de s'aller coucher de bonne heure, en ſe plaignant plus qu'à l'ordinaire, j'envoyai, avant que de me mettre au lit, pour être informé de ſon état ; mon valet de chambre revint me dire qu'il n'étoit point chez lui. Je le renvoyai s'inſtruire mieux de ce qui pouvoit être arrivé. Il apprit, après quelques recherches, que Muleid étoit ſorti ſecrètement ; qu'il avoit fait ſeller deux chevaux, & qu'il étoit parti avec un laquais françois de ma fille. Cette nouvelle m'obligea d'aller trouver ſur le champ ſon père. Il en fut auſſi ſurpris que moi, & perſonne ne put s'imaginer dans la maiſon quelle étoit la raiſon de ſon départ.

Il ſe paſſa quelques ſemaines, avant que nous puſſions avoir les moindres lumières ſur ce qu'il étoit devenu. Nous le fîmes chercher de toutes parts. Amulem n'avoit que ce fils ; ſa tendreſſe &

ſon inquiétude pour lui le rendirent malade. J'envoyai dans tous les lieux, où je l'avois mené depuis ſon arrivée en France; j'envoyai même en Hollande, où nous avions demeuré quelques mois enſemble. Tous mes ſoins furent inutiles. Il y avoit déjà plus d'un mois que nous étions dans cet embarras, lorſque je reçus une lettre de la ſupérieure du couvent où j'avois mis Nadine. Elle me marquoit que M. le marquis de.... fils de M. le duc de.... étoit venu deux ou trois fois voir ma nièce, ſans ſe faire connoître; qu'elle n'avoit pas fait difficulté de lui en accorder la permiſſion; mais que ſes viſites devenant plus fréquentes, elle s'étoit informée de ſon nom; qu'il avoit refuſé de le dire; qu'elle l'avoit appris d'ailleurs malgré lui, & que s'imaginant que ce n'étoit pas ſans quelque raiſon d'amour qu'il revenoit ſi ſouvent, elle vouloit ſavoir de moi quelle conduite je ſouhaitois qu'elle tînt à ſon égard.

Je ne pouvois m'imaginer par quel moyen la demeure de ma nièce étoit venue à la connoiſſance du marquis. Je ſavois que ſon père l'avoit mené à Paris, & je ne doutois preſque nullement que la vue de la cour & le tumulte des plaiſirs ne lui fiſſent perdre le ſouvenir de Nadine. En attendant que je puſſe délibérer à loiſir ſur ce nouveau contre-tems, j'écrivis toujours à la ſupérieure, que s'il continuoit ſes viſites, je la priois de lui répondre

honnêtement, qu'elle ne pouvoit accorder à ſes penſionnaires la liberté d'en recevoir ſi ſouvent. Enfin, comme je ne pouvois m'ôter de l'eſprit que Muleid étoit à Paris, je pris cette occaſion de l'y aller chercher moi-même, avec deſſein de voir en même tems le marquis, pour tâcher encore une fois de lui inſpirer un peu plus de modération. Je ne différai point à partir. Je rendis ma première viſite au duc. J'aurois pu le prier d'employer ſon autorité, pour arrêter les amoureuſes pourſuites du marquis; mais deux raiſons m'en empêchoient. L'une étoit la crainte de cauſer trop de chagrin au jeune amant, s'il apprenoit que je l'euſſe expoſé aux ſévères réprimandes de ſon père; & l'autre, qui n'étoit guère moins forte, étoit l'opinion que je n'avois que trop de ſujet d'avoir des ſentimens du duc ſur cet article. Je n'avois pas attendu ſi tard à lui en parler d'une manière ſérieuſe; mais puiſque je fais profeſſion de ſincérité dans ces mémoires, je ne cacherai point que je n'avois point été ſatisfait de ſes réponſes. Il avoit toujours pris la choſe, en homme infiniment au-deſſus de toutes mes craintes. Il ne voyoit dans l'attachement de ſon fils, qu'une galanterie de jeuneſſe, qui ſervoit à l'amuſer. S'il y trouvoit quelque péril, ce n'étoit ſans doute que pour ma nièce. La haute naiſſance du marquis lui paroiſſoit un préſervatif contre la foi & la durée de tous les engagemens. J'avois

donc peu de fond à faire ſur ſon ſecours ; auſſi ne lui en parlai-je pas le moins du monde. En le quittant, je paſſai dans l'appartement du marquis, & je me crus encore en droit d'en uſer aſſez familièrement pour entrer ſans le faire avertir. Je laiſſe au lecteur à juger quel fut mon étonnement, lorſqu'en ouvrant la porte, j'apperçus Muleid qui jouoit au trictrac avec lui. Ils furent tous deux auſſi interdits que moi. Cependant je pris un air riant, pour leur dire que je me tenois fort heureux de trouver ainſi, ſans m'y attendre, mon cher fils & mon neveu. Le marquis vint m'embraſſer avec ardeur. Muleid parut plus embarraſſé. Je lui fis quelques tendres reproches, de l'inquiétude où il avoit jeté ſon père & toute la famille. Il s'excuſa aſſez mal, ſur ce que le marquis l'avoit tenu ſi occupé de plaiſirs, qu'il n'avoit pu trouver un moment pour nous écrire. Je lui demandai s'il étoit guéri parfaitement, & s'il ſeroit bientôt en état d'entreprendre le voyage d'Aſie. Il me pria de lui laiſſer prendre encore quelque tems l'air de Paris, dont il me dit qu'il ſe trouvoit bien. Je ne pus lui refuſer cette faveur. Je le priai ſeulement d'écrire quelquefois à ſon père, & de ménager ſa ſanté. Je dînai avec eux à l'hôtel. Après le dîner, ayant tiré le marquis à l'écart, je lui dis que la ſupérieure du couvent où étoit ma nièce, ſe plaignoit de ce qu'il lui avoir fait violer plus d'une

fois ſa règle ; qu'il ne lui étoit pas permis d'admettre les jeunes gens qui venoient viſiter ſes penſionnaires ; qu'elle l'avoit rèçu d'abord, en faveur de ſon nom, qu'il avoit tâché inutilement de cacher ; mais qu'elle étoit bien réſolue, dans la ſuite, d'obſerver un peu plus ſcrupuleuſement ſes devoirs. Il comprit aiſément ce que je voulois lui faire entendre par ce détour. Comme ſon deſſein étoit déjà concerté avec Muleid, il me répondit d'un air de ſincérité, dont je fus la dupe, qu'il ſeroit au déſeſpoir de chagriner la ſupérieure ; & qu'il me promettoit, ou de ne plus aller voir ma nièce, ou d'y aller ſi rarement, que les règles les plus ſévères n'en ſeroient point bleſſées. Je paſſai le reſte du jour avec lui & mon neveu ; & n'ayant rien qui pût me retenir à Paris, j'en partis le lendemain pour aller rendre une viſite à ma nièce.

Je demandai à parler d'abord à la ſupérieure. Elle me raconta ce qui s'étoit paſſé dans les viſites du marquis, ou du moins ce qu'elle en avoit appris de la religieuſe qui avoit accompagné Nadine, ſuivant la coutume des couvens. Il n'y étoit rien arrivé, me dit-elle en langage de cloître, qui pût ternir du moindre ſouffle le miroir de la pudeur. Mais cette bonne ſupérieure ignoroit que ſa religieuſe étoit une infidelle, qui la trahiſſoit, après s'être laiſſée gagner par l'adreſſe du marquis. Elle me dit enſuite que

mon autre nièce étoit une fort aimable perſonne ; & que toutes les fois qu'elle venoit au couvent, elle y étoit reçue de toute la communauté avec beaucoup de ſatisfaction. De quelle nièce parlez-vous, ma mère, lui dis-je avec ſurpriſe ? Hé, de votre autre nièce, reprit-elle, que vous amenâtes ici avec celle qui nous eſt reſtée. Oui, continua-t-elle, c'eſt une jeune demoiſelle d'un mérite infini. Quoiqu'elle ait encore quelque choſe d'étranger dans les manières, elle eſt d'une douceur & d'un eſprit qui lui ont gagné le cœur de toutes nos ſœurs, & ſur-tout d'une de nos petites penſionnaires, qui n'eſt jamais ſi contente que lorſqu'elle la voit ici. Ce diſcours étoit trop clair pour me paroître obſcur. Malgré le chagrin qu'il me cauſa, je ne pus m'empêcher de rire de la crédulité de ces bonnes religieuſes, qui continuoient de prendre Muleid pour une fille : car je ne pouvois pas douter que ce ne fût lui qui les eût ainſi trompées, ſous le nom de ma nièce. J'eus de l'embarras à répondre. Cependant je me déterminai à la remercier, en général, des ſentimens de ſa communauté pour tout ce qui m'appartenoit ; & après lui avoir recommandé de ne plus laiſſer voir Nadine au marquis, je lui fis part de quelques bonnes réflexions, ſur la néceſſité de veiller de près à la conduite de toutes ſes penſionnaires. La viſite

que

que je fis à Nadine, fut courte. Je brûlois d'envie de retourner chez ma fille, pour finir l'inquiétude d'Amulem, & pour lui communiquer ce que je savois de Muleid. Ce qui me fit peine, ce fut de lui trouver, par rapport à la petite pensionnaire dont je jugeois que son fils étoit amoureux, les mêmes sentimens à-peu-près que le duc de..... avoit par rapport à ma nièce; c'est-à-dire qu'Amulem, charmé d'avoir retrouvé son fils, se mit à rire de son amour, & ne put s'empêcher même de me dire qu'il lui souhaitoit un heureux succès. Vous allez bien vîte, lui dis-je, & vous vous imaginez être à Amasie. D'ailleurs, quel succès pouvez-vous ici souhaiter à votre fils, qui ne soit contraire à vos propres desirs? Croyez-vous qu'il puisse obtenir quelque chose d'une fille françoise, sans devenir auparavant bon chrétien? Qu'il le devienne, à la bonne heure, devenez le vous-même, & faites apporter vos biens d'Asie en France. Nous réussirons peut-être, après cela, à rendre Muleid heureux. Non, me répondit Amulem: je vous ai dit mille fois que je ne quitterai point ma religion, bonne ou mauvaise, & que je ne souffrirai pas non plus que Muleid la quitte; mais s'il pouvoit engager sa petite maitresse à nous suivre en Asie, nous la ferions turque. C'est ce qu'il ne faut pas que vous espériez, repris-je. Mon neveu s'ex-

poſeroit même beaucoup à l'entreprendre ; & ſi vous me croyez capable de vous donner un bon conſeil, vous lui ordonnerez de quitter promptement Paris. Je le fis entrer à la fin dans mon ſentiment. Il écrivit à Muleid de nous venir rejoindre auſſitôt qu'il auroit reçu ſa lettre ; mais nous eûmes lieu de reconnoître que l'autorité paternelle n'eſt pas plus reſpectée chez les turcs, que parmi quantité de jeunes françois.

Le marquis & Muleid avoient formé le plus étrange deſſein qu'on puiſſe s'imaginer ; c'étoit d'enlever chacun leur maitreſſe, & de s'enfuir enſemble en Turquie. Mon neveu avoit ſans doute été l'inventeur de ce glorieux projet ; car il étoit allé chez le marquis en quittant la maiſon de ma fille, & il avoit commencé par lui apprendre le lieu où demeuroit ſa ſœur. Ils étoient convenus de s'aider mutuellement dans leurs amours. Muleid avoit loué une chambre à Paris ; & s'étant pourvu d'habits de fille, il avoit été au couvent de Nadine autant de fois qu'il l'avoit voulu : il s'étoit fait connoître à mademoiſelle Théreſe, par le ſecours de ma nièce, & il avoit fort avancé ſes affaires en peu de tems. C'étoit lui qui s'étoit chargé de leur faire la propoſition d'aller en Turquie ; car quoique le marquis eût rendu pluſieurs viſites à Nadine, il n'avoit pas toujours eu le plaiſir de l'entretenir librement.

C'étoit depuis peu, qu'il avoit eu l'adreſſe de ſéduire la ſurveillante ; il l'avoit gagnée juſqu'au point de l'engager à les ſuivre hors de ſon couvent. Ils alloient donc ainſi tour à tour voir leurs maitreſſes ; celui qui étoit de jour, portoit une lettre de l'abſent, & lui rapportoit la réponſe. Mademoiſelle Théreſe étoit une petite étourdie, qui avoit plus de charmes qu'il n'en faut pour faire deux filles aimables ; je ne ſais ſi elle avoit entendu parler du harem, mais il ne parut point dans la ſuite, que cette idée l'épouvantât. Elle entra de tout ſon cœur dans le deſſein du voyage d'Amaſie, & ſon affection pour Muleid ne cédoit rien à celle de Nadine pour le marquis.

Telle étoit la ſituation de leurs affaires, lorſque mon neveu reçut la lettre de ſon père. Le ſeul effet qu'elle produiſit, fut de leur faire hâter l'exécution de leur deſſein. Ils prirent des meſures fort juſtes, pour ſe procurer des valets fidelles, des échelles, des chaiſes de poſte, & tout ce qui étoit néceſſaire pour l'enlèvement. Muleid ne manquoit point d'argent, & le marquis avoit recueilli de ſon côté la meilleure ſomme qu'il avoit pu. Ils ſe rendirent au couvent, la nuit dont ils étoient convenus, & ils enlevèrent leurs maitreſſes par-deſſus les murs du jardin, avec la religieuſe qui s'attachoit à leur fortune. On s'apperçut le lendemain de leur évaſion. Comme le

couvent eſt dans une campagne, & que la ſupérieure manquoit de monde pour les faire ſuivre, elle ſe contenta de faire prendre la poſte à deux domeſtiques; l'un pour aller donner avis de cet accident au père de mademoiſelle Thérèſe, & l'autre, pour m'apporter la même nouvelle. Ce triſte meſſage me fut annoncé après-midi. On ne m'apprit point le nom des auteurs de l'enlèvement; mais je n'eus pas beſoin d'efforts pour me l'imaginer. Je me doutai même tout d'un coup, que puiſque le marquis & mon neveu en étoient venus à cette violence, c'étoit pour quitter le royaume, & peut-être pour prendre le chemin de la Turquie. Comme il n'étoit pas croyable qu'ils euſſent voulu riſquer de traverſer toute la France, pour aller s'embarquer à Marſeille, je me figurai qu'ils auroient pris la route d'Allemagne. Cette penſée me fit eſpérer de pouvoir les rejoindre, parce que la terre de ma fille, comme je l'ai dit pluſieurs fois, eſt vers la frontière. Cependant, comme ils euſſent pu prendre auſſi le parti de paſſer en Angleterre, j'envoyai à Calais & dans les autres ports, quelques perſonnes ſages, que je fis partir en diligence. Je montai moi-même à cheval, ſans perdre un moment, & je gagnai bientôt le grand chemin de la poſte d'Allemagne.

J'avois avec moi, trois hommes bien armés.

Ayant pris langue à la première poſte, je ſus qu'il étoit paſſé, environ trois heures auparavant, deux chaiſes ſuivies de quatre hommes, mais qu'elles ne trouvoient pas toujours autant de chevaux qu'il étoit néceſſaire. Je conçus que mes jeunes gens n'avoient pas eu la précaution de ſe faire préparer des relais, & je formai l'eſpérance de les rejoindre avant la fin du jour. Cependant, s'étant apperçus eux-mêmes de la faute qu'ils avoient faite, ils y ſuppléèrent vers la frontière, en forçant toujours leurs guides de faire double poſte avec les mêmes chevaux. Ils gagnèrent par-là, non-ſeulement d'avancer fort vîte, mais encore de retarder ma courſe, parce qu'il arriva dans quelques endroits, que les chevaux me manquèrent à moi-même. Il me fut donc impoſſible de les joindre avant la nuit. Mais s'étant arrêtés, pour en paſſer une partie à Mons, qui eſt la première ville des états de l'empereur, j'y entrai le lendemain avant leur départ. Quoique je duſſe peut-être appréhender quelque choſe, de la réſolution de deux jeunes gens ſi entreprenans, je ne voulus point cauſer au marquis le chagrin de ſe voir arrêter par d'autres mains que les miennes. Ainſi, ſans prendre de ſecours, comme il m'auroit été facile, j'allai deſcendre avec mes trois hommes, dans l'hôtellerie même où ils étoient logés.

On me dit qu'ils n'étoint point encore levés. Quoiqu'ils fuſſent quatre, je tremblois de crainte qu'ils n'euſſent occupé que deux lits. Je m'en informai adroitement. On me répondit, que l'un des jeunes meſſieurs étoit avec une des demoiſelles, mais que les deux autres étoient chacun dans une chambre ſéparée. Hélas! diſois-je en moi-même, eſt-ce ma nièce? Elle a été mariée; en auroit-elle eu moins de modeſtie? Je me fis conduire au haſard, vers la chambre de celle qui avoit couché ſeule. Je fus charmé d'appercevoir en entrant, les derniers habits que j'avois vu porter à Nadine. Graces au ciel! m'écriai-je, elle a du moins un reſte de vertu & de pudeur. Comme elle avoit eu ſoin le ſoir, de faire fermer ſa porte avec la clef par l'hôteſſe, elle fut effrayée, en s'éveillant, d'appercevoir un homme. J'approchai de ſon lit, & je la priai doucement de ne pas s'épouvanter. Elle ne m'eut pas plutôt reconnu, qu'elle s'évanouit. Lorſqu'elle fut un peu revenue, elle ſe leva, ſans que je puſſe l'arrêter, & elle ſe jeta à mes genoux en fondant en larmes. Je la relevai malgré elle, & je l'obligeai de ſe recoucher; elle ne prononçoit pas une ſeule parole.

Je pris ſes mains avec beaucoup de douceur. J'obſervois de ne la pas regarder, de peur de la déconcerter trop. Ah! ma chère nièce, lui dis-je, eſt-il bien vrai que je vous retrouve à Mons, au

pouvoir d'un jeune homme qui n'eſt pas votre mari ! Eſt-ce un charme, ou un poiſon, qui vous a fait oublier votre devoir ? Qu'avez-vous fait ! Qu'allez-vous devenir ! Expliquez-moi du moins quels ſont vos deſſeins. Ah ! ſi vous pouviez en avoir d'innocens, vous ne les auriez pas cachés à votre père, ni à moi ; vous ne vous ſeriez pas ſauvée la nuit par-deſſus les murs d'un couvent ; vous ne ſeriez pas maintenant dans une auberge, abandonnée à tous les deſirs d'un homme qui a perdu de vue, comme vous, la vertu & la ſageſſe. Où eſt-il ? dites-moi. Que je crains bien qu'il n'ait déjà paſſé la nuit avec vous !

Ce ſoupçon, que je montrois exprès, lui fit enfin ouvrir la bouche. J'avoue, me dit-elle en pleurant, que j'ai fait la plus grande de toutes les fautes ; mais c'eſt ſeulement en conſentant à ſuivre M. le marquis, car je prie Dieu de m'accabler de tous ſes châtimens, ſi j'ai ſouffert la moindre choſe qui bleſſe la pudeur. Que pouvois-je faire, ajouta-t-elle en redoublant ſes larmes ? Vous ne ſavez que trop que je l'aime ; il m'a promis de m'épouſer, & de venir paſſer ſa vie avec moi dans notre maiſon d'Amaſie. Eſt-il poſſible, répliquai-je, qu'avec autant d'eſprit que vous en avez, vous n'ayez pas reconnu la témérité d'une telle promeſſe ? Quelle apparence y avoit-il qu'il pût être ſincère, lorſqu'il s'engageoit à une choſe qu'il ne ſauroit tenir ?

Avez-vous oublié ce qu'il eſt né, & juſqu'où le crédit de ſon père peut s'étendre ? Mais quand vous auriez pu vous promettre de traverſer toute l'Allemagne ſans être pourſuivie & arrêtée, quelle aſſurance aviez-vous qu'il ne vous eût pas abandonnée en Turquie même, lorſqu'il auroit obtenu de vous les faveurs qui guériſſent bientôt l'amour ? Ah ! ſi vous ſaviez, interrompit-elle, avec quelle tendreſſe il m'aime, vous n'auriez pas de lui cette idée-là. Je ſuis sûre qu'il perdroit la vie pour moi. Allez, lui dis-je, vous êtes une jeune imprudente, qui ignorez encore la ſéduction dont les amans ſavent uſer. Préparez-vous promptement à retourner en France avec moi, & remerciez le ciel, qui n'a pas permis que vous ſoyez tombée tout-à-fait dans le précipice. Je lui demandai ſi le marquis ne lui avoit pas fait inſtance pour paſſer la nuit avec elle ; elle me répondit ingénument qu'il lui en avoit fait la propoſition, mais qu'il n'avoit pas inſiſté, après la déclaration qu'elle lui avoit faite de n'y conſentir jamais avant leur mariage. Et mademoiſelle Thérèſe, repris-je, a-t-elle été auſſi délicate avec votre frère ? Je ne ſais pas, me dit-elle, je crois qu'ils ſont enſemble dans la même chambre. Pendant que nous parlions ainſi, & que ma bonté commençoit à la raſſurer ; j'entendis la voix du marquis, qui appeloit ſon valet de chambre. Il ne faiſoit que s'éveiller, bien éloigné ſans doute de

me croire ſi près de lui. J'ordonnai à ma nièce de s'habiller. Tandis qu'elle ſe levoit, j'apperçus la religieuſe qui l'avoit ſuivie, & qui avoit couché cette nuit à ſon côté, mais qui s'étoit cachée juſqu'alors dans les draps, pour ſe dérober à mes yeux. Je lui fis quelques vifs reproches de ſa mauvaiſe conduite, & de la part qu'elle avoit eue à une ſi mépriſable action. Elle ne me répondit rien.

Tout ce que je viens de raconter n'étoit que le prélude d'une ſcène plus digne d'attention. Le marquis, ayant appelé ſon valet de chambre, fut ſurpris d'apprendre de lui que j'étois dans la maiſon. Ce n'eſt pas que ce garçon m'eût vu entrer; mais il avoit parlé ſans doute à mes gens, à qui je n'avois eu nulle raiſon de recommander le ſilence. A peine ma nièce étoit-elle habillée, que le jeune amant ſe préſenta à la porte de ſa chambre, avec un viſage ſi conſterné, que ſa triſteſſe devoit être extrême, s'il étoit l'image de ſon ame. Il vint néanmoins droit à moi: Je me rends juſtice, Monſieur, me dit-il. Je ſuis coupable, je l'avoue. Mais ſi vous ne pardonnez pas cette faute à la violence d'une paſſion dont je ne ſuis pas le maître, il faut que vous m'ôtiez la vie ſans pitié. N'eſpérez pas m'arracher votre nièce, ſans m'avoir auparavant percé le cœur. Je défendrai, juſqu'au dernier ſoupir, les droits que ſa bonté m'a donnés ſur elle. Mon cher marquis, lui répondis-je d'un ton

paiſible, ce n'eſt point dans une auberge, ni en vous perçant le cœur, que je veux vous les diſputer. Votre raiſon & votre généroſité ſeront mes plus fortes armes. Je ne m'étonne point de l'excès où vous vous êtes laiſſé emporter par l'amour; je connois de longue main votre vivacité. Mais je ne connois pas moins la bonté & l'honnêteté de votre naturel; ce ſont des ſentimens que vous pouvez bien perdre de vue pour un moment, mais que vous ne ſauriez éteindre. Croyez-moi, retournons tranquillement en France. Si vous ne pouvez vaincre votre paſſion, c'eſt en fléchiſſant monſieur votre père, que vous devez nous faire voir qu'elle eſt toute-puiſſante, & qu'elle vous rend capable de tout. Obtenez, s'il eſt poſſible, ma nièce par cette voie; c'eſt la ſeule qui ſoit digne de vous, d'elle & de moi. Il ne répliqua pas un ſeul mot. Il demeura appuyé ſur le dos d'une chaiſe, les yeux baiſſés, comme s'il eût médité profondément. Je le pris par la main, & je le priai de m'accompagner à la chambre de Muleid. Il ſe laiſſa emmener ſans réſiſtance.

Muleid étoit inſtruit auſſi de mon arrivée; & il penſa m'échapper par une ſubtilité dont je ne l'aurois pas cru capable. Ayant appris que j'étois dans la chambre de ſa ſœur, il avoit donné ordre qu'on mît promptement les chevaux à ſa chaiſe de poſte, pendant qu'il s'habilloit; de ſorte que ſi

j'euſſe tardé un peu plus long-tems à le venir voir, je ne l'aurois plus trouvé, ni lui, ni ſa maitreſſe. Ma préſence le déconcerta donc extrêmement. Il attendit que je m'expliquaſſe le premier. Je lui dis en peu de mots, que ſon père étoit ſi mal ſatisfait de ſa conduite, que je ne ſavois pas trop bien comment il feroit ſa paix avec lui ; que je ne lui conſeillois pas d'ailleurs de remettre le pied en France, s'il ne vouloit y être expoſé à de très-dangereuſes affaires ; qu'un turc, qui s'aviſe d'enlever une fille chrétienne dans un couvent, ſe réconcilie difficilement avec la juſtice ; enfin, que s'il me croyoit, il laiſſeroit retourner mademoiſelle Thérèſe avec nous, & qu'il attendroit ſon père à Mons. Cette petite perſonne, que je n'avois point encore vue, mais qui me parut alors extrêmement jolie, prit avec beaucoup de feu la parole pour ſon amant : elle me répondit que ce que je diſois de la ſévérité de la juſtice étoit vrai, quand une demoiſelle étoit enlevée malgré elle ; mais qu'il n'en étoit pas de même à ſon égard ; qu'elle avouoit que c'étoit de ſon gré que Muleid l'avoit enlevée ; & que loin de retourner en France elle ne vouloit jamais ſe ſéparer de lui un ſeul moment. Hé bien, lui dis-je, ma belle enfant, vous demeurerez avec lui. Je n'ai pas droit ici de vous faire violence. Mais je vous apprends néanmoins que vous ne ſortirez pas de Mons, que votre famille

ne vous ait accordé ſon conſentement. Je vais prier monſieur le gouverneur de vous conſigner aux portes de la ville. Elle me répliqua d'un petit ton déjà à demi-turc, que j'étois le maître de l'arrêter à Mons, mais qu'elle me défioit de lui faire quitter Muleid. Pour lui, il ſe contenta de me dire, qu'étant ſorti heureuſement de France & n'ayant pas deſſein d'y retourner, il en redoutoit peu les loix; & qu'à l'égard de ſon père, pour lequel il n'avoit jamais manqué de reſpect, il eſpéroit qu'il ne lui feroit point un crime d'une paſſion amoureuſe. Je les priai tous de ſe rendre avec moi, dans la chambre de ma nièce. J'y fis apporter à déjeûner. Muleid & mademoiſelle Thérèſe mangèrent de très-bon appétit. Le marquis & Nadine ne touchèrent à rien. Ils ſe regardoient d'un air triſte & languiſſant, comme deux victimes deſtinées au ſacrifice. J'étois attendri de leurs peines, & j'aurois ſouhaité de pouvoir les rendre heureux au prix de mon ſang; mais c'étoit une choſe abſolument impoſſible. Je fus ſurpris de ne pas voir la religieuſe avec nous. Je la fis appeler. On me dit qu'elle étoit ſortie de l'hôtellerie. J'eus d'abord un ſoupçon qui ſe trouva juſte. La crainte que je ne la fiſſe arrêter & reconduire à ſon couvent, l'avoit fait fuir pour aſſurer ſa liberté. Je ne me crus point obligé de la faire chercher, ni en droit de lui faire la moindre violence.

Lorſque nous eûmes achevé de déjeûner, je fis cette propoſition à mademoiſelle Thérèſe : Comme je ne puis vous laiſſer partir avec mon neveu ſans le conſentement de vos parens, voyez, lui dis-je, Mademoiſelle, lequel vous choiſirez de ces deux partis, ou d'être conſignée aux portes de la ville juſqu'à ce que votre famille ſoit informée du lieu où vous êtes, ou, ce qui vous ſeroit plûs honorable, d'entrer pour quelque tems dans un couvent de cette ville. Elle me répondit, que pour éviter une conſignation publique, elle entreroit volontiers pour quelques jours dans un couvent; mais qu'elle craignoit qu'on ne l'y retînt enſuite malgré elle. Muleid, d'ailleurs, n'étoit nullement pour le couvent. J'avois eſpéré néanmoins qu'elle pourroit tourner de ce côté-là; car l'autre parti étoit une extrémité, pour laquelle j'avois de la répugnance. Je pris Muleid en particulier; ſi vous voulez, lui dis-je, m'engager votre parole que vous ne quitterez point Mons avec votre maitreſſe avant que d'avoir reçu de mes nouvelles, je vous laiſſerai ici tous deux en liberté, juſqu'à ce que je puiſſe, ou revenir moi-même, ou vous écrire. Quoique je parlaſſe fort bas dans la même chambre, mademoiſelle Thérèſe, qui prêtoit l'oreille à tout, entendit une partie de mon diſcours; elle ſe preſſa de répondre

d'un air fort aſſuré, que ſi je voulois me contenter de ſa parole, elle me promettoit de ne point ſortir de Mons juſqu'à nouvel ordre: qu'elle étoit fort en repos du côté de ſa famille, parce qu'elle étoit bien sûre qu'on ne pouvoit l'ôter à Muleid, qui étoit ſon mari, & avec qui, ajouta-t-elle, elle avoit déja paſſé une nuit comme ſa femme. J'admirai la vivacité de cette petite créature, & j'eus peine à me perſuader qu'elle fût jamais un meuble bien tranquille dans un ſérail. Je crus néanmoins avoir aſſez fait pour elle, en prenant cette précaution. Je me contentai de répéter à Muleid, que je pouvois l'aſſurer de l'indignation de ſon père, s'il manquoit à ſa promeſſe.

Je m'imaginois, après cela, qu'il ne me reſtoit plus qu'à partir avec le marquis & ma nièce; mais l'ouvrage le plus ſérieux & le plus difficile reſtoit encore à faire. J'avois ordonné que nos chevaux & la chaiſe fuſſent prêts pour partir à midi, dans le deſſein d'arriver le ſoir chez ma fille; ce qui eſt aiſé en courant la poſte. Lorſqu'on vint avertir que les chevaux attendoient, & que j'invitai le marquis à deſcendre, je fus ſurpris de le voir demeurer aſſis ſur ſa chaiſe, & baiſſer les yeux ſans me répondre. Je renouvelai ma prière, & je me levai moi-même pour lui montrer le chemin. Arrêtez, Monſieur, me dit-il, arrêtez. Avez-vous cru que je puiſſe perdre

ſi facilement l'eſpérance d'être à votre nièce, & qu'après avoir tout riſqué pour elle, je me prive ainſi tout d'un coup du fruit de mes peines, ou, ſi vous le voulez, du fruit de mes fautes ? Non, non ; vous pouvez prendre ma vie, que je ne veux pas défendre contre vous, mais vous ne m'enleverez pas aiſément le tréſor de mon cœur. Ecoutez-moi bien, Monſieur, ajouta-t-il, je fais ſerment devant ma chère Nadine, de ne l'abandonner que par la mort. Je lui répondis en ſouriant, que le vent diſſipe les ſermens amoureux dans l'air, & que Jupiter les compte pour rien. Venez, ma nièce, continuai-je en parlant à Nadine ; M. le marquis ne refuſera pas du moins de vous ſuivre. Voyant que je la prenois par la main pour la conduire dehors, il me repouſſa ſi violemment, que je faillis de tomber ; & l'enlevant entre ſes bras, il s'aſſit ſur une chaiſe, où il la tenoit ſur ſes genoux. Elle ſe mit à pleurer ; & lui, comme ſi la vue de ſes larmes eût redoublé ſa furie, ſe mit à m'accabler de reproches durs & piquans. Il me traita d'homme barbare & de cœur ſans amitié, qui lui avoit toujours prêché une morale contraire à ma propre pratique. Il me dit qu'outre cent témoignages qu'il avoit de ma dureté, il ſe ſouvenoit toujours de l'air ſec & railleur avec lequel je lui avois parlé de ſa paſſion, lorſque j'avois renoncé

à vivre avec lui ; qu'il ne l'oublieroit jamais ; que je me trompois fort ſi je le prenois pour un enfant, ou ſi je continuois de me regarder comme une perſonne qui avoit de l'autorité ſur lui ; que le règne de ma férule étoit paſſé ; que je me flattois, auſſi mal-à-propos, d'avoir quelque empire ſur ma nièce ; que ſon père vivant encore, elle n'avôit point de compte à me rendre de ſa conduite ; qu'elle avoit été mariée ; que je l'avois déjà traitée aſſez cruellement, en la mariant avec M. de B..... malgré ſes pleurs & ſa répugnance, & qu'elle devoit me regarder plutôt comme ſon tyran, que comme ſon oncle.

J'écoutai ces invectives avec patience. Ma nièce, qui ſentit néanmoins qu'elles pouvoient m'offenſer, ſe dégagea de ſes bras, pour me demander pardon en ſe jettant à mes genoux. Je lui dis que ſi elle conſervoit pour moi un peu plus de reſpect que le marquis, il falloit me le marquer, en me ſuivant ſans différer ; elle m'aſſura qu'elle étoit prête à me ſuivre. Mais ce fut alors que ne ſe poſſédant plus, il vint la reprendre une ſeconde fois, en jurant effroyablement qu'il ſauroit bien la défendre, & contre elle-même & contre moi. Je fus épouvanté de ſon action. Je ne voyois guère d'autre remède à cette furie, que la douceur ; car il n'étoit point queſtion de ſe battre, & encore moins d'appel-

ler

der un ſecours étranger. Je n'étois pas même aſſuré que j'euſſe pu l'obtenir, dans une ville qui n'eſt pas ſoumiſe à la France, & où les mariages clandeſtins ne ſont point contraires aux loix : ajoutez que c'étoit le plus ſenſible outrage que je puſſe faire au marquis. Je ne m'arrêtai donc pas un moment à cette penſée. Il a le cœur excellent, diſois-je en moi-même ; ne déſeſpérons de rien. Il y a toujours de la reſſource avec les bons naturels.

Tandis que je faiſois ces réflexions, il adreſſoit mille choſes touchantes à ma nièce. Vous conſentez donc à m'abandonner, lui diſoit-il ! Vous voulez me ravir une occaſion d'être à vous, que je ne retrouverai jamais ! O Dieu ! ſur quoi faut-il compter, ſi vous oubliez ainſi tous vos ſermens ? Ne m'avez-vous pas juré que la vue même de la mort ne vous empêcheroit point de vous donner à moi ? Quelle opinion voulez-vous que j'aie de votre conſtance ? Comment puis-je croire que vous ſerez plus fidelle à m'aimer, que vous ne l'êtes à me ſuivre ? Vous me trahiſſez, je le vois trop bien. Peut-être ſouhaitez-vous ma mort au moment que je parle, pour avoir la liberté de retourner à votre oncle. Voilà donc tout le progrès que j'avois fait dans votre cœur. O ciel ! quel prix pour tant d'amour & de fidélité !

Je l'interrompis, en le priant de me prêter un moment d'attention. Il me répondit que j'étois ſon ennemi, ſon perſécuteur, & qu'il ne vouloit plus m'écouter. Je ne vous demande, lui dis-je, qu'un moment. Vous allez être convaincu, ſi vous voulez m'entendre, non-ſeulement que je vous aime, & que je ne ſuis point ſi barbare que vous penſez, mais que je ſouhaite ſérieuſement votre bonheur. Rentrons en France; je vous promets de parler de votre paſſion à monſieur le duc, de la manière la plus forte. Vous me dicterez vous-même mes expreſſions. Ce ſera enſuite à vous à ſoutenir votre cauſe, & à faire valoir l'ardeur de vos ſentimens. Il vous accorda, en Eſpagne, la liberté d'épouſer dona Diana; pourquoi ne pourroit-il pas conſentir à la même choſe en faveur de ma nièce? Le cas n'eſt-il pas à-peu-près le même? Allez, faites-vous un mérite auprès de lui de votre ſoumiſſion. Le cœur d'un père n'eſt jamais impitoyable. Au reſte, vous ne devez douter ici nullement de ma ſincérité. Vous avez trop d'eſprit pour ne pas reconnoître que ſi j'avois quelque deſſein de vous nuire, je n'aurois pas beſoin de recourir à l'artifice. Comptez que je ſerois le plus fort à Mons, & qu'il ne m'eſt pas difficile d'y obtenir du ſecours, s'il faut en venir à la violence pour remettre ma nièce dans ſon devoir.

Cette dernière expreſſion affligea Nadine. Elle me dit, en m'interrompant, que ſi elle s'étoit écartée de ſon devoir, elle étoit prête d'y rentrer. Elle s'adreſſa enſuite à ſon amant, pour lui perſuader de ſuivre mon conſeil; & elle ajouta que ſi elle ne pouvoit le perdre ſans mourir, elle aimoit encore mieux la mort, que de manquer au devoir & à l'honneur. Je lui ſus bon gré de cette fermeté. Le marquis parut s'ébranler. Je ſaiſis ce moment, pour les prendre tous deux par la main & pour les conduire à leur chaiſe. Nous partîmes enfin de Mons, en y laiſſant Muleid & mademoiſelle Thérèſe.

Je ne ſais de quoi les deux amans s'entretinrent, pendant quelques lieues qu'ils firent enſemble dans la même chaiſe; mais lorſque nous fûmes à l'endroit où nous devions quitter la grande route de la poſte, pour prendre celle de la maiſon de ma fille, le marquis me déclara qu'il alloit ſe ſéparer de nous & ſuivre le chemin de Paris. Je ne m'oppoſai point à cette réſolution. Vous devez être content, me dit-il, de mon obéiſſance. Je vous laiſſe votre nièce, quoique je puſſe être plus fort ici qu'à Mons, & la tirer peut-être encore une fois de vos mains. Mais je reſpecte ſes volontés, & je compte que vous m'accorderez deux choſes: la première, de ne point la remettre dans un couvent; l'autre,

de venir me rejoindre incessamment à Paris, pour exécuter la parole que vous m'avez donnée. A ces deux conditions, ajouta-t-il, je vais vous demander pardon de ce qui s'est passé, & vous prier de me rendre votre amitié. Je lui promis, en l'embrassant, de faire ce qu'il désiroit. En effet, j'y étois résolu. Je ne voyois plus d'autre moyen de finir cette affaire, qu'en y intéressant assez le duc son père, pour lui faire prendre soin à lui-même de régler ou de satisfaire la passion de son fils. Je me séparai de lui, avec ma nièce, pour retourner chez ma fille.

Amulem cessa d'être affligé de l'enlèvement de mademoiselle Thérèse, lorsque je lui appris qu'il avoit réussi heureusement, & que son fils étoit hors de péril. Vous souvenez-vous, me dit-il, que vous m'aidâtes à en faire autant à son âge? Oui, lui répondis-je; mais c'étoit pour une femme, sur laquelle votre empereur, à qui vous l'enleviez, n'avoit pas plus de droit que vous; au lieu que votre fils vient de ravir injustement le bien d'autrui, & de faire un tort irréparable à la famille de sa maîtresse. Ses parens, reprit Amulem, consentiront peut-être à nous la laisser. On est quelquefois assez content de trouver l'occasion de se défaire d'une fille. Vous verrez, me dit-il en riant, que le fardeau va me demeurer sur les bras. Il pensoit plus juste

que je ne l'euſſe cru. J'écrivis par la poſte au père de mademoiſelle Thérèſe, qui étoit un bon gentilhomme de Picardie, chargé d'une nombreuſe famille. Je ne lui déguiſai rien de l'état & des diſpoſitions de ſa fille; & lui cachant ſeulement le lieu où elle étoit, je lui fis entendre, que s'il vouloit la reprendre entre ſes mains, il n'étoit pas impoſſible de la tirer de celles de ſon amant. Il me fit une longue réponſe, dont la concluſion étoit, que le malheur de ſa fille lui paroiſſant irréparable, puiſqu'elle s'étoit déja livrée à ſon amant, il étoit d'avis de la lui laiſſer; qu'il ne doutoit point qu'elle ne pût être auſſi heureuſe avec un turc qu'avec un autre homme; ou que s'il arrivoit qu'elle ne le fût pas, ce ſeroit ſon châtiment; qu'il me prioit ſeulement d'obtenir de mon beau-frère, qu'elle ne fût point gênée ſur la religion. Je fis voir cette lettre à Amulem, qui en fut fort ſatisfait. Il me promit de ne jamais permettre qu'on l'inquiétât du côté de la conſcience. L'impatience qu'il avoit de revoir ſon fils, le fit penſer auſſitôt au départ. Il s'attendoit toujours que je lui tiendrois compagnie juſqu'à Vienne; mais je lui fis comprendre que l'action de Muleid ne me le permettoit plus, & que je ne pouvois accompagner ſi long-tems un jeune homme qui enlevoit une maitreſſe, ſans que je

paruſſe être de moitié dans l'entrepriſe. Je m'engageai néanmoins à le conduire lui-même juſqu'à Mons. Je ne lui demandai que le tems de faire le voyage de Paris, pour répondre à l'attente & à l'empreſſement du marquis. Avant que de partir, je marquai à Muleid par deux mots de lettre, que ſa maitreſſe lui étoit accordée, & qu'il pouvoit attendre tranquillement l'arrivée de ſon père à Mons.

Mon voyage de Paris n'étoit pas une entrepriſe de petite importance. La ſeule penſée de m'ouvrir de nouveau, ſur une affaire que le duc avoit rejetée pluſieurs fois en badinant, me cauſoit de la peine & de l'inquiétude; cependant j'étois réſolu de lui en parler avec tant de force & d'un air ſi ſérieux, que je l'obligerois à la regarder du même œil que moi. J'allai trouver d'abord le marquis. Il eut beaucoup de joie de me voir. Nous touchons à l'heure critique, lui dis-je; je vais vous ouvrir les avenues. C'eſt à vous, après cela, de bien ménager vos intérêts, & de ne pas vous manquer à vous-même. Il me propoſa d'être avec moi, dans l'entretien que j'allois avoir avec ſon père. Cela ne me parut point à propos. Je me fis annoncer au duc.

Je fus introduit dans le moment. Après les premières civilités, je lui expliquai naturellement le ſujet de ma viſite. Je le priai d'abord d'être bien perſuadé que j'avois employé, pour guérir

M. le marquis, tout ce que la ſageſſe, & même l'artifice, peuvent mettre en uſage. Je lui repréſentai que ſa paſſion duroit depuis près d'un an, qu'elle avoit jeté des racines ſi profondes, que je n'y voyois preſque plus de remède; qu'elle m'avoit coûté un nombre infini de peines & de ſoins, la vie de mon neveu, & depuis un certain tems tout mon repos; que ſi ma nièce n'eût point embraſſé le chriſtianiſme, je l'euſſe infailliblement renvoyée en Turquie; mais que j'ignorois même ſi cette voie m'eût réuſſi mieux, puiſque le marquis avoit été capable d'y vouloir aller lui-même. Je lui appris là-deſſus l'hiſtoire de l'enlèvement, la fuite de ſon fils avec Nadine, & ſon deſſein en ſortant du royaume; que j'avois été aſſez heureux pour l'arrêter à Mons, & pour le faire retourner en France; mais que je n'avois pu obtenir ſon retour, qu'à condition que je viendrois ſolliciter en ſa faveur. Ne croyez pas, Monſieur, continuai-je, qu'en lui promettant de vous entretenir de ſa paſſion, j'aie eu d'autres vues que de vous rendre ſervice dans ſa perſonne; je ſais à quel rang le ciel a borné ma nièce, & ce ne ſera jamais par mes deſirs qu'elle en ſortira; mais je vous prie de conſidérer, que dans la médiocrité même de notre fortune, l'honneur & le repos nous ſont chers, & qu'après avoir fait tant d'efforts pour ramener M. le marquis au devoir, j'ai lieu d'eſpérer que

vous voudrez bien y employer auſſi vos ſoins. Il ſe prépare à venir vous parler lui-même. Ne doutez pas qu'avec beaucoup de reſpect pour ſon père, vous ne lui trouviez une fermeté au-deſſus de ſon âge. Si j'oſe vous donner un conſeil, vous prendrez la peine de préparer votre réponſe, & de la rendre telle, qu'elle puiſſe, ou le ſatisfaire, ou le réprimer entièrement.

Il m'écouta d'un air auſſi ſérieux, que j'avois tâché de rendre le mien. Vous me ſurprenez, me dit-il, en m'apprenant l'enlèvement de votre nièce & la fuite du marquis; je le croyois pendant ce tems-là dans mes terres, où il m'avoit demandé la permiſſion d'aller paſſer quelques jours. Je vois que ſa paſſion eſt violente; mais quelle réponſe me conſeillez-vous de lui faire? Je répondis, que toutes les reſſources de ma prudence étoient épuiſées, & que ſi j'euſſe ſu quelque nouveau moyen de le guérir, je n'aurois pas manqué de l'employer. Je veux le faire appeler en votre préſence, reprit-il; & je lui dirai tout ce que le ciel m'inſpirera. Cette confiance aux lumières du ciel me parut d'un goût ſingulier. Il le fit appeler effectivement. Le marquis me parut entrer d'un air timide. Il prit néanmoins le premier la parole: Je ne doute pas, Monſieur, dit-il à ſon père, que vous ne ſoyez maintenant inſtruit de mes peines. Elles ſont bien redoublées, par la crainte que j'ai

de vous en cauſer peut-être à vous-même. Mais ſi le ciel ne punit que les fautes volontaires, j'eſpère que je trouverai en vous la même indulgence. Le duc lui répondit, qu'en effet il avoit appris de moi qu'il étoit amoureux; qu'il n'étoit pas trop ſurprenant qu'il le fût à ſon âge; qu'il falloit ſeulement ſavoir un peu ſe modérer, & qu'on n'en étoit pas moins honnête homme. Le marquis ne fut point ſatisfait d'une réponſe ſi peu concluante: il repartit pourtant, d'un ton reſpectueux, que la modération étoit une vertu bien difficile avec beaucoup d'amour, & qu'il en étoit ſi peu capable, que s'il n'eût compté ſur l'affection d'un ſi bon père, il auroit déjà ſuccombé à ſes peines mortelles. Fort bien, me dit le duc en ſouriant; il s'exprime d'un air tendre & perſuaſif; je me doute qu'il parle ſur ce ton à votre nièce. Cette raillerie étoit peu du goût du marquis. Il reprit encore: Je ne ſais, Monſieur, quelle idée vous avez de ma paſſion; mais il eſt certain que ſi vous n'avez pas quelque bonté pour moi, il eſt impoſſible que je vive. La mort me ſera bien moins horrible, que l'agitation continuelle où je ſuis. Si monſieur de Renoncour vous a découvert ce qui m'eſt arrivé depuis huit jours, vous avez pu voir que ma conduite eſt celle d'un homme abſolument hors de lui-même, & qui ne peut être conſolé que par votre compaſſion. Eh bien, lui dit M. le duc, que demandez-vous

de moi ? Ah ! mon père, répliqua le marquis, ce que je demande de vous ? Monſieur de Renoncour ne vous l'a-t-il pas dit ? & ne le voyez-vous pas bien vous-même ? Non, par ma foi, répondit le duc, car je vous crois trop raiſonnable pour vouloir épouſer votre maitreſſe, & trop ami de monſieur de Renoncour pour vouloir vivre avec elle ſans l'avoir épouſée. Je vous jure, continua-t-il, que ſi votre belle étoit nièce ou fille de monſieur de Renoncour, qui eſt un homme de qualité, je vous la donnerois de bon cœur pour vous ſatisfaire; mais on m'a dit qu'elle n'eſt que la nièce de ſon épouſe, & la fille d'un turc : y penſez-vous de vouloir m'allier avec Mahomet & l'alcoran ? Ce que je puis faire de mieux pour votre conſolation, ajouta-t-il en riant, c'eſt de vous conſeiller d'attendre du moins que je ſois mort. Vous ſerez le maître alors de faire une ſottiſe; mais je n'y conſentirai point pendant ma vie. Telles furent les inſpirations que M. le duc reçut du ciel.

La ſituation du marquis m'inſpiroit une vraie pitié. Je vis des larmes couler le long de ſes joues. Il ſe tourna vers moi. Monſieur, me dit-il, vous ne dites rien en ma faveur; ce n'eſt pas-là ce que vous m'aviez promis. Je lui répondis, qu'il n'avoit aucun reproche à me faire; & que monſieur le duc voudroit bien rendre témoignage, que je lui avois fait une vive peinture de ſa paſ-

ſion. Il ſe jeta aux pieds de ſon père : Que faut-il donc que je faſſe pour vous fléchir, s'écria-t-il en ſoupirant, & à qui aurai-je recours, ſi celui qui m'a donné la vie me refuſe ſa pitié ? Ces paroles furent prononcées d'un ton ſi tendre, que le duc, malgré l'air de plaiſanterie avec lequel il avoit parlé juſqu'alors, me parut extrêmement touché. Il le fit relever en l'embraſſant. Mon cher fils, lui dit-il, dans le fond ta triſteſſe m'afflige ; mais tu me demandes une choſe impoſſible. Je ſais que le duc de Saint.... épouſa la femme de chambre de ſa femme, & le maréchal de Baſſompierre une femme perdue ; mais quoiqu'il n'y ait nulle comparaiſon à faire d'elles à Nadine, leur exemple ne ſauroit m'ébranler. Je t'aime néanmoins avec une tendreſſe infinie, & j'ai regret de ne pouvoir te ſatisfaire. Promets-moi que tu ne penſeras plus à cette folle paſſion, & je ſuis prêt à t'accorder tout ce que tu déſires. Le marquis aſſura que s'il n'obtenoit point Nadine, il ne déſiroit que la mort. L'aime-t-elle, reprit le duc, en s'adreſſant à moi ? & puis, ſans attendre ma réponſe, il ſe tourna vers ſon fils, comme s'il eût eu quelque choſe de favorable à inférer de-là ; ſi elle t'aime, lui dit-il, elle conſentira à tout pour être à toi. Epouſe-la en ſecret pour quelques années, à condition qu'elle entrera dans un couvent lorſque je jugerai à propos de te marier dans les formes. Je ne pus m'empê-

cher de faire entendre ſérieuſement à monſieur le duc, qu'une raillerie de cette nature ne convenoit, ni à l'honneur du marquis, ni à la vertu de ma nièce. Il avoit ce jour-là tant d'inclination pour la raillerie, qu'il m'en fit une à moi-même ſur mes ſcrupules.

Cependant, pour terminer notre principale affaire d'une manière qui pût aſſurer mon repos, je dis au marquis : vous voyez, Monſieur, que j'ai rempli mon engagement. Je ſuis venu à Paris, j'ai expliqué toute l'ardeur de votre paſſion à monſieur le duc ; il ne dépend point de moi que vous ſoyez plus heureux : c'eſt la faute de la fortune, qui vous a fait naître trop grand. Je compte donc que vous allez travailler à devenir tranquille. Nous le ſerons auſſi beaucoup davantage ; car vous n'ignorez pas que les paſſions d'une jeune femme, telle que ma nièce, cauſent de grands dérangemens dans une famille.

Je pris congé du duc & de lui, & je ſortis de la chambre. Il me ſuivit preſque auſſitôt. Je voudrois être né payſan, me dit-il les larmes aux yeux, j'aurois du moins un père qui reſſentiroit les tendreſſes du ſang, & qui ne prendroit pas plaiſir à me rendre malheureux. Que me revient-il de ma naiſſance, ſinon d'être contraint dans toutes mes inclinations ? Mes gens ſont plus heureux que moi. Que je devrois vous haïr, continua-

t-il en me regardant, pour m'avoir arrêté à Mons ! je vivrois à préſent dans le plus parfait bonheur ; je ſerois près de Nadine, je l'adorerois, j'en ſerois aimé. O Dieu ! que je ſerois heureux ! Il ajouta mille choſes que ſa douleur lui inſpiroit, en maudiſſant ſa grandeur, & tous les ducs & pairs du royaume. Je ne lui avois jamais vu répandre tant de larmes. Je l'exhortai encore au courage & à la patience. Lorſque je lui parlai de le quitter, il refuſa de me laiſſer ſortir. Ah ! me dit-il, permettez que je vous entretienne de mes peines. Vous allez voir Nadine, & je demeure ici loin d'elle ! quelle horrible vie vais-je mener ! Dites-lui du moins que je meurs pour elle ; que je n'ai plus de bonheur à prétendre dans une vie qu'il faut paſſer ſans elle ; que je ne ferai que languir triſtement juſqu'à la mort. Dites-lui..... Il s'arrêta, comme s'il eût été frappé de quelque réflexion nouvelle : Non, reprit-il tout d'un coup, ne lui dites rien, mais accordez-moi la dernière grace que j'ai à vous demander, après quoi je ceſſe pour jamais d'importuner votre amitié. Souffrez que je parte avec vous, & que j'aille dire le dernier adieu à Nadine. Je lui répondis, que monſieur le duc s'étant expliqué d'une manière à lui ôter toute eſpérance, ce voyage me paroiſſoit inutile, ou ne ſerviroit qu'à lui préparer de nouvelles peines. Il me preſſa

néanmoins ſi vivement, que je fus obligé d'y conſentir, à condition qu'il obtiendroit la permiſſion de ſon père. Il l'obtint : nous partîmes enſemble.

Je ne doute point que Nadine, le voyant arriver avec moi, ne ſe flattât que le ſuccès de mon voyage avoit répondu à ſes deſirs. Je ne la laiſſai pas long-tems dans l'erreur. Monſieur le marquis, lui dis-je, vient vous voir pour la dernière fois. Marquez-lui toute la reconnoiſſance que vous lui devez, pour l'honneur qu'il vous fait ; mais ſongez qu'il n'eſt plus queſtion d'amour, ni pour vous, ni pour lui. Il s'approcha d'elle d'un air reſpectueux, & il lui baiſa la main. Il fit quelques plaintes générales du malheur de ſon ſort, auxquelles elle répondit avec modeſtie. Je compris, par la réſerve avec laquelle il parloit en préſence de la famille, que ſon eſpérance étoit de l'entretenir en particulier ; mais n'ayant point envie de lui en laiſſer la liberté, j'affectai de demeurer toujours dans la ſalle, comme ſi je n'euſſe point eu d'autre deſſein que de lui tenir compagnie. Enfin le ſoir approchant, & concevant ſans doute qu'il ſeroit continuellement obſervé, il prit une réſolution, à laquelle je ne m'attendois point. Il me pria de faire appeler mon gendre, ma fille & Amulem, qui étoient ſortis de la ſalle, & il me dit en

leur préſence : Je ſuis bien-aiſe, Monſieur, de vous découvrir publiquement le motif que j'ai eu pour vous accompagner ici. Depuis que mon père s'eſt expliqué ſi poſitivement, la connoiſſance que j'ai de ſon humeur m'a fait déſeſpérer de le fléchir ; mais s'il a droit de s'oppoſer à ma paſſion, il n'aura jamais le pouvoir de l'éteindre. Je prens Dieu à témoin qu'elle durera autant que ma vie, & je jure par tout ce qu'il y a de plus ſaint, que je ne prendrai jamais d'autre engagement. Si le ciel m'ôte du monde avant mon père, je mourrai avec ce ſentiment dans le cœur ; s'il retire mon père avant moi, je viendrai offrir auſſitôt à votre nièce un empire auſſi abſolu ſur ma fortune, qu'elle l'a maintenant ſur mon ame. Conſentirez-vous à l'accepter, continua-t-il en s'adreſſant à ma nièce ? Puis-je eſpérer que tandis que j'irai loin de vous me conſumer de langueur & d'ennui, vous conſerverez le ſouvenir de mon amour, & un peu de fidélité pour vos promeſſes ? Il lui prit la main ; & en la tenant dans les ſiennes, il lui mit au doigt un diamant, ſans qu'elle, ni moi, nous nous en apperçuſſions. Il me le fit voir après l'avoir mis, & baiſant une ſeconde fois la main de ma nièce : Que le ciel, lui dit-il, me puniſſe & me tourmente avec tout ſon courroux, ſi je romps jamais la foi que je vous donne en préſence de toute votre famille ! Surpris de cette action,

j'ordonnai à Nadine de lui remettre la bague : mais il ſe leva ſans attendre un moment, & prenant lui-même le chemin des écuries, il fit préparer ſur le champ ſes chevaux. Mes inſtances furent inutiles, pour lui faire paſſer la nuit au château. Il partit ſans proférer un mot, hors la prière qu'il me fit, de permettre qu'il écrivît quelquefois à ma nièce.

Elle s'étoit retirée pendant ce tems à ſa chambre, d'où l'on eut beaucoup de peine à la faire deſcendre pour le ſouper. Elle n'avoit plus le diamant du marquis au doigt. Je la priai de me le faire voir, & l'ayant envoyé quérir, je fus incertain ſi je lui permettrois de le conſerver ; il ne valoit pas moins de mille écus. Elle me parut ſi triſte, que je n'eus pas le cœur de l'affliger davantage en le lui ôtant. J'affectai même de ne point parler du marquis, & de ne nous entretenir que du départ d'Amulem, qui vouloit prendre le chemin de Mons dès le lendemain. Il s'étoit pourvu d'un carroſſe & de ſix chevaux. Une partie de la famille ſe mit dans celui de ma fille, & l'autre dans le ſien, pour lui tenir compagnie, & pour aller dire adieu à Muleid. Nous arrivâmes le lendemain au ſoir à Mons. Amulem fut charmé de la beauté de mademoiſelle Thérèſe. Il ne paroiſſoit pas que ſon affection eût diminué pour ſon amant. Elle eût ſouhaité,

haité, disoit-elle, d'être déjà à Amasie. Je fis compliment à Amulem sur ce qu'il ne perdoit rien en nous laissant Nadine, puisqu'il avoit retrouvé sitôt une autre fille. Nous nous séparâmes avec mille marques de regret & d'amitié, après que j'eus bien recommandé à mademoiselle Thérèse de demeurer attachée du moins au christianisme, & à Muleid de lui en accorder toujours la liberté. Cette jeune personne avoit à peine seize ans. Son père l'avoit abandonnée, comme j'ai dit, à sa destinée. Je ne sais si cette indifférence sera approuvée de tous mes lecteurs.

Fin du quatorzième Livre.

LIVRE QUINZIEME.

LORSQUE j'eus pris quelques jours de repos pour me remettre de l'agitation de tant d'événemens, je commençai à réfléchir ſur ma propre condition. Il étoit tems d'exécuter mes projets de retraite. Je me voyois libre. Combien d'obſtacles & de chaînes avois-je rompus ! J'en remerciai le ciel, avec le plus vif ſentiment de mon ame ; & ſans différer davantage, j'écrivis au père prieur de l'abbaye de..... pour le prier de me faire préparer mon ancien appartement. L'unique inquiétude qui pouvoit me troubler encore, étoit pour Nadine. J'avois regret de la laiſſer après moi, ſans établiſſement & ſans état arrêté. Elle n'étoit point à plaindre du côté de la fortune, la généroſité de miladi R..... l'avoit rendue aſſez riche pour ſe paſſer de ſecours ; mais elle étoit encore dans l'âge le plus tendre. Elle étoit bonne & ſans artifice. Je craignois de la laiſſer expoſée à tous les périls qui environnent ſans ceſſe une jeune perſonne, ſur-tout lorſqu'elle joint un bon naturel à une grande beauté ; ſans compter que je n'étois pas encore tranquille à l'égard du marquis ; car quel fond pouvois-je faire

ſur la modération d'un jeune homme ; dont la vivacité m'étoit connue, & qui ne ſavoit pas prendre plus d'empire ſur lui-même ! J'aurois ſouhaité qu'il ſe préſentât quelque nouvelle occaſion de la marier ; cependant ce ſouhait même, je ne le formois pas ſans répugnance. Je ne ſuis point barbare. Je ſavois quelle violence cette aimable enfant s'étoit déjà faite pour épouſer M. de B..... Mon cœur en avoit ſaigné. Je ne voulois pas être toujours ſon tyran. Sa douceur, ſon reſpect pour mes volontés, & tant de charmes naturels que je ne pouvois m'empêcher d'admirer, méritoient un meilleur ſort. Après avoir long-tems médité là-deſſus, je m'imaginai que l'air de la ville pourroit mettre un peu de changement dans ſes inclinations, & lui faire oublier le marquis. Les impreſſions, qui ſe font par les yeux, ſont plus fortes que celles de la mémoire. La vue d'un nouvel amant, diſois-je, affoiblira peu à peu ſes premières chaînes. J'en parlai à mon gendre & à ma fille. D..... eſt une bonne ville, qui n'eſt point éloignée de leur maiſon. Je leur conſeillai d'y aller paſſer l'hiver avec leur famille. La réſolution fut priſe à l'inſtant. Nadine l'apprit ; mais elle en avoit déjà formé une, qu'il lui tardoit d'exécuter, & dont elle vint le jour d'après me faire l'ouverture.

Elle me dit qu'après avoir réfléchi ſérieuſement

ſur l'état de ſon cœur, & ſur celui de ſes eſpérances, elle ne prévoyoit pour elle qu'une vie amère & malheureuſe ; qu'elle auroit mauvaiſe grace de vouloir me déguiſer ſon affection extrême pour le marquis ; qu'elle m'avouoit que cet amant occupoit ſeul tous les endroits ſenſibles de ſon ame ; mais qu'étant néanmoins aſſez raiſonnable pour reconnoître l'impoſſibilité d'être à lui, elle avoit promis au ciel de n'être à perſonne ; que ſa réſolution étoit d'entrer, pour toute ſa vie, dans un couvent ; qu'elle me prioit d'en choiſir un moi-même, & de différer le moins qu'il me ſeroit poſſible ; qu'elle avoit formé ce deſſein dès notre premier retour de Mons ; qu'elle y avoit été confirmée par la dernière viſite du marquis, & par le ſerment qu'il lui avoit fait de ſe conſerver à elle ; qu'elle le connoiſſoit aſſez pour être aſſurée qu'il ne deviendroit point parjure, mais qu'elle voyoit ſi bien que dans quelque ſituation qu'il pût ſe trouver, il ne lui ſeroit jamais permis de l'épouſer, qu'elle ſe croyoit obligée d'entrer dans le cloître, pour lui rendre la liberté de diſpoſer de lui ; que tout dur que ce ſacrifice étoit pour elle, elle ſentoit une joie délicate de pouvoir donner cette preuve d'une extrême tendreſſe à ſon amant ; qu'elle ne doutoit pas néanmoins qu'il ne fît bien des efforts pour s'y oppoſer, mais qu'il ſeroit aiſé de lui

cacher ſon deſſein & le lieu de ſa retraite, juſqu'au tems du dernier engagement.

Je ne manquai point de lui repréſenter tout ce que je crus propre à lui faire perdre ce deſſein. Je ne me contentai pas même de lui faire jeter les yeux ſur le monde, pour lui faire appercevoir mille plaiſirs innocens qu'elle alloit perdre; je la pris auſſi du côté de la religion. Une victime, lui dis-je, offerte à Dieu par des motifs ſi profanes, ne ſauroit jamais être agréable à ſes yeux. C'eſt à votre amant que vous vous ſacrifiez; quel compte le ciel doit-il vous en tenir? Vous ſentirez toutes les peines du cloître: vous n'en aurez pas la ſeule douceur, qui eſt l'imagination du moins qu'un genre de vie ſi auſtère & ſi ſingulier ſera récompenſé; vous aurez déjà reçu votre récompenſe, par cette ſatisfaction délicate que vous prétendez ſentir à donner une telle preuve d'amour au marquis; & lorſque cette tendre vapeur viendra à ſe diſſiper, vous vous trouverez livrée à vous-même, avec auſſi peu de conſolation de la part des hommes que de celle de Dieu. Mes remontrances furent beaucoup plus longues; mais elles n'eurent pas aſſez de force pour altérer ſa réſolution. Elle me déclara même nettement, que ſi je refuſois de lui procurer l'entrée de quelque monaſtère, elle retourneroit au couvent d'où le marquis l'avoit

enlevée. Je paſſe ſur mille efforts d'amitié & de careſſes, que ma fille & mon gendre firent pour l'ébranler. Sa conſtance triompha de tout. Je fus obligé de lui chercher une maiſon religieuſe, où elle pût être agréablement. Elle vouloit que je lui choiſiſſe une campagne ; mais j'exigeai abſolument qu'elle fût dans une ville. Je me déterminai pour la célèbre abbaye de..... où la plupart des religieuſes ſont des filles de condition, & où l'on reçoit d'ailleurs, pour adoucir la cloture, un grand nombre de penſionnaires. Je me rendis avec elle à cette abbaye. Le marché fut conclu aiſément. Mon deſſein étoit de la reconduire chez ma fille avant que de l'y laiſſer entrer, ne l'ayant amenée que pour reconnoître le lieu. Mais je la preſſai inutilement de retourner. Non, non, me dit-elle ; on ne ſort jamais du tombeau. Voici le mien. J'y veux être enſévelie dès ce moment.

Elle pria l'abbeſſe de lui faire ouvrir la porte intérieure. Je l'accompagnai, juſqu'aux derniers lieux où il eſt permis à notre ſexe d'entrer. Elle s'arrêta pour me donner le dernier embraſſement. Il me fut impoſſible de retenir mes larmes. Elle affecta d'abord de montrer plus de fermeté que moi ; mais ſes yeux ſe groſſirent malgré elle, & elle en répandit en abondance. Adieu, mon cher oncle, me dit-elle en me ſerrant dans ſes bras ;

ayez pitié de votre malheureuſe nièce. Souvenez-vous quelquefois d'elle, comme vous feriez d'une perſonne morte, qui vous auroit été chère.

Comme j'étois fort attendri de ſes pleurs, & que je ne ſavois pas préciſément quelle en étoit la cauſe, je priai madame l'abbeſſe de ſe retirer, & de nous laiſſer ſeuls un moment. Je répétai alors une partie de ce que je lui avois dit chez ma fille. Conſultez bien vos forces, ajoutai-je; n'écoutez pas trop une paſſion déſeſpérée, qui va vous expoſer peut-être à d'amers repentirs. Une vie heureuſe & tranquille ne ſauroit être le fruit d'une réſolution violente. Conſidérez ces grilles armées de fer, & ces murs épais qui vont vous retenir malgré vous. Je tremble, ma chère nièce, pour le bonheur de vos jours. Les larmes, que vous me voyez répandre, viennent de mon inquiétude & de ma tendreſſe pour vous.

Elle me répondit, que les ſiennes ne venoient, ni de la vue des grilles que je lui montrois, ni de ſes craintes pour l'avenir; mais qu'elle me prioit de les pardonner au ſentiment d'une douleur dont je n'ignorois pas la cauſe. Ah! continua-t-elle, quelle va être l'affliction du marquis, lorſqu'il apprendra qu'il me perd, & que c'eſt moi-même qui me dérobe à lui? Mon Dieu! que ſeroit-ce, s'il alloit tourner ſon déſeſ-

poir contre lui-même ? Comment puis-je en effet l'abandonner, après tant de ſermens ! Ne ſuis-je pas bien miſérable de trahir un amant ſi tendre, & qui m'aime plus que ſa fortune & ſa propre vie ! Dites-le-moi vous-même, mon cher oncle, ajouta-t-elle, n'eſt-ce pas le comble de la dureté ! & le ciel me pardonnera-t-il ma perfidie ? Pour ce qui regarde vos ſermens, lui répondis-je, ſi vous en avez fait au marquis, je ne crois pas qu'ils vous lient beaucoup ; vous aviez, l'un & l'autre, fort peu de droit de les faire. Mais je ne puis vous laiſſer dans le déſordre où vous êtes. Il faut abſolument que vous retourniez avec moi chez ma fille. Il eſt toujours tems d'entrer ici ; mais il ne le ſera pas toujours d'en ſortir. Mes raiſonnemens furent des paroles perdues. Elle pria l'abbeſſe de s'approcher ; & m'ayant embraſſé une ſeconde fois, ſans ouvrir la bouche, elle entra dans ce lieu de ſilence & d'oubli, pour n'en ſortir jamais.

Je m'arrêtai ſeul dans un parloir voiſin, où je me mis à rêver, en admirant ſa réſolution. Je m'y ſerois néanmoins oppoſé malgré elle, & j'aurois trouvé aſſurément le moyen de l'arrêter, ſi je n'euſſe fait réflexion que ſon ardeur pourroit ſe refroidir avant l'engagement. Le noviciat dure plus d'une année ; & j'avois deſſein avec cela, de prier l'abbeſſe de ne ſe pas preſſer de lui faire prendre l'habit religieux. Ma rêverie

dura long-tems dans ce parloir. Jamais le monde ne m'avoit paru ſi petit & ſi mépriſable qu'il me le paroiſſoit alors. Voyez, diſois-je, une paſſion amoureuſe ſuffit pour le faire haïr. Une jeune femme, un enfant de ſeize ans, l'abandonne ſans retour! Elle le ſacrifieroit tout entier à ſon amant, & elle a la force de ſacrifier ſon amant même avec lui; à quoi? à un vain fantôme de délicateſſe & de généroſité d'amour. Le monde eſt donc quelque choſe de bien foible & de bien impuiſſant! Ses biens & ſes plaiſirs, qu'on appelle des chaînes peſantes, ne doivent donc le paroître qu'à des ames lâches, qui n'ont pas une étincelle de courage pour les rompre? Comment dois-je le regarder, moi qui ne l'ai connu que par ſes amertumes & ſes diſgraces! moi qui ſuis au bord du tombeau, & qui ſerai bientôt obligé de le quitter par la néceſſité de la nature, quand je ne ſerois pas porté à le haïr par l'expérience de ſes misères & par les lumières de ma raiſon! O chère ſolitude! ajoutai-je, avec une eſpèce de tranſport; doux aſyle d'un cœur agité trop long-tems par les caprices du monde & par les paſſions, me ſerez-vous bientôt rendu! Ne me ſera-t-il pas permis de faire du moins un eſſai du repos, avant que de paſſer à l'éternelle tranquillité du tombeau!

Je demandai encore à voir un moment ma

nièce à la grille. Elle y vint. Ses yeux étoient encore humides de pleurs. Adieu, lui dis-je, adieu, ma chère Nadine. Je vais ſuivre votre exemple ; & ſuivant les apparences, c'eſt pour la dernière fois que je vous parle. Adieu, ma chère enfant. Je vais prier le ciel de rendre la paix à votre cœur, & de vous faire trouver ici plus de bonheur, que dans le malheureux monde que vous avez quitté. Puiſſiez-vous apprendre à goûter la ſolitude, puiſque vous la choiſiſſez pour le partage de vos jours ! Puiſſiez-vous donner à votre ſacrifice une intention pure & chrétienne, & des vues dignes du maître que vous allez ſervir ! C'eſt de lui-même qu'il faut attendre cette faveur. Il l'accorde quand il lui plaît. Sa main s'ouvre & ſe ferme, par des jugemens d'une profondeur infinie. Je le ſolliciterai ſans ceſſe pour ma chère nièce, avec toute l'ardeur de mon ame. Adieu, tendre victime, que ne puis-je dire de l'amour divin ! O ciel ! ajoutai-je, quand vous rendrez-vous le maître d'un cœur ſi bon & ſi tendre ? quand lui ferez-vous ſentir que ſa félicité conſiſte à vous ſervir & à vous aimer ?

Elle répondit peu de choſes à ce long diſcours. Elle me pria de faire ſes amitiés à ſa famille, & de prendre ſoin que le marquis ne fût point informé du lieu de ſa retraite. Je la

quittai, en lui recommandant de m'écrire, & de me marquer ſincèrement ſes diſpoſitions, s'il arrivoit qu'elle prît quelque dégoût pour la ſolitude. Je retournai chez ma fille. Elle fut fort ſurpriſe de me voir arriver ſeul. Je lui racontai toute l'hiſtoire de mon voyage, dont elle fut touchée juſqu'aux larmes. Je lui dis que mon tour étoit venu, & que j'allois au premier jour imiter ma chère nièce. J'ajoutai que je prévoyois toutes les difficultés & les objections que ſon amitié m'alloit faire, mais que c'étoit une réſolution ſi déterminée, qu'elle ne devoit rien eſpérer de ſes prières & de ſes inſtances. Je lui fis même promettre qu'elle me laiſſeroit abſolument tranquille ſur cet article.

Cependant, il ſe préſenta encore deux légers obſtacles, qui reculèrent de quelques ſemaines l'exécution de mon deſſein. J'avois trouvé, en arrivant chez ma fille, une réponſe du père prieur de..... à la lettre que je lui avois écrite huit jours auparavant, pour le prier de me recevoir une ſeconde fois dans ſon abbaye. Il m'accordoit ma demande, avec ſa civilité ordinaire. Je m'occupai pendant quelques jours à recueillir mes livres, & à faire mes adieux à nos voiſins. Un jour, au moment que je m'y attendois le moins & que je ne penſois plus qu'à partir, je reçus une lettre du vicomte de.... frère

du prince de R..... par laquelle il me prioit, en qualité de parent, de me rendre au château de B..... où tous ſes parens & ſes alliés devoient s'aſſembler, pour une affaire qui concernoit l'honneur de ſa maiſon.

J'avois entretenu ſi peu de liaiſon avec eux, quoique liés d'aſſez près par le ſang, que je balançai ſi je retarderois mon départ pour le ſatisfaire. Cependant, comme j'étois le ſeul de mon nom qui pût ſe rendre à B....., les enfans du feu comte de..... mon oncle étant à peine au-deſſus de l'enfance, je réſolus d'entreprendre encore ce voyage. J'arrivai au château de B..... où je trouvai qu'une partie de la compagnie étoit déjà raſſemblée. Madame la princeſſe de R..... étoit morte depuis huit jours ; & ſa fille aînée peu de tems avant elle. J'appris cette nouvelle en arrivant. Le prince de R..... étoit d'une foibleſſe d'eſprit, qui le rendoit incapable de prendre ſoin de ſes affaires ; de ſorte que le vicomte ſon frère avoit été obligé de ſe ſubſtituer à ſa place, dans l'affaire importante dont il étoit queſtion, & c'étoit lui qui devoit préſider en quelque ſorte à l'aſſemblée. En attendant l'arrivée de pluſieurs perſonnes qui manquoient encore, je me fis inſtruire du fond de l'aventure pour laquelle nous étions appelés. Voici ce qu'on me raconta.

Monſieur le prince de R....., chef de l'illuſtre famille de B....., avoit eu quatre filles de ſon épouſe, ſans en avoir aucun enfant mâle. Il étoit, comme je l'ai dit, d'un eſprit foible juſqu'à l'imbécillité, uniquement occupé de ſes dévotions, & dominé impérieuſement par ſa femme, qui avoit toutes les qualités directement oppoſées. C'étoit une dame qui avoit ſu prendre les airs convenables à ſa naiſſance, quoiqu'elle eût paſſé la plus grande partie de ſa vie dans la province. Elle aimoit le jeu, la dépenſe & les parties de plaiſir. La galanterie même ne lui étoit pas inconnue. Elle avoit beſoin de ces paſſe-tems, pour ſe conſoler de la froideur ſtupide d'un mari, qui n'étoit pas capable d'honnêteté, ni de complaiſance pour elle. Telles étoient ſes occupations, lorſqu'un gentilhomme voiſin de Saint-O..., qui ſe nommoit le comte de B..., entreprit de s'inſinuer dans ſa faveur. Il paſſoit pour le gentilhomme de la province le mieux fait & de la meilleure mine; il n'étoit pas riche, & ſa pauvreté avoit peut-être été la première cauſe de ſon amour pour la princeſſe, qui jouiſſoit pour le moins de ſoixante mille livres de rente. Il avoit été marié, & il lui reſtoit de ſa femme un fils unique, qu'il faiſoit appeler le baron de L...., homme d'une figure déſagréable, & auquel la nature n'avoit épargné aucun des plus inſupportables déſagrémens. Le comte de B.... eut l'adreſſe de s'intro-

duire dans la maiſon de la princeſſe de R.... Il la prit par tous ſes foibles, il la flatta, il ſut faire le paſſionné; en peu de tems il ſe mit au-deſſus de la concurrence, & ſupplanta tous ſes rivaux. La princeſſe ne voyoit plus que par ſes yeux. Bientôt elle ne fit plus rien que par ſes mains. Il ſe chargea de l'adminiſtration de ſes biens, & du gouvernement de ſon domeſtique. Il ne lui manquoit que le nom de mari, pour être maître abſolu de la dame & de toute la maiſon. Si le comte eût ſu ſe borner, il eût peut-être tiré de ce commerce des avantages plus ſolides; mais l'ambition & l'intérêt l'aveuglèrent. Il commença par ſe rendre odieux dans la famille, par la manière haute & fière dont il traitoit les domeſtiques. L'intendant ſurtout, qui étoit homme d'eſprit & d'honneur, ſouffroit impatiemment les airs d'autorité de cet étranger. Il n'oſoit adreſſer ſes plaintes, ni à la princeſſe qui étoit l'eſclave de ſon amant, ni au prince, que le comte traitoit en imbécille, ni aux jeunes demoiſelles, qui avoient été élevées dans une crainte & un reſpect infinis pour leur mère. L'aînée commençoit néanmoins à ſentir la dureté du joug; mais elle en étoit plus à plaindre, de le ſentir ſans pouvoir l'éviter. La tyrannie du comte alla ſi loin, qu'il perdit toute meſure & tout ménagement à l'égard du prince. Il lui fit affront pluſieurs fois en public, il régla la petite ſomme qu'il devoit avoir

à dépenſer pour ſes plaiſirs ; & il s'en faiſoit un, en compagnie, de lui offrir quelquefois un ou deux louis d'or, que l'autre recevoit reſpectueuſement comme une grace. Mais c'étoit encore trop peu que cet empire, pour les deſirs du comte. Il avoit formé un projet de plus haute importance, auquel il rapportoit depuis long-tems tous les ſoins qu'il rendoit à la princeſſe. C'étoit de faire épouſer à ſon fils l'aînée des demoiſelles, & de tranſporter ainſi dans ſa famille le titre & les biens de la maiſon de B..... Il ménageoit ce deſſein avec toute l'adreſſe dont il étoit capable. Loin de le propoſer à la princeſſe, il l'avoit amenée au point de lui en faire la propoſition elle-même. Il affecta d'abord d'en être ſurpris, & de la regarder comme une choſe au-deſſus de ſes eſpérances. Ce déſintéreſſement la confirmoit dans l'eſtime qu'elle croyoit lui devoir ; de ſorte qu'elle vint, non pas peut-être à ſouhaiter ce mariage plus que lui, mais à marquer hautement ſes intentions à cet égard, pendant qu'il ne faiſoit que les entretenir ſecrètement par ſes artifices. L'intendant fut un des premiers, qui ſut cette nouvelle. Sa haine pour le comte, autant que ſon zèle pour ſes maîtres, le porta à traverſer de toutes ſes forces cet odieux complot. Il s'adreſſa d'abord à la jeune demoiſelle, qu'on deſtinoit au baron de L..... Elle ignoroit encore le coup qu'on alloit lui porter.

Sa ſurpriſe fut extrême, & ſon indignation encore plus grande; il l'entretint autant qu'il put dans ces ſentimens. Comme ce fut par lui-même que je me fis raconter cette hiſtoire, je puis la mettre dans ſa bouche, pour épargner au lecteur l'ennui d'un récit trop ſimple, & dénué d'action & de ſentimens.

Je fis ſentir vivement à ma jeune maitreſſe, me dit l'intendant, le ſort qu'on lui préparoit, & la honte qui rejailliroit ſur toute la maiſon de B..., ſi les titres & les richeſſes de la principale branche paſſoient à des étrangers dont elle ne pouvoit recevoir aucun luſtre. Je lui repréſentai d'ailleurs dans quelles mains elle alloit tomber, en épouſant un vilain homme, qui ne pouvoit même être ſouffert en compagnie à cauſe de ſes infirmités dégoûtantes, & dont une fille du commun auroit peut-être refuſé la main. J'exagérai la tyrannie du comte, ſes airs mépriſans, ſur-tout à l'égard du prince, pour lequel il manquoit de reſpect en toute occaſion; & quoique je n'oſaſſe lui apprendre tout ce que je ſavois de ſon commerce avec la princeſſe, je ne laiſſai pas de lui faire entendre adroitement quantité de choſes qu'elle ignoroit, & qui lui causèrent la dernière ſurpriſe. Après lui avoir communiqué une partie de mon horreur pour le comte & pour ſon fils, je lui donnai quelques conſeils ſur la manière dont elle devoit ſe conduire.

On

On ne manquera point, lui dis-je, Mademoiſelle, de vous faire bientôt la propoſition du mariage. Si vous en avez l'éloignement que vous devez, je ſuis d'avis que vous la receviez d'abord avec mépris & avec dédain, plutôt qu'avec colère. Si l'on revient à la charge, comme on ne manquera pas d'y revenir, l'unique réponſe que vous puiſſiez faire, c'eſt que dans une affaire de cette importance, où il s'agit de l'honneur de la maiſon de B..., vous êtes réſolue de ne rien entreprendre ſans avoir conſulté toute votre illuſtre famille. Enfin, je la priai de m'avertir de la manière dont on en uſeroit avec elle, afin que je puſſe lui donner mes avis dans l'occaſion. Il ne ſe paſſa pas long-tems ſans qu'elle en eût beſoin. La princeſſe l'ayant fait appeler, lui déclara ouvertement qu'elle avoit diſpoſé d'elle en faveur du baron de L..., & qu'il falloit qu'elle ſe préparât à l'épouſer. Cette jeune demoiſelle, frappée apparemment du ton impérieux de ſa mère, qu'elle étoit accoutumée à reſpecter, n'eut pas la force d'exécuter les réſolutions que je lui avois fait prendre. Elle n'eut pas même celle de lui faire la moindre réponſe. Elle la quitta, avec une révérence fort ſoumiſe, & elle me fit avertir auſſitôt de me rendre dans ſon appartement. Je la trouvai toute en pleurs. Elle me raconta ce qui venoit de lui arriver avec ſa mère, ſans me cacher la foibleſſe qu'elle avoit eue de n'oſer lui répondre. Je fus

irrité, dans le fond, de cette timidité à contre-tems; & pour exciter un peu ſa hardieſſe, j'affectai de regarder ſon mariage comme abſolument certain, & de la plaindre d'une néceſſité ſi fâcheuſe. Elle me pria d'avoir pitié d'elle, & de la ſauver d'une choſe qu'elle craignoit plus que la mort. Quel moyen, lui dis-je, de vous ſauver, lorſque vous prenez plaiſir vous-même à vous perdre? Je ne doute point, Mademoiſelle, ajoutai-je, que le baron de L.... n'ait ſu vous paroître aimable, puiſque vous n'avez point eu le courage de le refuſer. Comptez qu'il a fait dans votre cœur, des progrès que vous ne connoiſſez peut-être point encore, mais qui ſont réels & très-avancés, car il n'y a que cette raiſon qui ait pu vous inſpirer tant de timidité. S'il eſt donc vrai que vous l'aimez, le reſpect que j'ai pour vous ſaura bien m'empêcher de me plaindre de votre mariage, ou de vous en parler comme d'une tache pour votre honneur & pour celui de votre maiſon. Je la mis par ce diſcours, dans la diſpoſition de tout entreprendre. Elle me dit qu'elle étoit prête de retourner vers ſa mère, s'il le falloit, & de lui déclarer qu'elle choiſiroit la mort plutôt que le baron. Non, repris-je, il faut attendre qu'il s'en offre une autre occaſion : mais ſi le baron vient vous parler de galanterie & d'amour, c'eſt ſur lui-même qu'il faudra faire tomber directement vos mépris.

Traitez-le avec une hauteur, qui puiſſe lui ôter la penſée d'y revenir. Elle me le promit. Je la quittai, pour lui laiſſer préparer ſes termes. Le baron vint en effet la voir en particulier. Il lui parla comme un homme qui étoit deſtiné à l'honneur d'être ſon mari, & qui, n'ayant point d'inquiétude ſur ſon ſort, ſouhaitoit ſeulement de le rendre plus agréable, en obtenant le cœur de ſon épouſe avec ſa main. Elle écouta ſon compliment, ſans le regarder. Elle lui dit enfin, lorſqu'il eut achevé de parler, qu'elle avoit voulu l'entendre, parce qu'elle n'auroit jamais pu ſe douter de ſon inſolence; mais que puiſqu'il s'étoit oublié juſqu'à ce point, elle alloit appeler du monde, & le faire jeter par les fenêtres. Il voulut répondre, & juſtifier ſa hardieſſe par l'ordre qu'il avoit reçu de la princeſſe & de ſon père. Elle ne fit que lui jeter un coup d'œil mépriſant, & appeler en effet quelques domeſtiques. Il ſortit de ſa chambre avec beaucoup de honte, pour aller ſe plaindre à ſon père de la fierté avec laquelle il avoit été traité. Le comte, qui étoit lui-même extrêmement fier, fut piqué juſqu'au vif de l'infortune de ſon fils. Il communiqua ſon reſſentiment à la princeſſe, qui fit donner ordre ſur le champ à ſa fille de la venir trouver. Elle vengea le baron, par les reproches durs & humilians dont elle l'accabla; elle la menaça des derniers effets de ſa colère; & pour concluſion

elle lui proteſta, que ſi elle continuoit de s'oppoſer le moins du monde à ſes volontés, elle l'enfermeroit pour toute ſa vie dans un couvent, & qu'elle ſubſtitueroit ſa cadette au droit d'aîneſſe. L'infortunée demoiſelle trembloit de toute ſa force, en ſortant de cette terrible converſation. Comme j'avois appris qu'elle avoit reçu la viſite du baron, & que peu après elle avoit été appelée par ſa mère, je m'étois imaginé une partie de la vérité, & j'étois dans ſa chambre à l'attendre. Sa conſternation paroiſſoit ſur ſon viſage. Elle me dit qu'elle étoit perdue; qu'elle venoit d'être traitée comme une miſérable; qu'on avoit été juſqu'à la menacer de lui ôter les droits de ſa naiſſance, & de la mettre dans un couvent; qu'elle étoit tentée d'y aller volontairement, pour prévenir des malheurs qu'elle ne croyoit pas pouvoir éviter. Je lui répondis qu'elle perdoit trop tôt courage, & je lui demandai ſi elle n'avoit rien oppoſé au diſcours de ſa mère. Rien, me dit-elle; elle m'auroit aſſurément maltraitée, ſi j'avois oſé lui répondre. Je vois bien, repris-je, qu'il faut vous rendre ſervice malgré vous-même. En premier lieu, ſoyez perſuadée que la menace de vous priver de vos droits, & de vous mettre malgré vous dans un couvent, eſt une pure chimère. Vos droits ne dépendent, ni de la princeſſe, ni du comte. Pour ce qui regarde les viſites du baron, qu'on veut vous forcer de recevoir,

recevez-les, pour conſerver la paix, mais ne relâchez rien du mépris que vous lui avez marqué. Il ſe rebutera peut-être, lorſqu'il verra votre conſtance à le rejeter. Si l'on vous preſſe d'en venir à la concluſion, j'écrirai à monſieur le vicomte votre oncle, & à vos plus proches parens. Il n'eſt pas poſſible qu'ils vous laiſſent opprimer ſi indignement, & qu'ils ne s'oppoſent point pour leur propre honneur, aux injuſtes deſſeins du comte. Elle me promit de ſuivre exactement mes conſeils. Je n'aurois pas tardé ſi long-tems à donner avis à monſieur le vicomte de tout ce qui ſe paſſoit, ſi mon attachement pour la maiſon ne m'eût fait craindre d'y mettre la diviſion & le trouble. J'étois réſolu d'attendre à l'extrémité, pour recourir à ce remède. J'ai eu tort, continua l'intendant; car les déſordres que j'appréhendois de-là, ne pouvoient guère être plus funeſtes que ceux qui ſont arrivés depuis, & que je dois peut-être attribuer à mon ſilence. Le baron renouvela ſes viſites, par l'ordre de la princeſſe. Elle l'amena elle-même dans la chambre de ſa fille, à qui elle commanda de le recevoir, comme un homme qui devoit être ſon mari. Elle les laiſſa ſeuls. Mademoiſelle de R.... écouta les galanteries du baron, ſans répondre; & elle continua de tenir la même conduite, dans les viſites qu'il lui rendoit deux ou trois fois le jour. La princeſſe en fut informée. Elle lui en fit un

nouveau crime, & ſes perſécutions furent ſi violentes, que le chagrin que cette malheureuſe demoiſelle en conçut, lui cauſa une maladie de langueur, qui la mit en deux ou trois mois au tombeau. Cette mort ne fit point ouvrir les yeux à la princeſſe. Au contraire, elle s'applaudit d'être défaite de ſon aînée, & elle ſe promit de trouver plus de facilité dans ſa ſeconde fille. Son deſſein ne fit donc que changer d'objet, & les ſoupirs intéreſſés du baron ſe tournèrent facilement vers une nouvelle maitreſſe. Mademoiſelle de R.... en entrant dans tous les droits de ſa ſœur, devint auſſi l'héritière de toutes ſes peines. Ce changement me cauſa beaucoup de chagrin. J'étois obligé de recommencer tous mes efforts pour mettre cette jeune demoiſelle dans les mêmes ſentimens que j'avois tâché d'inſpirer à ſa ſœur. Elle étoit beaucoup plus jeune, & je craignois d'avoir moins de facilité à réuſſir ; cependant mon zèle ſurmonta les difficultés. Je l'enflammai tellement, par le récit des peines qu'on avoit cauſées à ſa ſœur aînée, qu'elle jura de garder encore moins de ménagement avec le baron, & même avec la princeſſe ſa mère. En effet, l'occaſion s'étant préſentée de déclarer ſes ſentimens au baron, elle le fit avec une hauteur qui lui auroit fait perdre toute eſpérance, s'il n'eût été ſoutenu par la princeſſe & par le comte. Cette dame, qui vouloit le

mariage à quelque prix que ce fût, & qui avoit reconnu par l'exemple de ſa première fille, qu'il n'eſt pas toujours à propos d'employer la violence, eſſaya d'abord de gagner celle-ci par des voies plus douces. Elle ne lui parla pas tout d'un coup des vues qu'elle avoit ſur elle. Elle lui prodigua ſes careſſes & ſa confiance. Elle la mit dans tous ſes plaiſirs. Elle la prenoit ſouvent, avec le comte & le baron, pour paſſer la nuit au jeu, ou à table, en partie quarrée. Là, par les libertés qu'elle accordoit au comte en ſa préſence, elle tâchoit de lui inſpirer le goût de l'amour; & le baron ne s'épargnoit point, pour lui faire imiter l'exemple de ſa mère. Elle auroit ſuccombé infailliblement, ſi je n'euſſe pris ſoin tous les jours de la fortifier par mes conſeils. L'horreur, que j'avois pour ſon amant me tenoit lieu d'éloquence. Je fis tant d'impreſſion ſur elle, qu'elle réſolut de rompre entièrement un commerce, qui n'alloit à rien moins qu'à la déshonorer. Elle refuſa les nouvelles parties de plaiſir qu'on lui vint propoſer, & elle bannit abſolument le baron de ſa préſence. La princeſſe, étonnée d'un changement ſi imprévu, en ſoupçonna la cauſe. Les fréquentes converſations que j'avois eues avec ſa fille, m'avoient rendu ſuſpect au comte. La réſolution fut priſe de ſe défaire de moi, en me donnant mon congé. Ce fut le comte lui-même, qui eut la hardieſſe de ſe

charger de cette commiſſion. Je le redoutois peu. J'avois pour moi, mon innocence & la droiture de mes intentions. Il fut ſurpris de m'entendre répondre à ſes premières paroles, que je n'avois rien à démêler avec lui; que je ne reconnoiſſois point d'autres maîtres que le prince & la princeſſe, & que j'admirois qu'un étranger voulût ſe mêler de me faire la loi, dans une maiſon où l'ancienneté de mes ſervices me donnoit plus de droits qu'il n'en auroit jamais. Vous vous oubliez, Monſieur l'intendant, me dit-il; & vous me forcerez de vous mettre malgré vous dans le devoir. Mon devoir, lui répondis-je, ſeroit de délivrer la princeſſe d'un homme tel que vous. Il perdit toute contenance à cette réponſe, & je le vis prêt à ſe jeter ſur moi d'un air furieux. Arrêtez, lui dis-je en portant la main ſur mon épée, ſi vous ne voulez que je vous puniſſe, d'un ſeul coup, de toutes les injuſtices que je vous ai vu commettre ici. Il ſe retira, dans la crainte que je ne fuſſe plus méchant que lui. Je compris bien qu'après un éclat de cette nature, la princeſſe ne me ſouffriroit pas plus long-tems au château. Je réſolus de prévenir ſes ordres, en m'éloignant volontairement; mais avant que de la quitter, je lui rendis un ſervice, pour lequel je m'imagine qu'elle n'eut pas beaucoup de reconnoiſſance. Je montai à ſa chambre. Je lui appris le démêlé que j'avois eu avec le comte, &

le deſſein où j'étois de la quitter, & lorſqu'elle alloit répondre apparemment qu'elle y conſentoit, je l'interrompis, pour la prier de m'écouter. Je lui repréſentai le ſcandale de ſa conduite dans le commerce public qu'elle entretenoit avec le comte. Je lui dis que ſes domeſtiques mêmes en avoient honte, & que cette ſeule raiſon auroit ſuffi pour m'obliger à me retirer; mais j'inſiſtai particulièrement ſur l'horrible injuſtice qu'elle commettoit à l'égard de ſes filles. Vous avez mis la première au tombeau, lui dis-je; & ſon ſort eſt plus heureux que celui que vous préparez à la ſeconde. Il eſt impoſſible, Madame, que le ciel laiſſe réuſſir un deſſein ſi coupable, & je m'étonne que vous n'appréhendiez point ſes châtimens. Je vous ai rendu ſervice auſſi long-tems que je l'ai pu. Je me ſuis oppoſé ſecrètement aux mauvaiſes pratiques du comte, & j'ai tâché de détourner la ruine que vous allez faire tomber ſur votre famille. Mais puiſque mes bonnes intentions ſont ſi mal reconnues, & que vous vous ſervez de la bouche même de l'ennemi de votre maiſon pour vous priver de votre plus fidèle ſerviteur, adieu, Madame, je vous quitte. J'ai mépriſé les ordres du comte mais je veux prévenir les vôtres. Le ſeul ſervice que je vous rendrai encore, & dont je ſuis bien-aiſe de vous avertir, ſera de porter à monſieur le vicomte la nouvelle du déſordre où vous vivez,

& de lui apprendre le tort que vous voulez faire à l'héritière de la maiſon de B.... Je me retirai ſur le champ, ſans lui donner le tems de me répondre. Un valet m'apprit, en deſcendant l'eſcalier, que le comte me cherchoit le piſtolet à la main : Oui ? dis-je : nous verrons qui ſera le plus terrible. Je pris moi-même un piſtolet dans ma chambre, & cherchant les traces du comte, je le vis au fond de la cour. Il m'apperçut auſſi ; je remarquai que me voyant armé, il cacha doucement ſon piſtolet ſous ſon juſtaucorps. Monſieur le comte, lui dis-je en m'approchant de lui, apprenez qu'il vous eſt plus aiſé de prendre de l'empire ſur une femme que ſur des hommes. Je quitte le château, nón pas pour ſuivre vos ordres que je mépriſe beaucoup, mais pour fuir votre vue, que je ne ſaurois ſouffrir. Si je n'ai pas l'autorité d'arrêter vos injuſtices, j'aurai ſoin du moins de les publier, & d'en donner avis à ceux qui peuvent y mettre ordre. Je m'éloignai de lui, ſans qu'il osât répondre un mot, ni montrer même le bout de ſon piſtolet.

Cependant j'avois regret, en m'éloignant, de laiſſer mademoiſelle de R..... ſans conſeil & ſans ſecours. Je prévoyois que la crainte de manquer ſon deſſein engageroit le comte à en précipiter l'exécution ; & du caractère dont je le connoiſſois, je ne doutai point qu'au défaut de l'artifice, il n'employât la violence. Le ſenſible intérêt que

je prenois au danger de cette demoiſelle, m'empêcha de quitter le bourg, pour être à portée de lui offrir du moins les ſecours dont je ſerois capable. J'écrivis ſeulement par la poſte à M. le vicomte, & je l'inſtruiſis de l'entrepriſe que la princeſſe & le comte avoient formée au préjudice d'une maiſon à laquelle j'étois ſi attaché. Je lui marquai auſſi le malheur que j'avois eu d'être obligé de quitter le ſervice de la princeſſe, & le motif qui me faiſoit demeurer à B..... en attendant les ordres qu'il lui plairoit de m'envoyer. Comme j'avois au château pluſieurs domeſtiques qui m'étoient affectionnés, j'entretins par leur moyen, une liaiſon ſecrète avec mademoiſelle de R... Je lui fis ſavoir que j'avois écrit à ſon oncle, & qu'il ne tarderoit pas vraiſemblablement à prendre quelque voie pour la ſecourir. Elle me fit une triſte réponſe par écrit. La princeſſe, me marquoit-elle, l'étoit allée trouver immédiatement après mon départ, & lui avoit déclaré qu'il falloit épouſer le baron de L..... auſſitôt qu'un courier, qui devoit partir ſur le champ, ſeroit revenu de la ville épiſcopale, où elle l'envoyoit demander les diſpenſes. C'étoit tout au plus un délai de trois jours. Je crus mademoiſelle de R..... perdue. Il ne me reſtoit point d'autre reſſource que de l'exhorter à une généreuſe réſiſtance, en lui repréſentant plus vivement que

jamais ce qu'elle devoit à elle-même & à ſa famille. Enfin le courier revint avec les diſpenſes. J'en fus informé auſſitôt, par un billet de la demoiſelle. Mais dans le tems que je croyois ſes affaires déſeſpérées, le ciel y mit un grand changement, par l'accident le plus triſte & le plus imprévu. La princeſſe mourut d'une attaque ſubite d'apoplexie. Il étoit viſible que ce coup partoit de la providence du ciel, & tout autre que le comte en auroit été effrayé. Il n'eſt pas moins certain que ſi j'en euſſe été inſtruit aſſez promptement, j'aurois donné du ſecours à mademoiſelle de R..... Quand il auroit fallu employer la violence pour la tirer des mains de ſes perſécuteurs, il m'auroit été facile d'attrouper quelques payſans, qui ſe ſeroient unis de bon cœur pour délivrer leur jeune maitreſſe; mais ſi le ciel n'avoit pas permis que le mal devînt auſſi grand qu'on pouvoit le craindre, il vouloit nous laiſſer aſſez d'embarras pour exercer long-tems notre patience. Le comte étoit ſeul avec la princeſſe, lorſqu'elle fut atteinte de l'apoplexie qui la fit mourir en un moment. Loin d'appeler les domeſtiques à ſon ſecours, il prit le parti de cacher ſa mort, juſqu'à l'exécution du deſſein qu'il méditoit. Il ſortit de ſa chambre, dont il tira la clef après lui, & ſans perdre un moment, il fit épouſer mademoiſelle de R..... à ſon fils. Il

eut beſoin pour cela, d'employer des violences inouies. La demoiſelle ayant refuſé conſtamment d'y conſentir, il la fit prendre par ſes gens, qui la portèrent malgré ſes cris à la chapelle. Le baron & le chapelain s'y étoient déjà rendus. Le comte prit lui-même la main de mademoiſelle de R..... qui s'efforçoit de la retirer, & la préſenta à ſon fils. Elle tomba dans un profond évanouiſſement, qui lui fit perdre l'uſage de ſes ſens. On ne laiſſa point d'achever la cérémonie, & de ſe flatter que ce mariage paſſeroit pour un lien légitime. La tyrannie du comte ne ſe borna point-là. Il jugea bien que ſi le mariage ne ſe conſommoit point avant que la mort de la princeſſe ſe fût répandue, il couroit riſque de perdre le fruit de ſes peines; mademoiſelle de R.... auroit réclamé contre la violence, & ne ſe ſeroit jamais prêtée à ſes deſirs. Il la fit donc porter au lit nuptial, dans l'état où elle étoit, c'eſt-à-dire, ſans force & ſans connoiſſance; & le baron ſe hâta de s'y mettre avec elle. Mais la juſtice de Dieu avoit arrêté que le comte demeureroit chargé du crime de ſon entrepriſe, & qu'il n'en recueilleroit point le fruit. Mademoiſelle de R..... revint à elle. Elle enviſagea avec horreur, tout ce qui venoit d'arriver. Elle retrouva bientôt aſſez de force pour ſe dégager des mains du baron, qui étoit au déſeſpoir de ne s'être pas

preſſé davantage. Elle ſortit d'avec lui, ſans être ſa femme, & elle alla s'enfermer ſeule dans ſa chambre. Cependant le comte, voyant qu'il ne pouvoit cacher plus long-tems la mort de la princeſſe, en inſtruiſit toute la maiſon. Le bruit s'en répandit en un moment dans le bourg. Je l'appris de la bouche de quelques payſans. Pendant que je méditois ſur cette aventure inopinée, je reçus un billet de mademoiſelle de R..... par lequel elle me racontoit ſon malheur, & me demandoit mon ſecours. Je lui conſeillai, par une réponſe que je fis ſur le champ, de ſe dérober du château à l'entrée de la nuit, & de me venir joindre dans un petit bois qui touche au jardin, où je l'attendrois avec des chevaux. J'ajoutois que s'il lui paroiſſoit impoſſible de s'évader ſans la connoiſſance du comte, elle prît la peine de me le faire ſavoir auſſitôt, & que je trouverois aſſez de ſecours pour la mettre en liberté malgré lui. Elle me marqua qu'elle croyoit pouvoir ſe rendre dans le bois. J'allai l'y attendre avec quelques payſans bien armés. Elle y vint ſeule, n'ayant oſé ſe confier à perſonne. Elle ſe mit derrière moi ſur mon cheval, & nous prîmes la route de Béthune, pour gagner la terre du vicomte de..... ſon oncle. La nuit étoit obſcure & les chemins gliſſans, ce qui m'empêchoit d'avancer auſſi vîte qu'il eût été néceſſaire. Son éva-

ſion ne fut pas long-tems ignorée du comte. Sa fureur fut égale à ſa ſurpriſe. Il ne douta point qu'elle n'eût fui par mon ſecours, car il n'avoit pu ignorer que j'étois demeuré dans le voiſinage. Il fit monter à cheval tout ce qu'il y avoit de domeſtiques au château, & il ſe mit avec eux ſur nos traces. Nous marchions tranquillement, mademoiſelle de R... & moi, lorſqu'un des payſans qui nous accompagnoient, m'avertit qu'il entendoit le bruit de pluſieurs chevaux. Je prêtai l'oreille; il devint plus clair à meſure qu'ils avançoient. Je ſuis certain, dis-je à mademoiſelle de R..... que nous ſommes pourſuivis. Je périrai plutôt que de vous laiſſer retomber entre les mains de vos tyrans. Cependant, comme je m'imaginois bien qu'ils étoient en plus grand nombre que nous, je crus qu'il falloit joindre, s'il étoit poſſible, l'adreſſe à la réſolution. Nous n'avions malheureuſement, aux environs, ni bois, ni haies, qui puſſent nous ſervir de retraite. Il fallut nous borner à nous écarter du chemin; nous quittâmes nos chevaux dans les terres labourées. Je priai mademoiſelle de R..... d'avancer ſeule une centaine de pas plus loin, & de s'y aſſeoir à terre, afin qu'elle ne pût être apperçue dans l'obſcurité; & je lui recommandai de ne revenir à nous, que lorſqu'elle entendroit ma voix. Pour moi, je laiſſai un de mes quatre hommes à gar-

der nos chevaux ; & retournant vers le chemin, je mis ventre à terre avec mes compagnons, pour obſerver le nombre & la contenance de ceux qui nous pourſuivoient. Nous avions des fuſils & des piſtolets. En un moment, nous les découvrîmes à dix pas. Ils n'étoient que cinq, avec le comte à leur tête. Le baron n'y étant point, je jugeai qu'ils s'étoient partagés en pluſieurs bandes, pour ſuivre divers chemins. J'étois réſolu de les laiſſer paſſer tranquillement, voyant qu'ils n'avoient apperçu, ni nous, ni nos chevaux : mais un de mes payſans, qui avoit quelque ſujet particulier de reſſentiment contre le comte, ne trouva point à propos de perdre cette occaſion de ſe venger. Il lui lâcha un coup de fuſil, ſans m'avoir averti de ſon deſſein. Heureuſement qu'il avoit moins d'adreſſe que de colère ; la balle ne bleſſa perſonne. J'étois perſuadé qu'après cette action nos ennemis alloient tomber ſur nous ; & je me hâtois de me lever, pour me mettre en état de me défendre. Mais le comte aimoit trop la vie, pour l'expoſer au danger. Soit qu'il nous prît pour des voleurs, ſoit qu'il ne conſultât que ſa crainte, il tourna bride tout d'un coup, & ſe ſauva au grand galop avec ſes compagnons. Nous lui accordâmes toute la liberté qu'il paroiſſoit deſirer pour s'enfuir. Je retournai vers nos chevaux, & j'appelai à haute voix mademoiſelle

demoiſelle de R....., qui avoit penſé mourir de frayeur au bruit du coup de fuſil. Elle rit elle-même de ſa crainte, lorſqu'elle eut appris la bravoure du comte. Nous arrivâmes le lendemain au ſoir chez M. le vicomte de..... Il avoit reçu la lettre, par laquelle je l'avois informé des déſordres du château de B.... & il ſe préparoit à s'y rendre lui-même avec quelques-uns de ſes amis. Il apprit, avec indignation, les nouveaux effets de l'audace du comte & du baron. Il lui parut d'abord que cette affaire devoit ſe terminer par la mort du père & du fils; & ſans doute qu'il ſe fût aſſez hâté pour les trouver encore à B.... ſi ſes amis ne l'euſſent point empêché de ſuivre le premier mouvement de ſa colère. Mais en le priant d'y faire une réflexion plus ſérieuſe, ils l'ont fait entrer dans leur ſentiment, qui a été d'aſſembler ſes parens & ſes amis, pour délibérer en commun ſur les moyens de tirer ſatisfaction de cette injure. Ce n'eſt que d'hier, que nous ſommes arrivés à B...., ajouta l'intendant, & vous n'avez pas de peine à croire que le comte & le baron ſe ſont bien gardés de nous y attendre.

Cette hiſtoire a fait trop de bruit dans la province, pour être ignorée de perſonne. Je paſſai quatre jours au château de B..... On y agita dans l'aſſemblée, ſi l'honneur du vicomte demandoit une réparation par les armes. Mon âge me

procura d'opiner le premier. J'ouvris l'opinion pacifique. Elle fut ſuivie du plus grand nombre. Mes raiſons ne furent point tirées de l'horreur que doivent inſpirer les combats particuliers, ni de leur oppoſition aux loix du chriſtianiſme; cette morale auroit été peu goûtée d'une multitude de jeunes gentilshommes, qui étoient dans des principes tout différens. J'inſiſtai ſeulement ſur ce que cette affaire me paroiſſoit de nature à devoir être terminée par la juſtice civile. M. le comte de..... s'étoit fait aimer de la princeſſe; c'étoit un cas des plus communs. Il avoit ſouhaité de faire épouſer à ſon fils l'héritière de la maiſon de B.....: ce mariage n'auroit point été un avantage pour cette maiſon, mais c'en étoit un ſi grand pour le comte, qu'on ne pouvoit lui faire un crime de l'avoir deſiré. Il ne reſtoit à excuſer que la manière bruſque dont il s'y étoit pris; la circonſtance de la mort de la princeſſe, & le péril où il étoit de voir avorter ſes deſſeins, ſembloient la rendre pardonnable. Enfin, dis-je à l'aſſemblée, il me ſemble que les injures qui viennent du mépris & de la haine, ſont les ſeules qui demandent d'être vengées par le ſang; & je ne vois rien, dans toute la conduite du comte & du baron à l'égard de la maiſon de B...., qui me paroiſſe venir de l'une ou de l'autre de ces deux ſources. Je conclus donc que ſi le comte s'obſ-

tinoit à vouloir que le mariage de mademoiſelle de R..... & de ſon fils paſsât pour conſtant, il falloit réſiſter à ſes prétentions, & tâcher de les faire déclarer nulles devant les tribunaux ordinaires. Cet avis l'emporta.

Si l'on s'imagine un homme altéré, qui cherche avidement à raſſaſier ſa ſoif, & qui s'impatiente de l'éloignement d'une ſource d'eau, à laquelle il s'efforce d'arriver, on aura quelque idée de l'ardeur avec laquelle je retournai vers ma ſolitude. Je ne demeurerai point ici vingt-quatre heures, dis-je à ma fille en arrivant chez elle. Votre maiſon eſt une mer ſans fin d'embarras & d'inquiétudes. Ce petit endroit du monde m'a cauſé ſeul autant de peines, que l'Europe & l'Aſie que j'ai parcourues. Je l'avoue, me répondit-elle, mais vous avez toujours eu une fille tendre qui les partageoit. Que va-t-elle devenir, à préſent qu'elle n'aura plus ſon père ? & de quel œil peut-elle voir l'empreſſement qu'il a de la quitter ? Ne m'accuſez pas, repliquai-je, d'une indifférence que je n'ai pas pour vous. Vous connoiſſez trop bien le cœur de votre père. Confeſſez vous-même qu'il eſt tems que je me cache dans la retraite, pour y jouir d'un peu de repos. Que ferois-je ici ? Il eſt vrai, je ne ſuis pas encore décrépit ni tremblant ; mais croyez-vous que je ne commence point à ſentir le dépériſſement de

l'âge, & qu'il ne ſe paſſe pas bien des choſes au-dedans de ce corps, qui m'avertiſſent que je touche à la caducité ? Soyez sûre, ma chère fille, que quelque tendreſſe qu'on ait pour un père, c'eſt une triſte choſe que de le voir accablé de vieilleſſe & d'infirmités. Si c'eſt ſincèrement qu'on l'aime, on s'afflige : ſi l'on n'eſt pas d'un naturel ſi tendre, on s'ennuie du ſpectacle. La vieilleſſe eſt dégoûtante. Elle eſt chagrine & incommode. J'ai remarqué que le ſentiment filial s'éteint, en quelque ſorte, à meſure que les forces d'un père s'affoibliſſent & diminuent ; il manque, ſi j'oſe parler ainſi, peu-à-peu d'aliment. De-là vient qu'on ſe conſole ſi vîte de la mort d'un vieillard. En vérité, s'écria ma fille, ſi c'eſt-là l'idée que vous avez de moi, j'ai à me louer extrêmement de votre tendreſſe & de votre eſtime. Non, ma chère fille, repris-je ; chère Julie ! je ne penſe pas ſi mal de ton cœur. Je ſais qu'il eſt d'une trempe extraordinaire ; il eſt tel que celui de ton père, & tel qu'étoit celui de ta mère. Comment ſerois-tu dure & ingrate ! Tu es l'enfant de ma tendreſſe, & le fruit du plus parfait de tous les amours. Ce n'eſt donc pas à toi que j'ai eu deſſein d'appliquer mes reproches ; je me ſuis laiſſé entraîner par mes réflexions. Mais je répète en général, qu'il n'eſt point d'un homme ſage de paroître aux yeux du monde, lorſqu'il eſt devenu

la proie de la vieilleſſe. On lui fait grace, ſi on le ſupporte. Tous les égards qu'on a pour lui ſont des railleries ou des faveurs. Les honnêtes gens ne l'inſultent point ; mais ils s'applaudiſſent de leur bonté quand ils le plaignent ; & croyez-moi, c'eſt un triſte perſonnage que celui d'exciter la compaſſion. D'un autre côté, ſi l'on ajoute à ces vues, qui ſont purement humaines, toutes les raiſons qui ſe prennent du chriſtianiſme, on trouvera qu'un vieillard attaché au monde eſt un prodige de folie & d'aveuglement. Je ne veux point d'autre preuve que ſon eſprit baiſſe & retourne à une eſpèce d'enfance. Graces au ciel, le mien ſe ſoutient encore. Je vois que je ſuis inutile ici-bas, ou que ſi je ſuis capable d'y faire quelque bien, ce n'eſt plus qu'à moi-même. C'eſt donc le ſeul ſoin dont il faut que je m'occupe ; & le bien que je veux me faire, c'eſt de me procurer, à quelque prix que ce ſoit, le ſouverain, l'unique, le plus néceſſaire, & le plus important de tous les biens.

Je tins parole à ma fille. Je ne demeurai que vingt-quatre heures dans ſa maiſon. Notre ſéparation ne fut pas des plus douloureuſes, parce qu'elle ſe promettoit de me venir voir quelquefois à l'abbaye de...., & que je ne me retranchois pas non plus la liberté d'aller de tems en tems paſſer deux ou trois jours chez elle. Mon gendre m'accompa-

gna ſur la route. Ce fut lui qui fit naître le ſecond incident dont j'ai parlé, qui retarda encore de quelques jours le moment de ma retraite. Nous étions dans ſon carroſſe. Il avoit plu ſi fort depuis trois ſemaines, que les chemins étoient rompus; de ſorte que malgré les efforts de ſix puiſſans chevaux, nous n'avancions qu'avec une extrême difficulté. Lorſque nous fûmes dans la forêt de Senlis, nos roues s'enfonçèrent tellement, que nous fûmes obligés de deſcendre à terre, pour ſoulager le carroſſe, & de marcher à pied environ une demi-lieue, dans un ſentier qui régnoit le long des arbres. Je marchois avec aſſez de feu, pour un homme de mon âge; ce qui m'empêcha de remarquer que le marquis, qui me ſuivoit dans le ſentier, s'étoit arrêté. Je fus ſurpris, en me tournant, de ne le pas appercevoir. Je l'appelai par ſon nom. Il étoit à cent pas, pour le moins, derrière moi; & comme les arbres qui le cachoient ne lui permettoient pas non plus de m'entendre, je retournai ſur mes pas pour le découvrir. Je le joignis enfin; il étoit demeuré à s'entretenir avec une femme de bonne figure & fort bien miſe, qu'on auroit pu prendre pour une bourgeoiſe du premier rang, ſi elle eût été un peu moins crottée. Je lui demandai par quel haſard il avoit fait une ſi belle rencontre. Il me dit qu'ayant tourné la tête en marchant, il l'a-

voit vue, qui s'avançoit derrière lui avec beaucoup de peine, & que la curioſité de connoître ce que ce pouvoit être qu'une femme, qui ſe trouvoit ſeule à pied au milieu d'une forêt, l'avoit porté à s'arrêter. Avez-vous appris d'elle, lui dis-je, ce que vous deſiriez de ſavoir? Oui, me répondit-il; c'eſt une dame flamande. Elle a eu le malheur de perdre ſon mari, qui eſt mort de maladie en venant à Paris avec elle. Les frais qu'elle a été obligée de faire pour prendre ſoin de lui, ont tellement épuiſé ſa bourſe, qu'elle eſt contrainte d'aller à pied juſqu'à Paris, où elle ſe promet de trouver des reſſources parmi ſes connoiſſances. Je ſuis fâché, ajouta-t-il, que notre route ne nous mène pas ſi loin; je lui offrirois une place dans mon carroſſe. Je lui fis auſſi quelques honnêtetés, qu'elle reçut fort civilement. Elle continua de marcher avec nous. Lorſque nous trouvâmes à propos de remonter en carroſſe, le marquis lui dit que nous avions tout au plus deux lieues à faire dans le chemin de Paris, mais que ce ſeroit un petit délaſſement pour elle, ſi elle vouloit prendre une place avec nous. Elle ne ſe fit pas preſſer beaucoup pour monter. A peine étions-nous cinquante pas plus loin, que nous vîmes venir à notre rencontre quelques perſonnes à cheval, que nous reconnûmes pour des archers de la maréchauſſée.

Nous ne fûmes pas ſurpris de les voir, ſachant que la forêt de Senlis eſt pour ainſi dire leur domaine, ou du moins le principal champ de leurs exploits. Mais ce qui nous étonna, ce fut de voir arrêter notre carroſſe, & l'un des gardes venir à la portière. Il nous fit néanmoins des excuſes de leur procédé. Vous ſavez, Meſſieurs, nous dit-il, à quoi notre emploi nous oblige. Apprenez-nous ſi vous n'avez été inſultés par perſonne dans la forêt. Nous répondîmes que non, & nous demandâmes s'il y étoit arrivé nouvellement quelque déſordre. Il en arrive tous les jours, reprit l'archer. On y a tué trois perſonnes, depuis moins d'une ſemaine; & quantité d'autres y ont été dépouillées. On nous a donné des avis certains, que la bande eſt compoſée d'onze hommes & d'une femme; & l'on raconte des choſes étranges de cette femme, qui commet ſeule plus de mal que ſes onze compagnons. Il nous rapporta, là-deſſus, la manière dont cette infâme s'y prenoit pour détrouſſer les paſſans, & ſouvent pour les tuer. Elle eſt à pied, nous dit-il, & vêtue proprement. Elle porte ſous le bras, une boîte, moins peſante qu'incommode par ſa grandeur. Lorſqu'elle apperçoit un cavalier qui paſſe dans ce chemin, elle ſe laiſſe appercevoir. Il y a peu d'hommes, qui voyant une femme d'un certain air, au milieu d'une forêt, ne ſe laiſſent

tenter à la curioſité de s'approcher d'elle, & de lui demander ce qu'elle y fait. Elle répond, comme elle le juge à propos; & ſe plaignant de ſa laſſitude, elle donne occaſion au paſſant de lui offrir la croupe de ſon cheval. C'eſt ce qu'elle deſire: elle l'accepte; & pour ſe préparer plus de facilité à faire ſon coup, elle prie ſon cavalier de prendre devant lui ſa boîte, afin qu'il ait les mains occupées. Alors, elle prend ſon tems pour lui enfoncer, par derrière, ou dans le côté, un large poignard dont elle eſt toujours pourvue. Nous avons ſu tout ce détail, d'un malheureux, que nous trouvâmes hier mourant dans cette forêt. Il avoit péri par les mains de cette malheureuſe, qui l'avoit laiſſé pour mort. Nous aurions peut-être pu nous ſaiſir d'elle, car elle ne devoit pas être fort éloignée; mais, étant en trop petit nombre pour nous expoſer à en venir aux mains avec ſes onze compagnons, nous remîmes à prendre mieux nos meſures aujourd'hui. Nous ſommes actuellement cinq ou ſix eſcouades, qui battons de tous côtés la forêt; de ſorte que ſi la bande y eſt encore, il ſera difficile qu'elle nous échappe.

Nous nous regardions, le marquis & moi, pendant tout ce récit. Nous jetions auſſi, de tems en tems, les yeux ſur notre compagne. Elle affectoit une contenance ſi ferme, que cela con-

fondoit nos ſoupçons ; car le lecteur s'imagine bien quelle avoit dû être notre première penſée, en entendant parler l'archer. Tout ce que nous connoiſſions de cette femme s'accordoit avec ſa narration. Elle avoit même la boîte avec elle, & elle l'avoit miſe à nos pieds dans le carroſſe. Je prévins le marquis, qui me paroiſſoit prêt à parler. Je lui ſerrai la main ; & me tournant vers l'archer, je lui dis qu'il nous feroit plaiſir de ſuivre notre carroſſe avec ſon eſcouade, juſqu'à la ſortie de la forêt, pour nous ſervir d'eſcorte. Il le fit volontiers. Lorſqu'il ſe fut écarté de la portière, je mis la main ſur l'épaule de ma voiſine, qui étoit avec moi dans le fond ; & je la priai honnêtement de me confeſſer la vérité, ſi elle ne vouloit point être livrée à la maréchauſſée. Elle comprit bien que l'artifice ſeroit inutile. Elle nous avoua que c'étoit elle-même dont il étoit queſtion, & elle ſe réduiſit à nous prier ardemment de lui ſauver la vie. Vous n'en êtes pas digne, lui dis-je ; mais puiſque votre bonne étoile vous a fait tomber entre nos mains, nous ſerions fâchés de faire ici le métier d'archers. Ne craignez donc rien pour votre vie, nous nous contenterons de vous faire mettre en lieu de ſûreté. Ayant atteint le bout de la forêt, je congédiai nos gardes. Je dis au marquis à l'oreille, que nous nous écartions ſi peu de notre route en paſſant

par Paris, qu'il me ſembloit à propos de prendre ce chemin, pour nous défaire de cette malheureuſe femme, en la faiſant mettre pour le reſte de ſes jours à la Salpetrière ou à Bicêtre. Le marquis donna ſes ordres à ſon cocher. Je me tournai enſuite vers notre héroïne, & je la priai, pour le bon office qu'elle recevoit de nous, de nous raconter par quelles aventures elle ſe trouvoit engagée dans un genre de vie ſi déteſtable. Elle me répondit qu'elle ſatisferoit volontiers notre curioſité. Voici ſon récit.

Tout mon malheur, nous dit-elle, vient d'avoir été cruellement trahie par pluſieurs amans. J'étois née d'une honnête famille, avec de bonnes inclinations. J'étois naturellement généreuſe & bienfaiſante; & me ſentant incapable de tromper, j'avois la même opinion de tous ceux avec leſquels je vivois. Je n'étois point abſolument ſans beauté. Un jeune homme, des voiſins de notre demeure, me trouva digne d'être aimée; il s'attacha ſi fort à moi, qu'il réuſſit à me toucher le cœur. Je le crus tendre & fidelle. Il me jura de m'épouſer, & ſur cet eſpoir, je conſentis à tous ſes deſirs. Le fruit de nos amours ne tarda point à paroître; mais lorſque je le preſſai d'accomplir notre mariage pour me ſauver de l'infamie, je fus ſurpriſe de l'entendre répondre froidement que ſon père lui avoit acheté un

emploi dans les troupes, & qu'il étoit obligé de joindre le régiment. Mon déſeſpoir fut extrême Cependant il falloit l'étouffer, pour l'intérêt de mon honneur. Je vis partir mon perfide, qui ne donna pas même une larme à ma douleur. Je demeurai ſeule, avec la honte d'avoir été trompée, & la crainte d'un père extrêmement ſévère, qui ne pouvoit être long-tems à s'appercevoir de ma mauvaiſe conduite. Mon épouvante fut telle, à l'approche de mes couches, que je réſolus de quitter la maiſon paternelle ; & pour me mettre à l'abri de la misère, je volai à mon père environ dix mille écus, qui étoient la meilleure partie de ſon bien, qu'il avoit acquis par le commerce. Je me rendis à Paris avec cette ſomme. J'y pris une chambre & une ſervante. Le tems de mes couches étant arrivé, je fus délivrée heureuſement d'un garçon, qui mourut peu après. La tranquillité revint dans mon eſprit & dans mon humeur. Je parus dans les promenades publiques & aux ſpectacles. J'y reçus des civilités de pluſieurs galans de profeſſion ; & je ſentis que malgré la tromperie cruelle que j'avois eſſuyée, mon cœur courroit volontiers le riſque d'un nouvel engagement. J'étois déterminée ſeulement à m'y prendre avec plus de précaution. C'étoit le ſeul fruit que je voulois tirer de mon expérience. Il ſe préſenta bientôt un amant, tel

qu'il me ſembloit que je l'aurois choiſi, s'il s'en étoit préſenté mille. Dieu! qu'il paroiſſoit tendre & généreux! J'oubliai toutes les réſolutions que j'avois faites, de le mettre à l'épreuve. J'en devins folle, juſqu'au point de me rendre à la troiſième viſite. Il ne parut point diſpoſé à abuſer de ſa victoire. Au contraire, il affecta de me faire voir de l'augmentation dans ſa tendreſſe. Il ne pouvoit être un moment ſans moi; il me fit conſentir à le recevoir dans ma maiſon, pour vivre enſemble ſous le nom d'époux. Je lui demandai à quoi il tenoit que nous ne le devinſſions réellement. Il feignit d'avoir beſoin de quelques jours pour y penſer. Enfin, il revint me donner ſa foi, & nous fûmes mariés avec les cérémonies de l'égliſe. Ma bonté, ou plutôt, mon aveuglement ne me permit pas même de m'informer quels étoient ſon bien & ſa famille. Il vivoit à mes dépens, & je ne croyois pas acheter ma ſatisfaction trop cher. Elle dura quinze jours. Un dimanche, que j'étois allée à la meſſe, il profita de mon abſence pour enlever mon argent & mes bijoux; de ſorte que je me trouvai, à mon retour, dépouillée de tout, juſqu'à mes habits. Ma ſervante avoit été de concert avec lui. Ils avoient pris la fuite enſemble. Je tombai évanouie, à la vue de mes pertes; & je demeurai ſi long-tems dans cet état,

que c'eſt un miracle que j'en ſois revenue. Il étoit preſque nuit, lorſque je recouvrai la connoiſſance. L'état où je me voyois réduite étoit ſi déſeſpérant, que je n'avois plus d'autre parti que de me donner la mort. Je répandois un ruiſſeau de larmes, en pouſſant des cris & des ſoupirs. Le bruit que je faiſois attira dans ma chambre un étranger, qui deſcendoit d'une chambre plus haute, où il étoit venu pour quelques affaires. Ma porte étoit entr'ouverte; il entra : Je ſerois ravi, Madame, me dit-il, d'être capable de vous rendre ſervice dans l'excès de triſteſſe où vous êtes. Je lui racontai mon infortune. Il en parut touché. Comme je lui avois dit qu'on m'avoit enlevé juſqu'au dernier ſou, il eut la généroſité de m'offrir quelqu'argent, que la néceſſité m'obligea d'accepter. Il fit plus; il prit ſoin de me faire apporter à ſouper, & il me tint compagnie pendant toute la ſoirée. En me quittant, il me demanda la permiſſion de revenir le lendemain. Je regardai cette rencontre, comme le plus grand bonheur qui pût m'arriver dans une conjoncture ſi triſte. Je le revis, le lendemain, ſuivant ſa promeſſe. Il me fit un préſent plus conſidérable que la veille, & il m'aſſura que je ne manquerois de rien, tant que je voudrois conſentir à recevoir quelque choſe de lui. Ses viſites & ſes libéralités ne ſe relâchèrent point.

Il me fit entendre à la fin qu'il me trouvoit aimable, & que ſes ſoins n'étoient pas tout-à-fait déſintéreſſés. Je conſultai mon cœur. Il me ſembloit qu'après deux trahiſons, auſſi noires que celles que j'avois éprouvées, je ne devois plus prendre de confiance aux ſermens des hommes. Qu'eſt-ce qui pouvoit déſormais me répondre de leur fidélité ? J'avois été trompée par deux perſonnes, dont j'avois été idolâtre. Pouvois-je attendre plus de ſincérité & de conſtance de ceux qui me ſeroient indifférens ? Car je ne me ſentois plus de diſpoſition à aimer, & je me croyois guérie, pour toute ma vie, de cette funeſte paſſion. Mon nouvel amant ne ſe rebuta point, quoique je lui découvriſſe ingénument le ſujet de ma froideur. Il m'en aima davantage, parce qu'il vit que je n'étois pas encore capable de tromper. Il continua de me preſſer par ſes aſſiduités & ſes careſſes, mais encore plus efficacement par ſes libéralités. Il m'aime ſincérement, diſois-je en moi-même ; il n'y a que l'amour qui puiſſe le rendre ſi conſtant & ſi libéral. Je n'ai rien à riſquer, puiſqu'il ne me reſte plus rien à perdre. Engageons-nous pour la troiſième fois. Je parvins ainſi peu-à-peu à l'aimer ; & je m'applaudiſſois d'autant plus de ce nouvel amour, qu'il me ſembloit que c'étoit de ma part un engagement de raiſon, qui ne ſeroit pas ſujet par con-

ſéquent aux funeſtes ſuites d'un tranſport aveugle & déréglé. Je ne tardai pas long-tems à me rendre, après ces réflexions. Je trouvai, dans mon amant, toute la tendreſſe & la complaiſance qu'une femme peut deſirer pour être heureuſe. Nous paſsâmes dans cette union environ trois ſemaines, à la fin deſquelles il me propoſa de faire un voyage en province, pour aller mettre ordre à quelques affaires de famille. Je fus la première à lui demander, ſi ſes parens me verroient de bon œil avec lui. Il me dit qu'il étoit le maître de ſa conduite. Ma délicateſſe, ſur ſa réputation, parut lui plaire. Je me croyois donc la mieux aimée de toutes les femmes. Nous partîmes pour ſa ville natale. Nous y demeurâmes quelques jours. Il paroiſſoit impatient de retourner à Paris. Je ne l'étois pas moins. Nous en reprîmes la route, comptant d'y arriver après une abſence d'environ quinze jours. Perfides hommes! s'écria la ſcélérate; que ne puis-je en éteindre toute la race! Le troiſième jour de notre marche, étant à dix lieues de Paris, nous nous arrêtâmes, le ſoir, avec les marques de notre affection ordinaire. Je paſſai toute la nuit dans un profond ſommeil. Le matin, m'étant éveillée vers les neuf heures, je ne ſentis point mon amant à mon côté. Je me figurai que me voyant dormir tranquillement, il étoit allé faire préparer notre

notre chaiſe, afin qu'elle fût prête à mon réveil. Je me levai, je le fis appeler; on m'apprit qu'il étoit parti trois ou quatre heures auparavant. Parti! m'écriai-je. Oui, Madame, il eſt parti dans la chaiſe, & il nous a dit que vous aviez deſſein de paſſer ici quelques jours. J'étois ſans un ſou. Il avoit emporté la malle même où étoient mes habits. Il eſt vrai qu'ils me venoient de lui; mais enfin c'étoient mes habits. L'unique grace, qu'il m'eût faite, avoit été de payer la dépenſe de l'auberge. O ciel! continua-t-elle, une femme ne ſauroit mourir de rage, puiſque j'eus la force de réſiſter à la mienne. Ce fut alors que je ſouhaitai que tous les hommes enſemble n'euſſent qu'une vie, & que j'euſſe le pouvoir de la leur arracher avec mes dents & mes ongles. Je mordois mes propres bras de déſeſpoir. Je quittai l'hôtellerie comme une furieuſe, & je me mis à pied à la pourſuite de mon perfide, ſans conſidérer que je n'avois nul eſpoir de le rejoindre. Je marchai, cinq ou ſix lieues, avec une action qui m'empêchoit de ſentir ma laſſitude. Mais une traite ſi longue épuiſa tout d'un coup mes forces. Je fus obligée de m'aſſeoir, à l'entrée d'une forêt. Je m'écartai de quelques pas du chemin, pour me cacher aux yeux des paſſans. Là, je maudis tout le genre humain, & je fis des imprécations contre les hommes depuis Adam juſqu'à nous.

J'invoquai la mort. Je livrai mon traître à toutes les furies ; enfin je m'abandonnai aux cris & aux larmes avec une violence qui acheva de m'affoiblir, & qui me mit hors d'état de continuer mon chemin. La nuit prit la place du jour. Je crus qu'il me ſeroit impoſſible de gagner un lieu, qui pût me ſervir de retraite. Tandis que j'étois dans cette inquiétude, & que l'obſcurité la redoubloit, j'entendis le bruit de quelques paſſans. Je me traînai vers eux, pour leur demander du ſecours, ou pour les prier du moins de me ſervir de guides. C'étoit-là que je devois trouver la conſommation de mon mauvais ſort. Ces paſſans étoient des voleurs attroupés, qui cherchoient leur proie. Ils me reçurent néanmoins fort humainement. Mais je compris en un moment, par leurs diſcours, dans quelles mains j'étois tombée. Dois-je vous le confeſſer ? ajouta notre hiſtorienne, je ne regardai point cette aventure comme un malheur. Dans la fureur qui me faiſoit ſouhaiter du mal à tous les hommes, je me vis ſans regret au milieu de douze perſonnes, dont la profeſſion étoit de nuire au genre humain. Je les trouvai plus ouverts & plus ſincères, que les perfides qui m'avoient trompée : ils tirèrent de leur ſac quelque partie de leurs proviſions, qu'ils me firent prendre avec beaucoup de douceur. Je fus préſente, dès cette première nuit, au dé-

pouillement de pluſieurs voyageurs ; & loin d'en être effrayée, je n'aurois pas été fâchée qu'ils leur euſſent ôté même la vie, tant ma haine contre les hommes étoit déja endurcie. Lorſque l'heure fut venue de quitter le grand chemin, ils me conduiſirent, avec eux, dans la plus épaiſſe partie de la forêt où étoit leur cabane. S'ils n'y avoient pas toutes les commodités de la vie, ils ne manquoient pas non plus du néceſſaire. On alluma des lampes, pour ſe reconnoître à la lumière. Tandis que la curioſité les portoit à conſidérer de près mon viſage, j'apperçus parmi eux le ſecond de mes infidelles; je veux dire celui qui m'avoit épouſée dans les formes, & qui s'étoit ſauvé de Paris avec ma ſervante. Mes tranſports, qui n'étoient pas encore éteints, ſe rallumèrent à cette vue plus furieuſement que jamais. Je ſautai ſur une bayonnette, & je l'enfonçai quatre ou cinq fois dans ſon cœur, avant qu'il eût pu prévoir le coup. Traître ! lui dis-je en le frappant, puiſſent tous ceux qui te reſſemblent être exterminés encore plus cruellement. Tous ſes compagnons ſe regardèrent avec admiration, en s'écartant de moi, pour attendre la fin de cette tragédie. Je jetai la bayonnette à terre. Meſſieurs, leurs dis-je, je viens de délivrer la terre & vous, du plus lâche de tous les hommes. J'ai fait ce que vous auriez dû faire

vous-mêmes, ſi vous aviez connu ſes crimes comme moi. Là-deſſus je leur racontai le tour cruel qu'il m'avoit joué, & de peur qu'ils ne ſe défiaſſent d'une femme, qui devoit leur paroître ſans doute aſſez réſolue, je les aſſurai que depuis quatre heures que j'étois avec eux, je les eſtimois déja plus que tous les hommes enſemble, & que je conſentois de bon cœur à paſſer ma vie parmi eux. L'accord fut ſcellé de part & d'autre. Il y a trois mois que je ſuis dans leur compagnie, & je puis me flatter d'avoir ſu m'attirer quelque conſidération de toute la bande. Ce n'eſt pas tout d'un coup, que je me ſuis miſe à exercer auſſi le métier. Je demeurai les premières ſemaines, ſeule dans la cabanne, pendant qu'ils alloient à la petite guerre ; & mon occupation étoit de préparer le ſouper pour leur retour. Mais la haine contre les hommes, qui ne me donnoit point de relâche, & les diſcours qu'ils tenoient en ma préſence, m'enflammèrent tellement, que je leur propoſai de m'aſſocier à leurs entrepriſes. Je devins aguerrie, en moins de tems qu'ils ne ſe l'imaginoient. Mes eſſais me firent honneur ; & j'ai tenu depuis, un des premiers rangs dans la bande, par ma hardieſſe & par le ſuccès qui m'a toujours accompagnée. Tous les hommes, que j'ai tués, ſont autant de victimes que j'ai ſacrifiées à ma fureur, plutôt

qu'à mon avarice & à l'envie de m'enrichir. Voilà, Meſſieurs, ajouta cette malheureuſe, l'hiſtoire que vous avez voulu entendre. J'ai toujours fort bien prévu que notre troupe ſeroit diſſipée, ou ſaiſie à la fin par la maréchauſſée, & que nous aurions le ſort commun des voleurs. J'avoue que cette penſée m'a quelquefois effrayée. C'eſt un bonheur pour moi d'être tombée dans vos mains, puiſque vous m'avez promis de mettre ma vie en ſûreté; & la plus grande marque que je puiſſe vous donner de ma reconnoiſſance, nous dit cette effrontée en finiſſant, c'eſt de vous remettre mes armes. Elle tira en même-tems de ſes poches, deux petits piſtolets, & un large poignard des plis de ſa juppe. Je frémis en les voyant, de l'imprudence que j'avois eue de ne pas les lui ôter, avant qu'elle eût commencé ſon récit; car il lui auroit été facile aſſurément d'en uſer contre nous, pendant que nous lui prêtions notre attention. Etant arrivés à Paris, j'envoyai chercher un des directeurs de la Salpetrière, à qui j'appris ſon hiſtoire, après lui avoir fait promettre de ne ſe ſervir de cette connoiſſance, que comme d'une bonne raiſon pour la tenir enfermée le reſte de ſes jours. Nous fûmes ainſi délivrés d'elle, & nous nous rendîmes ſans obſtacle à l'abbaye de.....

Je puis commencer à compter de ce jour, le tems de mon repos & de la paix de mon cœur.

S'il m'eſt encore arrivé d'avoir quelque léger ſujet de trouble, c'eſt la délicateſſe de l'amitié, ou la tendreſſe du ſang, qui l'a fait naître. Le ciel, content des épreuves auxquelles il m'a mis ſi long-tems, a épargné ma foibleſſe ces dernières années; il m'a traité comme un vieillard épuiſé de forces, qui n'eſt plus propre au combat, & à qui ſes ſeuls deſirs tiennent lieu déſormais de mérite pour ſe préſenter à la récompenſe. C'en eſt un bien foible, ſans doute, aux yeux d'un maître redoutable, qui a droit d'exiger tant de ſes ſerviteurs? mais ſa miſéricorde eſt le fond conſolant de mes eſpérances. Il ne m'a pas conſervé ſi long-tems pour me perdre. Il ne m'a point fait ſentir ſi vivement qu'il eſt le ſeul bien de mon cœur, pour me priver un jour de ce qu'il m'a fait aimer, & pour m'éloigner de ſa préſence, après me l'avoir fait regarder comme ma ſeule félicité.

Soit par un effet de la diſpoſition de mon eſprit, ſoit réellement par la ſituation naturelle du lieu, l'abbaye de..... me paroît le plus charmant ſéjour du monde. Les bâtimens en ſont magnifiques. Les jardins y répondent par leur beauté & leur étendue. L'art n'y a rien épargné pour orner la nature. On y trouve des bois, des fontaines; & preſque dans toutes les ſaiſons, des fleurs & de la verdure. J'ai toujours aimé

ces ornemens ſimples de la terre, qui ſont pour ainſi dire, les reſtes de notre première innocence. Je trouve une douceur infinie à les cultiver de mes propres mains. La première choſe, dont je m'occupai en arrivant, fut à faire un partage de toutes les heures du jour, pour me tenir continuellement éloigné de l'oiſiveté. La lecture, la converſation, & la promenade ſont les chefs principaux de mes occupations. Je ne me fais pas un ſimple amuſement de la lecture. Je lis, pour m'inſtruire ou pour m'édifier. Je me ſers des nouvelles lumières que je m'efforce d'acquérir, pour étendre & perfectionner les idées que j'ai toujours eues de la vertu & de l'honneur. Mes ſentimens s'échauffent à cette vue ; mon cœur s'attache plus que jamais au devoir, & mon eſprit ne ſe laſſe point de le ſoutenir par de continuelles réflexions, qui le fortifient en multipliant ſes motifs. Les ſciences humaines ne flattent plus mon goût. Si elles produiſent quelques fruits, l'âge ne me permet plus de les recueillir. C'eſt être oiſif, que de s'occuper d'un travail inutile. Je me renferme dans les connoiſſances de la religion & de la morale, qui ſont à préſent les ſeules de mon reſſort, & qui ſont ſans doute les plus ſolides, puiſque l'utilité en dure éternellement.

Pour la converſation, je ne m'en procure

guère d'autre, que celles des ſolitaires avec leſquels je demeure. Quoique la plupart n'aient que des lumières bornées, ils ont le ſens droit. La ſolitude les rend ſérieux & attentifs. Ils ne ſont point diſtraits par les objets des paſſions. Leur raiſon profite du ſilence de leur imagination. S'ils ne ſont point capables d'une converſation fine & délicate, ils raiſonnent juſte & ils penſent ſolidement.

La promenade fait ma troiſième occupation. Je marche, en conſidérant les ouvrages de la nature, & j'admire leur variété. J'aide, par mes ſoins, à la naiſſance & à l'accroiſſement de quelques fleurs & de quelques fruits, dont j'ai pris la direction. Je promène mes regards ſur le payſage tranquille qui m'environne. Je meſure des yeux la diſtance du ciel à la terre; & je gémis quelquefois de la peſanteur qui m'empêche de m'élever à cette région de félicité. Le reſte de mon tems eſt occupé par la prière. Je pris cet ordre de vie dès que le marquis, mon gendre, m'eut quitté pour retourner à ſa terre, & j'eſpère le ſuivre fidellement juſqu'à ma dernière heure. Quelques mois ſe paſsèrent, ſans que j'entendiſſe parler du marquis mon élève, & de ma nièce Nadine. J'interprétai avantageuſement ce ſilence, dans l'un & dans l'autre. Ils ſont tranquilles, diſois-je; l'abſence a produit ſon effet ordinaire

Cependant, un jour que j'étois à travailler paiſiblement dans mon petit jardin, je fus extrêmement ſurpris d'y voir entrer le marquis. Il m'embraſſa avec tranſport. Je le conduiſis à mon appartement, & je lui demandai ſi c'étoit un reſte d'amitié & de ſouvenir, qui m'attiroit l'honneur de ſa viſite. Il ne me diſſimula point qu'avec le plaiſir de me voir, il avoit été amené par l'eſpérance d'apprendre de moi dans quel lieu ma nièce s'étoit retirée. Je ne doute point, me dit-il, qu'elle ne ſoit retournée dans quelque couvent; mais je vous avoue, ajouta-t-il, que lui ayant écrit pluſieurs fois chez madame votre fille, où je la croyois toujours, je m'étois flatté du moins, que quelque part qu'elle fût, on lui feroit tenir mes lettres. Elle ne les a pas reçues aſſurément, puiſque je n'en ai point eu de réponſe. Je voudrois ſavoir quel droit madame la marquiſe croit avoir ſur des lettres qui viennent de moi, & qui ne ſont pas pour elle. Comme il me paroiſſoit un peu irrité, je lui répondis doucement, qu'il accuſoit ma fille, peut-être mal-à-propos; & qu'il pouvoit être vrai, ou qu'elle n'eût pas reçu ſes lettres, ou que les ayant reçues, elle les eût envoyées à Nadine, qui n'avoit pas jugé que la bienſéance lui permît d'y répondre. Non, non, reprit-il; j'ai paſſé chez madame votre fille, & non-ſeulement elle a

confeſſé qu'elle a reçu mes lettres ; mais elle me les a rendues ſans les avoir ouvertes. De quoi vous plaignez-vous donc, lui dis-je ? Si vous ne trouvez pas, répondit-il, que j'aie eu lieu de me plaindre, c'eſt ſans doute que vous me condamnez ; & dans cette ſuppoſition, je n'ai pas un mot à répliquer. Mais pourquoi me trouveriez-vous coupable pour avoir écrit à votre nièce, puiſque vous n'ignorez pas les promeſſes que je lui ai faites, & que je ne perdrai jamais la volonté de les exécuter ? Je ne laiſſai pas d'être un peu embarraſſé à lui trouver une bonne réponſe. Mais.... lui dis-je en héſitant un peu, vous ſavez bien que ces ſortes de promeſſes, qui marquent à la vérité beaucoup de bonté de votre part, ne changent rien à la ſituation de ma nièce, & qu'elle n'en eſt pas plus autoriſée à entretenir un commerce de lettres, qui ne convient peut-être pas à une perſonne ſage & retenue. Vous ne me l'avez pourtant pas interdit, reprit-il encore d'un air affligé, lorſque je vous en ai demandé la permiſſion à vous-même. Il eſt vrai, répliquai-je, que je ne m'expliquai alors que par mon ſilence ; mais c'eſt que mon amitié me faiſoit craindre de vous cauſer du chagrin. Je vois donc trop bien, ajouta-t-il, que non-ſeulement vous m'ôterez la ſatisfaction d'écrire, mais que vous ne m'accorderez pas même celle de ſavoir où Nadine s'eſt retirée. Je lui dis froi-

dement qu'elle pouvoit avoir changé de demeure, depuis que j'étois dans cette abbaye, & que je pouvois l'aſſurer, qu'il y avoit trois mois que je n'avois point reçu de ſes nouvelles. Il me tourna bruſquement le dos à cette réponſe, & il ſortit malgré moi, en me répétant pluſieurs fois que je me jouois encore de ſa crédulité ; mais qu'il ſauroit bien la retrouver, fût-elle enfermée au fond d'un cachot par ma dureté. Il remonta à cheval dans l'inſtant ; & toutes mes prières ne purent l'arrêter.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence qu'il découvrît le lieu où ma nièce étoit, j'écrivis à ma fille, pour la prier de ſe rendre à ſon abbaye, & de recommander plus que jamais à l'abbeſſe d'être exacte ſur le ſecret. J'étois bien-aiſe d'ailleurs qu'elle vît Nadine, & qu'elle pût m'apprendre de ſes nouvelles. Ma fille fit ce voyage auſſitôt. Elle vint me voir moi-même à ſon retour, & j'eus lieu d'être content de ſa relation. Nadine commençoit à goûter ſa retraite. Elle ne ſoupiroit plus. Ses pleurs étoient taris. Elle parloit encore du marquis ; mais ſa paſſion ſe changeoit peu-à-peu en une tendre amitié. En un mot, ſi elle étoit entrée dans le cloître par déſeſpoir, il y avoit ſujet d'eſpérer que l'inclination pourroit l'y retenir. Je bénis le ciel de ce changement, ſur-tout lorſque ma fille ajouta, qu'elle étoit une des plus ferventes novices, & que l'abbeſſe ne ceſſoit point de ſe

louer de ſon zèle & de ſa piété. Je reçus, peu de tems après, une lettre d'elle. La douceur de ſon ſtyle acheva de me perſuader que ſon cœur n'avoit pas perdu la paix ſans reſſource. Elle paroiſſoit déſirer avec ardeur le tems de ſe lier par des vœux. Elle parloit de ſes agitations, comme d'une choſe qu'elle commençoit à voir dans l'éloignement. Elle faiſoit l'éloge des douceurs d'une vie tranquille & ſolitaire ; enfin, j'apperçus dans ſa lettre tous les ſymptômes d'une guériſon commencée, que le tems achèveroit de perfectionner. Je lui fis une longue réponſe, pour fortifier de ſi heureuſes diſpoſitions. La paix de mon propre cœur en fut ſenſiblement augmentée. Il n'y avoit que le marquis, dont le ſouvenir me causât encore quelque amertume. Il m'étoit toujours cher, & ſon bonheur étoit la ſeule choſe qui manquât à la perfection du mien.

Il revint à l'abbaye, environ deux mois après ſa dernière viſite. Quoiqu'il dût me connoître aſſez, pour être aſſuré que je ne conſervois aucun reſſentiment de la manière dont il m'avoit quitté la dernière fois qu'il m'avoit vu, il m'aborda de l'air d'une perſonne qui a quelque choſe à ſe reprocher. Il me fit des excuſes, de la chaleur avec laquelle il m'avoit parlé. Je ne les écoutai, que pour admirer la bonté de ſon cœur. Il fallut s'entretenir auſſitôt de Nadine. Il m'apprit triſtement qu'il avoit

envoyé dans la plupart des couvens du royaume, & que tous ſes ſoins n'avoient eu nul ſuccès. Comme il me paroiſſoit exceſſivement affligé, & que ſon but étoit ſans doute d'exciter ma compaſſion, qu'il connoiſſoit facile à émouvoir, je lui dis que j'allois lui rendre un ſervice auquel il ne s'attendoit pas.

Que feriez-vous, continuai-je, ſi Nadine vous étoit infidelle ? Il me répondit, qu'il mourroit de douleur, ou peut-être de ſa propre main. Mais, ajouta-t-il, il eſt impoſſible qu'elle le ſoit. Que penſeriez-vous, repris-je, ſi ſans être infidelle, c'eſt-à-dire ſi continuant de vous aimer toujours avec beaucoup de tendreſſe, elle renonçoit à l'eſpérance que vous lui avez donnée d'être à vous ? Je dirois.... mais je ne dirois rien, repartit-il en s'interrompant, car vous m'annoncez des choſes impoſſibles. Je ſuis sûr qu'elle m'aime, & qu'elle eſt convaincue que je l'adore. Elle ne voudroit pas me déſeſpérer, comme elle ſait bien qu'elle le feroit en m'abandonnant. Permettez, lui dis-je, que je m'explique davantage. Ma nièce vous aime tendrement ſans doute. Elle ſeroit la plus ingrate de toutes les femmes, ſi après tant de témoignages de votre ſincère affection & de votre conſtance, elle n'avoit pas pour vous le juſte retour qu'elle vous doit. Mais elle a reconnu que ſon amour produit le même effet par rapport à vous, que feroit la haine d'un autre. Il trouble

votre repos, il dérange votre fortune, il vous fait oublier l'élévation pour laquelle vous êtes né, il vous écarte de la ſoumiſſion que vous devez à votre père. Elle a été effrayée de ſe trouver la cauſe de tant de déſordres; & par un effort même d'amour, elle a pris la réſolution de ſacrifier ſa tendreſſe à vos intérêts. De quoi pouvez-vous l'accuſer? Je regarde ſon procédé comme un exemple admirable de généroſité, qui doit lui attirer éternellement votre eſtime. On voit aſſez de gens qui font violence à leur cœur, quand ils s'apperçoivent que leurs paſſions nuiſent à leur fortune; mais où en trouve-t-on, qui ſacrifient leur fortune & leur paſſion tout enſemble aux intérêts de l'objet qu'ils aiment? Ce déſintéreſſement eſt ſi étrange, que je le regarde comme un prodige, dans une jeune perſonne de l'âge de ma nièce. Si je vous diſois encore qu'elle ne ſe borne point-là; qu'elle veut vous remettre dans toute la liberté dont vous pourriez croire que vos promeſſes & vos ſermens vous ont privé, & que pour vous rendre ce ſervice, elle ſacrifie la ſienne, ne conviendriez-vous pas que c'eſt peut-être le dernier effort du cœur humain, un effort qui ne paroîtroit pas vraiſemblable dans un roman? Voilà néanmoins, mon cher marquis, ce que ma nièce a fait pour vous. Liſez la lettre qu'elle m'écrit, ajoutai-je en lui préſentant la lettre de Na-

dine. Vous verrez à qui cette chère enfant s'immole, & vous jugerez s'il eſt vrai qu'elle vous aime.

Il lut la lettre. Il me la rendit ſans parler; & il ſe jeta ſur une chaiſe, en levant les mains & les yeux au ciel avec un mouvement extraordinaire. Les pleurs coulèrent en un moment de ſes yeux, ſans qu'il ſongeât à les eſſuyer. Je m'aſſis près de lui. Vous devriez donner ces larmes, lui dis-je, à l'eſtime & à l'admiration plutôt qu'à la douleur. Je n'oſe ajouter que la joie même devroit y avoir quelque part. Cependant il y a peu de perſonnes qui n'en reſſentiſſent de cette ſeule penſée, que leur mérite, ou leur bonheur, a fait naître une des plus belles & des plus généreuſes paſſions qui furent jamais. C'eſt un plaiſir que les richeſſes & la grandeur ne donnent point; un plaiſir de la nature, qui n'eſt attaché à nulle condition, & qui eſt unique en quelque ſorte, en ce qu'il part d'une cauſe qui n'eſt propre qu'à lui. On me ſert par intérêt, on me loue par flatterie, on me careſſe par artifice; mais pour l'amour, il n'eſt accordé qu'à moi: le ſeul motif qu'on puiſſe avoir de m'aimer, eſt que je ſuis aimable. En vain voudroit-on déguiſer une paſſion réelle, ou contrefaire une paſſion ſincère. Mille marques trahiſſent le cœur. En fait d'amour & de haine, il y a des preuves qui ne ſont point équivoques. Je tâchois ainſi de colorer

& d'aſſoupir le déſeſpoir du marquis, par des raiſonnemens vagues, mais flatteurs. Il les écoutoit, ſans me répondre. Il s'occupoit ſans doute des réſolutions qu'il avoit à prendre. Savez-vous, mon cher marquis, ajoutai-je, le parti qui vous reſte à ſuivre ? C'eſt de tirer, s'il eſt poſſible, aſſez de force de l'exemple de ma nièce, pour retrancher de votre paſſion ce qu'elle a de douloureux pour vous-même. Vous retrouverez par-là votre repos, & vous ſatisferez toujours votre cœur, en y conſervant pour ma nièce la tendreſſe & l'eſtime que vous croyez qu'elle mérite. Quand vous ſerez dans cette ſituation, je ne ferai plus difficulté de vous conduire moi-même au lieu de ſa retraite, & de vous procurer, à l'un & à l'autre, la ſatisfaction de vous voir & de vous entretenir avec innocence. Vous l'aimerez comme votre ſœur. Elle vous recevra avec l'affection qu'on a pour un frère ; & moi que vous avez appelé quelquefois votre père, & qui regarde Nadine comme ma fille, j'entrerai dans vos ſentimens, je partagerai vos innocentes careſſes : nous ſerons ainſi l'image de la plus pure & de la plus parfaite union, dont trois cœurs ſoient capables.

Je fus la dupe du marquis dans cette occaſion. Je ne fis point attention, en lui laiſſant lire la lettre de ma nièce, que le lieu de ſa demeure étoit marqué avec la date. Il jeta les yeux deſſus, &

& il n'eut garde de l'oublier. Après avoir écouté long-tems mes discours avec beaucoup de patience, & sans autre marque d'émotion que ses larmes, il me quitta honnêtement. Je lui demandai s'il retournoit à Paris. Il me répondit ambigument qu'il passeroit quelque tems dans la province ; mais ce ne fut pas dans celle que je m'imaginois. Il alla droit au château, que son père avoit à quelques lieues de l'abbaye. Il ne s'y arrêta que pour prendre avec lui quelques valets, & il se rendit delà directement à C..... où est le couvent de ma nièce. Avant que de demander à lui parler, il lui écrivit une longue lettre, pour la préparer à sa visite. Il ignoroit que c'est la coutume des couvens, que la supérieure ouvre & lit les lettres qui sont adressées à ses religieuses. L'abbesse ouvrit donc la sienne, qu'il avoit envoyée par un de ses gens, & elle se trouva dans un extrême embarras après cette lecture. Comme le marquis y parloit de la visite qu'il devoit faire le même jour à ma nièce, elle ne savoit si elle devoit le refuser ou l'admettre ; l'un offensoit le marquis, qui portoit un nom à mériter du respect, & l'autre exposoit beaucoup sa jeune novice. Cependant le laquais attendoit la réponse. Elle se détermina à lui faire dire, que si son maître prenoit la peine de venir au couvent, il y seroit vu avec beaucoup de satisfaction. Le marquis ne tarda pas un moment à s'y

rendre, & il prit cette réponſe, pour une marque de l'affection de Nadine. Il fut ſurpris néanmoins, en entrant dans le parloir, de ſe voir attendu à la grille par un viſage inconnu. C'étoit l'abbeſſe même. Elle lui témoigna de la reconnoiſſance, pour l'honneur qu'il lui faiſoit de venir dans l'abbaye ; & pendant quelque tems elle ne l'entretint que de choſes indifférentes, ſans oſer lui parler la première de ma nièce. Il n'eut pas la patience d'eſſuyer long-tems un ſi fâcheux entretien. Il demanda s'il ne lui ſeroit pas permis de voir Nadine. L'abbeſſe employa toute ſon induſtrie, pour lui faire entendre honnêtement, que ce n'étoit pas la coutume des maiſons religieuſes, que les étrangers y entretinſſent les novices à la grille. Comment, novice ! s'écria le marquis. L'abbeſſe m'a raconté depuis, qu'il fut prêt à s'évanouir à cette nouvelle. Il laiſſa échapper mille plaintes contre la rigueur de ſon ſort & l'infidélité de ma nièce. Il ſe leva de ſa chaiſe ; il ſe promena à grands pas dans la ſalle ; il s'aſſit & ſe leva encore, en pleurant & en gémiſſant ; de ſorte que l'abbeſſe, qui avoit le cœur ſenſible, comme l'ont toutes les religieuſes, ſe trouva extraordinairement attendrie. Enfin, il revint à elle, & il la conjura de la manière la plus preſſante de lui faire voir Nadine ; fut-ce en ſa préſence, ne fut-ce que pour un moment.

Elle ne crut pas qu'il lui fût permis de le refuſer. Elle la fit appeler.

Ma nièce ne s'attendoit nullement à cette viſite. Son étonnement fut ſi grand, à la vue du marquis, qu'elle jeta un cri perçant à la porte, ſans avoir la force d'avancer. L'abbeſſe fut obligée de l'aller prendre elle-même, & de l'amener à la grille par la main. Le jeune marquis fut ſi touchant, dans ſes plaintes & dans ſes reproches, qu'il fit verſer des larmes même à l'abbeſſe. Nadine l'écouta avec modeſtie. Ses réponſes furent ſages & tendres. Elle lui raconta naturellement, par quels motifs elle s'étoit déterminée à la vie religieuſe. Elle le remercia de l'affection dont il l'avoit honorée. Elle le pria même de la conſerver, autant que ſon propre repos & l'état qu'elle avoit embraſſé pouvoient le permettre, & elle lui proteſta qu'il n'y auroit jamais de diminution dans la ſienne. Cette courageuſe femme ſe fit violence, dans ce moment, juſqu'à ne point laiſſer échapper une larme ; de ſorte que celle qui cauſoit tant de pleurs, étoit la ſeule qui n'en répandît point. Leur converſation dura près d'une heure. Le marquis ne ſe poſſédoit point, lorſqu'elle voulut ſe retirer. Il la pria de ſouffrir du moins ſes viſites. Elle s'excuſa ſur les obligations de ſa règle, & elle lui dit que c'étoit un plaiſir dont elle ſe priveroit juſqu'au tems de ſon engagement, où

elle ſeroit charmée de le voir aſſiſter. Il ne put rien obtenir d'elle au-delà de ces dernières paroles, & d'une promeſſe générale de l'aimer & de l'eſtimer toute ſa vie.

L'abbeſſe m'a dit que les larmes, que ſa novice avoit eu le courage de retenir, coulèrent en abondance après le départ du marquis. Elle paſſa trois ou quatre jours ſans voir perſonne, juſqu'à ce que la force de ſon ame & le ſecours du ciel lui firent reprendre peu-à-peu les apparences de la tranquillité. Je ne ſais ce que devint le marquis, pendant ſix ſemaines. Je ne le revis dans ma ſolitude, qu'après ce long terme. J'avois été informé de la viſite qu'il avoit rendue à ma nièce. Ce fut la première choſe dont il me parla lui-même. Il me parut que ſes peines étoient beaucoup diminuées, & qu'il s'exprimoit plus tranquillement ſur la perte de ſes eſpérances. Je commençai à me promettre de le voir aſſez remis avant la fin de l'année, pour le prier d'aſſiſter avec moi à la profeſſion de Nadine, où il me dit qu'elle l'avoit invité. Ses reproches ne tomboient plus ſur elle. Il admiroit au contraire la grandeur de ſon courage, & il ne parloit qu'avec raviſſement de la délicateſſe & du déſintéreſſement de ſon amour. Mais il ſe plaignoit amèrement de la rigueur du ciel, qui l'obligeoit de renoncer à la poſſeſſion d'un tel cœur, après avoir été aſſez heureux pour

en avoit obtenu toute la tendreſſe. Il parloit de ſa naiſſance & de ſon rang, avec un mépris qui l'eût élevé à la perfection du chriſtianiſme, s'il étoit venu d'une plus belle cauſe. Pour ce qui regardoit la liberté que Nadine prétendoit lui rendre, il proteſtoit qu'il ne vouloit point la reprendre, ou qu'il n'en uſeroit jamais ; qu'il ſeroit occupé de ſa paſſion toute ſa vie ; qu'il en paſſeroit la plus grande partie, dans le lieu où elle faiſoit ſa demeure ; qu'il jouiroit du moins de la ſatisfaction de la voir ; & que n'ayant plus à eſpérer d'autre bien, il y borneroit tous ſes plaiſirs & tous ſes deſirs. J'entrai dans tous ſes ſentimens. Il retourna au château de monſieur le duc, d'où il ne ſortit, pendant pluſieurs mois, que pour me venir voir trois fois chaque ſemaine. Il employoit le reſte du tems à l'étude, ou à la chaſſe dans le parc. J'allois le viſiter auſſi de tems en tems. Nadine revenoit dans tous nos entretiens. Quelquefois il s'attendriſſoit juſqu'aux larmes, en parlant d'elle ; quelquefois il paroiſſoit plus ferme : mais je voyois que cette image étoit toujours dominante au fond de ſon cœur ; & je travaillois moins à l'effacer, qu'à lui faire prendre l'habitude de l'y porter ſans trouble & ſans douleur.

Enfin, le tems arriva auquel le ſacrifice devoit ſe conſommer. Il s'en étoit informé trop ſou-

vent, pour l'ignorer. Je reçus une lettre de l'abbeſſe, par laquelle elle m'en donnoit avis, & elle me prioit au nom de ma nièce d'y aſſiſter avec ma famille. Je la fis voir au marquis. J'irai, me dit-il avec un grand ſoupir, j'irai, n'en doutez pas; heureux ſi je puis laiſſer la vie au pied du même autel, où elle va ſe ſacrifier! Mon gendre & ma fille m'étant venus prendre dans leur carroſſe, il s'y mit avec nous. Le ſien ne laiſſa pas de nous accompagner, avec une ſuite convenable. Etant arrivé à C..... je voulus voir ma nièce avant le jour de la cérémonie; & je ne pus réſiſter à la prière que me fit le marquis, de l'y mener avec moi. Cette chère victime parut à la grille, dans un ajuſtement où je ne l'avois point encore vue. Je fus ébloui de ſes charmes. Jamais elle ne m'avoit paru plus aimable, que ſous cette triſte livrée de mort & de pénitence. Le repos de la ſolitude donne au teint des religieuſes une fraîcheur & un air d'embonpoint, dont tout l'art des dames ne ſauroit approcher dans le monde. Elle fut ſurpriſe de voir le marquis avec moi; car, quoiqu'elle eût ſouhaité qu'il fût préſent à ſa profeſſion, elle n'avoit oſé lui écrire, ni me propoſer de le faire pour elle. Je lui dis: Vous êtes donc à la veille, ma chère nièce, de ce grand jour qui va vous ſéparer éternellement du monde! Rien n'eſt donc capable

d'ébranler vos réſolutions ! Elle me répondit que la cérémonie, qu'elle alloit faire, n'étoit qu'un renouvellement extérieur de ce qui étoit conclu depuis un an dans ſon cœur. Il eſt encore tems néanmoins, repris-je, de vous défaire de vos liens, s'ils peuvent vous devenir incommodes. Examinez de nouveau le fond de votre ame. Conſultez vos forces. Songez que le ciel n'accepte que les offrandes volontaires. L'offrande eſt faite, répliqua-t-elle d'un ton ferme ; & s'il ſuffit qu'elle ſoit volontaire pour être acceptée, je ne doute point que le ciel n'ait reçu la mienne avec miſéricorde. Le marquis nous écoutoit, ſans oſer lever les yeux ſur elle. Cependant il trouva quelque choſe de ſi dur pour lui dans ces derniers mots, qu'il ne put s'empêcher de l'interrompre avec un ſoupir : Ah ! Madame, lui dit il, eſt-il poſſible que l'état où vous me réduiſez, ne vous cauſe pas le moindre regret ! Vous m'ôtez donc la ſeule conſolation qui pourroit flatter une exceſſive douleur, & vous me remettez dans la néceſſité d'avoir recours à la mort, pour me délivrer de mes peines ! Elle tourna les yeux vers lui, pour lui répondre, que s'il avoit toujours la bonté de conſerver quelque affection pour elle, il n'y avoit rien d'affligeant pour lui dans l'expreſſion qu'elle avoit employée ; que ſon ſacrifice étoit ſans doute libre & volontaire ; mais qu'il n'ignoroit pas de

quoi le ciel s'étoit ſervi pour lui inſpirer cette volonté ; qu'elle avoit deux motifs, qui lui faiſoient regarder la ſolitude avec joie ; l'un, d'avoir ſu lui marquer qu'elle n'étoit peut-être pas indigne de l'eſtime qu'il avoit eue pour elle, par la promptitude avec laquelle elle s'étoit rendu juſtice, lorſqu'elle avoit reconnu qu'il étoit impoſſible qu'elle fût à lui ; & l'autre, d'avoir été aſſez heureuſe pour expliquer cette impoſſibilité, comme une marque de vocation à la vie religieuſe, & d'avoir obtenu du ciel la force d'y répondre ſans balancer. Le marquis ne ſe fit plus entendre que par ſes ſoupirs. Notre converſation étant finie, je baiſai la main de ma nièce ; & je la préſentai moi-même au jeune amant, qui penſa rendre l'ame, en faiſant la même choſe.

Le lendemain qui étoit le jour de la cérémonie, il me parut ſi preſſé de ſa douleur, que je ne lui conſeillai point de ſe rendre avec nous à l'égliſe. Il demeura ſeul dans ſa chambre, où je vins le rejoindre le plutôt qu'il me fut poſſible. Je le trouvai dans un abattement, que je réuſſirois mal à exprimer. Son viſage étoit pâle, & ſes yeux mouillés de larmes. Je le conſolai par toutes les raiſons, dont j'avois reconnu qu'il étoit le plus touché. Nous paſsâmes encore quelques jours à C....., pendant leſquels nous eûmes pluſieurs fois le plaiſir de voir ma nièce. Le mar-

quis étoit de toutes nos viſites ; mais il y portoit ſa triſteſſe. Il y parloit peu. Il regardoit Nadine en ſoupirant. Il paroiſſoit ému, lorſqu'il l'entendoit parler. Il ſe levoit quelquefois tout-d'un-coup ; & il ſe remettoit auſſitôt ſur ſa chaiſe, comme s'il eût eu honte de ce mouvement involontaire. Il ſembloit qu'il fût au bord d'une mer profonde, qui le ſéparoit d'elle ; & que la voyant dans l'éloignement, il ſe portât vers elle par ſes deſirs, tandis qu'il ſe conſumoit de la douleur de n'en pouvoir approcher.

Nous retournâmes enſemble à ma ſolitude. Je l'y retins pendant quelques ſemaines ; & je l'engageai à ſe rendre à Paris, lorſque je le crus en état de paroître dans le monde avec bienſéance. Du caractère dont je connois ce tendre & aimable jeune homme, je ne doute point qu'il ne conſerve le ſouvenir de ma nièce juſqu'au tombeau.

Mes jours ſe ſont paſſés depuis ce tems-là, dans une parfaite tranquillité. Je mis, avec conſtance, l'ordre de mes exercices. Les perſonnes, avec leſquelles je vis, ſupportent charitablement mes foibleſſes & les infirmités de mon âge. La mort que j'attens à toute heure, ne me cauſe nul effroi ; je la regarde comme le commencement d'une vie plus heureuſe. Chaque moment qui m'en approche, me paroît autant de gagné ſur mes eſpérances. Je compte les heures avec

une joie avide ; & mes ſentimens changeront beaucoup, ſi je n'entens pas ſonner volontiers la dernière.

Le ciel permet que j'aie quelquefois l'occaſion d'exercer de bonnes œuvres. Il y a quelques mois que deux perſonnes de qualité du voiſinage prirent querelle ſur un différent fort léger. Leurs amis prévinrent le combat particulier qu'ils méditoient, & me prièrent de leur ſervir de médiateur. Je me chargeai avec joie, de cette entrepriſe. L'offenſé me coûta beaucoup à pacifier. Je lui repréſentois en vain que ſa haine & ſes projets de vengeance excédoient l'offenſe légère qu'il avoit reçue ; qu'il y avoit de l'injuſtice par conſéquent dans ſes deſſeins, & qu'en ne conſidérant même que les loix du monde, l'excès auquel il vouloit ſe porter ne ſeroit point approuvé des honnêtes gens. Mes raiſonnemens ne l'ébranloient point. Un trait de morale, qui m'échappa dans l'entretien que j'avois avec lui, le diſpoſa tout d'un coup à la paix. Ne voyez-vous pas, lui dis-je, que votre honneur n'étant point bleſſé eſſentiellement dans cette querelle, tout l'avantage eſt de votre côté ? Votre ennemi s'eſt abaiſſé au-deſſous de vous en vous offenſant, car celui qui fait une offenſe à quelqu'un, lui accorde une véritable ſupériorité en lui donnant le pouvoir de la pardonner. Cette réflexion fut tellement de

ſon goût, qu'il conſentit ſur cette ſeule raiſon, à ſe réconcilier.

Mais, quelques mois après, je me trouvai engagé dans une aventure plus nuiſible à mon repos, & qui me fit encore éprouver les ſentimens d'une vive compaſſion.

J'avois appris du procureur de l'abbaye, qu'un petit château voiſin, ſitué dans un lieu aſſez déſert, & ſans autre dépendance qu'un fort beau parc, avoit été loué, depuis la mort du préſident de R....., qui l'avoit habité long-tems, à deux jeunes pariſiens, qui ſe diſoient frères. L'aîné, qui n'avoit pas plus de vingt-huit ans, ne tarda point à rendre une viſite au prieur. Dans les premières explications, il lui dit, qu'ayant perdu ſon père, & trouvant ſa ſucceſſion dans un grand déſordre, il prenoit le parti de venir paſſer quelques années en province, pour ſe donner le tems de réparer ſa fortune; qu'il avoit loué, des héritiers du préſident de R...., le château voiſin, avec tous les meubles; qu'un jeune frère qui ne faiſoit que ſortir du collège, & trois ou quatre domeſtiques, étoient les ſeuls compagnons de ſa ſolitude; mais qu'il demandoit au prieur la permiſſion de le voir quelquefois, lui & ſes religieux, & que, pendant les fréquens voyages qu'il ſeroit obligé de faire à Paris, il prendroit la liberté de mettre ſon frère ſous leur protection. Il ajouta que ce frère

étoit d'une ſanté ſi délicate, qu'elle ne lui permettoit guère de s'éloigner du château, & que l'eſpérance de la fortifier dans une campagne, où l'air paroiſſoit excellent, avoit autant contribué que la néceſſité de leurs affaires, à les déterminer pour le ſéjour de la province.

Après lui avoir fait une réponſe civile, le prieur, dont les attentions n'ont pas de bornes pour moi, ſe fit un devoir de me le préſenter, en lui apprenant les raiſons pour leſquelles il ſe croyoit obligé à cette politeſſe. Je vis un jeune homme d'une phyſionomie aſſez noble, accompagnée néanmoins, d'un peu de contrainte; ſur-tout lorſque m'ayant répété ce qu'il avoit dit au prieur, je l'aſſurai que ſi, pendant ſon abſence, il craignoit quelque choſe pour un frère auſſi jeune qu'il nous repréſentoit le ſien, j'aurois toujours une chambre à lui offrir dans mon appartement, & que toute l'abbaye veilleroit à ſa ſanté. Il me répondit, que loin de me cauſer la moindre incommodité, il ne demandoit pour ſon frère qu'une attention générale, dans les occaſions où ſa jeuneſſe pouvoit l'expoſer à quelque danger. Le père prieur l'ayant retenu à dîner, il ſoutint la converſation avec aſſez d'eſprit & de décence; mais j'obſervai qu'il avoit peine à ſoutenir mes regards, & qu'il paroiſſoit gêné, lorſque mes diſcours s'adreſſoient directement à lui. En ſortant de ta-

ble, il parla d'une affaire preſſante, qui l'obligeoit à nous quitter. On lui laiſſa la liberté qu'il deſiroit. Le prieur, après l'avoir conduit aſſez loin, revint me dire auſſitôt qu'il étoit invité à dîner pour le lendemain chez les deux frères, & qu'il n'avoit pu ſe diſpenſer de le promettre. Il ajouta, qu'il lui paroiſſoit ſurprenant que ce jeune homme ne m'eût pas fait la même propoſition. J'en ſuis moins ſurpris que vous, lui répondis-je avec un ſourire. Mon âge commence à m'exclure du commerce des jeunes gens. En effet, je n'attribuois l'air d'embarras que j'avois remarqué à M. de Node, (c'eſt le nom ſous lequel il s'étoit fait annoncer) qu'au reſpect dont on ne ſe défend guère pour les triſtes apparences de la vieilleſſe.

Le prieur ne manqua point à ſon engagement. Il revint vers le ſoir extrêmement ſatisfait des deux frères. La peinture qu'il me fit du plus jeune, (qu'on nommoit le chevalier) étoit ſi charmante, qu'elle me parut exagérée. Il ne parloit point de ſa figure, me dit-il, qui étoit celle d'un ange ; mais il ne pouvoit louer aſſez ſon eſprit, ſa douceur, & l'excellence de ſon naturel. Dans une converſation, qui avoit duré la plus grande partie du jour, & qui lui avoit ſemblé trop courte, il avoit raconté aux deux frères mes principales aventures. Le chevalier en avoit été ſi

touché, qu'il lui étoit échappé pluſieurs fois des larmes. Il y avoit mêlé des réflexions & des ſentimens qui ſurpaſſoient un âge ſi tendre, car on ne pouvoit lui donner plus de quinze ou ſeize ans. Ses manières, le ſon de ſa voix, l'air intéreſſant qui étoit répandu dans ſa phyſionomie, toute ſa perſonne avoit pénétré d'admiration le bon prieur. Il employa un quart-d'heure à me faire ce récit. Quel malheur, ajouta-t-il, qu'un jeune homme d'une ſi belle eſpérance manque de ſanté ou plutôt de force! On ne le croiroit pas malade à le voir: mais il eſt affligé d'une foibleſſe de jambes, qui ne lui permet pas de ſortir du château.

Je félicitai le prieur, de la ſatisfaction dont je le voyois rempli. Il me demanda ſi je n'aurois pas la curioſité de voir un enfant ſi aimable. Il y a peu d'apparence, lui dis-je, que je cherche à me faire des amis de cet âge, ou à m'introduire dans une maiſon où l'on n'a marqué aucune envie de me voir. En vain répliqua-t-il, que le récit de mon hiſtoire avoit fait regretter à l'aîné des deux frères de ne m'avoir pas invité, & deſirer au chevalier de faire connoiſſance avec moi. Je le fis ſouvenir des raiſons qui m'attachoient à ma retraite, & qui ne me laiſſoient plus d'autres goûts. Il ceſſa de me preſſer, mais, rappelé par ſon inclination, il retourna au château dès le jour

ſuivant. Ses viſites continuèrent juſqu'au départ de l'aîné, qui ne devoit pas être abſent plus de quinze jours, & qui lui recommanda inſtamment ſon frère. Ce fut un nouveau prétexte pour ſes aſſiduités. Il ne quittoit plus le chevalier pendant le jour; & le ſoir, à ſon retour, il venoit m'entretenir de toutes les perfections qu'il découvroit dans ſon caractère. Il lui avoit renouvelé l'offre d'un logement dans l'abbaye; & je n'avois pas d'éloignement moi-même à l'y recevoir auprès de moi. Une chaiſe à porteurs qui me ſervoit à traverſer les cours dans le mauvais tems, répondoit à toutes les objections de la maladie. Mais rien n'avoit pu le faire conſentir à cette propoſition, & les quinze jours ſe paſsèrent ſans aucune marque de changement.

Le ſeizième jour au ſoir, je reçus un billet de lui, par lequel il me prioit, avec les plus fortes inſtances, d'accepter un dîner au château pour le lendemain. Je lui répondis ſur le champ, que j'étois fort ſenſible à cette politeſſe, mais que dans mes idées de retraite, je me faiſois une loi de ne pas chercher de plaiſir au dehors. Le prieur qui n'ignoroit pas l'invitation, & qui attendoit ma réponſe, avec ordre de la lire, entra dans ma chambre, & me fit un reproche de mon refus. Vous ne ſavez pas, me dit-il, dans quel état j'ai laiſſé M. le chevalier. Il vous prioit à dîner

pour demain, & je doute qu'il vive juſqu'au jour. J'arrive du château. On lui a remis une lettre, qui le jette dans une mortelle affliction. Il pleure, il ſe déſeſpère. Il s'eſt évanoui deux fois dans mes bras. Ses premiers mouvemens lui ont fait déſirer de vous voir. Je lui ai repréſenté que rien ne pourroit vous engager à ſortir ſi tard de l'abbaye. Il vouloit s'y faire tranſporter ſur le champ; mais doutant même ſi vous approuveriez une viſite nocturne, je lui ai conſeillé de modérer ſon impatience juſqu'à demain, en lui faiſant eſpérer que vous ne réſiſterez pas à quelques lignes preſſantes. Votre réponſe, que je viens de lire, va l'accabler. Je balance à la rendre au porteur. Je vous exhorte plutôt, au nom du plus aimable enfant du monde, à lui promettre que vous le verrez demain avec moi.

Je me ſentis plus touché de la bonté du père, que de la douleur d'un jeune homme, dont je jugeois que les plus grandes peines ne pouvoient venir que d'une affaire de cœur, ou de quelqu'autre paſſion déréglée. Cette idée ſuffiſant même pour me faire rejeter la viſite qu'on me propoſoit, j'inſiſtai ſur ma réponſe, & je déclarai civilement qu'il ne me convenoit plus d'entrer dans les égaremens d'autrui. Cependant, après avoir loué le bon naturel du prieur, je lui dis, de fort bonne foi, que l'aventure me paroiſſoit digne de

ſon

ſon zèle, & qu'avec autant d'amitié qu'il en avoit pour le jeune chevalier, il étoit plus capable que moi, de ſervir à ſa conſolation. J'ajoutai que cette entrepriſe n'avoit rien qui bleſsât ſon caractère, puiſqu'il y pouvoit employer les motifs de la religion, dont je craignois que le jeune homme n'eût beſoin pour régler ſes deſirs, & qui étoient, pour toutes ſortes de maux, le plus ſalutaire de tous les remèdes. Il prit ce conſeil auſſi ſérieuſement que je le donnois. Oui, me dit-il, je veux paſſer la nuit au château. Votre refus y portera la déſolation. J'en arrêterai du moins les effets, & peut-être approfondirai-je la cauſe du mal.

Il y retourna auſſitôt. Le lendemain à ſept heures du matin, on m'annonça ſa viſite dans mon cabinet, où j'étois encore en robe-de-chambre. J'avois ſu que mes porteurs avoient été appelés au château dès la pointe du jour, & je m'étois défié d'une partie de la vérité: mais je ne m'attendois pas au ſpectacle que j'eus tout d'un coup, en voyant paroître un jeune homme, dont la figure & les graces l'emportoient ſur toutes les deſcriptions du prieur. Quoiqu'il eût le viſage fort abattu, & les yeux rouges de larmes, le mouvement qu'il fit pour me retenir ſur mon ſiége, & la confuſion de ſe trouver devant moi, rendoient un éclat merveilleux à ſon teint. Je l'embraſ-

ſai, avec un compliment fort ſincère ſur le plaiſir que je prenois à le voir, & quelques excuſes de m'être refuſé à ſon invitation. Il ſe déroba de mes bras, pour ſe jetter ſur un fauteuil; & ſe tournant vers le prieur, il lui dit que tout pénétré qu'il étoit de ſon amitié, il ne pouvoit s'expliquer devant lui. Ce père ne fit pas difficulté de ſortir. J'avoue que je demeurai alors, dans l'attente de quelque ouverture extraordinaire. Les larmes du chevalier recommencèrent à s'ouvrir un paſſage, & furent accompagnées de quelques ſanglots. Enſuite, il me conjura de l'écouter.

C'étoit une fille. Hélas! il n'étoit qu'une malheureuſe fille, l'objet de la haine du ciel, & le jouet du plus perfide de tous les hommes. Sa confiance devoit m'étonner dans une première viſite, me dit-elle, ſi je ne ſavois pas qu'elle avoit appris du père prieur que j'étois homme d'une naiſſance diſtinguée, auſſi exercé à la vertu qu'à l'infortune, & capable, par conſéquent, de lui donner des ſecours qu'elle n'attendoit plus que de moi. Elle me raconta ainſi ſon hiſtoire en peu de mots.

Elle étoit d'une ancienne maiſon, mais née ſans biens, & demeurée orpheline dès l'enfance. Le monſtre qui violoit tous les droits pour la trahir, étoit fils d'un riche financier, dont la femme avoit pris pour elle tous les ſentimens

d'une mère, & l'avoit fait élever fort ſoigneuſement. Après la mort de cette généreuſe femme, n'ayant pas trouvé les mêmes diſpoſitions dans ſon mari, elle n'avoit eu pour reſſource que l'affection de leur fils, qui, ſe couvrant du maſque de la généroſité, avoit continué de fournir à la dépenſe de ſon éducation, dans un couvent d'où elle n'étoit pas ſortie. Il ne lui déguiſoit pas qu'il avoit conçu beaucoup de tendreſſe pour elle; & s'il ne l'avoit pas trompée dès le premier moment, ſon deſſein étoit alors de l'épouſer. Les difficultés qu'il craignoit de la part de ſon père, étoient le ſeul obſtacle qui ſembloit le retenir. Trop jeune encore pour connoître la défiance, elle s'applaudiſſoit de ſon bonheur, & tous ſes ſoins ſe rapportoient à ſe rendre digne de ſon amant. A peine étoit-elle entrée dans ſa quinzième année, qu'il lui avoit parlé de mariage avec des deſirs plus vifs & des eſpérances plus prochaines. Elle confeſſoit qu'elle n'avoit commencé qu'alors à ſentir le pouvoir de l'amour. Il s'en étoit apperçu, ſans doute, puiſqu'il avoit pris ce tems pour lui repréſenter plus vivement que jamais ce qu'il avoit à craindre du reſſentiment de ſon père, & pour lui propoſer un mariage ſecret en province, ſous le déguiſement où je la voyois. Elle n'y avoit conſenti qu'après de longues réſiſtances. C'étoit dans cette vue, qu'ils avoient loué le château

qu'ils étoient venus occuper. Depuis deux mois qu'ils y demeuroient, il avoit retardé leur mariage ſous divers prétextes; & quoiqu'il eût ſouvent tenté ſa vertu, il n'y avoit jamais employé que la tendreſſe & les empreſſemens de l'amour. Elle avoit eu la force d'y réſiſter. Enfin, il étoit parti dans la réſolution de finir ce qu'il nommoit ſon tourment. Il n'avoit demandé que quinze jours, pour revenir avec toutes les permiſſions eccléſiaſtiques. Cependant..... ah! Monſieur, vous perſuaderez-vous jamais ce que vous allez entendre! Cependant.... Son diſcours, qu'elle avoit continué juſqu'ici d'un ton aſſez calme, fut interrompu par une ſi grande abondance de larmes & de ſi fréquens ſanglots, que, dans la crainte de quelque accident, je me levai pour appeler du ſecours. Mais elle m'arrêta de ſes deux mains; & les joignant devant moi, avec une action toute paſſionnée, écoutez-moi, Monſieur, au nom du ciel! écoutez-moi, & ſauvez une malheureuſe du dernier déſeſpoir! Je reçus hier deux lettres; l'une du perfide, qui me fait des excuſes de ſon retardement, & qui me promet d'être ici dans trois jours, avec un prêtre & les permiſſions; l'autre de ſon valet de chambre, que je me ſuis attaché par mes bienfaits, & qui me marque avec horreur, que ſon maître s'eſt marié le jour même.

Je la crus réellement mourante, après cette explication. Son courage qui s'étoit ſoutenu par l'eſpoir de me faire entrer dans ſes intérêts, l'abandonna tout d'un coup. Une pâleur mortelle ſe répandit ſur ſon viſage ; & penchant la tête ſur ſon ſein, elle demeura ſans mouvement & ſans connoiſſance. Ce n'étoit néanmoins qu'un évanouiſſement. Je m'approchai d'elle ; je l'exhortai à rappeler ſes forces. Mon eſpérance étoit de pouvoir la tirer de cet état, ſans la participation de mes domeſtiques ; mais, après y avoir perdu mes ſoins, je m'avançai à la porte de mon antichambre dans le deſſein d'appeler quelqu'un. Heureuſement, le prieur ne s'étoit pas éloigné. Je le preſſai de rentrer, & de ſeconder mon zèle. Son inquiétude devint ſi vive, en voyant ſon chevalier ſans aucune marque de vie, que ſe ſouvenant des ſecours qu'il lui avoit vu donner au château dans les mêmes occaſions, il s'empreſſa beaucoup pour ouvrir ſon juſtaucorps, & pour le délivrer de tout ce qui lui ſerroit le cou. Cette officieuſe ardeur me fit ſourire. Comme je le connoiſſois fort honnête homme, je lui conſeillai de ſe modérer, & je l'avertis qu'il pourroit regretter d'avoir pouſſé trop loin ſes ſervices. Enfin, la jeune perſonne ouvrit les yeux ; & retrouvant la force de parler, après avoir pouſſé quelques ſoupirs, elle me demanda, d'un ton fort touchant,

ſi je l'abandonnerois dans ſa déplorable ſituation. Non, Mademoiſelle, lui répondis-je, ſi c'eſt un ſentiment de vertu & d'honneur qui vous fait deſirer d'en ſortir.

Ma réponſe fit faire deux pas en arrière au prieur. Il me regarda d'un air interdit ; & le bon ſens dont il étoit rempli lui faiſant comparer, en un moment, toutes les circonſtances, il reconnut bientôt que le chevalier, qui lui avoit paru ſi aimable, étoit une fille, qui ne l'étoit pas moins. Il voulut ſe retirer, avec autant d'effroi que de confuſion ; mais je l'arrêtai. Vous demeurerez, lui dis-je. Il n'eſt pas queſtion de vous armer ici d'une farouche vertu. Gardez-vous, encore plus, de faire éclater cette aventure. L'importance eſt de prévenir le ſcandale qui ſeroit inévitable, ſi le ſexe de mademoiſelle étoit connu. Pour moi, qui me repoſe ſur mon âge & mes principes, je commence par vous déclarer, que dans la réſolution où je ſuis de la ſervir, je me fais ſon gardien pendant quelques jours. Mon appartement n'étant point dans la clôture de l'abbaye, vous ſerez à couvert de toute ſorte de blâme ; & ſi nous ſommes capables de nous taire, on ne verra, dans le parti que je prends de la retenir avec moi, qu'une ſuite de mes premières offres, qui ont été connues de tout le monde. Je ne m'explique point encore ſur ce que je penſe à faire pour elle. Mais il eſt important qu'elle

m'apprenne, ſi les domeſtiques qui la ſervent au château, ſont dans le ſecret de ſon aventure.

Elle m'aſſura que ſon ſexe n'étoit connu que de ſa femme de chambre, qui étoit dans le même déguiſement qu'elle, & du valet de chambre de M. de Node, qu'il avoit emmené à Paris; qu'elle faiſoit un fond extrême ſur la fidélité de ces deux perſonnes; & que ſi j'avois la généroſité de lui accorder un aſile, elle me prioit de trouver bon que ſa femme de chambre y fût près d'elle. C'eſt mon deſſein, lui dis-je, & votre premier ſoin doit être de revêtir cet arrangement de quelques couleurs favorables. En effet, l'ordre fut donné ſur le champ, pour faire venir la femme de chambre à l'abbaye. On n'eut pas beſoin d'autre prétexte que le rétabliſſement de monſieur le chevalier, qui commençoit à ſe trouver les jambes moins foibles, depuis qu'il étoit ſorti du château. Il étoit tems de renoncer à cette feinte. Je les mis en poſſeſſion d'une chambre, dont je pouvois me priver ſans incommodité; & craignant que le tems ne me manquât pour le projet que j'avois déja conçu, je me hâtai de prendre le chemin de Paris dans ma chaiſe de poſte.

Le deſir de ſauver une fille charmante, qui ne me paroiſſoit pas digne de ſon malheur, m'avoit inſpiré d'aller au-devant de M. de Node,

& d'employer toute la force de l'honneur & de la raiſon, pour lui faire honte de ſes infames vues ; car il n'étoit pas difficile de les pénétrer dans toute leur noirceur. Je le rencontrai, le ſecond jour de ma marche. Il changeoit de chevaux à la poſte. Une ſorte d'eccléſiaſtique, que je découvris dans la même chaiſe, étoit apparemment le miniſtre qu'il vouloit faire ſervir à ſon impoſture. Je deſcendis ſans affectation ; & m'approchant d'eux, je feignis, avec quelques marques d'étonnement, de reconnoître M. de Node. Sa ſurpriſe fut beaucoup plus réelle, & venoit, ſans doute, du reproche de ſon cœur, comme l'air de contrainte que je lui avois remarqué dans notre première entrevue. Cependant il ne fit pas difficulté de répondre à mes politeſſes, ni même de deſcendre, lorſque j'eus ajouté, qu'ayant vu la veille monſieur le chevalier, j'étois en état de lui rendre compte de ſa ſanté. Il me ſuivit dans une chambre de l'hôtellerie, où je le priai d'entrer avec moi. Nous nous aſſimes. Je fis apporter quelques rafraîchiſſemens.

Quoique j'euſſe peine à contenir mon indignation, ce ne fut qu'après quelques éloges de ſon frère, pendant leſquels je le vis changer vingt fois de couleur, que j'entrai dans l'explication que j'avois méditée. Je pris un ton ferme, pour lui dire que le ciel & la terre étoient déclarés

contre lui ; que je ne lui conſeillois point de faire un pas de plus dans la même route ; qu'il y trouveroit ſa perte, au lieu de la criminelle ſatisfaction qu'il s'y promettoit, & que je n'étois parti que pour lui rendre le ſervice de l'en informer. Cet exorde le jeta dans une profonde conſternation. Il demeura quelques momens ſans répondre, les yeux baiſſés, & le viſage ſi pâle, que je le crus prêt à s'évanouir. Cependant, comme je n'avois pas touché au fond de ſes vues, un moment de réflexion lui fit juger que des accuſations ſi vagues pouvoient être déſavouées ; & comprenant néanmoins qu'elles portoient ſur quelque découverte, qu'il ne pouvoit s'imaginer, il prit le parti de s'envelopper dans une réponſe obſcure. Il me dit qu'il n'entendoit rien à mon langage, & qu'il devinoit encore moins mes intentions ; mais que s'il étoit queſtion du chevalier, qui pouvoit s'être rendu coupable de quelque indiſcrétion pendant ſon abſence, il venoit dans le deſſein de le reconduire à Paris.

L'artifice me parut ſi groſſier, qu'il me fit rompre toutes les meſures. Ecoutez-moi, repris-je ; & voyez s'il manque quelque choſe à nos informations. Vous êtes marié depuis quatre jours. Le chevalier eſt une jeune fille d'un ſang noble, que vous êtes réſolu de tromper, après avoir inutile-

ment tenté de la ſéduire. Je frémis de l'horrible impoſture que vous méditez. Elle ne l'ignore plus. Le ciel, qui veille ſur ſon innocence, lui a fait trouver un aſile & des protecteurs. En un mot, votre affreux ſyſtême de profanation & de libertinage eſt dévoilé juſqu'au fond. C'eſt à vous d'éviter le châtiment des hommes par une prompte fuite, & celui du ciel par le repentir. C'eſt à vous encore, d'examiner quelle reconnoiſſance vous croirez devoir à ceux qui vous donnent cet avis, & par quelles actions vous pouvez eſpérer de vous rétablir dans leur eſtime.

M. de Node, à qui je n'oubliai pas de faire ſentir auſſi que ſon véritable nom n'étoit pas ignoré, appuya les deux coudes ſur une table voiſine, pencha la tête, & ſe couvrant le front des deux mains, demeura quelque tems dans cette poſture, livré, ſans doute, à de profondes méditations. Je lui laiſſai tout le tems qu'il paroiſſoit deſirer. Enfin, ſe relevant d'un air plus libre, il me remercia du ſervice que je lui avois rendu; mais il me pria d'entendre un récit qu'il croyoit capable de le juſtifier. Je lui promis l'attention qu'il me demandoit.

Roſette, me dit-il, puiſque vous connoiſſez ſon ſexe, ne doit ſa beauté qu'à la nature; mais elle a l'obligation de tout ſon mérite à ma mère,

qui l'ayant ſauvée d'un ſort peu conforme à ſa naiſſance, n'a rien épargné pour ſon éducation. Je l'ai vue croître dans le ſein de ma famille. Je me ſuis accoutumé à ne rien trouver de ſi charmant qu'elle ; &, malgré la différence de nos âges, j'ai cru découvrir qu'elle étoit ſenſible à mon inclination. Mon père, à qui ſes richeſſes avoient fait concevoir des vues fort ambitieuſes en ma faveur, s'apperçut de mes ſentimens. Il força ma mère d'en éloigner l'objet. Roſette n'avoit pas neuf ans. Elle me fut enlevée, avec une cruelle adreſſe à me cacher ſa demeure. Ma mère avoit eu la permiſſion de la mettre dans un couvent. Je découvris cette retraite à force de ſoins ; mais je fis des efforts inutiles pour en obtenir l'accès, & je paſſai trois ans à me conſumer de regret & d'amour. Cette innocente paſſion m'a garanti de tous les déſordres de la jeuneſſe.

La mort de ma mère fut une nouvelle diſgrace pour Roſette. Mon père, qui l'avoit priſe en averſion, depuis ſes premières craintes, refuſa de fournir aux frais de ſon entretien. A quelles humiliations ne demeuroit-elle pas expoſée, ſi la force d'un intérêt ſi cher ne m'eût pas fait découvrir ſa ſituation ? J'employai tout ce que je pus dérober à mes beſoins, pour lui faire un

ſort digne de ſon mérite, & des vues que j'avois ſur elle. Ma mère m'avoit laiſſé peu de bien, & je n'aurois pas eu la hardieſſe d'en demander compte à mon père ; mais ne connoiſſant point d'autre bonheur que de faire celui de Roſette, j'étois aſſez riche pour elle & pour moi, de ce que je retranchois continuellement à mes plaiſirs. Le titre de ſon protecteur, & quelques explications que j'eus avec les ſupérieures du couvent, ſur la nature de mes intentions, me firent obtenir la liberté de la voir. Sa reconnoiſſance, & le ſouvenir de ſes premières années, l'ayant diſpoſée à m'accorder ſa tendreſſe, elle reçut mes ſermens, & je me crus le plus heureux de tous les hommes en obtenant les ſiens.

Mes prétentions ne ſeroient pas allées plus loin, juſqu'à la mort de mon père. Je connoiſſois une partie de ſes vues pour ma fortune ; & depuis pluſieurs années, j'avois réuſſi fort heureuſement à les éluder. Mais, ſoit qu'il fût choqué de ma réſiſtance, ou qu'on l'eût informé de mes engagemens, il me parla de ſoumiſſion avec tant de hauteur, que je déſeſpérai de ſoutenir plus long-tems le même rôle. On lui avoit propoſé pour moi, un parti conſidérable, avec l'aſſurance d'une charge du premier ordre. Il me déclara que ſi je me refuſois à ſes volontés, je ne devois

attendre de lui qu'une éternelle indignation. Ce fut alors, qu'après avoir communiqué à Roſette une partie de mes peines, je lui propoſai de quitter Paris, & de nous unir inſéparablement par un mariage ſecret. Tout étoit ſincère dans mes réſolutions. Eh! comment aurois-je manqué de bonne foi pour le bonheur de ma vie? Je comptois de faire paſſer mon évaſion pour l'effet des perſécutions de mon père, ſur-tout avec le ſoin que j'ai pris de répandre que j'allois porter mes chagrins dans les pays étrangers; & je me flattois qu'il la regarderoit lui-même comme le déſeſpoir d'un fils, qui aimoit mieux s'éloigner de ſa préſence, que de manquer de reſpect pour ſes ordres. J'empruntai dix mille écus d'un ami, le ſeul à qui j'aie confié mes deſſeins & le choix que j'avois déjà fait de ma demeure. Je faiſois entrer dans mes vues, de retourner à Paris après mon mariage, de faire ma paix avec mon père, & de me dérober, par intervalles, ſous le prétexte de quelques nouveaux voyages. Il ne manquoit au ſuccès de ce plan, qu'une facilité que je n'ai pas trouvée dans les prêtres de province. On m'a demandé des explications auxquelles je ne m'étois pas attendu. Cet obſtacle m'a déconcerté. Cependant on me faiſoit eſpérer qu'après un ſéjour de trois mois, les difficultés pourroient diminuer. Je

vivois tranquillement dans cette eſpérance, lorſqu'une lettre de mon confident m'a forcé de retourner à Paris. Il m'écrivoit en termes obſcurs, mais ſi preſſans, qu'ils m'ont fait entrevoir quelque évènement d'importance, dont Roſette ne devoit pas être informée. Je ne l'ai quittée néanmoins, qu'avec ſa participation; & prenant occaſion des circonſtances, je lui ai promis, à mon départ, d'amener de Paris quelque prêtre moins difficile, dont j'achéterois les ſervices à force d'argent, ſi je ne pouvois les obtenir par d'autres voies.

M. de Node avoit fait cette partie de ſa narration, d'un air compoſé; mais ſes remords paroiſſant l'agiter, à meſure qu'il approchoit du dénouement, il s'arrêta, comme s'il eût cherché ſes expreſſions. Qui croira jamais, reprit-il en levant les yeux au ciel, qu'une paſſion fondée ſur l'eſtime, & conduite avec tant d'innocence, ait été capable de me porter tout d'un coup à la plus coupable réſolution! J'ouvre les yeux ſur mon crime; & je n'avois pas attendu ce moment, pour en trouver la punition dans les reproches de mon cœur. Plaignez-moi, puiſqu'elle doit aller juſqu'à m'ôter, ſans retour, le bonheur même que j'avois cru m'aſſurer par un aveugle projet. Il m'en coûtera la vie. Mais, achevez de m'entendre.

J'arrive à Paris. Je vais deſcendre chez mon confident, qui m'informe auſſitôt de la mort de mon père. J'aurois eu peine à ne pas regarder cet accident comme une faveur du ciel, ſi je n'euſſe appris, au même inſtant, que mon père furieux de mon abſence, & peut-être inſtruit de celle de Roſette, ne m'avoit laiſſé tout ſon bien qu'à deux conditions, dont il avoit aſſuré l'effet par toutes les meſures d'une barbare prudence : l'une, que je n'euſſe point épouſé Roſette ; l'autre, que dans l'eſpace de trois mois, je ſerois marié à la jeune perſonne qu'il m'avoit propoſée. Quelle horrible explication ! Ce n'eſt pas tout d'un coup, néanmoins, que mon déſeſpoir m'a conduit aux plus aveugles emportemens. Mais, après avoir trop vérifié mon malheur, après avoir reconnu qu'il falloit perdre Roſette, ou me priver d'une immenſe fortune, &, par conſéquent, du pouvoir de la rendre heureuſe, je confeſſe que la raiſon, l'honneur & la religion même n'ont pu tenir contre la force de ma paſſion. J'ai pris le parti de feindre que j'entrois volontiers dans toutes les diſpoſitions de mon père, & je n'ai marqué d'empreſſement que pour la célébration de mon mariage. Quelques jours m'ont ſuffi pour mes arrangemens. Je me ſuis marié, en maudiſſant ma chaîne ; & dans le moment même où j'ai quitté le pied de l'autel, je me ſuis dérobé

à tous les témoins de cet affreux ſacrifice. Une lettre, que je me ſuis hâté d'écrire à celle que je n'oſe nommer ma femme, doit lui avoir appris qu'elle ne me reverra jamais, & que je la déteſterai toute ma vie, pour s'être prévalue contre moi, des cruelles volontés d'un père.

Je ſuis parti, reprit-il en me regardant d'un œil timide. Je vous rencontre. Vous m'aſſurez que Roſette eſt informée de mon triſte ſort. Hélas! que penſe-t-elle de moi? Me croit-elle capable de l'abandonner, de vivre ſans elle, de ne pas mettre tout mon bonheur à faire le ſien! Ordonnez vous-même de ma vie & de ma conduite. Je me ſoumets à tout ce que vous ferez pour elle & pour moi.

Il ne m'apprenoit point, dans ce récit, quel uſage il vouloit faire de l'eccléſiaſtique dont il s'étoit fait accompagner; & je jugeai même, aux apparences, que ce n'étoit qu'un valet, déguiſé ſous l'habit d'un homme d'égliſe. Mais, comme il étoit inutile d'exiger l'aveu d'un crime avorté, je lui en épargnai la honte. Il ne m'appartient pas, lui dis-je, de vous reprocher votre noir deſſein, ni d'entrer dans les horreurs que vous m'avez éclaircies. Roſette, puiſque vous lui donnez ce nom, eſt en ſûreté; j'en rends graces au ciel pour elle. Vous devez perdre l'eſpérance de la voir, c'eſt

c'eſt une liberté que vous n'obtiendrez, ni d'elle, ni de moi. Elle eſt ſans bien, dites-vous, & vous êtes en poſſeſſion du vôtre : voyez ce que vous croyez devoir à la malheureuſe confiance que vous lui aviez inſpirée pour vous. Je me déclare ſon protecteur, & je lui en promets de plus puiſſans, auſſi long-tems qu'elle conſervera de l'attachement pour la vertu. J'ajoutai, que s'il avoit quelque choſe de plus à me communiquer, ſes lettres pouvoient m'être adreſſées à l'abbaye où je faiſois ma demeure.

Il ne me fit aucune réponſe, & ſes regards marquoient une mortelle conſternation. Cependant, lorſqu'il m'entendit donner l'ordre de mettre les chevaux à ma chaiſe, il me tint quelques diſcours paſſionnés, auxquels je ne répondis que par des exhortations vagues à rentrer dans les bornes de la religion & de l'honneur. Comme je me diſpoſois à partir, il me pria plus tranquillement, de recevoir une bourſe, qui me parut contenir deux ou trois cens louis, pour les beſoins de Roſette, me dit-il, à laquelle il ſe ſouvenoit d'avoir laiſſé peu d'argent. Je le diſpenſai de cette libéralité, en l'aſſurant qu'elle ne manqueroit de rien ſous ma protection; mais l'avenir vous regarde, ajoutai-je; & vous ne devez pas oublier non plus, que les frais du château tombent uniquement ſur vous.

Nous nous ſéparâmes. En arrivant à l'abbaye, je n'eus pas de peine à faire entrer mademoiſelle Roſette dans la réſolution d'oublier un homme qui ne pouvoit plus être à elle, & de le mépriſer même, pour avoir entrepris de la tromper ſi cruellement. J'allai au-devant de toutes ſes craintes, par l'offre que je lui fis de la conduire dans un couvent, & d'y fournir à ſa ſubſiſtance auſſi long tems qu'elle ſe rendroit digne de mes ſoins. C'étoit retrancher quelque choſe à la douceur de ma ſituation; mais je ne pouvois faire un meilleur uſage de mon ſuperflu. Elle ſe défendit modeſtement de m'engager dans cette dépenſe, en ſe réduiſant à me demander ma protection, pour prendre le voile & renoncer tout-à-fait au monde. Je lui fis reconnoître aiſément, qu'un deſſein de cette nature demandoit un eſprit plus tranquille & d'autres réflexions. Ma fille, que je fus obligé d'employer pour lui procurer une retraite, deſira de la voir, & fit enſuite par inclination ce qu'elle n'avoit commencé qu'à ma prière. Elle ſe chargea de la préſenter aux ſupérieures; & j'appris bientôt qu'avec ſa généroſité ordinaire, au lieu de prendre pour moi l'engagement de la penſion, elle l'avoit pris pour elle-même.

Mais le tendre différend, que nous eûmes là-deſſus, fut terminé huit jours après, par une viſite de M. de Node, qui m'apportoit pour Roſette,

un contrat de rente perpétuelle, du fonds de cent mille francs, qu'il avoit conſtitués ſous ſon nom. Je ne fis pas difficulté de le recevoir ; & je l'envoyai au couvent, dès le même jour, avec de juſtes félicitations.

Ma fille ayant comme ſuccédé à mes ſoins, il ſe paſſa dix mois entiers, pendant leſquels je n'eus pas d'autre commerce avec Roſette, que celui de quelques civilités, que je lui faiſois faire dans l'occaſion. Un jour, je la vis arriver dans le carroſſe de ma fille. Après les plus affectueux remerciemens, elle me préſenta une lettre, que je ne pus lire ſans une extrême ſurpriſe. M. de Node lui écrivoit que la petite vérole venoit de lui enlever ſa femme ; que n'ayant jamais vécu avec elle, il ſe croyoit diſpenſé des bienſéances ordinaires du veuvage, & que dans la confiance de retrouver à ſa chère Roſette les ſentimens qu'elle avoit eus pour lui, il n'attendoit que ſes ordres pour ſe rendre auprès d'elle, & lui faire oublier, par un heureux mariage, des excès qui n'avoient pu mériter ſa haine, puiſqu'elle n'avoit pu les attribuer qu'à l'amour.

Je ne fis pas la moindre objection contre un parti qui me parut décidé dans le cœur de mademoiſelle Roſette. Elle voulut me parler « des » obligations qu'elle avoit à M. de Node, de ſon » caractère, qu'elle connoiſſoit dans le fond, mal-

» gré....» Je l'interrompis : un bon caractère, lui dis-je, peut ſe relever des plus mortelles chûtes, & les derniers procédés de M. de Node ſont d'un bon augure pour le ſien. Ainſi je ne condamne point votre facilité à lui pardonner. Mais ſongez, Mademoiſelle, que le pouvoir qu'il vous reconnoît ſur lui, vous rend auſſi comptable de ſa vertu, que de ſon bonheur & du vôtre. Elle me promit de ne pas oublier cette leçon.

Ils ſe marièrent deux mois après. Je reçois quelquefois de leurs nouvelles, & leurs lettres me trompent, s'ils ne vivent pas heureuſement.

FIN.

SUITE

Des Mémoires & Aventures d'un Homme de qualité qui s'eſt retiré du monde :

OU

HISTOIRE

DU CHEVALIER

DES GRIEUX,

ET DE

MANON LESCAUT.

Digitized by Google

AVIS de l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité.

QUOIQUE j'euſſe pu faire entrer dans mes mémoires, les aventures du chevalier des Grieux, il m'a ſemblé que n'y ayant point un rapport néceſſaire, le lecteur trouveroit plus de ſatisfaction à les voir ſéparément. Un récit de cette longueur auroit interrompu trop long-tems le fil de ma propre hiſtoire. Tout éloigné que je ſuis de prétendre à la qualité d'écrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonſtances, qui la rendroient peſante & embarraſſée. C'eſt le précepte d'Horace :

Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,
Pluraque differat, ac præſens in tempus omittat.

Il n'eſt pas même beſoin d'une ſi grave autorité, pour prouver une vérité ſi ſimple ; car le bon ſens eſt la première ſource de cette règle.

Si le public a trouvé quelque choſe d'agréable & d'intéreſſant dans l'hiſtoire de ma vie, j'oſe lui promettre qu'il ne ſera pas moins ſatisfait de cette addition. Il verra, dans la conduite de M. des Grieux, un exemple terrible de la force des paſſions. J'ai à peindre un jeune aveugle, qui refuſe d'être heureux, pour ſe précipiter volontairement dans les dernières infortunes ; qui, avec toutes les qualités dont ſe forme le plus brillant

mérite, préfere par choix une vie obſcure & vagabonde à tous les avantages de la fortune & de la nature ; qui prévoit ſes malheurs, ſans vouloir les éviter ; qui les ſent & qui en eſt accablé, ſans profiter des remèdes qu'on lui offre ſans ceſſe, & qui peuvent à tous momens les finir ; enfin, un caractère ambigu, un mélange de vertus & de vices, un contraſte perpétuel de bons ſentimens & d'actions mauvaiſes. Tel eſt le fond du tableau que je préſente. Les perſonnes de bon ſens ne regarderont point un ouvrage de cette nature, comme un travail inutile. Outre le plaiſir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'évènemens qui ne puiſſent ſervir à l'inſtruction des mœurs ; & c'eſt rendre, à mon avis, un ſervice conſidérable au public, que de l'inſtruire en l'amuſant.

On ne peut réfléchir ſur les préceptes de la morale, ſans être étonné de les voir tout à la fois eſtimés & négligés ; & l'on ſe demande la raiſon de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien & de perfection, dont il s'éloigne dans la pratique. Si les perſonnes d'un certain ordre d'eſprit & de politeſſe, veulent examiner quelle eſt la matière la plus commune de leurs converſations, ou même de leurs rêveries ſolitaires, il leur ſera aiſé de remarquer qu'elles tournent preſque toujours ſur quelques conſidérations morales. Les plus doux momens de leur vie

ſont ceux qu'ils paſſent, ou ſeuls, ou avec un ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des moyens d'arriver au bonheur, des foibleſſes de la nature qui nous en éloignent, & des remèdes qui peuvent les guérir. Horace & Boileau marquent cet entretien, comme un des plus beaux traits, dont ils compoſent l'image d'une vie heureuſe. Comment arrive-t-il donc qu'on tombe ſi facilement de ces hautes ſpéculations, & qu'on ſe retrouve ſitôt au niveau du commun des hommes? Je ſuis trompé, ſi la raiſon que je vais en apporter, n'explique bien cette contradiction de nos idées & de notre conduite: c'eſt que tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues & généraux, il eſt très-difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs & des actions. Rendons la choſe ſenſible par l'exemple. Les ames bien nées ſentent que la douceur & l'humanité ſont des vertus aimables, & ſont portées d'inclination à les pratiquer; mais ſont-elles au moment de l'exercice? elles demeurent ſouvent ſuſpendues. En eſt-ce réellement l'occaſion? Sait-on bien quelle en doit être la meſure? Ne ſe trompe-t-on point ſur l'objet? Mille difficultés arrêtent. On craint de devenir dupe en voulant être bienfaiſant & libéral; de paſſer pour foible, en paroiſſant trop tendre & trop ſenſible; en un mot, d'excéder ou

de ne pas remplir assez des devoirs, qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité & de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience, ou l'exemple, qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or, l'expérience n'est point un avantage, qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations différentes, où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple, qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de lecteurs, que des ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une extrême utilité, du moins lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur & de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure est un modèle, d'après lequel on peut se former : il n'y manque, que d'être appliqué aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale, réduit agréablement en exercice.

Un lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir prendre la plume à mon âge, pour écrire des aventures de fortune & d'amour ; mais si la réflexion que je viens de faire est solide, elle me justifie ; si elle est fausse, mon erreur sera mon excuse.

HISTOIRE
DE
MANON LESCAUT.

PREMIÈRE PARTIE.

JE ſuis obligé de faire remonter mon lecteur au tems de ma vie, où je rencontrai pour la première fois le chevalier des Grieux. Ce fut environ ſix mois avant mon départ pour l'Eſpagne. Quoique je ſortiſſe rarement de ma ſolitude, la complaiſance que j'avois pour ma fille m'engageoit quelquefois à divers petits voyages, que j'abrégeois autant qu'il m'étoit poſſible. Je revenois un jour de Rouen, où elle m'avoit prié d'aller ſolliciter une affaire au parlement de Normandie, pour la ſucceſſion de quelques terres auxquelles je lui avois laiſſé des prétentions du côté de mon grand-père maternel. Ayant repris mon chemin par Evreux, où je couchai la pre-

mière nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner à Paſſy, qui en eſt éloigné de cinq ou ſix lieues. Je fus ſurpris, en entrant dans ce bourg, d'y voir tous les habitans en alarme. Ils ſe précipitoient de leurs maiſons, pour courir en foule à la porte d'une mauvaiſe hôtellerie, devant laquelle étoient deux chariots couverts. Les chevaux qui étoient encore attelés, & qui paroiſſoient excédés de fatigue & de chaleur, marquoient que ces deux voitures ne faiſoient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment, pour m'informer d'où venoit le tumulte ; mais je tirai peu d'éclairciſſement d'une populace curieuſe, qui ne faiſoit nulle attention à mes demandes, & qui s'avançoit toujours vers l'hôtellerie, en ſe pouſſant avec beaucoup de confuſion. Enfin, un archer revêtu d'une bandoulière, & le mouſquet ſur l'épaule, ayant paru à la porte, je lui fis ſigne de la main de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le ſujet de ce déſordre. Ce n'eſt rien, Monſieur, me dit-il; c'eſt une douzaine de femmes publiques, que je conduis avec mes compagnons, juſqu'au Hâvre-de-Grâce, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, & c'eſt apparemment ce qui excite la curioſité de ces bons payſans. J'aurois paſſé après cette explication, ſi je n'euſſe été arrêté par les exclamations d'une vieille femme, qui ſortoit de l'hôtellerie

en joignant les mains, & criant que c'étoit une choſe barbare, une choſe qui faiſoit horreur & compaſſion. De quoi s'agit-il donc, lui dis-je? Ah! Monſieur, entrez, répondit-elle, & voyez ſi ce ſpectacle n'eſt pas capable de fendre le cœur? La curioſité me fit deſcendre de mon cheval, que je laiſſai à mon palfrenier. J'entrai avec peine en perçant la foule, & je vis en effet quelque choſe d'aſſez touchant. Parmi les douze filles, qui étoient enchaînées ſix à ſix par le milieu du corps, il y en avoit une dont l'air & la figure étoient ſi peu conformes à ſa condition, qu'en tout autre état je l'euſſe priſe pour une perſonne du premier rang. Sa triſteſſe, la ſaleté de ſon linge & de ſes habits l'enlaidiſſoient ſi peu, que ſa vue m'inſpira du reſpect & de la pitié. Elle tâchoit néanmoins de ſe tourner, autant que ſa chaîne pouvoit le permettre, pour dérober ſon viſage aux yeux des ſpectateurs. L'effort qu'elle faiſoit pour ſe cacher étoit ſi naturel, qu'il paroiſſoit venir d'un ſentiment de modeſtie. Comme les ſix gardes, qui accompagnoient cette malheureuſe bande, étoient auſſi dans la chambre, je pris le chef en particulier, & je lui demandai quelques lumières ſur le ſort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'hôpital, me dit-il par ordre de M. le lieutenant général de police. Il n'y a pas d'ap-

parence qu'elle y eût été renfermée pour de bonnes actions. Je l'ai interrogée pluſieurs fois ſur la route, elle s'obſtine à ne me rien répondre. Mais quoique je n'aie pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laiſſe pas d'avoir quelques égards pour elle ; parce qu'il me ſemble qu'elle vaut un peu mieux que ſes compagnes. Voilà un jeune homme, ajouta l'archer, qui pourroit vous inſtruire mieux que moi ſur la cauſe de ſa diſgrace. Il l'a ſuivie depuis Paris, ſans ceſſer preſque un moment de pleurer. Il faut que ce ſoit ſon frère ou ſon amant. Je me tournai vers le coin de la chambre, où ce jeune homme étoit aſſis. Il paroiſſoit enſéveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vive image de la douleur. Il étoit mis fort ſimplement ; mais on diſtingue au premier coup d'œil, un homme qui a de la naiſſance & de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il ſe leva ; & je découvris dans ſes yeux, dans ſa figure & dans tous ſes mouvemens, un air ſi fin & ſi noble, que je me ſentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point, lui dis-je en m'aſſeyant près de lui. Voulez-vous bien ſatisfaire la curioſité que j'ai de connoître cette belle perſonne, qui ne me paroît point faite pour le triſte état où je la vois ? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvoit m'apprendre qui elle étoit ſans ſe faire connoître lui-même, & qu'il

avoit de fortes raiſons pour ſouhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins, ce que ces miſérables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les archers; c'eſt que je l'aime avec une paſſion ſi violente, qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé à Paris, pour obtenir ſa liberté. Les ſollicitations, l'adreſſe & la force m'ont été inutiles; j'ai pris le parti de la ſuivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je paſſerai en Amérique. Mais, ce qui eſt de la dernière inhumanité, ces lâches coquins, ajouta-t-il en parlant des archers, ne veulent pas me permettre d'approcher d'elle. Mon deſſein étoit de les attaquer ouvertement, à quelques lieues de Paris. Je m'étois aſſocié quatre hommes, qui m'avoient promis leur ſecours pour une ſomme conſidérable. Les traîtres m'ont laiſſé ſeul aux mains, & ſont partis avec mon argent. L'impoſſibilité de réuſſir par la force m'a fait mettre les armes bas. J'ai propoſé aux archers de me permettre du moins de les ſuivre, en leur offrant de les récompenſer. Le deſir du gain les y a fait conſentir. Ils ont voulu être payés, chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maitreſſe. Ma bourſe s'eſt épuiſée en peu de tems; & maintenant que je ſuis ſans un ſou, ils ont la barbarie de me repouſſer brutalement, lorſque je fais un pas vers

elle. Il n'y a qu'un inſtant, qu'ayant oſé m'en approcher malgré leurs menaces, ils ont eu l'inſolence de lever contre moi le bout du fuſil. Je ſuis obligé, pour ſatisfaire leur avarice & pour me mettre en état de continuer la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a ſervi juſqu'à préſent de monture.

Quoiqu'il parût faire aſſez tranquillement ce récit, il laiſſa tomber quelques larmes en le finiſſant. Cette aventure me parut des plus extraordinaires & des plus touchantes. Je ne vous preſſe pas, lui dis-je, de me découvrir le ſecret de vos affaires; mais ſi je puis vous être utile à quelque choſe, je m'offre volontiers à vous rendre ſervice. Hélas! reprit-il, je ne vois pas le moindre jour à l'eſpérance. Il faut que je me ſoumette à toute la rigueur de mon ſort. J'irai en Amérique. J'y ſerai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis, qui me fera tenir quelques ſecours au Havre-de-Grace. Je ne ſuis embarraſſé que pour m'y conduire, & pour procurer à cette pauvre créature, ajouta-t-il en regardant triſtement ſa maitreſſe, quelque ſoulagement ſur la route. Hé bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelqu'argent que je vous prie d'accepter. Je ſuis fâché de ne pouvoir vous ſervir autrement. Je lui donnai quatre louis d'or, ſans que les gardes s'en apperçuſſent; car je jugeois

geois bien que s'ils lui ſavoient cette ſomme, ils lui vendroient plus chèrement leurs ſecours. Il me vint même à l'eſprit de faire marché avec eux, pour obtenir au jeune amant la liberté de parler continuellement à ſa maitreſſe juſqu'au Havre. Je fis ſigne au chef de s'approcher, & je lui en fis la propoſition. Il en parut honteux, malgré ſon effronterie. Ce n'eſt pas, Monſieur, répondit-il d'un air embarraſſé, que nous refuſions de le laiſſer parler à cette fille; mais il voudroit être ſans ceſſe auprès d'elle; cela nous incommode; il eſt bien juſte qu'il paye pour l'incommodité. Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faudroit pour vous empêcher de la ſentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai ſur le champ: mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échappe quelque friponerie; car je vais laiſſer mon adreſſe à ce jeune homme, afin qu'il puiſſe m'en informer, & comptez que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta ſix louis d'or. La bonne grace & la vive reconnoiſſance avec laquelle ce jeune inconnu me remercia, achevèrent de me perſuader qu'il étoit né quelque choſe, & qu'il méritoit ma libéralité. Je dis quelques mots à ſa maitreſſe, avant que de ſortir. Elle me répondit avec une modeſtie ſi douce & ſi charmante, que je ne pus m'empêcher de faire, en ſortant, mille réflexions

ſur le caractère incompréhenſible des femmes.

Etant retourné à ma ſolitude, je ne fus point informé de la ſuite de cette aventure. Il ſe paſſa près de deux ans, qui me la firent oublier tout-à-fait; juſqu'à ce que le haſard me fit renaître l'occaſion d'en apprendre à fond toutes les circonſtances. J'arrivois de Londres à Calais, avec le marquis de..... mon élève. Nous logeâmes, ſi je m'en ſouviens bien, au lion d'or, où quelques raiſons nous obligèrent de paſſer le jour entier & la nuit ſuivante. En marchant l'après-midi dans les rues, je crus appercevoir ce même jeune homme, dont j'avois fait la rencontre à Paſſy. Il étoit en fort mauvais équipage, & beaucoup plus pâle que je ne l'avois vu la première fois. Il portoit ſur les bras un vieux porte-manteau, ne faiſant qu'arriver dans la ville. Cependant, comme il avoit la phyſionomie trop belle pour n'être pas reconnu facilement, je le remis auſſitôt. Il faut, dis-je au marquis, que nous abordions ce jeune homme. Sa joie fut plus vive que toute expreſſion, loſqu'il m'eût remis à ſon tour. Ah! Monſieur, s'écria-t-il en me baiſant la main, je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reconnoiſſance. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit qu'il arrivoit par mer, du Havre-de-Grace, où il étoit revenu de l'Amérique peu auparavant. Vous ne me paroiſſez pas

fort bien en argent, lui dis-je ; allez-vous-en au lion d'or où je ſuis logé, je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet, plein d'impatience d'apprendre le détail de ſon infortune & les circonſtances de ſon voyage d'Amérique. Je lui fis mille careſſes, & j'ordonnai qu'on ne le laiſsât manquer de rien. Il n'attendit point que je le preſſaſſe de me raconter l'hiſtoire de ſa vie. Monſieur, me dit-il, vous en uſez ſi noblement avec moi, que je me reprocherois comme une baſſe ingratitude, d'avoir quelque choſe de réſervé pour vous. Je veux vous apprendre, non-ſeulement mes malheurs & mes peines, mais encore mes déſordres & mes plus honteuſes foibleſſes. Je ſuis sûr qu'en me condamnant, vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le lecteur que j'écrivis ſon hiſtoire preſqu'auſſitôt après l'avoir entendue, & qu'on peut s'aſſurer par conſéquent que rien n'eſt plus exact & plus fidelle que cette narration. Je dis fidelle juſque dans la relation des réflexions & des ſentimens, que le jeune aventurier exprimoit de la meilleure grace du monde. Voici donc ſon récit, auquel je ne mêlerai, juſqu'à la fin, rien qui ne ſoit de lui.

J'avois dix-ſept ans, & j'achevois mes études de philoſophie à Amiens, où mes parens, qui ſont d'une des meilleures maiſons de P...., m'a-

voient envoyé. Je menois une vie ſi ſage & ſi réglée, que mes maîtres me propoſoient pour l'exemple du collège. Non que je fiſſe des efforts extraordinaires pour mériter cet éloge; mais j'ai l'humeur naturellement douce & tranquille : je m'appliquois à l'étude par inclination, & l'on me comptoit pour des vertus quelques marques d'averſion naturelle pour le vice. Ma naiſſance, le ſuccès de mes études, & quelques agrémens extérieurs m'avoient fait connoître & eſtimer de tous les honnêtes gens de la ville. J'achevai mes exercices publics avec une approbation ſi générale, que monſieur l'évêque, qui y aſſiſtoit, me propoſa d'entrer dans l'état eccléſiaſtique, où je ne manquerois pas, diſoit-il, de m'attirer plus de diſtinction que dans l'ordre de Malte, auquel mes parens me deſtinoient. Ils me faiſoient déjà porter la croix, avec le nom de chevalier des Grieux. Les vacances arrivant, je me préparois à retourner chez mon père, qui m'avoit promis de m'envoyer bientôt à l'académie. Mon ſeul regret, en quittant Amiens, étoit d'y laiſſer un ami, avec lequel j'avois toujours été tendrement uni. Il étoit de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevés enſemble; mais le bien de ſa maiſon étant des plus médiocres, il étoit obligé de prendre l'état eccléſiaſtique, & de demeurer à Amiens après moi, pour y faire les études qui

conviennent à cette profeſſion. Il avoit mille bonnes qualités. Vous le connoîtrez par les meilleures, dans la ſuite de mon hiſtoire, & ſur-tout par un zèle & une généroſité en amitié, qui ſurpaſſent les plus célèbres exemples de l'antiquité. Si j'euſſe alors ſuivi ſes conſeils, j'aurois toujours été ſage & heureux. Si j'avois du moins profité de ſes reproches dans le précipice où mes paſſions m'ont entraîné, j'aurois ſauvé quelque choſe du naufrage de ma fortune & de ma réputation. Mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ſes ſoins, que le chagrin de les voir inutiles, & quelquefois durement récompenſés, par un ingrat qui s'en offenſoit & qui les traitoit d'importunités.

J'avois marqué le tems de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquois-je un jour plutôt ! j'aurois porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devois quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appeloit Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, & nous le ſuivîmes juſqu'à l'hôtellerie où ces voitures deſcendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curioſité. Il en ſortit quelques femmes, qui ſe retirèrent auſſitôt. Mais il en reſta une, fort jeune, qui s'arrêta ſeule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paroiſſoit lui ſervir de conducteur, s'empreſſoit pour faire tirer ſon équipage des paniers. Elle me pa-

rut ſi charmante, que moi, qui n'avois jamais penſé à la différence des ſexes, ni regardé une femme avec un peu d'attention : moi, dis-je, dont tout le monde admiroit la ſageſſe & la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup juſqu'au tranſport. J'avois le défaut d'être exceſſivement timide & facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette foibleſſe, je m'avançai vers la maitreſſe de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politeſſes, ſans paroître embarraſſée. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Amiens, & ſi elle y avoit quelques perſonnes de connoiſſance. Elle me répondit ingénument, qu'elle y étoit envoyée par ſes parens, pour être religieuſe. L'amour me rendoit déjà ſi éclairé, depuis un moment qu'il étoit dans mon cœur, que je regardai ce deſſein comme un coup mortel pour mes deſirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes ſentimens; car elle étoit bien plus expérimentée que moi : c'étoit malgré elle qu'on l'envoyoit au couvent, pour arrêter ſans doute ſon penchant au plaiſir, qui s'étoit déjà déclaré, & qui a cauſé dans la ſuite tous ſes malheurs & les miens. Je combattis la cruelle intention de ſes parens, par toutes les raiſons que mon amour naiſſant & mon éloquence ſcholaſtique purent me ſuggérer. Elle n'affecta ni rigueur, ni dédain. Elle me dit, après un mo-

ment de ſilence, qu'elle ne prévoyoit que trop qu'elle alloit être malheureuſe; mais que c'étoit apparemment la volonté du ciel, puiſqu'il ne lui laiſſoit nul moyen de l'éviter. La douceur de ſes regards, un air charmant de triſteſſe en prononçant ces paroles, ou plutôt l'aſcendant de ma deſtinée, qui m'entraînoit à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment ſur ma réponſe. Je l'aſſurai que ſi elle vouloit faire quelque fond ſur mon honneur, & ſur la tendreſſe infinie qu'elle m'inſpiroit déjà, j'employerois ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ſes parens, & pour la rendre heureuſe. Je me ſuis étonné mille fois en y réfléchiſſant, d'où me venoit alors tant de hardieſſe & de facilité à m'exprimer; mais on ne feroit pas une divinité de l'amour, s'il n'opéroit ſouvent des prodiges. J'ajoutai mille choſes preſſantes. Ma belle inconnue ſavoit bien qu'on n'eſt point trompeur à mon âge: elle me confeſſa que ſi je voyois quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croiroit m'être redevable de quelque choſe de plus cher que la vie. Je lui répétai que j'étois prêt à tout entreprendre; mais n'ayant point aſſez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la ſervir, je m'en tenois à cette aſſurance générale, qui ne pouvoit être d'un grand ſecours pour elle & pour moi. Son vieil argus étant venu nous rejoindre,

mes eſpérances alloient échouer, ſi elle n'eût eu aſſez d'eſprit pour ſuppléer à la ſtérilité du mien. Je fus ſurpris, à l'arrivée de ſon conducteur, qu'elle m'appelât ſon couſin, & que ſans paroître déconcertée le moins du monde, elle me dît que puiſqu'elle étoit aſſez heureuſe pour me rencontrer à Amiens, elle remettoit au lendemain ſon entrée dans le couvent, afin de ſe procurer le plaiſir de ſouper avec moi. J'entrai fort bien dans le ſens de cette ruſe : je lui propoſai de ſe loger dans une hôtellerie, dont le maître, qui s'étoit établi à Amiens, après avoir été longtems cocher de mon père, étoit dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduiſis moi-même, tandis que le vieux conducteur paroiſſoit un peu murmurer, & que mon ami Tiberge, qui ne comprenoit rien à cette ſcène, me ſuivoit ſans prononcer une parole. Il n'avoit point entendu notre entretien. Il étoit demeuré à ſe promener dans la cour, pendant que je parlois d'amour à ma belle maîtreſſe. Comme je redoutois ſa ſageſſe, je me défis de lui par une commiſſion, dont je le priai de ſe charger. Ainſi, j'eus le plaiſir, en arrivant à l'auberge, d'entretenir ſeule la ſouveraine de mon cœur. Je reconnus bientôt que j'étois moins enfant que je ne le croyois. Mon cœur s'ouvrit à mille ſentimens de plaiſir, dont je n'avois jamais eu l'idée. Une douce chaleur ſe répan-

dit dans toutes mes veines. J'étois dans une eſpèce de tranſport, qui m'ôta pour quelque tems la liberté de la voix, & qui ne s'exprimoit que par mes yeux. Mademoiſelle Manon Leſcaut, c'eſt ainſi qu'elle me dit qu'on la nommoit, parut fort ſatisfaite de cet effet de ſes charmes. Je crus appercevoir qu'elle n'étoit pas moins émue que moi. Elle me confeſſa qu'elle me trouvoit aimable, & qu'elle ſeroit ravie de m'avoir obligation de ſa liberté. Elle voulut ſavoir qui j'étois, & cette connoiſſance augmenta ſon affection; parce qu'étant d'une naiſſance commune, elle ſe trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous entretînmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voie que celle de la fuite. Il falloit tromper la vigilance du conducteur, qui étoit un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domeſtique. Nous réglâmes que je ferois préparer pendant la nuit une chaiſe de poſte, & que je reviendrois de grand matin à l'auberge, avant qu'il fût éveillé; que nous nous déroberions ſecrètement, & que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avois environ cinquante écus, qui étoient le fruit de mes petites épargnes; elle en avoit à-peu-près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfans ſans expérience, que cette ſomme ne finiroit

jamais, & nous ne comptâmes pas moins ſur le ſuccès de nos autres meſures.

Après avoir ſoupé, avec plus de ſatisfaction que je n'en avois jamais reſſenti, je me retirai pour exécuter notre projet. Mes arrangemens furent d'autant plus faciles, qu'ayant eu deſſein de retourner le lendemain chez mon père, mon petit équipage étoit déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire tranſporter ma malle, & à faire tenir une chaiſe prête pour cinq heures du matin, qui étoit le tems où les portes de la ville devoient être ouvertes; mais je trouvai un obſtacle dont je ne me défiois point, & qui faillit à rompre entièrement mon deſſein.

Tiberge, quoiqu'âgé ſeulement de trois ans plus que moi, étoit un garçon d'un ſens mûr, & d'une conduite fort réglée. Il m'aimoit avec une tendreſſe extraordinaire. La vue d'une auſſi jolie fille que mademoiſelle Manon, mon empreſſement à la conduire, & le ſoin que j'avois eu de me défaire de lui en l'éloignant, lui firent naître quelques ſoupçons de mon amour. Il n'avoit oſé revenir à l'auberge où il m'avoit laiſſé, de peur de m'offenſer par ſon retour; mais il étoit allé m'attendre à mon logis, où je le trouvai en arrivant, quoiqu'il fût dix heures du ſoir. Sa préſence me chagrina. Il s'apperçut facilement de la contrainte qu'elle me cauſoit. Je ſuis sûr,

me dit-il ſans déguiſement, que vous méditez quelque deſſein que vous me voulez cacher; je le vois à votre air. Je lui répondis aſſez bruſquement que je n'étois pas obligé de lui rendre compte de tous mes deſſeins. Non, reprit-il; mais vous m'avez toujours traité en ami, & cette qualité ſuppoſe un peu de confiance & d'ouverture. Il me preſſa ſi fort & ſi long-tems de lui découvrir mon ſecret, que n'ayant jamais eu de réſerve avec lui, je lui fis l'entière confidence de ma paſſion. Il la reçut avec des marques de mécontentement qui me firent frémir. Je me repentis ſur-tout de l'indiſcrétion, avec laquelle je lui avois découvert le deſſein de ma fuite. Il me dit qu'il étoit trop parfaitement mon ami, pour ne pas s'y oppoſer de tout ſon pouvoir; qu'il vouloit me repréſenter d'abord tout ce qu'il croyoit capable de m'en détourner; mais que ſi je ne renonçois pas enſuite à cette miſérable réſolution, il avertiroit des perſonnes qui pourroient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-deſſus un diſcours ſérieux, qui dura plus d'un quart-d'heure, & qui finit encore par la menace de me dénoncer, ſi je ne lui donnois ma parole de me conduire avec plus de ſageſſe & de raiſon. J'étois au déſeſpoir de m'être trahi ſi mal-à-propos. Cependant, l'amour m'ayant ouvert extrêmement l'eſprit depuis deux ou trois heures, je fis atten-

tion que je ne lui avois pas découvert que mon projet devoit s'exécuter le lendemain, & je réſolus de le tromper à la faveur d'une équivoque. Tiberge, lui dis-je, j'ai cru juſqu'à préſent que vous étiez mon ami, & j'ai voulu vous éprouver par cette confidence. Il eſt vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé; mais pour ce qui regarde ma fuite, ce n'eſt point une entrepriſe à former au haſard. Venez me prendre demain à neuf heures; je vous ferai voir, s'il ſe peut, ma maitreſſe, & vous jugerez, ſi elle mérite que je faſſe cette démarche pour elle. Il me laiſſa ſeul, après mille proteſtations d'amitié. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires; & m'étant rendu à l'hôtellerie de mademoiſelle Manon, vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendoit. Elle étoit à ſa fenêtre, qui donnoit ſur la rue; de ſorte que m'ayant apperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous ſortîmes ſans bruit. Elle n'avoit point d'autre équipage que ſon linge, dont je me chargeai auſſitôt. La chaiſe étoit en état de partir: nous nous éloignâmes promptement de la ville. Je rapporterai dans la ſuite quelle fut la conduite de Tiberge, lorſqu'il s'apperçut que je l'avois trompé. Son zèle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le porta, & combien je devrois verſer de larmes, en ſongeant quelle en a toujours été la récompenſe.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer, que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avois couru à cheval, à côté de la chaiſe, ce qui ne nous avoit guère permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux; mais lorſque nous nous vîmes ſi proche de Paris, c'eſt-à-dire, preſque en ſûreté, nous prîmes le tems de nous rafraîchir, n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque paſſionné que je fuſſe pour Manon, elle ſut me perſuader qu'elle ne l'étoit pas moins pour moi. Nous étions ſi peu réſervés dans nos careſſes, que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fuſſions ſeuls. Nos poſtillons & nos hôtes nous regardoient avec admiration; & je remarquai qu'ils étoient ſurpris de voir deux enfans de notre âge, qui paroiſſoient s'aimer juſqu'à la fureur. Nos projets de mariage furent oubliés à Saint-Denis; nous fraudâmes les droits de l'égliſe, & nous nous trouvâmes époux ſans y avoir fait réflexion. Il eſt sûr que du naturel tendre & conſtant dont je ſuis, j'étois heureux pour toute ma vie, ſi Manon m'eût été fidelle. Plus je la connoiſſois, plus je découvrois en elle de nouvelles qualités aimables. Son eſprit, ſon cœur, ſa douceur & ſa beauté, formoient une chaîne ſi forte & ſi charmante, que j'aurois mis tout mon bonheur à n'en ſortir jamais. Terrible changement! Ce qui fait mon déſeſ-

poir a pu faire ma félicité. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes, par cette même conſtance, dont je devois attendre le ſort du monde le plus doux, & les plus parfaites récompenſes de l'amour.

Nous prîmes un appartement meublé à Paris. Ce fut dans la rue V...., & pour mon malheur auprès de la maiſon de M. de B....., célèbre fermier général. Trois ſemaines ſe paſsèrent, pendant leſquelles j'avois été ſi rempli de ma paſſion, que j'avois peu ſongé à ma famille, & au chagrin que mon père avoit dû reſſentir de mon abſence. Cependant, comme la débauche n'avoit nulle part à ma conduite, & que Manon ſe comportoit auſſi avec beaucoup de retenue, la tranquillité où nous vivions ſervit à me faire rappeler peu-à-peu l'idée de mon devoir. Je réſolus de me réconcilier, s'il étoit poſſible, avec mon père. Ma maitreſſe étoit ſi aimable, que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire, ſi je trouvois moyen de lui faire connoître ſa ſageſſe & ſon mérite; en un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'épouſer, ayant été déſabuſé de l'eſpérance de le pouvoir ſans ſon conſentement. Je communiquai ce projet à Manon; & je lui fis entendre qu'outre les motifs de l'amour & du devoir, celui de la néceſſité pouvoit y entrer auſſi pour quelque choſe, car

nos fonds s'étant extrêmement altérés, je commençois à revenir de l'opinion qu'ils étoient inépuiſables. Manon reçut froidement cette propoſition. Cependant, les difficultés qu'elle y oppoſa n'étant priſes que de ſa tendreſſe même, & de la crainte de me perdre, ſi mon père n'entroit point dans notre deſſein, après avoir connu le lieu de notre retraite, je n'eus pas le moindre ſoupçon du coup affreux qu'on ſe préparoit à me porter. A l'objection de la néceſſité, elle répondit qu'il nous reſtoit encore de quoi vivre quelques ſemaines, & qu'elle trouveroit après cela des reſſources dans l'affection de quelques parens, à qui elle écriroit en province. Elle adoucit ſon refus par des careſſes ſi tendres & ſi paſſionnées, que moi qui ne vivois que pour elle, & qui n'avois pas la moindre défiance de ſon cœur, j'applaudis à toutes ſes réponſes & à toutes ſes réſolutions. Je lui avois laiſſé la diſpoſition de notre bourſe & le ſoin de payer notre dépenſe ordinaire. Je m'apperçus, peu après, que notre table étoit mieux ſervie, & qu'elle avoit acheté quelques ajuſtemens d'un prix conſidérable. Comme je n'ignorois pas qu'il devoit nous reſter à peine douze ou quinze piſtoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria, en riant, d'être ſans embarras. Ne vous ai-je pas

promis, me dit-elle, que je trouverois des reſſources? Je l'aimois avec trop de ſimplicité pour m'alarmer facilement.

Un jour que j'étois ſorti l'après-midi, & que je l'avois avertie que je ſerois dehors plus longtems qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour, on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions ſervis que par une petite fille, qui étoit à-peu-près de notre âge. Etant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avoit tardé ſi long-tems? Elle me répondit d'un air embarraſſé, qu'elle ne m'avoit point entendu frapper. Je n'avois frappé qu'une fois; je lui dis: mais ſi vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous donc venue m'ouvrir? Cette queſtion la déconcerta ſi fort, que n'ayant point aſſez de préſence d'eſprit pour y répondre, elle ſe mit à pleurer, en m'aſſurant que ce n'étoit point ſa faute, & que Madame lui avoit défendu d'ouvrir la porte juſqu'à ce que M. de B..... fût ſorti par l'autre eſcalier, qui répondoit au cabinet. Je demeurai ſi confus, que je n'eus pas la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de deſcendre ſous prétexte d'une affaire, & j'ordonnai à cette enfant de dire à ſa maitreſſe que je retournerois dans le moment, mais de ne pas faire connoître qu'elle m'eût parlé de M. de B.....

Ma

Ma conſternation fut ſi grande, que je verſai des larmes en deſcendant l'eſcalier, ſans ſavoir encore quel ſentiment en étoit la ſource. J'entrai dans le premier café; & m'y étant aſſis près d'une table, j'appuyai la tête ſur mes deux mains, pour y développer ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Je n'oſois rappeler ce que je venois d'entendre. Je voulois le conſidérer comme une illuſion; & je fus près deux ou trois fois de retourner au logis, ſans marquer que j'y euſſe fait attention. Il me paroiſſoit ſi impoſſible que Manon m'eût trahi, que je craignois de lui faire injure en la ſoupçonnant. Je l'adorois, cela étoit sûr, je ne lui avois pas donné plus de preuves d'amour, que je n'en avois reçu d'elle; pourquoi l'aurois-je accuſée d'être moins ſincère & moins conſtante que moi? Quelle raiſon auroit-elle eu de me tromper? Il n'y avoit que trois heures qu'elle m'avoit accablé de ſes plus tendres careſſes, & qu'elle avoit reçu les miennes avec tranſport; je ne connoiſſois pas mieux mon cœur que le ſien. Non, non, repris-je, il n'eſt pas poſſible que Manon me trahiſſe. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle ſait trop bien que je l'adore. Ce n'eſt pas-là un ſujet de me haïr.

Cependant la viſite & la ſortie furtive de M. de B.... me cauſoient de l'embarras. Je rappelois auſſi les petites acquiſitions de Manon, qui me

ſembloient ſurpaſſer nos richeſſes préſentes. Cela paroiſſoit ſentir les libéralités d'un nouvel amant. Et cette confiance, qu'elle m'avoit marquée pour des reſſources qui m'étoient inconnues! J'avois peine à donner à tant d'énigmes un ſens auſſi favorable que mon cœur le ſouhaitoit. D'un autre côté, je ne l'avois preſque pas perdue de vue, depuis que nous étions à Paris. Occupations, promenades, divertiſſemens, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre : mon Dieu! un inſtant de ſéparation nous auroit trop affligés. Il falloit nous dire ſans ceſſe que nous nous aimions; nous ſerions morts d'inquiétude ſans cela. Je ne pouvois donc m'imaginer preſque un ſeul moment, où Manon pût s'être occupée d'un autre que de moi. A la fin, je crus avoir trouvé le dénouement de ce myſtère. M. de B....., dis-je en moi-même, eſt un homme qui fait de groſſes affaires, & qui a de grandes relations; les parens de Manon ſe ſeront ſervis de cet homme, pour lui faire tenir quelqu'argent. Elle en a peut-être déjà reçu de lui; il eſt venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'eſt fait ſans doute un jeu de me le cacher, pour me ſurprendre agréablement. Peut-être m'en auroit-elle parlé, ſi j'étois rentré à l'ordinaire, au lieu de venir ici m'affliger. Elle ne me le cachera pas du moins, lorſque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis ſi fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma triſteſſe. Je retournai ſur le champ au logis. J'embraſſai Manon avec ma tendreſſe ordinaire. Elle me reçut fort bien. J'étois tenté d'abord de lui découvrir mes conjectures, que je regardois plus que jamais comme certaines; je me retins, dans l'eſpérance qu'il lui arriveroit peut-être de me prévenir, en m'apprenant tout ce qui s'étoit paſſé. On nous ſervit à ſouper. Je me mis à table d'un air fort gai; mais à la lumière de la chandelle, qui étoit entr'elle & moi, je crus appercevoir de la triſteſſe ſur le viſage & dans les yeux de ma chère maitreſſe. Cette penſée m'en inſpira auſſi. Je remarquai que ſes regards s'attachoient ſur moi, d'une autre façon qu'ils n'avoient accoutumé. Je ne pouvois démêler ſi c'étoit de l'amour ou de la compaſſion, quoiqu'il me parût que c'étoit un ſentiment doux & languiſſant. Je la regardai avec la même attention; & peut-être n'avoit-elle pas moins de peine à juger de la ſituation de mon cœur par mes regards. Nous ne penſions, ni à parler, ni à manger. Enfin, je vis tomber des larmes de ſes beaux yeux: perfides larmes! Ah Dieu! m'écriai-je, vous pleurez, ma chère Manon: vous êtes affligée juſqu'à pleurer, & vous ne me dites pas un ſeul mot de vos peines. Elle ne me répondit que par quel-

ques ſoupirs, qui augmentèrent mon inquiétude. Je me levai en tremblant, je la conjurai, avec tous les empreſſemens de l'amour, de me découvrir le ſujet de ſes pleurs; j'en verſai moi-même, en eſſuyant les ſiennes; j'étois plus mort que vif. Un barbare auroit été attendri des témoignages de ma douleur & de ma crainte. Dans le tems que j'étois ainſi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de pluſieurs perſonnes, qui montoient l'eſcalier. On frappa doucement à la porte. Manon me donna un baiſer : & s'échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, qu'elle ferma auſſitôt ſur elle. Je me figurai qu'étant un peu en déſordre, elle vouloit ſe cacher aux yeux des étrangers qui avoient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même. A peine avois-je ouvert, que je me vis ſaiſir par trois hommes, que je reconnus pour pour les gens de mon père. Ils ne me firent point de violence; mais, deux d'entr'eux m'ayant pris par les bras, le troiſième viſita mes poches, dont il tira un petit couteau, qui étoit le ſeul fer que j'euſſe ſur moi. Ils me demandèrent pardon de la néceſſité où ils étoient de me manquer de reſpect; ils me dirent naturellement qu'ils agiſſoient par l'ordre de mon père, & que mon frère aîné m'attendoit en bas dans un carroſſe. J'étois ſi troublé, que je me laiſſai conduire, ſans réſiſter & ſans répondre. Mon frère étoit

effectivement à m'attendre. On me mit dans le carroſſe auprès de lui; & le cocher, qui avoit ſes ordres, nous conduiſit rapidement juſqu'à Saint-Denis. Mon frère m'embraſſa tendrement; mais il ne me parla point; de ſorte que j'eus tout le loiſir, dont j'avois beſoin, pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obſcurité, que je ne voyois pas de jour à la moindre conjecture. J'étois trahi cruellement; mais par qui? Tiberge fut le premier qui me vint à l'eſprit. Traître! diſois-je, c'eſt fait de ta vie, ſi mes ſoupçons ſe trouvent juſtes. Cependant je fis réflexion qu'il ignoroit le lieu de ma demeure, & qu'on ne pouvoit par conſéquent l'avoir appris de lui. Accuſer Manon, c'eſt de quoi mon cœur n'oſoit ſe rendre coupable. Cette triſteſſe extraordinaire, dont je l'avois vûe comme accablée, ſes larmes, le tendre baiſer qu'elle m'avoit donné en ſe retirant, me paroiſſoient bien une énigme; mais je me ſentois porté à l'expliquer comme un preſſentiment de notre malheur commun; & dans le tems que je me déſeſpérois de l'accident qui m'arrachoit à elle, j'avois la crédulité de m'imaginer qu'elle étoit encore plus à plaindre que moi. Le réſultat de ma méditation fut de me perſuader, que j'avois été apperçu dans les rues de Paris, par quelques perſonnes de ma connoiſſance, qui en avoient donné

avis à mon père. Cette penſée me conſola. Je comptois d'en être quitte pour des reproches, ou pour quelques mauvais traitemens, qu'il me faudroit eſſuyer de l'autorité paternelle. Je réſolus de les ſouffrir avec patience, & de promettre tout ce qu'on exigeroit de moi, pour me faciliter l'occaſion de retourner plus promptement à Paris, & d'aller rendre la vie & la joie à ma chère Manon.

Nous arrivâmes en peu de tems à Saint-Denis. Mon frère, ſurpris de mon ſilence, s'imagina que c'étoit un effet de ma crainte. Il entreprit de me conſoler, en m'aſſurant que je n'avois rien à redouter de la ſévérité de mon père, pourvu que je fuſſe diſpoſé à rentrer doucement dans le devoir, & à mériter l'affection qu'il avoit pour moi. Il me fit paſſer la nuit à Saint-Denis, avec la précaution de faire coucher les trois laquais dans ma chambre. Ce qui me cauſa une peine ſenſible, fut de me voir dans la même hôtellerie où je m'étois arrêté avec Manon, en venant d'Amiens à Paris. L'hôte & les domeſtiques me reconnurent, & devinèrent en même-tems la vérité de mon hiſtoire. J'entendis dire à l'hôte : Ah ! c'eſt ce joli monſieur qui paſſa, il y a ſix ſemaines, avec une petite demoiſelle, qu'il aimoit ſi fort. Qu'elle étoit charmante ! les pauvres enfans, comme ils ſe careſſoient ! Pardi, c'eſt dommage qu'on

les ait ſéparés. Je feignois de ne rien entendre, & je me laiſſois voir le moins qu'il m'étoit poſſible. Mon frère avoit à Saint-Denis une chaiſe à deux dans laquelle nous partîmes de grand matin ; & nous arrivâmes chez nous le lendemain au ſoir. Il vit mon père avant moi, pour le prévenir en ma faveur, en lui apprenant avec quelle douceur je m'étois laiſſé conduire ; de ſorte que j'en fus reçu moins durement, que je ne m'y étois attendu. Il ſe contenta de me faire quelques reproches généraux, ſur la faute que j'avois commiſe en m'abſentant ſans ſa permiſſion. Pour ce qui regardoit ma maitreſſe, il me dit que j'avois bien mérité ce qui venoit de m'arriver, en me livrant à une inconnue ; qu'il avoit eu meilleure opinion de ma prudence ; mais qu'il eſpéroit que cette petite aventure me rendroit plus ſage. Je ne pris ce diſcours, que dans le ſens qui s'accordoit avec mes idées. Je remerciai mon père de la bonté qu'il avoit de me pardonner, & je lui promis de prendre une conduite plus ſoumiſe & plus réglée. Je triomphois au fond du cœur : car de la manière dont les choſes s'arrangeoient, je ne doutois point que je n'euſſe la liberté de me dérober de la maiſon, même avant la fin de la nuit.

On ſe mit à table pour ſouper ; on me railla ſur ma conquête d'Amiens, & ſur ma fuite avec

cette fidelle maitreſſe. Je reçus les coups de bonne grace. J'étois même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupoit continuellement l'eſprit. Mais quelques mots lâchés par mon père, me firent prêter l'oreille avec la dernière attention. Il parla de perfidie, & de ſervice intéreſſé, rendu par monſieur B..... Je demeurai interdit, en lui entendant prononcer ce nom, & je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il ſe tourna vers mon frère, pour lui demander s'il ne m'avoit pas raconté toute l'hiſtoire. Mon frère lui répondit que je lui avois paru ſi tranquille ſur la route, qu'il n'avoit pas cru que j'euſſe beſoin de ce remède pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon père balançoit s'il achèveroit de s'expliquer. Je l'en ſuppliai ſi inſtamment, qu'il me ſatisfit, ou plutôt, qu'il m'aſſaſſina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord ſi j'avois toujours eu la ſimplicité de croire que je fuſſe aimé de ma maitreſſe. Je lui dis hardiment que j'en étois ſi sûr, que rien ne pouvoit m'en donner la moindre défiance. Ha, ha, ha, s'écria-t-il en riant de toute ſa force, cela eſt excellent! Tu es une jolie dupe, & j'aime à te voir dans ces ſentimens-là. C'eſt grand dommage, mon pauvre chevalier, de te faire entrer dans l'ordre de Malte,

puiſque tu as tant de diſpoſition à faire un mari patient & commode. Il ajouta mille railleries de cette force, ſur ce qu'il appeloit ma ſottiſe & ma crédulité. Enfin, comme je demeurois dans le ſilence, il continua de me dire que ſuivant le calcul qu'il pouvoit faire du tems depuis mon départ d'Amiens, Manon m'avoit aimé environ douze jours : car, ajouta-t-il, je ſais que tu partis d'Amiens, le 28 de l'autre mois ; nous ſommes au 29 du préſent : il y en a onze que monſieur B..... m'a écrit ; je ſuppoſe qu'il lui en ait fallu huit pour lier une parfaite connoiſſance avec ta maitreſſe ; ainſi qui ôte onze & huit, de trente-un jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois juſqu'au 29 de l'autre, reſte douze, un peu plus ou moins. Là-deſſus, les éclats de rire recommencèrent. J'écoutois tout avec un ſaiſiſſement de cœur, auquel j'appréhendois de ne pouvoir réſiſter juſqu'à la fin de cette triſte comédie. Tu ſauras donc, reprit mon père, puiſque tu l'ignores, que monſieur B..... a gagné le cœur de ta princeſſe ; car il ſe moque de moi, de prétendre me perſuader que c'eſt par un zèle déſintéreſſé pour mon ſervice, qu'il a voulu te l'enlever. C'eſt bien d'un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne ſuis pas connu, qu'il faut attendre des ſentimens ſi nobles. Il a ſu d'elle que tu es mon fils ; & pour ſe délivrer de tes importunités, il m'a écrit le lieu

de ta demeure & le déſordre où tu vivois, en me faiſant entendre qu'il falloit main-forte pour s'aſſurer de toi. Il s'eſt offert de me faciliter les moyens de te ſaiſir au collet; & c'eſt par ſa direction & celle de ta maitreſſe même, que ton frère a trouvé le moment de te prendre ſans verd. Félicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu ſais vaincre aſſez rapidement, chevalier; mais tu ne ſais pas conſerver tes conquêtes.

Je n'eus pas la force de ſoutenir plus long-tems un diſcours, dont chaque mot m'avoit percé le cœur. Je me levai de table, & je n'avois pas fait quatre pas pour ſortir de la ſalle, que je tombai ſur le plancher ſans ſentiment & ſans connoiſſance. On me les rappela par de prompts ſecours. J'ouvris les yeux pour verſer un torrent de pleurs, & la bouche pour proférer les plaintes les plus triſtes & les plus touchantes. Mon père, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec toute ſon affection pour me conſoler. Je l'écoutois, mais ſans l'entendre. Je me jetai à ſes genoux; je le conjurai, en joignant les mains, de me laiſſer retourner à Paris, pour aller poignarder B.... Non, diſois-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon; il lui a fait violence; il l'a ſéduite par un charme ou par un poiſon; il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime. Ne le ſais-je pas bien? il l'aura menacée, le poignard à la main, pour la

contraindre de m'abandonner. Que n'aura-t-il pas fait pour me ravir une ſi charmante maitreſſe ? O dieux ! dieux ! ſeroit-il poſſible que Manon m'eût trahi & qu'elle eût ceſſé de m'aimer !

Comme je parlois toujours de retourner promptement à Paris, & que je me levois même à tous momens pour cela, mon père vit bien que dans le tranſport où j'étois, rien ne ſeroit capable de m'arrêter. Il me conduiſit dans une chambre haute, où il laiſſa deux domeſtiques avec moi, pour me garder à vue. Je ne me poſſédois point. J'aurois donné mille vies, pour être ſeulement un quart-d'heure à Paris. Je compris que m'étant déclaré ſi ouvertement, on ne me permettroit pas aiſément de ſortir de ma chambre. Je meſurai des yeux, la hauteur des fenêtres. Ne voyant nulle poſſibilité de m'échapper par cette voie, je m'adreſſai doucement à mes deux domeſtiques. Je m'engageai, par mille ſermens, à faire un jour leur fortune, s'ils vouloient conſentir à mon évaſion. Je les preſſai, je les careſſai, je les menaçai ; mais cette tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute eſpérance. Je réſolus de mourir, & je me jetai ſur un lit avec le deſſein de ne le quitter qu'avec la vie. Je paſſai la nuit & le jour ſuivant dans cette ſituation. Je refuſai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain. Mon père vint me voir l'après-midi. Il eut la bonté de flatter mes peines par les plus

douces conſolations. Il m'ordonna ſi abſolument de manger quelque choſe, que je le fis par reſpect pour ſes ordres. Quelques jours ſe paſsèrent pendant leſquels je ne pris rien qu'en ſa préſence & pour lui obéir. Il continuoit toujours de m'apporter les raiſons qui pouvoient me ramener au bon ſens, & m'inſpirer du mépris pour l'infidelle Manon. Il eſt certain que je ne l'eſtimois plus: comment aurois-je eſtimé la plus volage & la plus perfide de toutes les créatures? Mais ſon image, les traits charmans que je portois au fond du cœur, y ſubſiſtoient toujours. Je me ſentois bien. Je puis mourir, diſois-je; je le devrois même, après tant de honte & de douleur; mais je ſouffrirois mille morts, ſans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon père étoit ſurpris de me voir toujours ſi fortement touché. Il me connoiſſoit des principes d'honneur; & ne pouvant douter que ſa trahiſon ne me la fît mépriſer, il s'imagina que ma conſtance venoit moins de cette paſſion en particulier, que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement à cette penſée, que ne conſultant que ſa tendre affection, il vint un jour m'en faire l'ouverture. Chevalier, me dit-il, j'ai eu deſſein juſqu'à préſent de te faire porter la croix de Malte; mais je vois que tes inclinations ne ſont point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes. Je ſuis d'avis de t'en chercher une qui te plaiſe. Explique-

moi naturellement ce que tu penſes là-deſſus. Je lui répondis que je ne mettois plus de diſtinction entre les femmes, & qu'après le malheur qui venoit de m'arriver, je les déteſtois toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon père en ſouriant, qui reſſemblera à Manon, & qui ſera plus fidelle. Ah! ſi vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'eſt elle qu'il faut me rendre. Soyez sûr, mon père, qu'elle ne m'a point trahi; non, elle n'eſt pas capable d'une ſi noire & ſi cruelle lâcheté. C'eſt le perfide B... qui nous trompe, vous, elle, & moi. Si vous ſaviez combien elle eſt tendre & ſincère, ſi vous la connoiſſiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un enfant, repartit mon père. Comment pouvez-vous vous aveugler juſqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle? C'eſt elle-même, qui vous a livré à votre frère. Vous devriez oublier juſqu'à ſon nom, & profiter, ſi vous êtes ſage, de l'indulgence que j'ai pour vous. Je reconnoiſſois trop clairement qu'il avoit r[illegible] C'étoit un mouvement involontaire, qui me faiſoit prendre ainſi le parti de mon infidelle. Hélas, repris-je après un moment de ſilence, il n'eſt que trop vrai que je ſuis le malheureux objet de la plus lâche de toutes les perfidies. Oui, continuai-je en verſant des larmes de dépit, je vois bien que je ne ſuis qu'un enfant. Ma crédulité ne leur coûtoit guère à tromper. Mais je ſais bien ce que j'ai à faire pour

me venger. Mon père voulut ſavoir quel étoit mon deſſein. J'irai à Paris, lui dis-je, je mettrai le feu à la maiſon de B.... & je le brûlerai tout vif avec la perfide Manon. Cet emportement fit rire mon père, & ne ſervit qu'à me faire garder plus étroitement dans ma priſon.

J'y paſſai ſix mois entiers, pendant le premier deſquels il y eut peu de changement dans mes diſpoſitions. Tous mes ſentimens n'étoient qu'une alternative perpétuelle de haine & d'amour, d'eſpérance ou de déſeſpoir, ſelon l'idée ſous laquelle Manon s'offroit à mon eſprit. Tantôt je ne conſidérois en elle que la plus aimable de toutes les filles, & je languiſſois du deſir de la revoir: tantôt je n'y appercevois qu'une lâche & perfide maitreſſe, & je faiſois mille ſermens de ne la chercher que pour la punir. On me donna des livres, qui ſervirent à rendre un peu de tranquillité à mon ame. Je relus tous mes auteurs. J'acquis de nouvelles connoiſſances. Je repris un goût infini pour l'étude. Vous verrez de quelle utilité il me fut dans la ſuite. Les lumières, que je devois à l'amour, me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace & de Virgile, qui m'avoient paru obſcurs auparavant. Je fis un commentaire amoureux ſur le quatrième livre de l'Enéïde; je le deſtine à voir le jour, & je me flatte que le public en ſera ſatisfait. Hélas! diſois-je

en le faiſant, c'étoit un cœur tel que le mien, qu'il falloit à la fidelle Didon.

Tiberge vint me voir un jour dans ma priſon. Je fus ſurpris du tranſport avec lequel il m'embraſſa. Je n'avois point encore eu de preuves de ſon affection, qui puſſent me la faire regarder autrement que comme une ſimple amitié de collège, telle qu'elle ſe forme entre de jeunes gens qui ſont à-peu-près du même âge. Je le trouvai ſi changé & ſi formé, depuis cinq ou ſix mois que j'avois paſſés ſans le voir, que ſa figure & le ton de ſon diſcours m'inſpirèrent du reſpect. Il me parla en conſeiller ſage, plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarement où j'étois tombé. Il me félicita de ma guériſon qu'il croyoit avancée; enfin, il m'exhorta à profiter de cette erreur de jeuneſſe, pour ouvrir les yeux ſur la vanité des plaiſirs.

Je le regardai avec étonnement. Il s'en apperçut. Mon cher chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne ſoit ſolidement vrai, & dont je ne me ſois convaincu par un ſérieux examen. J'avois autant de penchant que vous vers la volupté; mais le ciel m'avoit donné, en même tems, du goût pour la vertu. Je me ſuis ſervi de ma raiſon pour comparer les fruits de l'un & de l'autre, & je n'ai pas tardé long-tems à découvrir leurs différences. Le ſecours du ciel s'eſt joint à mes réflexions. J'ai conçu, pour le monde, un mépris auquel il n'y a rien

d'égal. Devineriez-vous ce qui m'y retient, ajouta-t-il, & ce qui m'empêche de courir à la ſolitude? C'eſt uniquement la tendre amitié que j'ai pour vous. Je connois l'excellence de votre cœur & de votre eſprit; il n'y a rien de bon dont vous ne puiſſiez vous rendre capable. Le poiſon du plaiſir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu! Votre fuite d'Amiens m'a cauſé tant de douleur, que je n'ai pas goûté depuis, un ſeul moment de ſatisfaction. Jugez-en par les démarches qu'elle m'a fait faire. Il me raconta qu'après s'être apperçu que je l'avois trompé, & que j'étois parti avec ma maitreſſe, il étoit monté à cheval pour me ſuivre; mais qu'ayant ſur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avoit été impoſſible de me joindre: qu'il étoit arrivé néanmoins à Saint-Denis, une demi-heure après mon départ; qu'étant bien certain que je me ſerois arrêté à Paris, il y avoit paſſé ſix ſemaines à me chercher inutilement; qu'il alloit dans tous les lieux où il ſe flattoit de pouvoir me trouver, & qu'un jour enfin il avoit reconnu ma maitreſſe à la comédie; qu'elle y étoit dans une parure ſi éclatante, qu'il s'étoit imaginé qu'elle devoit cette fortune à un nouvel amant; qu'il avoit ſuivi ſon carroſſe juſqu'à ſa maiſon, & qu'il avoit appris d'un domeſtique, qu'elle étoit entretenue par les libéralités de monſieur B..... Je ne m'arrêtai point-là, continua-t-il. J'y retournai le lendemain pour apprendre d'elle-même

d'elle-même ce que vous étiez devenu : elle me quitta bruſquement, lorſqu'elle m'entendit parler de vous, & je fus obligé de revenir en province ſans aucun autre éclairciſſement. J'y appris votre aventure & la conſternation extrême qu'elle vous a cauſée ; mais je n'ai pas voulu vous voir, ſans être aſſuré de vous trouver plus tranquille.

Vous avez donc vu Manon, lui répondis-je en ſoupirant ? Hélas ! vous êtes plus heureux que moi, qui ſuis condamné à ne la revoir jamais. Il me fit des reproches de ce ſoupir, qui marquoit encore de la foibleſſe pour elle. Il me flatta ſi adroitement ſur la bonté de mon caractère & ſur mes inclinations, qu'il me fit naître, dès cette première viſite, une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaiſirs du ſiècle pour entrer dans l'état eccléſiaſtique.

Je goûtai tellement cette idée, que lorſque je me trouvai ſeul, je ne m'occupai plus d'autre choſe. Je me rappelai les diſcours de M. l'évêque d'Amiens, qui m'avoit donné le même conſeil, & les préſages heureux qu'il avoit formés en ma faveur, s'il m'arrivoit d'embraſſer ce parti. La piété ſe mêla auſſi dans mes conſidérations. Je ménerai une vie ſainte & chrétienne, diſois-je je m'occuperai de l'étude & de la religion, qui ne me permettront point de penſer aux dangereux plaiſirs de l'amour. Je mépriſerai ce que le commun des hommes admire ; & comme je ſens

aſſez que mon cœur ne deſirera que ce qu'il eſtime, j'aurai auſſi peu d'inquiétudes que de deſirs. Je formai là-deſſus d'avance un ſyſtême de vie paiſible & ſolitaire. J'y faiſois entrer une maiſon écartée, avec un petit bois, & un ruiſſeau d'eau douce au bout du jardin; une bibliothèque compoſée de livres choiſis; un petit nombre d'amis vertueux & de bon ſens, une table propre, mais frugale & modérée. J'y joignois un commerce de lettres, avec un ami qui feroit ſon ſéjour à Paris, & qui m'informeroit des nouvelles publiques, moins pour ſatisfaire ma curioſité, que pour me faire un divertiſſement des folles agitations des hommes. Ne ſerai-je pas heureux, ajoutai-je? toutes mes prétentions ne ſeront-elles point remplies? Il eſt certain que ce projet flattoit extrêmement mes inclinations. Mais, à la fin d'un ſi ſage arrangement, je ſentois que mon cœur attendoit encore quelque choſe; & que pour n'avoir rien à deſirer dans la plus charmante ſolitude, il y falloit être avec Manon.

Cependant, Tiberge continuant de me rendre de fréquentes viſites, dans le deſſein qu'il m'avoit inſpiré, je pris l'occaſion d'en faire l'ouverture à mon père. Il me déclara que ſon intention étoit de laiſſer ſes enfans libres dans le choix de leur condition, & que de quelque manière que je vouluſſe diſpoſer de moi, il ne

ſe réſerveroit que le droit de m'aider de ſes conſeils. Il m'en donna de fort ſages, qui tendoient moins à me dégoûter de mon projet, qu'à me le faire embraſſer avec connoiſſance. Le renouvellement de l'année ſcholaſtique approchoit. Je convins, avec Tiberge, de nous mettre enſemble au ſéminaire de Saint-Sulpice; lui pour achever ſes études de théologie, & moi pour commencer les miennes. Son mérite, qui étoit connu de l'évêque du diocèſe, lui fit obtenir de ce prélat un bénéfice conſidérable, avant notre départ.

Mon père, me croyant tout-à-fait revenu de ma paſſion, ne fit aucune difficulté de me laiſſer partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit eccléſiaſtique prit la place de la croix de Malte, & le nom d'abbé des Grieux celle de chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application, que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y employois une partie de la nuit, & je ne perdois pas un moment du jour. Ma réputation eut tant d'éclat, qu'on me félicitoit déjà ſur les dignités que je ne pouvois manquer d'obtenir; & ſans l'avoir ſollicité, mon nom fut couché ſur la feuille des bénéfices. La piété n'étoit pas plus négligée; j'avois de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge étoit charmé de ce qu'il regardoit comme ſon ouvrage, & je l'ai vu pluſieurs fois répandre des larmes, en s'applaudiſſant de ce

qu'il nommoit ma converſion. Que les réſolutions humaines ſoient ſujettes à changer, c'eſt ce qui ne m'a jamais cauſé d'étonnement; une paſſion les fait naître, une autre paſſion peut les détruire : mais quand je penſe à la ſainteté de celles qui m'avoient conduit à Saint-Sulpice, & à la joie intérieure que le ciel m'y faiſoit goûter en les exécutant, je ſuis effrayé de la facilité avec laquelle j'ai pu les rompre. S'il eſt vrai que les ſecours céleſtes ſont à tous momens d'une force égale à celle des paſſions, qu'on m'explique donc par quel funeſte aſcendant on ſe trouve emporté tout d'un coup loin de ſon devoir, ſans ſe trouver capable de la moindre réſiſtance, & ſans reſſentir le moindre remords. Je me croyois abſolument délivré des foibleſſes de l'amour. Il me ſembloit que j'aurois préféré la lecture d'une page de ſaint Auguſtin, ou un quart-d'heure de méditation chrétienne à tous les plaiſirs des ſens, ſans excepter ceux qui m'auroient été offerts par Manon. Cependant un inſtant malheureux me fit retomber dans le précipice ; & ma chûte fut d'autant plus irréparable, que me trouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étois ſorti, les nouveaux déſordres où je tombai, me portèrent bien plus loin vers le fond de l'abîme.

J'avois paſſé près d'un an à Paris, ſans m'in-

former des affaires de Manon. Il m'en avoit d'abord coûté beaucoup pour me faire cette violence; mais les conſeils toujours préſens de Tiberge, & mes propres réflexions m'avoient fait obtenir la victoire. Les derniers mois s'étoient écoulés ſi tranquillement, que je me croyois ſur le point d'oublier éternellement cette charmante & perfide créature. Le tems arriva, auquel je devois ſoutenir un exercice public dans l'école de théologie; je fis prier pluſieurs perſonnes de conſidération, de m'honorer de leur préſence. Mon nom fut ainſi répandu dans tous les quartiers de Paris: il alla juſqu'aux oreilles de mon infidelle. Elle ne le reconnut pas avec certitude, ſous le nom d'abbé; mais un reſte de curioſité, ou peut-être quelque repentir de m'avoir trahi, (je n'ai jamais pu démêler lequel de ces deux ſentimens) lui fit prendre intérêt à un nom ſi ſemblable au mien; elle vint en Sorbonne avec quelques autres dames. Elle fut préſente à mon exercice; & ſans doute qu'elle eut peu de peine à me remettre.

Je n'eus pas la moindre connoiſſance de cette viſite. On ſait qu'il y a, dans ces lieux, des cabinets particuliers pour les dames, où elles ſont cachées derrière une jalouſie. Je retournai à Saint-Sulpice, couvert de gloire & chargé de complimens. Il étoit ſix heures du ſoir. On vint m'avertir, un moment après mon retour, qu'une

dame demandoit à me voir. J'allai au parloir ſur le champ. Dieux ! quelle apparition ſurprenante ! j'y trouvai Manon. C'étoit elle ; mais plus aimable & plus brillante que je ne l'avois jamais vue. Elle étoit dans ſa dix-huitième année. Ses charmes ſurpaſſoient tout ce qu'on peut décrire. C'étoit un air ſi fin, ſi doux, ſi engageant ! l'air de l'amour même. Toute ſa figure me parut un enchantement.

Je demeurai interdit à ſa vue ; & ne pouvant conjecturer quel étoit le deſſein de cette viſite, j'attendois les yeux baiſſés & avec tremblement, qu'elle s'expliquât. Son embarras fut pendant quelque tems égal au mien ; mais voyant que mon ſilence continuoit, elle mit la main devant ſes yeux pour cacher quelques larmes. Elle me dit d'un ton timide, qu'elle confeſſoit que ſon infidélité méritoit ma haine ; mais que s'il étoit vrai que j'euſſe jamais eu quelque tendreſſe pour elle, il y avoit eu auſſi bien de la dureté à laiſſer paſſer deux ans, ſans prendre ſoin de l'informer de mon ſort, & qu'il y en avoit beaucoup encore à la voir dans l'état où elle étoit en ma préſence, ſans lui dire une parole. Le déſordre de mon ame, en l'écoutant, ne ſauroit être exprimé.

Elle s'aſſit. Je demeurai debout, le corps à demi tourné, n'oſant l'enviſager directement. Je commençai pluſieurs fois une réponſe, que je

n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort pour m'écrier douloureuſement ; perfide Manon ! Ah perfide ! perfide ! Elle me répéra, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendoit point juſtifier ſa perfidie. Que prétendez-vous donc, m'écriai-je encore ? Je prétens mourir, répondit-elle, ſi vous ne me rendez votre cœur, ſans lequel il eſt impoſſible que je vive. Demande donc ma vie, infidelle ! repris-je en verſant moi-même des pleurs, que je m'efforçai en vain de retenir ; demande ma vie, qui eſt l'unique choſe qui me reſte à te ſacrifier ; car mon cœur n'a jamais ceſſé d'être à toi. A peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle ſe leva avec tranſport, pour venir m'embraſſer. Elle m'accabla de mille careſſes paſſionnées. Elle m'appela par tous les noms que l'amour invente, pour exprimer ſes plus vives tendreſſes. Je n'y répondois encore qu'avec langueur. Quel paſſage, en effet, de la ſituation tranquille où j'avois été, aux mouvemens tumultueux que je ſentois renaître ! J'en étois épouvanté. Je frémiſſois, comme il arrive lorſqu'on ſe trouve la nuit dans une campagne écartée : on ſe croit tranſporté dans un nouvel ordre de choſes ; on y eſt ſaiſi d'une horreur ſecrète, dont on ne ſe remet qu'après avoir conſidéré long-tems tous les environs.

Nous nous aſsîmes, l'un près de l'autre. Je

pris ſes mains dans les miennes. Ah ! Manon, lui dis-je en la regardant d'un œil triſte, je ne m'étois pas attendu à la noire trahiſon dont vous avez payé mon amour. Il vous étoit bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la ſouveraine abſolue, & qui mettoit toute ſa félicité à vous plaire & à vous obéir. Dites-moi maintenant ſi vous en avez trouvé d'auſſi tendre & d'auſſi ſoumis. Non, non, la nature n'en fait guère de la même trempe que le mien. Dites-moi du moins, ſi vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire ſur ce retour de bonté, qui vous ramène aujourd'hui pour le conſoler ? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais ; mais, au nom de toutes les peines que j'ai ſouffertes pour vous, belle Manon, dites-moi ſi vous ſerez plus fidelle.

Elle me répondit des choſes ſi touchantes ſur ſon repentir, & elle s'engagea à la fidélité par tant de proteſtations & de ſermens, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. Chère Manon ! lui dis-je avec un mélange profane d'expreſſions amoureuſes & théologiques, tu es trop adorable pour une créature. Je me ſens le cœur emporté par une délectation victorieuſe. Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint-Sulpice, eſt une chimère. Je vais perdre ma fortune & ma réputation pour toi, je le prévois bien, je lis ma deſ-

tinée dans tes beaux yeux ; mais de quelles pertes ne ſerai-je pas conſolé par ton amour ! Les faveurs de la fortune ne me touchent point, la gloire me paroît une fumée ; tous mes projets de vie eccléſiaſtique étoient de folles imaginations ; enfin tous les biens différens de ceux que j'eſpère avec toi, ſont des biens mépriſables, puiſqu'ils ne ſauroient tenir un moment dans mon cœur contre un ſeul de tes regards.

En lui promettant néanmoins un oubli général de ſes fautes, je voulus être informé de quelle manière elle s'étoit laiſſée ſéduire par B..... Elle m'apprit que l'ayant vue à ſa fenêtre, il étoit devenu paſſionné pour elle ; qu'il avoit fait ſa déclaration en fermier général, c'eſt-à-dire, en lui marquant dans une lettre que le paiement ſeroit proportionné aux faveurs ; qu'elle avoit capitulé d'abord, mais ſans autre deſſein que de tirer de lui quelque ſomme conſidérable, qui pût ſervir à nous faire vivre commodément ; qu'il l'avoit éblouie par de ſi magnifiques promeſſes, qu'elle s'étoit laiſſée ébranler par degrés : que je devois juger pourtant de ſes remords, par la douleur dont elle m'avoit laiſſé voir des témoignages, la veille de notre ſéparation ; que malgré l'opulence dans laquelle il l'avoit entretenue, elle n'avoit jamais goûté de bonheur avec lui, non-ſeulement parce qu'elle n'y trouvoit point, me

dit-elle, la délicateſſe de mes ſentimens & l'agrément de mes manières ; mais parce qu'au milieu même des plaiſirs qu'il lui procuroit ſans ceſſe, elle portoit au fond du cœur le ſouvenir de mon amour, & le remords de ſon infidélité. Elle me parla de Tiberge & de la confuſion extrême que ſa viſite lui avoit cauſée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t-elle, m'auroit moins ému le ſang. Je lui tournai le dos, ſans pouvoir ſoutenir un moment ſa préſence. Elle continua de me raconter, par quels moyens elle avoit été inſtruite de mon ſéjour à Paris, du changement de ma condition, & de mes exercices de Sorbonne. Elle m'aſſura qu'elle avoit été ſi agitée pendant la diſpute, qu'elle avoit eu beaucoup de peine, non-ſeulement à retenir ſes larmes, mais ſes gémiſſemens mêmes & ſes cris, qui avoient été plus d'une fois ſur le point d'éclater. Enfin, elle me dit qu'elle étoit ſortie de ce lieu la dernière, pour cacher ſon déſordre, & que ne ſuivant que le mouvement de ſon cœur, & l'impétuoſité de ſes deſirs, elle étoit venue droit au ſéminaire, avec la réſolution d'y mourir, ſi elle ne me trouvoit pas diſpoſé à lui pardonner.

Où trouver un barbare, qu'un repentir ſi vif & ſi tendre n'eût pas touché ! Pour moi, je ſentis dans ce moment, que j'aurois ſacrifié pour Manon tous les évêchés du monde chrétien. Je

lui demandai quel nouvel ordre elle jugeoit à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il falloit ſur le champ ſortir du ſéminaire, & remettre à nous arranger dans un lieu plus sûr. Je conſentis à toutes ſes volontés ſans réplique. Elle entra dans ſon carroſſe, pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après, ſans être apperçu du portier. Je montai avec elle. Nous paſsâmes à la friperie. Je repris les galons & l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étois ſans un ſou; & dans la crainte que je ne trouvaſſe de l'obſtacle à ma ſortie de Saint-Sulpice, elle n'avoit pas voulu que je retournaſſe un moment à ma chambre, pour y prendre mon argent. Mon tréſor d'ailleurs étoit médiocre, & elle étoit aſſez riche des libéralités de B..... pour mépriſer ce qu'elle me faiſoit abandonner. Nous conférâmes chez le fripier même, ſur le parti que nous allions prendre. Pour me faire valoir davantage le ſacrifice qu'elle me faiſoit de B...., elle réſolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement. Je veux lui laiſſer ſes meubles, me dit-elle, ils ſont à lui; mais j'emporterai, comme de juſtice, les bijoux, & près de ſoixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir ſur moi, ajouta-t-elle; ainſi nous pouvons demeurer ſans crainte à Paris, en prenant une maiſon

commode, où nous vivrons heureuſement. Je lui repréſentai que s'il n'y avoit point de péril pour elle, il y en avoit beaucoup pour moi, qui ne manquerois point tôt ou tard d'être reconnu, & qui ſerois continuellement expoſé au malheur que j'avois déjà eſſuyé. Elle me fit entendre qu'elle auroit du regret à quitter Paris. Je craignois tant de la chagriner, qu'il n'y avoit point de haſards que je ne mépriſaſſe pour lui plaire : cependant nous trouvâmes un tempérament raiſonnable, qui fut de louer une maiſon dans quelque village voiſin de Paris, d'où il nous ſeroit aiſé d'aller à la ville, lorſque le plaiſir ou le beſoin nous y appelleroit. Nous choiſîmes Chaillot, qui n'en eſt pas éloigné. Manon retourna ſur le champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du jardin des Tuileries. Elle revint une heure après, dans un carroſſe de louage, avec une fille qui la ſervoit, & quelques malles où ſes habits & tout ce qu'elle avoit de plus précieux étoient renfermés.

Nous ne tardâmes point à gagner Chaillot. Nous logeâmes la première nuit à l'auberge, pour nous donner le tems de chercher une maiſon, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes, dès le lendemain, un de notre goût.

Mon bonheur me parut d'abord établi d'une manière inébranlable. Manon étoit la douceur & la complaiſance même. Elle avoit pour moi

des attentions ſi délicates, que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raiſonnâmes ſur la ſolidité de notre fortune. Soixante mille francs, qui faiſoient le fond de nos richeſſes, n'étoient point une ſomme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas diſpoſés d'ailleurs à reſſerrer trop notre dépenſe. La première vertu de Manon, non plus que la mienne, n'étoit pas l'économie. Voici le plan que je me propoſai. Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous ſoutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous ſuffiront chaque année, ſi nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y ménerons une vie honnête, mais ſimple. Notre unique dépenſe ſera pour l'entretien d'un carroſſe, & pour les ſpectacles. Nous nous règlerons. Vous aimez l'opéra; nous irons deux fois la ſemaine. Pour le jeu, nous nous bornerons tellement, que nos pertes ne paſſeront jamais deux piſtoles. Il eſt impoſſible que dans l'eſpace de dix ans, il n'arrive point de changement dans ma famille; mon père eſt âgé, il peut mourir. Je me trouverai du bien, & nous ſerons alors au-deſſus de toutes nos autres craintes.

Cet arrangement n'eût pas été la plus folle action de ma vie, ſi nous euſſions été aſſez ſages pour nous y aſſujettir conſtamment. Mais nos réſolutions

ne durèrent guère plus d'un mois. Manon étoit paſſionnée pour le plaiſir, je l'étois pour elle. Il nous naiſſoit, à tous momens, de nouvelles occaſions de dépenſe; & loin de regretter les ſommes qu'elle employoit quelquefois avec profuſion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyois propre à lui plaire. Notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge. L'hiver approchoit; tout le monde retournoit à la ville, & la campagne devenoit déſerte. Elle me propoſa de reprendre une maiſon à Paris. Je n'y conſentis point; mais pour la ſatisfaire en quelque choſe, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, & que nous y paſſerions la nuit, lorſqu'il nous arriveroit de quitter trop tard l'aſſemblée où nous allions pluſieurs fois la ſemaine; car l'incommodité de revenir ſi tard à Chaillot étoit le prétexte qu'elle apportoit pour le vouloir quitter. Nous eûmes ainſi la charge de deux logemens, l'un à la ville, & l'autre à la campagne. Ce changement mit bientôt le dernier déſordre dans nos affaires, en faiſant naître deux aventures qui cauſèrent notre ruine.

Manon avoit un frère, qui étoit garde-du-corps. Il ſe trouva malheureuſement logé à Paris dans la même rue que nous. Il reconnut ſa ſœur, en la voyant le matin à ſa fenêtre. Il accourut auſſitôt chez nous. C'étoit un homme bru-

tal, & ſans principes d'honneur. Il entra dans notre chambre, en jurant horriblement; & comme il ſavoit une partie des aventures de ſa ſœur, il l'accabla d'injures & de reproches. J'étois ſorti un moment auparavant, ce qui fut ſans doute un bonheur pour lui ou pour moi, qui n'étois rien moins que diſpoſé à ſouffrir une inſulte. Je ne retournai au logis qu'après ſon départ. La triſteſſe de Manon me fit juger qu'il s'étoit paſſé quelque choſe d'extraordinaire. Elle me raconta la ſcène fâcheuſe qu'elle venoit d'eſſuyer, & les menaces brutales de ſon frère. J'en eus tant de reſſentiment, que j'euſſe couru ſur le champ à la vengeance, ſi elle ne m'eût arrêté par ſes larmes. Pendant que je m'entretenois avec elle de cette aventure, le garde-du-corps rentra dans la chambre, où nous étions, ſans s'être fait annoncer. Je ne l'aurois pas reçu auſſi civilement que je fis, ſi je l'euſſe connu; mais nous ayant ſalués d'un air riant, il eut le tems de dire à Manon, qu'il venoit lui faire des excuſes de ſon emportement; qu'il l'avoit crue dans le déſordre, & que cette opinion avoit allumé ſa colère; mais que s'étant informé qui j'étois, d'un de nos domeſtiques, il avoit appris de moi des choſes ſi avantageuſes, qu'elles lui faiſoient deſirer de bien vivre avec nous. Quoique cette information, qui lui venoit d'un de mes laquais, eût quelque choſe

de bizarre & de choquant, je reçus ſon compliment avec honnêteté. Je crus faire plaiſir à Manon. Elle paroiſſoit charmée de le voir porté à ſe réconcilier. Nous le retînmes à dîner. Il ſe rendit en peu de momens ſi familier, que nous ayant entendu parler de notre retour à Chaillot, il voulut abſolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre carroſſe. Ce fut une priſe de poſſeſſion; car il s'accoutuma bientôt à nous voir avec tant de plaiſir, qu'il fit ſa maiſon de la nôtre, & qu'il ſe rendit le maître, en quelque ſorte, de tout ce qui nous appartenoit. Il m'appeloit ſon frère; & ſous prétexte de la liberté fraternelle, il ſe mit ſur le pied d'amener tous ſes amis dans notre maiſon de Chaillot, & de les y traiter à nos dépens. Il ſe fit habiller magnifiquement à nos frais. Il nous engagea même à payer toutes ſes dettes. Je fermois les yeux ſur cette tyrannie, pour ne pas déplaire à Manon, juſqu'à feindre de ne pas m'appercevoir qu'il tiroit d'elle, de tems en tems, des ſommes conſidérables. Il eſt vrai, qu'étant grand joueur, il avoit la fidélité de lui en remettre une partie, lorſque la fortune le favoriſoit; mais la nôtre étoit trop médiocre, pour fournir long-tems à des dépenſes ſi peu modérées. J'étois ſur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ſes importunités, lorſqu'un

qu'un funeſte accident m'épargna cette peine, en nous en cauſant une autre qui nous abîma ſans reſſource.

Nous étions demeurés un jour à Paris, pour y coucher, comme il nous arrivoit fort ſouvent. La ſervante, qui reſtoit ſeule à Chaillot dans ces occaſions, vint m'avertir le matin que le feu avoit pris pendant la nuit dans ma maiſon, & qu'on avoit eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. Je lui demandai ſi nos meubles avoient ſouffert quelque dommage : elle me répondit qu'il y avoit eu une ſi grande confuſion, cauſée par la multitude d'étrangers qui étoient venus au ſecours, qu'elle ne pouvoit être aſſurée de rien. Je tremblai pour notre argent, qui étoit renfermé dans une petite caiſſe. Je me rendis promptement à Chaillot. Diligence inutile ; la caiſſe avoit déjà diſparu. J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'argent ſans être avare. Cette perte me pénétra d'une ſi vive douleur, que j'en penſai perdre la raiſon. Je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs j'allois me trouver expoſé. L'indigence étoit le moindre. Je connoiſſois Manon ; je n'avois déjà que trop éprouvé que quelque fidelle & quelqu'attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune, il ne falloit pas compter ſur elle dans la misère. Elle aimoit trop l'abondance & les plaiſirs pour me les ſacrifier. Je la perdrai, m'é-

criai-je. Malheureux chevalier ! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes ! Cette penſée me jeta dans un trouble ſi affreux, que je balançai pendant quelques momens, ſi je ne ferois pas mieux de finir tous mes maux par la mort. Cependant je conſervai aſſez de préſence d'eſprit, pour vouloir examiner auparavant s'il ne me reſtoit nulle reſſource. Le ciel me fit naître une idée, qui arrêta mon déſeſpoir. Je crus qu'il ne me ſeroit pas impoſſible de cacher notre perte à Manon, & que par induſtrie, ou par quelque faveur du haſard, je pourrois fournir aſſez honnêtement à ſon entretien, pour l'empêcher de ſentir la néceſſité. J'ai compté, diſois-je pour me conſoler, que vingt mille écus nous ſuffiroient pendant dix ans: ſuppoſons que les dix ans ſoient écoulés, & que nul des changemens que j'eſpérois ne ſoit arrivé dans ma famille. Quel parti prendrai-je ? Je ne le ſais pas trop bien ; mais ce que je ferois alors, qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de perſonnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon eſprit ni mes qualités naturelles, & qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talens, tels qu'ils les ont ? La providence, ajoutois-je en réfléchiſſant ſur les différens états de la vie, n'a-t-elle pas arrangé les choſes fort ſagement ? la plupart des grands & des riches ſont des ſots ; cela eſt clair à qui

connoît un peu le monde. Or, il y a là-dedans une juſtice admirable. S'ils joignoient l'eſprit aux richeſſes, ils ſeroient trop heureux, & le reſte des hommes trop miſérable. Les qualités du corps & de l'ame ſont accordées à ceux-ci, comme des moyens pour ſe retirer de la misère & de la pauvreté. Les uns prennent part aux richeſſes des grands; en ſervant à leurs plaiſirs, ils en font des dupes: d'autres ſervent à leur inſtruction, ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens: il eſt rare, à la vérité, qu'ils y réuſſiſſent; mais ce n'eſt pas là le but de la divine ſageſſe: ils tirent toujours un fruit de leurs ſoins, qui eſt de vivre aux dépens de ceux qu'ils inſtruiſent; & de quelque façon qu'on le prenne, c'eſt un fond excellent de revenu pour les petits, que la ſotiſe des riches & des grands.

Ces penſées me remirent un peu le cœur & la tête. Je réſolus d'abord d'aller conſulter M. Leſcaut, frère de Manon. Il connoiſſoit parfaitement Paris; & je n'avois eu que trop d'occaſions de reconnoître, que ce n'étoit ni de ſon bien, ni de la paie du roi, qu'il tiroit ſon plus clair revenu. Il me reſtoit à peine vingt piſtoles, qui s'étoient trouvées heureuſement ſur moi. Je lui montrai ma bourſe, en lui expliquant mon malheur & mes craintes; & je lui demandai s'il y avoit pour moi un parti à choiſir, entre celui de

mourir de faim, ou de me caſſer la tête de déſeſpoir. Il me répondit que ſe caſſer la tête étoit la reſſource des ſots : pour mourir de faim, qu'il y avoit quantité de gens d'eſprit qui s'y voyoient réduits, quand ils ne vouloient pas faire uſage de leurs talens ; que c'étoit à moi d'examiner de quoi j'étois capable ; qu'il m'aſſuroit de ſon ſecours & de ſes conſeils dans toutes mes entrepriſes.

Cela eſt bien vague, M. Leſcaut, lui dis-je, mes beſoins demanderoient un remède plus préſent ; car que voulez-vous que je diſe à Manon ? A propos de Manon, reprit-il, qu'eſt-ce qui vous embarraſſe ? N'avez-vous pas toujours avec elle, de quoi finir vos inquiétudes quand vous le voudrez ? Une fille, comme elle, devroit nous entretenir, vous, elle & moi. Il me coupa la réponſe que cette impertinence méritoit, pour continuer de me dire qu'il me garantiſſoit avant le ſoir mille écus à partager entre nous, ſi je voulois ſuivre ſon conſeil ; qu'il connoiſſoit un ſeigneur, ſi libéral ſur le chapitre des plaiſirs, qu'il étoit sûr que mille écus ne lui coûteroient rien pour obtenir les faveurs d'une fille telle que Manon. Je l'arrêtai. J'avois meilleure opinion de vous, lui répondis-je ; je m'étois figuré que le motif que vous aviez eu pour m'accorder votre amitié, étoit un ſentiment tout oppoſé à celui

où vous êtes maintenant. Il me confeſſa impudemment qu'il avoit toujours penſé de même, & que ſa ſœur ayant une fois violé les loix de ſon ſexe, quoiqu'en faveur de l'homme qu'il aimoit le plus, il ne s'étoit réconcilié avec elle, que dans l'eſpérance de tirer parti de ſa mauvaiſe conduite. Il me fut aiſé de juger que juſqu'alors nous avions été ſes dupes. Quelque émotion néanmoins que ce diſcours m'eût cauſée, le beſoin que j'avois de lui, m'obligea de répondre en riant, que ſon conſeil étoit une dernière reſſource qu'il falloit remettre à l'extrémité. Je le priai de m'ouvrir quelqu'autre voie. Il me propoſa de profiter de ma jeuneſſe, & de la figure avantageuſe que j'avois reçue de la nature, pour me mettre en liaiſon avec quelque dame vieille & libérale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'auroit rendu infidelle à Manon; je lui parlai du jeu, comme du moyen le plus facile, & le plus convenable à ma ſituation. Il me dit que le jeu, à la vérité, étoit une reſſource; mais que cela demandoit d'être expliqué; qu'entreprendre de jouer ſimplement, avec les eſpérances communes, c'étoit le vrai moyen d'achever ma perte; que de prétendre exercer ſeul, & ſans être ſoutenu, les petits moyens qu'un habile homme emploie pour corriger la fortune, étoit un métier trop dangereux; qu'il y avoit une troiſième voie, qui étoit celle

de l'aſſociation ; mais que ma jeuneſſe lui faiſoit craindre, que meſſieurs les confédérés ne me jugeaſſent point encore les qualités propres à la ligue. Il me promit néanmoins ſes bons offices auprès d'eux ; & ce que je n'aurois pas attendu de lui, il m'offrit quelque argent, lorſque je me trouverois preſſé du beſoin. L'unique grace que je lui demandai dans les circonſtances, fut de ne rien apprendre à Manon de la perte que j'avois faite, & du ſujet de notre converſation.

Je ſortis de chez lui, moins ſatisfait encore que je n'y étois entré. Je me repentis même de lui avoir confié mon ſecret. Il n'avoit rien fait pour moi, que je n'euſſe pu obtenir, même ſans cette ouverture ; & je craignois mortellement qu'il ne manquât à la promeſſe qu'il m'avoit faite, de ne rien découvrir à Manon. J'avois lieu d'appréhender auſſi par la déclaration de ſes ſentimens qu'il ne formât le deſſein de tirer parti d'elle, ſuivant ſes propres termes, en l'enlevant de mes mains, ou du moins, en lui conſeillant de me quitter, pour s'attacher à quelqu'amant plus riche & plus heureux. Je fis là-deſſus mille réflexions, qui n'aboutirent qu'à me tourmenter & à renouveler le déſeſpoir où j'avois été le matin. Il me vint pluſieurs fois à l'eſprit d'écrire à mon père, & de feindre une nouvelle converſion, pour obtenir de lui quelque ſecours d'argent : mais je me

rappelai auſſitôt que malgré toute ſa bonté, il m'avoit reſſerré ſix mois dans une étroite priſon, pour ma première faute, j'étois bien sûr qu'après un éclat, tel que l'avoit dû cauſer ma fuite de Saint-Sulpice, il me traiteroit beaucoup plus rigoureuſement. Enfin, cette confuſion de penſées en produiſit une, qui remit le calme tout d'un coup dans mon eſprit, & que je m'étonnai de n'avoir pas eue plutôt. Ce fut de recourir à mon ami Tiberge, dans lequel j'étois bien certain de retrouver toujours le même fond de zèle & d'amitié. Rien n'eſt plus admirable, & ne fait plus d'honneur à la vertu, que la confiance avec laquelle on s'adreſſe aux perſonnes dont on connoît parfaitement la probité. On ſent qu'il n'y a point de riſque à courir, ſi elles ne ſont pas toujours en état d'offrir du ſecours, on eſt sûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté & de la compaſſion. Le cœur, qui ſe ferme avec tant de ſoin au reſte des hommes, s'ouvre naturellement en leur préſence, comme une fleur s'épanouit à la lumière du ſoleil, dont elle n'attend qu'une douce influence.

Je regardai comme un effet de la protection du ciel, de m'être ſouvenu ſi à propos de Tiberge, & je réſolus de chercher les moyens de le voir avant la fin du jour. Je retournai ſur le champ au logis, pour lui écrire un mot, & lui

marquer un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandai le ſilence & la diſcrétion, comme un des plus importans ſervices qu'il pût me rendre dans la ſituation de mes affaires. La joie que l'eſpérance de le voir m'inſpiroit, effaça les traces du chagrin, que Manon n'auroit pas manqué d'appercevoir ſur mon viſage. Je lui parlai de notre malheur de Chaillot, comme d'une bagatelle qui ne devoit point l'alarmer; & Paris étant le lieu du monde où elle ſe voyoit avec le plus de plaiſir, elle ne fut pas fâchée de m'entendre dire qu'il étoit à propos d'y demeurer, juſqu'à ce qu'on eût réparé à Chaillot quelques légers effets de l'incendie. Une heure après, je reçus la réponſe de Tiberge, qui me promettoit de ſe rendre au lieu de l'aſſignation. J'y courus avec impatience. Je ſentois néanmoins quelque honte d'aller paroître aux yeux d'un ami, dont la ſeule préſence devoit être un reproche de mes déſordres; mais l'opinion que j'avois de la bonté de ſon cœur, & l'intérêt de Manon, ſoutinrent ma hardieſſe.

Je l'avois prié de ſe trouver au jardin du Palais-Royal. Il y étoit avant moi. Il vint m'embraſſer auſſitôt qu'il m'eût apperçu. Il me tint ſerré long-tems entre ſes bras, & je ſentis mon viſage mouillé de ſes larmes. Je lui dis que je ne me préſentois à lui qu'avec confuſion, & que je portois dans le cœur un vif ſentiment de mon

ingratitude ; que la première choſe dont je le conjurois, étoit de m'apprendre s'il m'étoit encore permis de le regarder comme mon ami, après avoir mérité ſi juſtement de perdre ſon eſtime & ſon affection. Il me répondit du ton le plus tendre, que rien n'étoit capable de le faire renoncer à cette qualité, que mes malheurs mêmes, & ſi je lui permettois de le dire, mes fautes & mes déſordres, avoient redoublé ſa tendreſſe pour moi ; mais que c'étoit une tendreſſe mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la ſent pour une perſonne chère, qu'on voit toucher à ſa perte ſans pouvoir la ſecourir.

Nous nous aſsîmes ſur un banc. Hélas ! lui dis-je avec un ſoupir parti du fond du cœur, votre compaſſion doit être exceſſive, mon cher Tiberge, ſi vous m'aſſurez qu'elle eſt égale à mes peines. J'ai honte de vous les laiſſer voir ; car je confeſſe que la cauſe n'en eſt pas glorieuſe : mais l'effet en eſt ſi triſte, qu'il n'eſt pas beſoin de m'aimer autant que vous faites, pour en être attendri. Il me demanda, comme une marque d'amitié, de lui raconter ſans déguiſement ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Saint-Sulpice. Je le ſatisfis, & loin d'altérer quelque choſe à la vérité, ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excuſables, je lui parlai de ma paſſion avec toute la force qu'elle m'inſpiroit. Je

la lui repréſentai comme un de ces coups particuliers du deſtin, qui s'attache à la ruine d'un miſérable, & dont il eſt auſſi impoſſible à la vertu de ſe défendre, qu'il l'a été à la ſageſſe de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du déſeſpoir où j'étois deux heures avant que de le voir, & de celui dans lequel j'allois retomber ſi j'étois abandonné par mes amis auſſi impitoyablement que par la fortune; enfin j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis auſſi affligé par la compaſſion, que je l'étois par le ſentiment de mes peines. Il ne ſe laſſoit point de m'embraſſer, & de m'exhorter à prendre du courage & de la conſolation; mais comme il ſuppoſoit toujours qu'il falloit me ſéparer de Manon, je lui fis entendre franchement que c'étoit cette ſéparation même, que je regardois comme la plus grande de mes infortunes; & que j'étois diſpoſé à ſouffrir, non-ſeulement le dernier excès de la misère, mais la mort la plus cruelle, avant que de recevoir un remède plus inſupportable que tous mes maux enſemble.

Expliquez-vous donc, me dit-il: quelle eſpèce de ſecours ſuis-je capable de vous donner, ſi vous vous révoltez contre toutes mes propoſitions? Je n'oſois lui déclarer que c'étoit de ſa bourſe que j'avois beſoin. Il le comprit pourtant à la fin; & m'ayant confeſſé qu'il croyoit m'entendre, il de-

meura quelque tems ſuſpendu, avec l'air d'une perſonne qui balance. Ne croyez pas, reprit-il bientôt, que ma rêverie vienne d'un réfroidiſſement de zèle & d'amitié. Mais à quelle alternative me réduiſez-vous, s'il faut que je vous refuſe le ſeul ſecours que vous voulez accepter, ou que je bleſſe mon devoir en vous l'accordant? car n'eſt-ce pas prendre part à votre déſordre, que de vous y faire perſévérer? Cependant, continua-t-il après avoir réfléchi un moment, je m'imagine que c'eſt peut-être l'état violent où l'indigence vous jette, qui ne vous laiſſe pas aſſez de liberté pour choiſir le meilleur parti; il faut un eſprit tranquille pour goûter la ſageſſe & la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelqu'argent. Permettez-moi, mon cher chevalier, ajouta-t-il en m'embraſſant, d'y mettre ſeulement une condition; c'eſt que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure, & que vous ſouffrirez que je faſſe du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je ſais que vous aimez, & dont il n'y a que la violence de vos paſſions qui vous écarte. Je lui accordai ſincèrement tout ce qu'il ſouhaitoit, & je le priai de plaindre la malignité de mon ſort, qui me faiſoit profiter ſi mal des conſeils d'un ami ſi vertueux. Il me mena auſſitôt chez un banquier de ſa connoiſſance, qui m'avança cent piſtoles ſur ſon billet; car il n'étoit rien moins qu'en argent comp-

tant. J'ai déjà dit qu'il n'étoit pas riche. Son bénéfice valoit mille écus; mais comme c'étoit la première année qu'il le poſſédoit, il n'avoit encore rien touché du revenu : c'étoit ſur les fruits futurs qu'il me faiſoit cette avance.

Je ſentis tout le prix de ſa généroſité. J'en fus touché, juſqu'au point de déplorer l'aveuglement de l'amour fatal qui me faiſoit violer tous les devoirs. La vertu eut aſſez de force, pendant quelques momens, pour s'élever dans mon cœur contre ma paſſion, & j'apperçus du moins, dans cet inſtant de lumière, la honte & l'indignité de mes chaînes. Mais ce combat fut léger & dura peu. La vue de Manon m'auroit fait précipiter du ciel; & je m'étonnai, en me retrouvant près d'elle, que j'euſſe pu traiter un moment de honteuſe paſſion une tendreſſe ſi juſte pour un objet ſi charmant.

Manon étoit une créature d'un caractère extraordinaire. Jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent; mais elle ne pouvoit être tranquille un moment, avec la crainte d'en manquer. C'étoit du plaiſir & des paſſe-tems qu'il lui falloit. Elle n'eût jamais voulu toucher un ſou, ſi l'on pouvoit ſe divertir ſans qu'il en coûte. Elle ne s'informoit pas même quel étoit le fonds de nos richeſſes, pourvu qu'elle pût paſſer agréablement la journée; de ſorte que n'étant, ni exceſſi-

vement livrée au jeu, ni capable d'être éblouie par le faſte des grandes dépenſes, rien n'étoit plus facile que de la ſatisfaire, en lui faiſant naître tous les jours des amuſemens de ſon goût. Mais c'étoit une choſe ſi néceſſaire pour elle, d'être ainſi occupée par le plaiſir, qu'il n'y avoit pas le moindre fond à faire, ſans cela, ſur ſon humeur & ſur ſes inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement & que je fuſſe le ſeul, comme elle en convenoit volontiers, qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'amour, j'étois preſque certain que ſa tendreſſe ne tiendroit point contre de certaines craintes. Elle m'auroit préféré à toute la terre, avec une fortune médiocre; mais je ne doutois nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau M. B...., lorſqu'il ne me reſteroit que de la conſtance & de la fidélité à lui offrir. Je réſolus donc de régler ſi bien ma dépenſe particulière, que je fuſſe toujours en état de fournir aux ſiennes, & de me priver plutôt de mille choſes néceſſaires, que de la borner même pour le ſuperflu. Le carroſſe m'effrayoit plus que tout le reſte, car il n'y avoit point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux & un cocher. Je découvris ma peine à M. Leſcaut. Je ne lui avois point caché que j'euſſe reçu cent piſtoles d'un ami. Il me répéta que ſi je voulois tenter le haſard du jeu, il ne déſeſpéroit point qu'en ſacrifiant de

bonne grace une centaine de francs, pour traiter ſes aſſociés, je ne puſſe être admis, à ſa recommandation, dans la ligue de l'induſtrie. Quelque répugnance que j'euſſe à tromper, je me laiſſai entraîner par une cruelle néceſſité.

M. Leſcaut me préſenta le ſoir même, comme un de ſes parens. Il ajouta que j'étois d'autant mieux diſpoſé à réuſſir, que j'avois beſoin des plus grandes faveurs de la fortune. Cependant, pour faire connoître que ma misère n'étoit pas celle d'un homme de néant, il leur dit que j'étois dans le deſſein de leur donner à ſouper. L'offre fut acceptée. Je les traitai magnifiquement. On s'entretint long-tems de la gentilleſſe de ma figure, & de mes heureuſes diſpoſitions. On prétendit qu'il y avoit beaucoup à eſpérer de moi, parce qu'ayant quelque choſe dans la phyſionomie, qui ſentoit l'honnête homme, perſonne ne ſe défieroit de mes artifices. Enfin, on rendit graces à M. Leſcaut d'avoir procuré à l'ordre un novice de mon mérite, & l'on chargea un des chevaliers de me donner, pendant quelques jours, les inſtructions néceſſaires. Le principal théâtre de mes exploits devoit être l'hôtel de Tranſilvanie, où il y avoit une table de pharaon dans une ſalle, & divers autres jeux de cartes & de dez dans la galerie. Cette académie ſe tenoit au profit de M. le prince de R..... qui demeuroit

alors à Clagny, & la plupart de ſes officiers étoient de notre ſociété. Le dirai-je à ma honte ! je profitai en peu de tems des leçons de mon maître. J'acquis ſur-tout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte ; & m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes, j'eſcamotois aſſez légèrement pour tromper les yeux des plus habiles, & ruiner ſans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adreſſe extraordinaire hâta ſi fort les progrès de ma fortune, que je me trouvai en peu de ſemaines des ſommes conſidérables, outre celles que je partageois de bonne foi avec mes aſſociés. Je ne craignis plus alors, de découvrir à Manon notre perte de Chaillot ; & pour la conſoler en lui apprenant cette fâcheuſe nouvelle, je louai une maiſon garnie, où nous nous établîmes avec un air d'opulence & de ſécurité.

Tiberge n'avoit pas manqué, pendant ce tems-là, de me rendre de fréquentes viſites. Sa morale ne finiſſoit point. Il recommençoit ſans ceſſe à me repréſenter le tort que je faiſois à ma conſcience, à mon honneur & à ma fortune. Je recevois ſes avis avec amitié ; & quoique je n'euſſe pas la moindre diſpoſition à les ſuivre, je lui ſavois bon gré de ſon zèle, parce que j'en connoiſſois la ſource. Quelquefois je le raillois agréablement, en préſence même de Manon ; & je l'exhortois

à n'être pas plus ſcrupuleux qu'un grand nombre d'évêques & d'autres prêtres qui ſavent accorder fort bien une maitreſſe avec un bénéfice. Voyez, lui diſois-je en lui montrant les yeux de la mienne, & dites-moi s'il y a des fautes qui ne ſoient pas juſtifiées par une ſi belle cauſe. Il prenoit patience. Il la pouſſa même aſſez loin: mais lorſqu'il vit que mes richeſſes augmentoient, & que non-ſeulement je lui avois reſtitué ſes cent piſtoles, mais qu'ayant loué une nouvelle maiſon & doublé ma dépenſe, j'allois me replonger plus que jamais dans les plaiſirs, il changea entièrement de ton & de manières. Il ſe plaignit de mon endurciſſement; il me menaça des châtimens du ciel, & il me prédit une partie des malheurs qui ne tardèrent guère à m'arriver. Il eſt impoſſible, me dit-il, que les richeſſes qui ſervent à l'entretien de vos déſordres, vous ſoient venues par des voies légitimes. Vous les avez acquiſes injuſtement; elles vous ſeront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu ſeroit de vous en laiſſer jouir tranquillement. Tous mes conſeils, ajouta-t-il, vous ont été inutiles; je ne prévois que trop qu'ils vous ſeroient bientôt importuns. Adieu, ingrat & foible ami. Puiſſent vos criminels plaiſirs s'évanouir comme une ombre! Puiſſe votre fortune & votre argent, périr ſans reſſource; & vous, reſter ſeul & nud, pour

ſentir

ſentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré ! C'eſt alors que vous me trouverez diſpoſé à vous aimer & à vous ſervir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous, & je déteſte la vie que vous menez. Ce fut dans ma chambre aux yeux de Manon, qu'il me fit cette harangue apoſtolique. Il ſe leva pour ſe retirer. Je voulus le retenir : mais je fus arrêté par Manon, qui me dit, que c'étoit un fou, qu'il falloit laiſſer ſortir.

Son diſcours ne laiſſa pas de faire quelqu'impreſſion ſur moi. Je remarque ainſi les diverſes occaſions où mon cœur ſentit un retour vers le bien, parce que c'eſt à ce ſouvenir que j'ai dû enſuite une partie de ma force dans les plus malheureuſes circonſtances de ma vie. Les careſſes de Manon diſſipèrent en un moment le chagrin que cette ſcène m'avoit cauſé ; & nous continuâmes de mener une vie, toute compoſée de plaiſir & d'amour. L'augmentation de nos richeſſes redoubla notre affection. Vénus & la fortune n'avoient point d'eſclaves plus heureux ni plus tendres. Dieux ! pourquoi nommer le monde un lieu de misères, puiſqu'on y peut goûter de ſi charmantes délices ! Mais hélas ! leur eſſence eſt de paſſer trop vîte. Quelle autre félicité voudroit-on ſe propoſer, ſi elles étoient de nature à durer toujours ? Les nôtres eurent le ſort commun, c'eſt-à-dire, de

durer peu, & d'être ſuivies par des regrets amers. J'avois fait au jeu des gains ſi conſidérables, que je penſois à placer une partie de mon argent. Mes domeſtiques n'ignoroient pas mes ſuccès, ſur-tout mon valet de chambre & la ſuivante de Manon, devant leſquels nous nous entretenions ſouvent ſans défiance. Cette fille étoit jolie. Mon valet en étoit amoureux. Ils avoient affaire à des maîtres jeunes & faciles, qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aiſément. Ils en conçurent le deſſein, & ils l'exécutèrent ſi malheureuſement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été poſſible de nous relever.

M. Leſcaut nous ayant un jour donné à ſouper, il étoit environ minuit, lorſque nous retournâmes au logis. J'appelai mon valet, & Manon ſa femme de chambre; ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avoient point été vus dans la maiſon depuis huit heures, & qu'ils étoient ſortis après avoir fait tranſporter quelques caiſſes, ſuivant les ordres qu'ils diſoient en avoir reçus de moi. Je preſſentis une partie de la vérité; mais je ne formai point de ſoupçons, qui ne fuſſent ſurpaſſés par ce que j'apperçus en entrant dans ma chambre. La ſerrure de mon cabinet avoit été forcée, & mon argent enlevé, avec tous mes habits. Dans le tems que je réfléchiſſois ſeul ſur cet accident, Manon vint toute effrayée, m'apprendre qu'on avoit fait

le même ravage dans ſon appartement. Le coup me parut ſi cruel, qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raiſon, qui m'empêcha de me livrer aux cris & aux pleurs. La crainte de communiquer mon déſeſpoir à Manon me fit affecter de prendre un viſage tranquille. Je lui dis en badinant, que je me vengerois ſur quelque dupe, à l'hôtel de Tranſilvanie. Cependant elle me ſembla ſi ſenſible à notre malheur, que ſa triſteſſe eut bien plus de force pour m'affliger, que ma joie feinte n'en avoit eu pour l'empêcher d'être trop abattue. Nous ſommes perdus, me dit-elle les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la conſoler par mes careſſes. Mes propres pleurs trahiſſoient mon déſeſpoir & ma conſternation. En effet, nous étions ruinés ſi abſolumenr, qu'il ne nous reſtoit pas une chemiſe.

Je pris le parti d'envoyer chercher ſur le champ M. Leſcaut. Il me conſeilla d'aller à l'heure même chez M. le lieutenant de police & chez M. le grand prevôt de Paris. J'y allai; mais ce fut pour mon plus grand malheur; car outre que cette démarche, & celles que je fis faire à ces deux officiers de juſtice, ne produiſirent rien, je donnai le tems à Leſcaut d'entretenir ſa ſœur, & de lui inſpirer pendant mon abſence une horrible réſolution. Il lui parla de M. de G.... M.... vieux voluptueux, qui payoit prodiguement les plaiſirs, & il lui fit enviſager tant d'avantages à ſe mettre à ſa ſolde,

que troublée comme elle l'étoit par notre diſgrace, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui perſuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, & l'exécution remiſe au lendemain, après que Leſcaut auroit prévenu M. de G.... M.... Je le trouvai, qui m'attendoit au logis; mais Manon s'étoit couchée dans ſon appartement, & elle avoit donné ordre à ſon laquais de me dire qu'ayant beſoin d'un peu de repos, elle me prioit de la laiſſer ſeule pendant cette nuit. Leſcaut me quitta, après m'avoir offert quelques piſtoles que j'acceptai. Il étoit près de quatre heures, lorſque je me mis au lit, & m'y étant encore occupé long-tems des moyens de rétablir ma fortune, je m'endormis ſi tard, que je ne pus me réveiller que vers onze heures ou midi. Je me levai promptement, pour aller m'informer de la ſanté de Manon: on me dit qu'elle étoit ſortie une heure auparavant avec ſon frère, qui étoit venu la prendre dans un carroſſe de louage. Quoiqu'une telle partie, faite avec Leſcaut me parût myſtérieuſe, je me fis violence pour ſuſpendre mes ſoupçons. Je laiſſai couler quelques heures que je paſſai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartemens. J'apperçus, dans celui de Manon, une lettre cachetée qui étoit ſur ſa table. L'adreſſe étoit à moi, & l'écriture de ſa main. Je l'ouvris avec un

friſſon mortel; elle étoit conçue en ces termes:

Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, & qu'il n'y a que toi au monde, que je puiſſe aimer de la façon dont je t'aime; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère ame, que dans l'état où nous ſommes réduits, c'eſt une ſotte vertu que la fidélité? Crois-tu qu'on puiſſe être bien tendre, lorſqu'on manque de pain? La faim me cauſeroit quelque mépriſe fatale; je rendrois quelque jour le dernier ſoupir, en croyant en pouſſer un d'amour. Je t'adore, compte là-deſſus; mais laiſſe-moi, pour quelque tems, le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets! Je travaille pour rendre mon chevalier riche & heureux. Mon frère t'apprendra des nouvelles de ta Manon, & qu'elle a pleuré de la néceſſité de te quitter.

Je demeurai, après cette lecture, dans un état qui me ſeroit difficile à décrire; car j'ignore encore aujourd'hui par quelle eſpèce de ſentiment je fus alors agité. Ce fut une de ces ſituations uniques, auxquelles on n'a rien éprouvé qui ſoit ſemblable: on ne ſauroit les expliquer aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée, & l'on a peine à ſe les bien démêler à ſoi-même, parce qu'étant ſeules de leur eſpèce, cela ne ſe lie à rien dans la mémoire, & ne peut même être rapproché d'aucun ſentiment connu. Cependant de quelque nature

que fuſſent les miens, il eſt certain qu'il devoit y entrer de la douleur, du dépit, de la jalouſie & de la honte. Heureux, s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour! Elle m'aime, je le veux croire; mais ne faudroit-il pas, m'écriai-je, qu'elle fût un monſtre pour me haïr? Quels droits eut-on jamais ſur un cœur, que je n'aye pas ſur le ſien? Que me reſte-t-il à faire pour elle, après tout ce que je lui ai ſacrifié! Cependant elle m'abandonne! & l'ingrate ſe croit à couvert de mes reproches, en me diſant qu'elle ne ceſſe pas de m'aimer. Elle appréhende la faim: Grand Dieu! quelle groſſiéreté de ſentimens, & que c'eſt répondre mal à ma délicateſſe! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expoſe ſi volontiers pour elle, en renonçant à ma fortune, & aux douceurs de la maiſon de mon père; moi, qui me ſuis retranché juſqu'au néceſſaire, pour ſatisfaire juſqu'à ſes humeurs & ſes caprices! Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'adorois, ingrate, je ſais bien de qui tu aurois pris des conſeils, tu ne m'aurois pas quitté, du moins, ſans me dire adieu. C'eſt à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on ſent à ſe ſéparer de ce qu'on adore. Il faudroit avoir perdu l'eſprit pour s'y expoſer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues par une viſite à laquelle je ne m'attendois pas. Ce fut celle de Leſcaut. Bourreau, lui dis-je en mettant l'épée à la

main, où eſt Manon ? qu'en as-tu fait ? Ce mouvement l'effraya : il me répondit que ſi c'étoit ainſi que je le recevois, lorſqu'il venoit me rendre compte du ſervice le plus conſidérable qu'il eût pu me rendre, il alloit ſe retirer & ne remettroit jamais le pied chez moi. Je courus à la porte de la chambre, que je fermai ſoigneuſement. Ne t'imagine pas, lui dis-je en me tournant vers lui, que tu puiſſes me prendre encore une fois pour dupe, & me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie, ou me faire retrouver Manon. Ah ! que vous êtes vif, repartit-il ! c'eſt l'unique ſujet qui m'amène. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne penſez pas, & pour lequel vous reconnoîtrez peut-être que vous m'avez quelqu'obligation. Je voulus être éclairci ſur le champ.

Il me raconta que Manon ne pouvant ſoutenir la crainte de la misère, & ſur-tout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de notre équipage, l'avoit prié de lui procurer la connoiſſance de M. de G. M. qui paſſoit pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire que le conſeil étoit venu de lui, ni qu'il eût préparé les voies, avant que de l'y conduire. Je l'y ai menée ce matin, continua-t-il, & cet honnête homme a été ſi charmé de ſon mérite, qu'il l'a invitée d'abord à lui tenir compagnie à ſa maiſon de campagne, où il eſt allé paſſer quelques jours.

Moi, ajouta Leſcaut, qui ai pénétré tout d'un coup de quel avantage cela pouvoit être pour vous, je lui ai fait entendre adroitement que Manon avoit eſſuyé des pertes conſidérables, & j'ai tellement piqué ſa généroſité, qu'il a commencé par lui faire un préſent de deux cens piſtoles. Je lui ai dit que cela étoit honnête pour le préſent; mais que l'avenir amèneroit à ma ſœur de grands beſoins; qu'elle s'étoit chargée d'ailleurs du ſoin d'un jeune frère, qui nous étoit reſté ſur les bras après la mort de nos père & mère, & que s'il la croyoit digne de ſon eſtime, il ne la laiſſeroit pas ſouffrir dans ce pauvre enfant, qu'elle regardoit comme la moitié d'elle-même. Ce récit n'a pas manqué de l'attendrir. Il s'eſt engagé à louer une maiſon commode, pour vous & pour Manon; c'eſt vous-même, qui êtes ce pauvre petit frère orphelin : il a promis de vous meubler honnêtement, & de vous fournir tous les mois quatre cens bonnes livres, qui en feront, ſi je compte bien, quatre mille huit cens à la fin de chaque année. Il a laiſſé ordre à ſon intendant, avant que de partir pour ſa campagne, de chercher une maiſon, & de la tenir prête pour ſon retour. Vous reverrez alors Manon, qui m'a chargé de vous embraſſer mille fois pour elle, & de vous aſſurer qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'aſſis en rêvant à cette bizarre diſpoſition de mon ſort. Je me trouvai dans un partage de

ſentimens, & par conſéquent dans une incertitude ſi difficile à terminer, que je demeurai longtems ſans répondre à quantité de queſtions, que Leſcaut me faiſoit confuſément. Ce fut dans ce moment que l'honneur & la vertu me firent ſentir encore les atteintes du remords, & que je jetai les yeux en ſoupirant vers Amiens, vers la maiſon de mon père, vers Saint-Sulpice, & vers tous les lieux où j'avois vécu dans l'innocence. Par quel immenſe eſpace n'étois-je pas ſéparé de cet heureux état! Je ne le voyois plus que de loin, comme une ombre, qui s'attiroit encore mes regrets & mes deſirs, mais trop foible pour exciter mes efforts. Par quelle fatalité, diſois-je, ſuis-je devenu ſi criminel? L'amour eſt une paſſion innocente; comment s'eſt-il changé pour moi en une ſource de baſſeſſes & de déſordres? Qui m'empêchoit de vivre tranquille & vertueux avec Manon? Pourquoi ne l'épouſois-je point, avant que d'obtenir rien de ſon amour? mon père qui m'aimoit ſi tendrement, n'y auroit-il pas conſenti, ſi je l'en euſſe preſſé avec des inſtances légitimes? Ah! mon père l'auroit chérie lui-même, comme une fille charmante, trop digne d'être la femme de ſon fils: je ſerois heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon père, avec l'eſtime des honnêtes gens, avec les biens de la fortune, & la tranquillité de la vertu. Revers funeſte!

Quel eſt l'infâme perſonnage qu'on vient ici me propoſer ? Quoi, j'irai partager..... mais y a-t-il à balancer, ſi c'eſt Manon qui l'a réglé, & ſi je la perds ſans cette complaiſance ? M. Leſcaut, m'écriai-je en fermant les yeux, comme pour écarter de ſi chagrinantes réflexions, ſi vous avez eu deſſein de me ſervir, je vous rends graces. Vous auriez pu prendre une voie plus honnête, mais c'eſt une choſe finie, n'eſt-ce pas ? Ne penſons donc plus qu'à profiter de vos ſoins, & à remplir votre projet. Leſcaut, à qui ma colère, ſuivie d'un fort long ſilence, avoit cauſé de l'embarras, fut ravi de me voir prendre un parti tout différent de celui qu'il avoit appréhendé ſans doute ; il n'étoit rien moins que brave, & j'en eus de meilleures preuves dans la ſuite. Oui, oui, ſe hâta-t-il de me répondre, c'eſt un fort bon ſervice, que je vous ai rendu, & vous verrez que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne vous y attendez. Nous concertâmes de quelle manière nous pourrions prévenir les défiances que M. de G.... M..... pouvoit concevoir de notre fraternité, en me voyant plus grand, & un peu plus âgé peut-être qu'il ne ſe l'imaginoit. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen, que de prendre devant lui un air ſimple & provincial, & de lui faire croire que j'étois dans le deſſein d'entrer dans l'état eccléſiaſtique, & que j'allois pour cela tous

les jours au collège. Nous réſolûmes auſſi que je me mettrois fort mal, la première fois que je ſerois admis à l'honneur de le ſaluer. Il revint à la ville, trois ou quatre jours après. Il conduiſit lui-même Manon, dans la maiſon que ſon intendant avoit eu ſoin de préparer. Elle fit avertir auſſitôt Leſcaut de ſon retour; & celui-ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous deux chez elle. Le vieil amant en étoit déjà ſorti.

Malgré la réſignation avec laquelle je m'étois ſoumis à ſes volontés, je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la revoyant. Je lui parus triſte & languiſſant. La joie de la retrouver ne l'emportoit pas tout-à-fait ſur le chagrin de ſon infidélité. Elle au contraire paroiſſoit tranſportée du plaiſir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laiſſer échapper les noms de perfide & d'infidelle, que j'accompagnai d'autant de ſoupirs. Elle me railla d'abord de ma ſimplicité; mais lorſqu'elle vit mes regards s'attacher toujours triſtement ſur elle, & la peine que j'avois à tolérer un changement ſi contraire à mon honneur & à mes deſirs, elle paſſa ſeule dans ſon cabinet. Je la ſuivis, un moment après. Je l'y trouvai toute en pleurs. Je lui demandai ce qui les cauſoit. Il t'eſt bien aiſé de le voir, me dit-elle; comment veux-tu que je vive, ſi ma vie n'eſt plus propre qu'à

te cauſer un air ſombre & chagrin ? Tu ne m'as pas fait une ſeule careſſe depuis une heure que tu es ici, & que tu as reçu les miennes avec la majeſté du grand turc au ſerrail.

Ecoutez, Manon, lui répondis-je en l'embraſſant, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle point à préſent des alarmes où votre fuite imprévue m'a jeté, ni de la cruauté que vous avez eue de m'abandonner ſans un mot de conſolation, après avoir paſſé la nuit dans un autre lit que le mien. Le charme de votre préſence m'en feroit oublier davantage. Mais croyez-vous que je puiſſe penſer ſans ſoupirs, & même ſans larmes, continuai-je en en verſant quelques-unes, à la triſte & malheureuſe vie que vous voulez que je mène dans cette maiſon ? Laiſſons ma naiſſance & mon honneur à part; ce ne ſont plus des raiſons ſi foibles, qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien; mais cet amour même, ne vous imaginez-vous pas qu'il gémit de ſe voir ſi mal récompenſé, ou plutôt traité ſi cruellement par une ingrate & dure maitreſſe..... Elle m'interrompit : tenez, dit-elle, mon chevalier, il eſt inutile de me tourmenter par des reproches, qui me percent le cœur, lorſqu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous bleſſe. J'avois eſpéré que vous conſentiriez au projet que j'avois fait pour rétablir un peu notre for-

tune, & c'étoit pour ménager votre délicateſſe que j'avois commencé à l'exécuter ſans votre participation; mais j'y renonce, puiſque vous ne l'approuvez pas. Elle ajouta qu'elle ne me demandoit qu'un peu de complaiſance pour le reſte du jour; qu'elle avoit déjà reçu deux cens piſtoles de ſon vieil amant, & qu'il lui avoit promis de lui apporter le ſoir un beau collier de perles, avec d'autres bijoux, & par-deſſus cela la moitié de la penſion annuelle qu'il lui avoit promiſe. Laiſſez-moi ſeulement le tems, me dit-elle, de recevoir ſes préſens; je vous jure qu'il ne pourra ſe vanter, des avantages que je lui ai donnés ſur moi, car je l'ai remis juſqu'à préſent à la ville. Il eſt vrai qu'il m'a baiſé plus d'un million de fois les mains; il eſt juſte qu'il paye ce plaiſir, & ce ne ſera point trop que cinq ou ſix mille francs, en proportionnant le prix à ſes richeſſes & à ſon âge.

Sa réſolution me fut beaucoup plus agréable, que l'eſpérance des 5000 livres. J'eus lieu de reconnoître que mon cœur n'avoit point encore perdu tout ſentiment d'honneur, puiſqu'il étoit ſi ſatisfait d'échapper à l'infamie. Mais j'étois né pour de courtes joies & de longues douleurs. La fortune ne me ſauva d'un précipice, que pour me faire tomber dans un autre. Lorſque j'eus marqué à Manon par mille careſſes, combien je me croyois heureux de ſon changement, je lui dis

qu'il falloit en inſtruire M. Leſcaut, afin que nos meſures ſe priſſent de concert. Il en murmura d'abord; mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer gaiement dans nos vues. Il fut donc réglé que nous nous trouverions tous à ſouper avec M. de G..... M..... & cela pour deux raiſons, l'une, pour nous donner le plaiſir d'une ſcène agréable, en me faiſant paſſer pour un écolier, frère de Manon; l'autre, pour empêcher ce vieux libertin de s'émanciper trop avec ma maîtreſſe, par le droit qu'il croiroit s'être acquis en payant ſi libéralement d'avance. Nous devions nous retirer, Leſcaut & moi, lorſqu'il monteroit à la chambre où il comptoit paſſer la nuit: & Manon, au lieu de le ſuivre, nous promit de ſortir, & de la venir paſſer avec moi. Leſcaut ſe chargea du ſoin d'avoir exactement un carroſſe à la porte.

L'heure du ſouper étant venue, M. de G..... M..... ne ſe fit pas attendre long-tems. Leſcaut étoit avec ſa ſœur dans la ſalle. Le premier compliment du vieillard fut d'offrir à ſa belle un collier, des bracelets, & des pendans de perles, qui valoient au moins mille écus. Il lui compta enſuite, en beaux louis d'or, la ſomme de deux mille quatre cens livres, qui faiſoient la moitié de la penſion. Il aſſaiſonna ſon préſent de quantité de douceurs, dans le goût de la vieille cour. Manon ne put lui refuſer quelques baiſers; c'étoit autant de droits

q'uelle acquéroit, ſur l'argent qu'il lui mettoit entre les mains. J'étois à la porte, où je prêtois l'oreille, en attendant que Leſcaut m'avertît d'entrer.

Il vint me prendre par la main, lorſque Manon eut ſerré l'argent & les bijoux; me conduiſant vers M. de G.... M.... il m'ordonna de lui faire la révérence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. Excuſez, Monſieur, lui dit Leſcaut; c'eſt un enfant fort neuf. Il eſt bien éloigné, comme vous voyez, d'avoir les airs de Paris; mais nous eſpérons qu'un peu d'uſage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici ſouvent Monſieur, ajouta-t-il en ſe tournant vers moi; faites bien votre profit d'un ſi bon modèle. Le vieil amant parut prendre plaiſir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups ſur la joue, en me diſant que j'étois un joli garçon, mais qu'il falloit être ſur mes gardes à Paris, où les jeunes gens ſe laiſſent aller facilement à la débauche. Leſcaut l'aſſura que j'étois naturellement ſi ſage, que je ne parlois que de me faire prêtre, & que tout mon plaiſir étoit à faire de petites chapelles. Je lui trouve de l'air de Manon, reprit le vieillard en me hauſſant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais: Monſieur, c'eſt que nos deux chairs ſe touchent de bien proche; auſſi, j'aime ma ſœur Manon comme un autre moi-même. L'entendez-vous, dit-il à Leſcaut? Il a de l'eſprit. C'eſt

dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. Ho, Monſieur, repris-je, j'en ai vu beaucoup chez nous dans les égliſes, & je crois bien que j'en trouverai à Paris de plus ſots que moi. Voyez, ajouta-t-il, cela eſt admirable pour un enfant de province. Toute notre converſation fut à-peu près du même genre, pendant le ſouper. Manon, qui étoit étourdie, fut ſur le point, pluſieurs fois, de gâter tout par ſes éclats de rire. Je trouvai l'occaſion, en ſoupant, de lui raconter ſa propre hiſtoire, & le mauvais ſort qui le menaçoit. Leſcaut & Manon trembloient pendant mon récit, ſur-tout lorſque je faiſois ſon portrait au naturel; mais l'amour-propre l'empêcha de s'y reconnoître, & je l'achevai ſi adroitement qu'il fut le premier à le trouver fort riſible. Vous verrez que ce n'eſt pas ſans raiſon, que je me ſuis étendu ſur cette ridicule ſcène. Enfin, l'heure du ſommeil étant arrivée, il parla d'amour & d'impatience. Nous nous retirâmes, Leſcaut & moi. On le conduiſit à ſa chambre; & Manon, étant ſortie ſous quelque prétexte, nous vint joindre à la porte. Le carroſſe, qui nous attendoit trois ou quatre maiſons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes, en un inſtant, du quartier.

Quoiqu'à mes propres yeux, cette action fût une véritable friponnerie, ce n'étoit pas la plus injuſte que je cruſſe avoir à me reprocher. J'avois

plus

plus de ſcrupule ſur l'argent que j'avois acquis au jeu. Cependant nous profitâmes auſſi peu de l'un que de l'autre, & le ciel permit que la plus légère de ces deux injuſtices fût la plus rigoureuſement punie.

M. de G.... M.... ne tarda pas long-tems à s'appercevoir qu'il étoit dupé. Je ne ſais s'il fit, dès le ſoir même, quelques démarches pour nous découvrir; mais il eut aſſez de crédit pour n'en pas faire long-tems d'inutiles, & nous aſſez d'imprudence, pour compter trop ſur la grandeur de Paris, & ſur l'éloignement qu'il y avoit de notre quartier au ſien. Non-ſeulement il fut informé de notre demeure, & de nos affaires préſentes, mais il apprit auſſi qui j'étois, la vie que j'avois menée à Paris, l'ancienne liaiſon de Manon avec B..., la tromperie qu'elle lui avoit faite; en un mot, toutes les parties ſcandaleuſes de notre hiſtoire. Il prit là-deſſus la réſolution de nous faire arrêter, & de nous faire traiter moins comme des criminels, que comme de fiefés libertins. Nous étions encore au lit, lorſqu'un exempt de police entra dans notre chambre, avec une demi-douzaine de gardes. Ils ſe ſaiſirent d'abord de notre argent, ou plutôt de celui de M. de G.... M..., & nous ayant fait lever bruſquement, ils nous conduiſirent à la porte, où nous trouvâmes deux carroſſes, dans l'un deſquels la pauvre Manon fut enlevée ſans

explication, & moi traîné dans l'autre à Saint-Lazare. Il faut avoir éprouvé de tels revers, pour juger du déſeſpoir qu'ils peuvent cauſer. Nos gardes eurent la dureté de ne me pas permettre d'embraſſer Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai long-tems ce qu'elle étoit devenue. Ce fut ſans doute un bonheur pour moi, de ne l'avoir pas ſu d'abord; car une cataſtrophe ſi terrible m'auroit fait perdre le ſens, & peut-être la vie.

Ma malheureuſe maitreſſe fut donc enlevée, à mes yeux, & menée dans une retraite que j'ai horreur de nommer. Quel ſort pour une créature toute charmante, qui eût occupé le premier trône du monde, ſi tous les hommes euſſent eu mes yeux & mon cœur! On ne l'y traita pas barbarement; mais elle fut reſſerrée dans une étroite priſon, ſeule, & condamnée à remplir tous les jours une certaine tâche de travail, comme une condition néceſſaire pour obtenir quelque dégoûtante nourriture. Je n'appris ce triſte détail que long-tems après, lorſque j'eus eſſuyé moi-même pluſieurs mois d'une rude & ennuyenſe pénitence. Mes gardes ne m'ayant point averti non plus du lieu où ils avoient ordre de me conduire, je ne connus mon deſtin qu'à la porte de Saint-Lazare. J'aurois préféré la mort dans ce moment, à l'état où je me crus près de tomber. J'avois de terribles idées de cette maiſon. Ma frayeur augmenta, lorſqu'en

entrant, les gardes viſitèrent une ſeconde fois mes poches, pour s'aſſurer qu'il ne me reſtoit, ni armes, ni moyens de défenſe. Le ſupérieur parut à l'inſtant; il étoit prévenu ſur mon arrivée. Il me ſalua avec beaucoup de douceur. Mon père, lui dis-je, point d'indignités. Je perdrai mille vies, avant que d'en ſouffrir une. Non, non, Monſieur, me répondit-il; vous prendrez une conduite ſage, & nous ſerons contens l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une chambre haute. Je le ſuivis ſans réſiſtance. Les archers nous accompagnèrent juſqu'à la porte; & le ſupérieur, y étant entré avec moi, leur fit ſigne de ſe retirer.

Je ſuis donc votre priſonnier, lui dis-je! Eh bien, mon père, que prétendez vous faire de moi? Il me dit qu'il étoit charmé de me voir prendre un ton raiſonnable, que ſon devoir ſeroit de travailler à m'inſpirer le goût de la vertu & de la religion, & le mien de profiter de ſes exhortations & de ſes conſeils; que pour peu que je vouluſſe répondre aux attentions qu'il auroit pour moi, je ne trouverois que du plaiſir dans ma ſolitude. Ah! du plaiſir, repris-je; vous ne ſavez pas, mon père, l'unique choſe qui eſt capable de m'en faire goûter! Je le ſais, reprit-il; mais j'eſpère que votre inclination changera. Sa réponſe me fit comprendre qu'il étoit inſtruit de mes aventures, & peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir. Il

me dit naturellement qu'on l'avoit informé de tout.

Cette connoiſſance fut le plus rude de tous mes châtimens. Je me mis à verſer un ruiſſeau de larmes, avec toutes les marques d'un affreux déſeſpoir. Je ne pouvois me conſoler d'une humiliation, qui alloit me rendre la fable de toutes les perſonnes de ma connoiſſance, & la honte de ma famille. Je paſſai ainſi huit jours dans le plus profond abattement, ſans être capable de rien entendre, ni de m'occuper d'autre choſe que de mon opprobre. Le ſouvenir même de Manon n'ajoutoit rien à ma douleur. Il n'y entroit, du moins, que comme un ſentiment qui avoit précédé cette nouvelle peine, & la ſituation dominante de mon ame étoit la honte & la confuſion. Il y a eu des perſonnes, qui connoiſſent la force de ces mouvemens particuliers du cœur. Le commun des hommes n'eſt ſenſible qu'à cinq ou ſix paſſions, dans le cercle deſquelles leur vie ſe paſſe, & où toutes leurs agitations ſe réduiſent. Otez-leur l'amour & la haine, le plaiſir & la douleur, l'eſpérance & la crainte, ils ne ſentent plus rien. Mais les perſonnes d'un caractère plus noble peuvent être émues de mille façons différentes; il ſemble qu'elles ayent plus de cinq ſens, & qu'elles puiſſent recevoir des idées & des ſenſations qui paſſent les bornes ordinaires de la nature. Et

comme elles ont un ſentiment de cette grandeur, qui les élève au-deſſus du vulgaire, il n'y a rien dont elles ſoient plus jalouſes. De-là vient qu'elles ſouffrent ſi impatiemment le mépris & la riſée, & que la honte eſt une de leurs plus violentes agitations.

J'avois ce triſte avantage à Saint-Lazare. Ma triſteſſe parut ſi exceſſive au ſupérieur, qu'en appréhendant les ſuites, il crut devoir me traiter avec beaucoup de douceur & d'indulgence. Il me viſitoit deux ou trois fois le jour. Il me prenoit ſouvent avec lui, pour faire un tour de jardin, & ſon zèle s'épuiſoit en exhortations & en avis ſalutaires. Je les recevois avec douceur. Je lui marquois même de la reconnoiſſance. Il en tiroit l'eſpoir de ma converſion. Vous êtes d'un naturel ſi doux & ſi aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les déſordres dont on vous accuſe. Deux choſes m'étonnent, l'une, comment avec de ſi bonnes qualités vous avez pu vous livrer à l'excès du libertinage; & l'autre, que j'admire encore plus, comment vous recevez ſi volontiers mes conſeils & mes inſtructions, après avoir vécu pluſieurs années dans l'habitude du déſordre. Si c'eſt repentir, vous êtes un exemple ſignalé des miſéricordes du ciel; ſi c'eſt bonté naturelle, vous avez du moins un excellent fond de caractère, qui me fait eſpérer que nous

n'aurons pas beſoin de vous retenir ici long-tems, pour vous ramener à une vie honnête & réglée. Je fus ravi de lui voir cette opinion de moi. Je réſolus de l'augmenter, par une conduite qui pût le ſatisfaire entièrement, perſuadé que c'étoit le plus sûr moyen d'abréger ma priſon. Je lui demandai des livres. Il fut ſurpris que m'ayant laiſſé le choix de ceux que je voulois lire, je me déterminai pour quelques auteurs ſérieux. Je feignis de m'appliquer à l'étude avec un extrême attachement, & je lui donnai ainſi, dans toutes les occaſions, des preuves du changement qu'il déſiroit.

Cependant il n'étoit qu'extérieur. Je dois le confeſſer à ma honte ; je jouai, à Saint-Lazare, le perſonnage d'un hypocrite. Au lieu d'étudier, quand j'étois ſeul, je ne m'occupois qu'à gémir de ma deſtinée. Je maudiſſois ma priſon & la tyrannie qui m'y retenoit. Je n'eus pas plutôt quelque relâche du côté de cet accablement où m'avoit jeté la confuſion, que je retombai dans les tourmens de l'amour. L'abſence de Manon, l'incertitude de ſon ſort, la crainte de ne la revoir jamais, étoient l'unique objet de mes triſtes méditations. Je me la figurois dans les bras de G.... M.... ; car c'étoit la penſée que j'avois eue d'abord ; & loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi, j'étois perſuadé qu'il ne m'a-

voit fait éloigner que pour la poſſéder tranquillement. Je paſſois ainſi des jours & des nuits, dont la longueur me paroiſſoit éternelle. Je n'avois d'eſpérance, que dans le ſuccès de mon hypocriſie. J'obſervois ſoigneuſement le viſage & les diſcours du ſupérieur, pour m'aſſurer de ce qu'il penſoit de moi; & je me faiſois une étude de lui plaire, comme à l'arbitre de ma deſtinée. Il me fut aiſé de reconnoître que j'étois parfaitement dans ſes bonnes graces. Je ne doutai plus qu'il ne fût diſpoſé à me rendre ſervice. Je pris un jour la hardieſſe de lui demander, ſi c'étoit de lui que mon élargiſſement dépendoit. Il me dit qu'il n'en étoit pas abſolument le maître, mais que ſur ſon témoignage, il eſpéroit que M. de G.... M...., à la ſollicitation duquel M. le lieutenant général de police m'avoit fait renfermer, conſentiroit à me rendre la liberté. Puis-je me flatter, repris-je doucement, que deux mois de priſon, que j'ai déjà eſſuyés, lui paroîtront une expiation ſuffiſante! Il me promit de lui en parler, ſi je le ſouhaitois. Je le priai inſtamment de me rendre ce bon office. Il m'apprit, deux jours après, que G.... M..... avoit été ſi touché du bien qu'il avoit entendu dire de moi, que non-ſeulement il paroiſſoit être dans le deſſein de me laiſſer voir le jour, mais qu'il avoit même marqué beaucoup d'envie de me connoître plus particulièrement, & qu'il

ſe propoſoit de me rendre une viſite dans ma priſon. Quoique ſa préſence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à Saint-Lazare. Je lui trouvai l'air plus grave & moins ſot, qu'il ne l'avoit eu dans la maiſon de Manon. Il me tint quelques diſcours de bon ſens ſur ma mauvaiſe conduite. Il ajouta, pour juſtifier apparemment ſes propres déſordres, qu'il étoit permis à la foibleſſe des hommes de ſe procurer certains plaiſirs que la nature exige, mais que la friponnerie & les artifices honteux méritoient d'être punis. Je l'écoutai avec un air de ſoumiſſion dont il parut être ſatisfait. Je ne m'offenſai pas même de lui entendre faire quelques railleries ſur ma fraternité avec Leſcaut & Manon, & ſur les petites chapelles, dont il ſuppoſoit, me dit-il, que j'avois dû faire un grand nombre à Saint-Lazare, puiſque je trouvois tant de plaiſir à cette pieuſe occupation. Mais il lui échappa, malheureuſement pour lui & pour moi-même, de me dire que Manon en auroit fait auſſi, ſans doute, de fort jolies à l'hôpital. Malgré le frémiſſement que le nom d'hôpital me cauſa, j'eus encore le pouvoir de le prier, avec douceur, de s'expliquer. Hé oui, reprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la ſageſſe à l'hôpital général, & je ſouhaite qu'elle

en ait tiré autant de profit, que vous à Saint-Lazare.

Quand j'aurois eu une priſon éternelle, ou la mort même préſente à mes yeux, je n'aurois pas été le maître de mon tranſport, à cette affreuſe nouvelle. Je me jetai ſur lui avec une ſi furieuſe rage, que j'en perdis la moitié de mes forces. J'en eus aſſez néanmoins pour le renverſer par terre, & pour le prendre à la gorge. Je l'étranglois, lorſque le bruit de ſa chûte, & quelques cris aigus, que je lui laiſſois à peine la liberté de pouſſer, attirèrent le ſupérieur & pluſieurs religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains. J'avois preſque perdu moi-même la force & la reſpiration. O Dieu! m'écriai-je en pouſſant mille ſoupirs; juſtice du ciel! faut-il que je vive un moment, après une telle infamie? Je voulus me jeter encore ſur le barbare qui venoit de m'aſſaſſiner. On m'arrêta. Mon déſeſpoir, mes cris & mes larmes paſſoient toute imagination. Je fis des choſes ſi étonnantes, que tous les aſſiſtans qui en ignoroient la cauſe, ſe regardoient les uns les autres avec autant de frayeur que de ſurpriſe. M. de G.... M..... rajuſtoit pendant ce tems-là ſa perruque & ſa cravate, & dans le dépit d'avoir été ſi maltraité, il ordonnoit au ſupérieur de me reſſerrer plus étroitement que jamais, & de me punir par tous les châtimens qu'on ſait

être uſités à Saint-Lazare. Non, Monſieur, lui dit le ſupérieur; ce n'eſt point avec une perſonne de la naiſſance de M. le chevalier, que nous agirons de cette manière. Il eſt ſi doux, d'ailleurs, & ſi honnête, que j'ai peine à comprendre qu'il ſe ſoit porté à cet excès ſans de fortes raiſons. Cette réponſe acheva de déconcerter M. de G.... M..... Il ſortit en diſant qu'il ſauroit faire plier, & le ſupérieur, & moi, & tous ceux qui oſeroient lui réſiſter.

Le ſupérieur, ayant ordonné à ſes religieux de le conduire, demeura ſeul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promptement d'où venoit ce déſordre. O mon père! lui dis-je en continuant de pleurer comme un enfant, figurez-vous la plus horrible cruauté, imaginez-vous la plus déteſtable de toutes les barbaries: c'eſt l'action que l'indigne G.... M..... a eu la lâcheté de commettre. Oh! il m'a percé le cœur. Je n'en reviendrai jamais. Je veux vous raconter tout, ajoutai-je en ſanglotant. Vous êtes bon; vous aurez pitié de moi. Je lui fis un récit abrégé de la longue & inſurmontable paſſion que j'avois pour Manon, de la ſituation floriſſante de notre fortune avant que nous euſſions été dépouillés par nos propres domeſtiques, des offres que G.... M..... avoit faites à ma maitreſſe, de la concluſion de leur marché & de la manière dont il avoit été rompu. Je lui

repréſentai les choſes, à la vérité, du côté le plus favorable pour nous : voilà, continuai-je, de quelle ſource eſt venu le zèle de M. de G.... M.... pour ma converſion. Il a eu le crédit de me faire renfermer ici, par un pur motif de vengeance. Je le lui pardonne : mais, mon père, ce n'eſt pas tout ; il a fait enlever cruellement la plus chère moitié de moi-même, il l'a fait mettre honteuſement à l'hôpital, il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de ſa propre bouche. A l'hôpital, mon père ! O ciel ! ma charmante maitreſſe, ma chère reine à l'hôpital, comme la plus infâme de toutes les créatures ! Où trouverai-je aſſez de force, pour ne pas mourir de douleur & de honte ! Le bon père, me voyant dans cet excès d'affliction, entreprit de me conſoler. Il me dit qu'il n'avoit jamais compris mon aventure, de la manière dont je la racontois ; qu'il avoit ſu, à la vérité, que je vivois dans le déſordre, mais qu'il s'étoit figuré que ce qui avoit obligé M. de G.... M..... d'y prendre intérêt, étoit quelque liaiſon d'eſtime & d'amitié avec ma famille ; qu'il ne s'en étoit expliqué à lui-même que ſur ce pied ; que ce que je venois de lui apprendre mettroit beaucoup de changement dans mes affaires, & qu'il ne doutoit point que le récit fidelle qu'il avoit deſſein d'en faire à M. le lieutenant général de police, ne pût con-

tribuer à ma liberté. Il me demanda enſuite pourquoi je n'avois pas encore penſé à donner de mes nouvelles à ma famille, puiſqu'elle n'avoit point eu de part à ma captivité. Je ſatisfis à cette objection par quelques raiſons priſes de la douleur que j'avois appréhendé de cauſer à mon père, & de la honte que j'en aurois reſſentie moi-même. Enfin il me promit d'aller de ce pas chez le lieutenant de police, ne fut-ce, ajouta-t-il, que pour prévenir quelque choſe de pis de la part de M. de G.... M..... qui eſt ſorti de cette maiſon fort mal ſatisfait, & qui eſt aſſez conſidéré pour ſe faire redouter.

J'attendis le retour du père avec toutes les agitations d'un malheureux qui touche au moment de ſa ſentence. C'étoit pour moi un ſupplice inexprimable, de me repréſenter Manon à l'hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorois de quelle manière elle y étoit traitée; & le ſouvenir de quelques particularités, que j'avois entendues de cette maiſon d'horreur, renouveloit à tous momens mes tranſports. J'étois tellement réſolu de la ſecourir, à quelque prix & par quelque moyen que ce pût être, que j'aurois mis le feu à Saint-Lazare, s'il m'eût été impoſſible d'en ſortir autrement. Je réfléchis donc ſur les voies que j'avois à prendre, s'il arrivoit que le lieutenant général de police continuât de m'y retenir

malgré moi. Je mis mon induſtrie à toutes les épreuves, je parcourus toutes les poſſibilités. Je ne vis rien qui pût m'aſſurer d'une évaſion certaine, & je craignis d'être renfermé plus étroitement, ſi je faiſois une tentative malheureuſe. Je me rappelai le nom de quelques amis, de qui je pouvois eſpérer du ſecours ; mais quel moyen de leur faire ſavoir ma ſituation ? Enfin, je crus avoir formé un plan ſi adroit, qu'il pourroit réuſſir ; & je remis à l'arranger encore mieux après le retour du père ſupérieur, ſi l'inutilité de ſa démarche me le rendoit néceſſaire. Il ne tarda point à revenir. Je ne vis pas ſur ſon viſage, les marques de joie qui accompagnent une bonne nouvelle. J'ai parlé, me dit-il, à monſieur le lieutenant général de police, mais je lui ai parlé trop tard. M. de G.... M..... l'eſt allé voir en ſortant d'ici, & l'a ſi fort prévenu contre vous, qu'il étoit ſur le point de m'envoyer de nouveaux ordres, pour vous reſſerrer davantage.

Cependant lorſque je lui ai appris le fond de vos affaires, il a paru s'adoucir beaucoup ; & riant un peu de l'incontinence du vieux M. de G.... M...., il m'a dit qu'il falloit vous laiſſer ici ſix mois, pour le ſatisfaire ; d'autant mieux, a-t-il dit, que cette demeure ne ſauroit vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnête-

ment, & je vous réponds que vous ne vous plaindrez point de mes manières.

Cette explication du bon ſupérieur fut aſſez longue, pour me donner le tems de faire une ſage réflexion. Je conçus que je m'expoſerois à renverſer mes deſſeins, ſi je lui marquois trop d'empreſſement pour ma liberté. Je lui témoignai au contraire, que dans la néceſſité de me ſoumettre, c'étoit une douce conſolation pour moi d'avoir quelque part à ſon eſtime. Je le priai enſuite, ſans affectation, de m'accorder une grace, qui n'étoit de nulle importance pour perſonne, & qui ſerviroit beaucoup à ma tranquillité; c'étoit de faire avertir un de mes amis, un ſaint eccléſiaſtique qui demeuroit à Saint Sulpice, que j'étois à Saint-Lazare, & de permettre que je reçuſſe quelquefois ſa viſite. Cette faveur me fut accordée ſans délibérer. C'étoit mon ami Tiberge dont il étoit queſtion, non que j'eſpéraſſe de lui les ſecours néceſſaires pour ma liberté; mais je voulois l'y faire ſervir comme un inſtrument éloigné, ſans qu'il en eût même connoiſſance. En un mot, voici mon projet: je voulois écrire à Leſcaut, & le charger, lui & nos amis communs, du ſoin de me delivrer. La première difficulté étoit de lui faire tenir ma lettre; ce devoit être l'office de Tiberge. Cependant, comme il le connoiſſoit pour le frère de ma maitreſſe, je craignois qu'il

n'eût peine à ſe charger de cette commiſſion. Mon deſſein étoit de renfermer ma lettre à Leſcaut, dans une autre lettre, que je devois adreſſer à un honnête homme de ma connoiſſance, en le priant de rendre promptement la première à ſon adreſſe ; & comme il étoit néceſſaire que je viſſe Leſcaut, pour nous accorder dans nos meſures, je voulois lui marquer de venir à Saint-Lazare, & de demander à me voir ſous le nom de mon frère aîné, qui étoit venu exprès à Paris pour prendre connoiſſance de mes affaires. Je remettois à convenir avec lui des moyens qui nous paroîtroient les plus expéditifs & les plus sûrs. Le père ſupérieur fit avertir Tiberge, du deſir que j'avois de l'entretenir. Ce fidelle ami ne m'avoit pas tellement perdu de vue, qu'il ignorât mon aventure ; il ſavoit que j'étois à Saint-Lazare, & peut-être n'avoit-il pas été fâché de cette diſgrace qu'il croyoit capable de me ramener au devoir. Il accourut auſſitôt à ma chambre.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes diſpoſitions. Je lui ouvris mon cœur ſans réſerve, excepté ſur le deſſein de ma fuite. Ce n'eſt pas à vos yeux, cher ami, lui dis-je, que je veux paroître ce que je ne ſuis point. Si vous avez cru trouver ici un ami ſage & réglé dans ſes deſirs, un libertin réveillé par les châtimens du ciel, en un mot, un cœur dé-

gagé de l'amour & revenu des charmes de Manon, vous avez jugé trop favorablement de moi. Vous me revoyez tel que vous me laiſsâtes il y a quatre mois, toujours tendre, & toujours malheureux par cette fatale paſſion dans laquelle je ne me laſſe point de chercher mon bonheur.

Il me répondit que l'aveu que je faiſois, me rendoit inexcuſable, qu'on voyoit bien des pécheurs, qui s'enivroient du faux bonheur du vice, juſqu'à le préférer honteuſement à celui de la vertu; mais que c'étoit du moins à des images de bonheur qu'ils s'attachoient, & qu'ils étoient les dupes de l'apparence: mais que de reconnoître, comme je le faiſois, que l'objet de mon attachement n'étoit propre qu'à me rendre coupable & malheureux, & de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune & dans le crime, c'étoit une contradiction d'idées & de conduite, qui ne faiſoit pas honneur à ma raiſon.

Tiberge, repris-je, qu'il vous eſt aiſé de vaincre, lorſqu'on n'oppoſe rien à vos armes! Laiſſez-moi raiſonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur de la vertu, ſoit exempt de peines, de traverſes & d'inquiétudes? Quel nom donnerez-vous à la priſon, aux croix, aux ſupplices & aux tortures des tyrans. Dites-vous, comme font les myſtiques, que ce qui tourmente le corps eſt un bonheur pour l'ame?

l'ame ? Vous n'oſeriez le dire, c'eſt un paradoxe inſoutenable. Ce bonheur, que vous relevez tant, eſt donc mêlé de mille peines; ou pour parler plus juſte, ce n'eſt qu'un tiſſu de malheurs, au travers deſquels on tend à la félicité. Or, ſi la force de l'imagination fait trouver du plaiſir dans ces maux mêmes, parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on eſpère, pourquoi traitez-vous de contradictoire & d'inſenſée, dans ma conduite, une diſpoſition toute ſemblable ? J'aime Manon; je tends au travers de mille douleurs à vivre heureux & tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche eſt malheureuſe, mais l'eſpérance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur; & je me croirai trop bien payé, par un moment paſſé avec elle, de tous les chagrins que j'eſſuye pour l'obtenir. Toutes choſes me paroiſſent donc égales, de votre côté & du mien; ou s'il y a quelque différence, elle eſt encore à mon avantage, car le bonheur que j'eſpère eſt proche, & l'autre eſt éloigné; le mien eſt de la nature des peines, c'eſt-à-dire, ſenſible au corps, & l'autre eſt d'une nature inconnue, qui n'eſt certaine que par la foi.

Tiberge parut effrayé de ce raiſonnement. Il recula deux pas, en me diſant de l'air le plus ſérieux, que non-ſeulement ce que je venois de dire bleſſoit le bon ſens, mais que c'étoit un malheu-

reux ſophiſme d'impiété & d'irréligion : car cette comparaiſon, ajouta-t-il, du terme de vos peines avec celui qui eſt propoſé par la religion, eſt une idée des plus dépravées & des plus monſtrueuſes.

J'avoue, repris-je, qu'elle n'eſt pas juſte ; mais prenez-y garde, ce n'eſt pas ſur elle que porte mon raiſonnement. J'ai eu deſſein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction dans la perſévérance d'un amour malheureux ; & je crois avoir fort bien prouvé que ſi c'en eſt une, vous ne ſauriez vous en ſauver plus que moi. C'eſt à cet égard ſeulement que j'ai traité les choſes d'égales, & je ſoutiens encore qu'elles le ſont. Répondrez-vous que le terme de la vertu eſt infiniment ſupérieur à celui de l'amour ? Qui refuſe d'en convenir ? Mais eſt-ce de quoi il eſt queſtion ? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont, l'un & l'autre, pour faire ſupporter les peines. Jugeons-en par l'effet. Combien trouve-t-on de déſerteurs de la ſévère vertu, & combien en trouverez-vous peu de l'amour ? Répondrez-vous encore que s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne ſont pas infaillibles & néceſſaires ; qu'on ne trouve plus de tyrans ni de croix, & qu'on voit quantité de perſonnes vertueuſes mener une vie douce & tranquille ? Je vous dirai de même qu'il y a des amours paiſibles & fortunés ; & ce qui fait

encore une différence qui m'eſt extrêmement avantageuſe, j'ajouterai que l'amour, quoiqu'il trompe aſſez ſouvent, ne promet du moins que des ſatisfactions & des joies, au lieu que la religion veut qu'on s'attende à une pratique triſte & mortifiante. Ne vous alarmez pas, ajoutai-je en voyant ſon zèle prêt à s'effaroucher. L'unique choſe que je veux conclure ici, c'eſt qu'il n'y a point de plus mauvaiſe méthode pour dégoûter un cœur de l'amour, que de lui en décrier les douceurs, & de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la manière dont nous ſommes faits, il eſt certain que notre félicité conſiſte dans le plaiſir; je défie qu'on s'en forme une autre idée: or, le cœur n'a pas beſoin de ſe conſulter long-tems, pour ſentir que de tous les plaiſirs les plus doux, ce ſont ceux de l'amour. Il s'apperçoit bientôt qu'on le trompe, lorſqu'on lui en promet ailleurs de plus charmans; & cette tromperie le diſpoſe à ſe défier des promeſſes les plus ſolides. Prédicateurs, qui voulez me ramener à la vertu, dites-moi qu'elle eſt indiſpenſablement néceſſaire; mais ne me déguiſez pas qu'elle eſt ſévère & pénible. Etabliſſez bien que les délices de l'amour ſont paſſagères, qu'elles ſont défendues, qu'elles ſeront ſuivies par d'éternelles peines, & ce qui fera peut-être encore plus d'impreſſion ſur moi, que plus elles ſont

douces & charmantes, plus le ciel ſera magnifique à récompenſer un ſi grand ſacrifice; mais confeſſez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles ſont ici bas nos plus parfaites félicités.

Cette fin de mon diſcours rendit le calme à mon ami Tiberge. Il convint qu'il y avoit quelque choſe de raiſonnable dans mes penſées. La ſeule objection qu'il ajouta, fut de me demander pourquoi je n'entrois pas du moins dans mes propres principes, en ſacrifiant mon amour à l'eſpérance de cette rémunération, dont je me faiſois une ſi grande idée. O cher ami! lui répondis-je, c'eſt ici que je reconnois ma misère & ma foibleſſe; hélas oui, c'eſt mon devoir d'agir comme je raiſonne! Mais l'action eſt-elle en mon pouvoir? De quels ſecours n'aurois-je pas beſoin pour oublier les charmes de Manon? Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je penſe que voici encore un de nos janſéniſtes. Je ne ſais ce que je ſuis, repliquai-je, & je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être; mais je n'éprouve que trop la vérité de ce qu'ils diſent.

Cette converſation ſervit du moins à renouveler la pitié de mon ami. Il comprit qu'il y avoit plus de foibleſſe que de corruption dans mes déſordres. Son amitié en fut plus diſpoſée, dans la ſuite, à me donner des ſecours, ſans leſquels j'aurois péri infailliblement de misère. Cependant je ne

lui fis pas la moindre ouverture du deſſein que j'avois de m'échapper de Saint-Lazare. Je le priai ſeulement de ſe charger de ma lettre. Je l'avois préparée, avant qu'il fût venu, & je ne manquai point de prétextes pour colorer la néceſſité où j'étois d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement, & Leſcaut reçut, avant la fin du jour, celle qui étoit pour lui.

Il me vint voir le lendemain, & il paſſa heureuſement ſous le nom de mon frère. Ma joie fut extrême, en l'appercevant dans ma chambre. J'en fermai la porte avec ſoin. Ne perdons pas un ſeul moment, lui dis-je? Apprenez-moi d'abord des nouvelles de Manon, & donnez-moi enſuite un bon conſeil pour rompre mes fers. Il m'aſſura qu'il n'avoit pas vu ſa ſœur, depuis le jour qui avoit précédé mon emprisonnement; qu'il n'avoit appris ſon ſort & le mien, qu'à force d'informations & de ſoins; que s'étant préſenté deux ou trois fois à l'hôpital, on lui avoit refuſé la liberté de lui parler. Malheureux G.... M...., m'écriai-je, que tu me le payeras cher!

Pour ce qui regarde votre délivrance, continue Leſcaut, c'eſt une entrepriſe moins facile que vous ne penſez. Nous paſsâmes hier la ſoirée, deux de mes amis & moi, à obſerver toutes les parties extérieures de cette maiſon, & nous jugeâmes que vos fenêtres étant ſur une cour en-

tourée de bâtimens, comme vous nous l'aviez marqué, il y auroit bien de la difficulté à vous tirer de-là. Vous êtes d'ailleurs au troiſième étage, & nous ne pouvons introduire ici, ni cordes, ni échelles. Je ne vois donc nulle reſſource du côté du dehors. C'eſt dans la maiſon même, qu'il faudroit imaginer quelque artifice. Non, repris-je, j'ai tout examiné, ſur-tout depuis que ma clôture eſt un peu moins rigoureuſe par l'indulgence du ſupérieur. La porte de ma chambre ne ſe ferme plus avec la clef; j'ai la liberté de me promener dans les galeries des religieux; mais tous les eſcaliers ſont bouchés par des portes épaiſſes, qu'on a ſoin de tenir fermées la nuit & le jour, de ſorte qu'il eſt impoſſible que la ſeule adreſſe puiſſe me ſauver. Attendez, repris-je après avoir un peu réfléchi ſur une idée qui me parut excellente, pourriez-vous m'apporter un piſtolet? Aiſément, me dit Leſcaut; mais voulez-vous tuer quelqu'un? Je l'aſſurai que j'avois ſi peu deſſein de tuer, qu'il n'étoit pas même néceſſaire que le piſtolet fût chargé. Apportez-le-moi demain, ajoutai-je, & ne manquez pas de vous trouver le ſoir, à onze heures, vis-à-vis la porte de cette maiſon, avec deux ou trois de nos amis. J'eſpère que je pourrai vous y rejoindre. Il me preſſa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis qu'une entrepriſe, telle

que je la méditois, ne pouvoit paroître raiſonnable qu'après avoir réuſſi. Je le priai d'abréger ſa viſite, afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis avec auſſi peu de peine que la première fois. Son air étoit grave. Il n'y a perſonne qui ne l'eût pris pour un homme d'honneur.

Lorſque je me trouvai muni de l'inſtrument de ma liberté, je ne doutai preſque plus du ſuccès de mon projet. Il étoit bizarre & hardi ; mais de quoi n'étois-je pas capable, avec les motifs qui m'animoient ? J'avois remarqué, depuis qu'il m'étoit permis de ſortir de ma chambre & de me promener dans les galeries, que le portier apportoit chaque jour au ſoir les clefs de toutes les portes au ſupérieur, & qu'il régnoit enſuite un profond ſilence dans la maiſon, qui marquoit que tout le monde étoit retiré. Je pouvois aller ſans obſtacle, par une galerie de communication, de ma chambre à celle de ce père. Ma réſolution étoit de lui prendre ſes clefs, en l'épouvantant avec mon piſtolet s'il faiſoit difficulté de me les donner, & de m'en ſervir pour gagner la rue. J'en attendis le tems avec impatience. Le portier vint à l'heure ordinaire, c'eſt-à-dire, un peu après neuf heures. J'en laiſſai paſſer encore une, pour m'aſſurer que tous les religieux & les domeſtiques étoient endormis. Je partis enfin, avec mon

arme, & une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du père, pour l'éveiller ſans bruit. Il m'entendit au ſecond coup; & s'imaginant ſans doute que c'étoit quelque religieux qui ſe trouvoit mal & qui avoit beſoin de ſecours, il ſe leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander, au travers de la porte, qui c'étoit & ce qu'on vouloit de lui? Je fus obligé de me nommer; mais j'affectai un ton plaintif, pour lui faire comprendre que je ne me trouvois pas bien. Ha! c'eſt vous, mon cher fils, me dit-il en ouvrant la porte? Qu'eſt-ce donc qui vous amène ſi tard? J'entrai dans ſa chambre, & l'ayant tiré à l'autre bout oppoſé à la porte, je lui déclarai qu'il m'étoit impoſſible de demeurer plus long-tems à Saint-Lazare; que la nuit étoit un tems commode pour en ſortir ſans être apperçu, & que j'attendois de ſon amitié qu'il conſentiroit à m'ouvrir les portes, ou à me prêter ſes clefs pour les ouvrir moi-même.

Ce compliment devoit le ſurprendre. Il demeura quelque tems à me conſidérer, ſans me répondre. Comme je n'en avois pas à perdre, je repris la parole pour lui dire, que j'étois fort touché de toutes ſes bontés, mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens, ſur-tout pour moi à qui on la raviſſoit injuſtement, j'étois réſolu

de me la procurer cette nuit même, à quelque prix que ce fût : & de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour appeler du ſecours, je lui fis voir une honnête raiſon de ſilence, que je tenois ſous mon juſtaucorps. Un piſtolet ! me dit-il. Quoi ! mon fils, vous voulez m'ôter la vie, pour reconnoître la conſidération que j'ai eue pour vous ? A Dieu ne plaiſe, lui répondis-je. Vous avez trop d'eſprit & de raiſon, pour me mettre dans cette néceſſité ; mais je veux être libre, & j'y ſuis ſi réſolu, que ſi mon projet manque par votre faute, c'eſt fait de vous abſolument. Mais, mon cher fils ! reprit-il d'un air pâle & effrayé, que vous ai-je fait ? Quelle raiſon avez-vous de vouloir ma mort ? Eh ! non, répliquai-je avec impatience, je n'ai pas deſſein de vous tuer : ſi vous voulez vivre, ouvrez-moi la porte, & je ſuis le meilleur de vos amis. J'apperçus les clefs, qui étoient ſur ſa table. Je les pris, & je le priai de me ſuivre, en faiſant le moins de bruit qu'il pourroit. Il fut obligé de s'y réſoudre. A meſure que nous avancions & qu'il ouvroit une porte, il me répétoit avec un ſoupir : Ah, mon fils ! ah ! qui l'auroit jamais cru ! Point de bruit, mon père, répétois-je de mon côté à tout moment. Enfin, nous arrivâmes à une eſpèce de barrière, qui eſt avant la grande porte de la rue. Je me croyois déjà libre, & j'étois derrière le père, avec ma chandelle dans une main, & mon piſtolet

dans l'autre. Pendant qu'il s'empreſſoit d'ouvrir, un domeſtique, qui couchoit dans une petite chambre voiſine, entendant le bruit de quelques verrouils, ſe lève & met la tête à ſa porte. Le bon père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna avec beaucoup d'imprudence, de venir à ſon ſecours. C'étoit un puiſſant coquin, qui s'élança ſur moi ſans balancer. Je ne le marchandai point; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cauſe, mon père, dis-je aſſez fièrement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoutai-je en le pouſſant vers la dernière porte. Il n'oſa refuſer de l'ouvrir. Je ſortis heureuſement, & je trouvai, à quatre pas, Leſcaut qui m'attendoit avec deux amis, ſuivant ſa promeſſe.

Nous nous éloignâmes. Leſcaut me demanda s'il n'avoit pas entendu tirer un piſtolet. C'eſt votre faute, lui dis-je; pourquoi me l'apportiez-vous chargé? Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, ſans laquelle j'étois ſans doute à Saint-Lazare pour long-tems. Nous allâmes paſſer la nuit chez un traiteur, où je me remis un peu de la mauvaiſe chère que j'avois faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaiſir. Je ſouffrois mortellement pour Manon. Il faut la délivrer, dis-je à mes trois amis. Je n'ai ſouhaité la liberté que dans cette vue. Je vous demande le

ſecours de votre adreſſe : pour moi, j'y employerai juſqu'à ma vie. Leſcaut, qui ne manquoit pas d'eſprit & de prudence, me repréſenta qu'il falloit aller bride en main ; que mon évaſion de Saint-Lazare & le malheur qui m'étoit arrivé en ſortant, cauſeroient infailliblement du bruit ; que le lieutenant général de police me feroit chercher, & qu'il avoit les bras longs ; enfin, que ſi je ne voulois pas être expoſé à quelque choſe de pis que Saint-Lazare, il étoit à propos de me tenir couvert & renfermé pendant quelques jours, pour laiſſer au premier feu de mes ennemis le tems de s'éteindre. Son conſeil étoit ſage ; mais il auroit fallu l'être auſſi pour le ſuivre. Tant de lenteur & de ménagement ne s'accordoit pas avec ma paſſion. Toute ma complaiſance ſe réduiſit à lui promettre, que je paſſerois le jour ſuivant à dormir. Il m'enferma dans ſa chambre, où je demeurai juſqu'au ſoir.

J'employai une partie de ce tems à former des projets & des expédiens pour ſecourir Manon. J'étois bien perſuadé que ſa priſon étoit encore plus impénétrable, que n'avoit été la mienne. Il n'étoit pas queſtion de force & de violence, il falloit de l'artifice ; mais la déeſſe même de l'invention n'auroit ſu par où commencer. J'y vis ſi peu de jour, que je remis à conſidérer mieux les choſes lorſque j'aurois pris quelques informations ſur l'arrangement intérieur de l'hôpital.

Auſſitôt que la nuit m'eut rendu la liberté, je priai Leſcaut de m'accompagner. Nous liâmes converſation avec un des portiers, qui nous parut homme de bon ſens. Je feignis d'être un étranger, qui avoit entendu parler avec admiration de l'hôpital général, & de l'ordre qui s'y obſerve. Je l'interrogeai ſur les plus minces détails, & de circonſtances en circonſtances nous tombâmes ſur les adminiſtrateurs, dont je le priai de m'apprendre les noms & les qualités. Les réponſes, qu'il me fit ſur ce dernier article, me firent naître une penſée dont je m'applaudis auſſitôt, & que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai, comme une choſe eſſentielle à mon deſſein, ſi ces meſſieurs avoient des enfans. Il me dit qu'il ne pouvoit pas m'en rendre un compte certain, mais que pour M. de T.... qui étoit un des principaux, il lui connoiſſoit un fils en âge d'être marié, qui étoit venu pluſieurs fois à l'hôpital avec ſon père. Cette aſſurance me ſuffiſoit. Je rompis preſqu'auſſitôt notre entretien, & je fis part à Leſcaut, en retournant chez lui, du deſſein que j'avois conçu. Je m'imagine, lui dis-je, que M. de T.... le fils qui eſt riche & de bonne famille, eſt dans un certain goût du plaiſir, comme la plupart des jeunes gens de ſon âge. Il ne ſauroit être ennemi des femmes, ni ridicule au point de refuſer ſes ſervices pour une affaire d'amour. J'ai formé le deſſein de

l'intéreſſer à la liberté de Manon. S'il eſt honnête homme, & qu'il ait des ſentimens, il nous accordera ſon ſecours par généroſité. S'il n'eſt point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque choſe pour une fille aimable, ne fût-ce que par l'eſpérance d'avoir part à ſes faveurs. Je ne veux pas différer de le voir, ajoutai-je, plus long-tems que juſqu'à demain. Je me ſens ſi conſolé par ce projet, que j'en tire un bon augure. Leſcaut convint lui-même qu'il y avoit de la vraiſemblance dans mes idées, & que nous pouvions eſpérer quelque choſe par cette voie. J'en paſſai la nuit moins triſtement.

Le matin étant venu, je m'habillai le plus proprement qu'il me fut poſſible dans l'état d'indigence où j'étois, & je me fis conduire dans un fiacre à la maiſon de M. de T.... Il fut ſurpris de recevoir la viſite d'un inconnu. J'augurai bien de ſa phyſionomie & de ſes civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui; & pour échauffer ſes ſentimens naturels, je lui parlai de ma paſſion & du mérite de ma maitreſſe, comme de deux choſes qui ne pouvoient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit que quoiqu'il n'eût jamais vu Manon, il avoit entendu parler d'elle, du moins s'il s'agiſſoit de celle qui avoit été la maitreſſe du vieux G... M.... Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avois eue à cette aventure; & pour le gagner

de plus en plus, en me faiſant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui étoit arrivé à Manon & à moi. Vous voyez, Monſieur, continuai-je, que l'intérêt de ma vie & celui de mon cœur ſont maintenant entre vos mains. L'un ne m'eſt pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de réſerve avec vous, parce que je ſuis informé de votre généroſité, & que la reſſemblance de nos âges me fait eſpérer qu'il s'en trouvera quelqu'une dans nos inclinations. Il parut fort ſenſible à cette marque d'ouverture & de candeur. Sa réponſe fut celle d'un homme qui a du monde & des ſentimens; ce que le monde ne donne pas toujours, & qu'il fait perdre ſouvent. Il me dit qu'il mettoit ma viſite au rang de ſes bonnes fortunes, qu'il regarderoit mon amitié comme une de ſes plus heureuſes acquiſitions, & qu'il s'efforceroit de la mériter par l'ardeur de ſes ſervices. Il ne promit pas de me rendre Manon, parce qu'il n'avoit, me dit-il, qu'un crédit médiocre & mal aſſuré; mais il m'offrit de me procurer le plaiſir de la voir, & de faire tout ce qui ſeroit en ſa puiſſance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus ſatisfait de cette incertitude de ſon crédit, que je ne l'aurois été d'une pleine aſſurance de remplir tous mes deſirs. Je trouvai dans la modération de ſes offres, une marque de franchiſe dont je fus charmé. En un mot, je me promis tout de ſes bons offices.

La ſeule promeſſe de me faire voir Manon m'auroit fait tout entreprendre pour lui. Je lui marquai quelque choſe de ces ſentimens, d'une manière qui le perſuada auſſi que je n'étois pas d'un mauvais naturel. Nous nous embraſsâmes avec tendreſſe, & nous devînmes amis, ſans autre raiſon que la bonté de nos cœurs, & une ſimple diſpoſition qui porte un homme tendre & généreux à aimer un autre homme qui lui reſſemble. Il pouſſa les marques de ſon eſtime bien plus loin; car ayant combiné mes aventures, & jugeant qu'en ſortant de Saint-Lazare je ne devois pas me trouver à mon aiſe, il m'offrit ſa bourſe, & il me preſſa de l'accepter. Je ne l'acceptai point; mais je lui dis: C'eſt trop, mon cher Monſieur. Si avec tant de bonté & d'amitié vous me faites revoir ma chère Manon, je vous ſuis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout-à-fait cette chère créature, je ne croirai pas être quitte en verſant tout mon ſang pour vous ſervir.

Nous ne nous ſéparâmes, qu'après être convenus du tems & du lieu où nous devions nous retrouver; il eut la complaiſance de ne pas me remettre plus loin que l'après-midi du même jour. Je l'attendis dans un café, où il vint me rejoindre vers les quatre heures, & nous prîmes enſemble le chemin de l'hôpital. Mes genoux étoient tremblans en traverſant les cours. Puiſſance d'a-

mour ! diſois-je, je reverrai donc l'idole de mon cœur, l'objet de tant de pleurs & d'inquiétudes ! Ciel ! conſervez-moi aſſez de vie pour aller juſqu'à elle, & diſpoſez après cela de ma fortune & de mes jours ; je n'ai plus d'autre grace à vous demander.

M. de T... parla à quelques concierges de la maiſon, qui s'empreſsèrent de lui offrir tout ce qui dépendoit d'eux pour ſa ſatisfaction. Il ſe fit montrer le quartier où Manon avoit ſa chambre, & l'on nous y conduiſit avec une clef d'une grandeur effroyable, qui ſervit à ouvrir ſa porte. Je demandai au valet qui nous menoit, & qui étoit celui qu'on avoit chargé du ſoin de la ſervir, de quelle manière elle avoit paſſé le tems dans cette demeure. Il nous dit que c'étoit une douceur angélique ; qu'il n'avoit jamais reçu d'elle un mot de dureté ; qu'elle avoit verſé continuellement des larmes, pendant les ſix premières ſemaines après ſon arrivée, mais que depuis quelque tems, elle paroiſſoit prendre ſon malheur avec plus de patience, & qu'elle étoit occupée à coudre du matin juſqu'au ſoir, à la réſerve de quelques heures qu'elle employoit à la lecture. Je lui demandai encore, ſi elle avoit été entretenue proprement. Il m'aſſura que le néceſſaire du moins ne lui avoit jamais manqué.

Nous approchâmes de ſa porte. Mon cœur battoit

battoit violemment. Je dis à M. de T... ; entrez ſeul & prévenez-la ſur ma viſite, car j'appréhende qu'elle ne ſoit trop ſaiſie en me voyant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demeurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs diſcours. Il lui dit qu'il venoit lui apporter un peu de conſolation ; qu'il étoit de mes amis, & qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à notre bonheur. Elle lui demanda avec le plus vif empreſſement, ſi elle apprendroit de lui ce que j'étois devenu. Il lui promit de m'amener à ſes pieds, auſſi tendre, auſſi fidelle qu'elle pouvoit le déſirer. Quand, reprit-elle ? Aujourd'hui même, lui dit-il, ce bienheureux moment ne tardera point ; il va paroître à l'inſtant ſi vous le ſouhaitez. Elle comprit que j'étois à la porte. J'entrai, lorſqu'elle y accouroit avec précipitation. Nous nous embraſsâmes avec cette effuſion de tendreſſe qu'une abſence de trois mois fait trouver ſi charmante à de parfaits amans. Nos ſoupirs, nos exclamations interrompues, mille noms d'amour répétés languiſſamment de part & d'autre, formèrent pendant un quart-d'heure, une ſcène qui attendriſſoit M. de T.... Je vous porte envie, me dit-il, en nous faiſant aſſeoir ; il n'y a point de ſort glorieux, auquel je ne préféraſſe une maîtreſſe ſi belle & ſi paſſionnée. Auſſi mépriſerois-je tous les empires du monde, lui répondis-je,

pour m'aſſurer le bonheur d'être aimé d'elle.

Tout le reſte d'une converſation ſi deſirée ne pouvoit manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ſes aventures, & je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amèrement, en nous entretenant de l'état où elle étoit, & de celui d'où je ne faiſois que de ſortir. M. de T... nous conſola par de nouvelles promeſſes de s'employer ardemment pour finir nos misères. Il nous conſeilla de ne pas rendre cette première entrevue trop longue, pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut beaucoup de peine à nous faire goûter ce conſeil. Manon, ſurtout, ne pouvoit ſe réſoudre à me laiſſer partir. Elle me fit remettre cent fois ſur ma chaiſe. Elle me retenoit par les habits & par les mains. Hélas! dans quel lieu me laiſſez-vous, diſoit-elle. Qui peut m'aſſurer de vous revoir? M. de T... lui promit de la venir voir ſouvent avec moi. Pour le lieu, ajouta-t-il agréablement, il ne faut plus l'appeller l'hôpital; c'eſt Verſailles, depuis qu'une perſonne qui mérite l'empire de tous les cœurs y eſt renfermée.

Je fis, en ſortant, quelques libéralités au valet qui la ſervoit, pour l'engager à lui rendre ſes ſoins avec zèle. Ce garçon avoit l'ame moins baſſe & moins dure que ſes pareils. Il avoit été témoin de notre entrevue. Ce tendre ſpectacle l'a-

voit touché. Un louis d'or, dont je lui fis préſent, acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart en deſcendant dans les cours : Monſieur, me dit-il, ſi vous me voulez prendre à votre ſervice, ou me donner une honnête récompenſe, pour me dédommager de la perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me ſera facile de délivrer mademoiſelle Manon. J'ouvris l'oreille à cette propoſition : &quoique je fuſſe dépourvu de tout, je lui fis des promeſſes fort au-deſſus de ſes deſirs. Je comptois bien qu'il me ſeroit toujours aiſé de récompenſer un homme de cette eſpèce. Sois perſuadé, lui dis-je, mon ami, qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour toi, & que ta fortune eſt auſſi aſſurée que la mienne. Je voulus ſavoir quels moyens il avoit deſſein d'employer. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le ſoir la porte de ſa chambre, & de vous la conduire juſqu'à celle de la rue, où il faudra que vous ſoyez prêt à la recevoir. Je lui demandai s'il n'étoit point à craindre qu'elle ne fût reconnue, en traverſant les galeries & les cours. Il confeſſa qu'il y avoit quelque danger ; mais il me dit qu'il falloit bien riſquer quelque choſe. Quoique je fuſſe ravi de le voir ſi réſolu, j'appelai M. de T... pour lui communiquer ce projet, & la ſeule raiſon qui ſembloit pouvoir le rendre douteux. Il y trouva plus de difficulté que moi. Il convint qu'elle pouvoit

abſolument s'échapper de cette manière ; mais ſi elle eſt reconnue, continua-t-il, & ſi elle eſt arrêtée en fuyant, c'eſt peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs il vous faudroit donc quitter Paris ſur le champ ; car vous ne pourriez jamais vous dérober aux recherches. On les redoubleroit, autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échappe aiſément quand il eſt ſeul, mais il eſt preſqu'impoſſible de demeurer inconnu avec une jolie femme. Quelque ſolide que me parût ce raiſonnement, il ne put l'emporter dans mon eſprit ſur un eſpoir ſi proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à M. de T... & je le priai de pardonner un peu d'imprudence & de témérité à l'amour. J'ajoutai que mon deſſein étoit en effet de quitter Paris, pour m'arrêter, comme j'avois déjà fait, dans quelque village voiſin. Nous convînmes donc avec le valet, de ne pas remettre ſon entrepriſe plus loin qu'au jour ſuivant ; & pour la rendre auſſi certaine qu'il étoit en notre pouvoir, nous réſolûmes d'apporter des habits d'homme, dans la vue de faciliter notre ſortie. Il n'étoit pas aiſé de les faire entrer ; mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai ſeulement M. de T... de mettre le lendemain deux veſtes légères l'une ſur l'autre, & je me chargeai de tout le reſte.

Nous retournâmes le matin à l'hôpital. J'avois

avec moi, pour Manon, du linge, des bas, &c. & par-deſſus mon juſtaucorps un ſur-tout, qui ne laiſſoit rien voir de trop enflé dans mes poches. Nous ne fûmes qu'un moment dans ſa chambre. M. de T... lui laiſſa une de ſes veſtes. Je lui donnai mon juſtaucorps, le ſurtout me ſuffiſant pour ſortir. Il ne ſe trouva rien de manque à ſon ajuſtement, excepté la culotte, que j'avois malheureuſement oubliée. L'oubli de cette pièce néceſſaire nous eût ſans doute apprêté à rire, ſi l'embarras où il nous mettoit eût été moins ſérieux. J'étois au déſeſpoir qu'une bagatelle de cette nature fût capable de nous arrêter. Cependant je pris mon parti qui fut de ſortir moi-même ſans culotte. Je laiſſai la mienne à Manon. Mon ſurtout étoit long, & je me mis, à l'aide de quelques épingles, en état de paſſer décemment à la porte. Le reſte du jour me parut d'une longueur inſupportable. Enfin, la nuit étant venue, nous nous rendîmes un peu au-deſſous de la porte de l'hôpital, dans un carroſſe. Nous n'y fûmes pas long-tems ſans voir Manon paroître avec ſon conducteur. Notre portière étant ouverte, ils montèrent tous deux à l'inſtant. Je reçus ma chère maitreſſe dans mes bras. Elle trembloit comme une feuille. Le cocher me demanda où il falloit toucher ? Touche au bout du monde, lui dis-je, & mène-moi quelque part, où je ne puiſſe jamais être ſéparé de Manon.

Ce tranſport, dont je ne fus pas le maître, faillit de m'attirer un fâcheux embarras. Le cocher fit réflexion à mon langage ; & lorſque je lui dis enſuite le nom de la rue où nous voulions être conduits, il me répondit qu'il craignoit que je ne l'engageaſſe dans une mauvaiſe affaire, qu'il voyoit bien que ce beau jeune homme, qui s'appeloit Manon, étoit une fille que j'enlevois de l'hôpital, & qu'il n'étoit pas d'humeur à ſe perdre pour l'amour de moi. La délicateſſe de ce coquin n'étoit qu'une envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'hôpital, pour ne pas filer doux. Tais-toi, lui dis-je, il y a un louis d'or à gagner pour toi ; il m'auroit aidé, après cela, à brûler l'hôpital même. Nous gagnâmes la maiſon où demeuroit Leſcaut. Comme il étoit tard, M. de T... nous quitta en chemin, avec promeſſe de nous revoir le lendemain. Le valet demeura ſeul avec nous.

Je tenois Manon ſi étroitement ſerrée entre mes bras, que nous n'occupions qu'une place dans le carroſſe. Elle pleuroit de joie, & je ſentois ſes larmes qui mouilloient mon viſage. Mais lorſqu'il fallut deſcendre pour entrer chez Leſcaut, j'eus avec le cocher un nouveau démêlé, dont les ſuites furent funeſtes. Je me repentis de lui avoir promis un louis, non-ſeulement parce que le préſent étoit exceſſif, mais par une autre raiſon

bien plus forte, qui étoit l'impuiſſance de le payer. Je fis appeler Leſcaut. Il deſcendit de ſa chambre, pour venir à la porte. Je lui dis à l'oreille, dans quel embarras je me trouvois. Comme il étoit d'une humeur bruſque, & nullement accoutumé à ménager un fiacre, il me répondit que je me moquois. Un louis d'or, ajouta-t-il? Vingt coups de canne à ce coquin-là. J'eus beau lui repréſenter doucement qu'il alloit nous perdre. Il m'arracha ma canne, avec l'air d'en vouloir maltraiter le cocher. Celui-ci, à qui il étoit peut-être arrivé de tomber quelquefois ſous la main d'un garde-du-corps ou d'un mouſquetaire, s'enfuit de peur, avec ſon carroſſe, en criant que je l'avois trompé, mais que j'aurois de ſes nouvelles. Je lui répétai inutilement d'arrêter. Sa fuite me cauſa une extrême inquiétude. Je ne doutai point qu'il n'avertît le commiſſaire. Vous me perdez, dis-je à Leſcaut; je ne ſerois pas en ſûreté chez vous; il faut nous éloigner dans le moment. Je prêtai le bras à Manon pour marcher, & nous ſortîmes promptement de cette dangereuſe rue. Leſcaut nous tint compagnie. C'eſt quelque choſe d'admirable, que la manière dont la providence enchaîne les événemens. A peine avions-nous marché cinq ou ſix minutes, qu'un homme, dont je ne découvris point le viſage, reconnut Leſcaut. Il le cherchoit ſans

doute aux environs de chez lui, avec le malheureux deſſein qu'il exécuta. C'eſt Leſcaut, dit-il en lui lâchant un coup de piſtolet; il ira ſouper ce ſoir avec les anges. Il ſe déroba auſſitôt. Leſcaut tomba ſans le moindre mouvement de vie. Je preſſai Manon de fuir, car nos ſecours étoient inutiles à un cadavre, & je craignois d'être arrêté par le guet, qui ne pouvoit tarder à paroître. J'enfilai avec elle & le valet, la première petite rue qui croiſoit. Elle étoit ſi éperdue que j'avois de la peine à la ſoutenir. Enfin j'apperçus un fiacre au bout de la rue. Nous y montâmes. Mais lorſque le cocher me demanda où il falloit nous conduire, je fus embarraſſé à lui répondre. Je n'avois point d'aſyle aſſuré, ni d'ami de confiance à qui j'oſaſſe avoir recours. J'étois ſans argent, n'ayant guère plus d'une demi-piſtole dans ma bourſe. La frayeur & la fatigue avoient tellement incommodé Manon, qu'elle étoit à demi pâmée près de moi. J'avois d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Leſcaut, & je n'étois pas encore ſans appréhenſion de la part du guet: quel parti prendre? Je me ſouvins heureuſement de l'auberge de Chaillot, où j'avois paſſé quelques jours avec Manon, lorſque nous étions allés dans ce village pour y demeurer. J'eſpérai non-ſeulement d'y être en ſûreté; mais d'y pouvoir vivre quelque tems ſans être

preſſé de payer. Mène-nous à Chaillot, dis-je au cocher. Il refuſa d'y aller ſi tard, à moins d'une piſtole; autre ſujet d'embarras. Enfin nous convînmes de ſix francs; c'étoit toute la ſomme qui reſtoit dans ma bourſe.

Je conſolois Manon, en avançant; mais au fond, j'avois le déſeſpoir dans le cœur. Je me ſerois donné la mort, ſi je n'euſſe pas eu dans mes bras, le ſeul bien qui m'attachoit à la vie. Cette ſeule penſée me remettoit. Je la tiens du moins, diſois-je; elle m'aime, elle eſt à moi: Tiberge a beau dire, ce n'eſt pas-là un fantôme de bonheur. Je verrois périr tout l'univers ſans y prendre intérêt; pourquoi? parce que je n'ai plus d'affection de reſte. Ce ſentiment étoit vrai; cependant, dans le tems que je faiſois ſi peu de cas des biens du monde, je ſentois que j'aurois eu beſoin d'en avoir du moins une petite partie, pour mépriſer encore ſouverainement tout le reſte. L'amour eſt plus fort que l'abondance, plus fort que les tréſors & les richeſſes, mais il a beſoin de leur ſecours; & rien n'eſt plus déſeſpérant pour un amant délicat, que de ſe voir ramené par-là malgré lui, à la groſſièreté des ames les plus baſſes.

Il étoit onze heures quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous fûmes reçus à l'auberge, comme des perſonnes de connoiſſance. On ne fut pas ſurpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on eſt

accoutumé, à Paris & aux environs, de voir prendre aux femmes toutes ſortes de formes. Je la fis ſervir auſſi proprement, que ſi j'euſſe été dans la meilleure fortune. Elle ignoroit que je fuſſe mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien apprendre, étant réſolu de retourner ſeul à Paris le lendemain, pour chercher quelque remède à cette fâcheuſe eſpèce de maladie.

Elle me parut pâle & maigrie, en ſoupant. Je ne m'en étois point apperçu à l'hôpital; parce que la chambre où je l'avois vue, n'étoit pas des plus claires. Je lui demandai ſi ce n'étoit point encore un effet de la frayeur qu'elle avoit eue, en voyant aſſaſſiner ſon frère. Elle m'aſſura que quelque touchée qu'elle fût de cet accident, ſa pâleur ne venoit que d'avoir eſſuyé pendant trois mois mon abſence. Tu m'aimes donc extrêmement, lui répondis-je! Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle. Tu ne me quitteras donc plus jamais, ajoutai-je? Non, jamais, repliqua-t elle, & cette aſſurance fut confirmée par tant de careſſes & de ſermens, qu'il me parut impoſſible, en effet, qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été perſuadé qu'elle étoit ſincère; quelle raiſon auroit-elle eu de ſe contrefaire juſqu'à ce point? Mais elle étoit encore plus volage, ou plutôt elle n'étoit plus rien, & elle ne ſe reconnoiſſoit pas elle-même, lorſqu'ayant devant les yeux des femmes qui vivoient dans l'abondance,

elle ſe trouvoit dans la pauvreté & dans le beſoin. J'étois à la veille d'en avoir une dernière preuve, qui a ſurpaſſé toutes les autres, & qui a produit la plus étrange aventure, qui ſoit jamais arrivée à un homme de ma naiſſance & de ma fortune.

Comme je la connoiſſois de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de ſon frère, & la néceſſité d'avoir du linge & des habits pour elle & pour moi, étoient de ſi bonnes raiſons, que je n'eus pas beſoin de prétextes. Je ſortis de l'auberge avec le deſſein, dis-je à Manon & à mon hôte, de prendre un carroſſe de louage; mais c'étoit une gaſconade. La néceſſité m'obligeant d'aller à pied, je marchai fort vîte juſqu'au Cours-la-Reine, où j'avois deſſein de m'arrêter. Il falloit bien prendre un moment de ſolitude & de tranquillité pour m'arranger & prévoir ce que j'allois faire à Paris.

Je m'aſſis ſur l'herbe. J'entrai dans une mer de raiſonnemens & de réflexions, qui ſe réduiſirent peu à peu à trois principaux articles. J'avois beſoin d'un ſecours préſent, pour un nombre infini de néceſſités préſentes. J'avois à chercher quelque voie, qui pût du moins m'ouvrir des eſpérances pour l'avenir; & ce qui n'étoit pas de moindre importance, j'avois des informations & des meſures à prendre, pour la ſûreté de Manon & pour la mienne. Après m'être épui-

ſé en projets & en combinaiſons ſur ces trois chefs, je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert dans une chambre de Chaillot; & pour les beſoins futurs, je crus qu'il ſeroit tems d'y penſer lorſque j'aurois ſatisfait aux préſens.

Il étoit donc queſtion de remplir actuellement ma bourſe. M. de T..... m'avoit offert généreuſement la ſienne; mais j'avois une extrême répugnance à le remettre moi-même ſur cette matière. Quel perſonnage, que d'aller expoſer ſa misère à un étranger, & de le prier de nous faire part de ſon bien! Il n'y a qu'une ame lâche qui en ſoit capable, par une baſſeſſe qui l'empêche d'en ſentir l'indignité, ou un chrétien humble, par un excès de généroſité qui le rend ſupérieur à cette honte. Je n'étois ni un homme lâche, ni un bon chrétien; j'aurois donné la moitié de mon ſang, pour éviter cette humiliation. Tiberge, diſois-je, le bon Tiberge me refuſera-t-il ce qu'il aura le pouvoir de me donner? Non, il ſera touché de ma misère; mais il m'aſſaſſinera par ſa morale. Il faudra eſſuyer ſes reproches, ſes exhortations, ſes menaces; il me fera acheter ſes ſecours ſi cher, que je donnerois encore une partie de mon ſang, plutôt que de m'expoſer à cette ſcène fâcheuſe, qui me laiſſera du trouble & des remords. Bon, reprenois-je; il faut donc renon-

cer à tout eſpoir, puiſqu'il ne me reſte point d'autre voie, & que je ſuis ſi éloigné de m'arrêter à ces deux-là, que je verſerois plus volontiers la moitié de mon ſang que d'en prendre une, c'eſt-à-dire tout mon ſang plutôt que de les prendre toutes deux. Oui, mon ſang tout entier, ajoutai-je après une réflexion d'un moment; je le donnerois plus volontiers, ſans doute, que de me réduire à de baſſes ſupplications. Mais il s'agit bien ici de mon ſang. Il s'agit de la vie, & de l'entretien de Manon; il s'agit de ſon amour, & de ſa fidélité. Qu'ai-je à mettre en balance avec elle? Je n'y ai rien mis juſqu'à préſent. Elle me tient lieu de gloire, de bonheur & de fortune. Il y a bien des choſes, ſans doute, que je donnerois ma vie pour obtenir ou pour éviter; mais eſtimer une choſe plus que ma vie, n'eſt pas une raiſon pour l'eſtimer autant que Manon. Je ne fus pas long-tems à me déterminer, après ce raiſonnement. Je continuai mon chemin, réſolu d'aller d'abord chez Tiberge, & de-là chez M. de T.....

En entrant à Paris, je pris un fiacre, quoique je n'euſſe pas de quoi le payer: je comptois ſur les ſecours que j'allois ſolliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir Tiberge que j'étois à l'attendre. Il ſatisfit mon impatience par ſa promptitude. Je lui appris l'ex-

trémité de mes beſoins, ſans nul détour. Il me demanda ſi les cent piſtoles que je lui avois rendues me ſuffiroient ; & ſans m'oppoſer un ſeul mot de difficulté, il me les alla chercher dans le moment, avec cet air ouvert & ce plaiſir à donner, qui n'eſt connu que de l'amour & de la véritable amitié. Quoique je n'euſſe pas eu le moindre doute du ſuccès de ma demande, je fus ſurpris de l'avoir obtenue à ſi bon marché, c'eſt-à-dire, ſans qu'il m'eût querellé ſur mon impénitence. Mais je me trompois, en me croyant tout-à-fait quitte de ſes reproches ; car lorſqu'il eut achevé de me compter ſon argent & que je me préparois à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée. Je ne lui avois point parlé de Manon. Il ignoroit qu'elle fût en liberté ; ainſi ſa morale ne tomba que ſur ma fuite téméraire de Saint-Lazare, & ſur la crainte où il étoit, qu'au lieu de profiter des leçons de ſageſſe que j'y avois reçues, je ne repriſſe le train du déſordre. Il me dit qu'étant allé pour me viſiter à Saint-Lazare, le lendemain de mon évaſion, il avoit été frappé au-delà de toute expreſſion, en apprenant la manière dont j'en étois ſorti ; qu'il avoit eu là-deſſus un entretien avec le ſupérieur ; que ce bon père n'étoit pas encore remis de ſon effroi ; qu'il avoit eu néanmoins la généroſité de déguiſer à monſieur le lieutenant général de police les circonſtan-

ces de mon départ, & qu'il avoit empêché que la mort du portier ne fût connue au-dehors : que je n'avois donc, de ce côté-là, nul ſujet d'alarme ; mais que s'il me reſtoit le moindre ſentiment de ſageſſe, je profiterois de cet heureux tour que le ciel donnoit à mes affaires ; que je devois commencer par écrire à mon père, & me remettre bien avec lui ; & que ſi je voulois ſuivre une fois ſon conſeil, il étoit d'avis que je quittaſſe Paris, pour retourner dans le ſein de ma famille.

J'écoutai ſon diſcours juſqu'à la fin. Il y avoit-là bien des choſes ſatisfaiſantes. Je fus ravi, premièrement de n'avoir rien à craindre du côté de Saint-Lazare. Les rues de Paris me redevenoient un pays libre. En ſecond lieu, je m'applaudis de ce que Tiberge n'avoit pas la moindre idée de la délivrance de Manon, & de ſon retour avec moi. Je remarquois même qu'il avoit évité de me parler d'elle, dans l'opinion apparemment qu'elle me tenoit moins au cœur, puiſque je paroiſſois ſi tranquille ſur ſon ſujet. Je réſolus, ſinon de retourner dans ma famille, du moins d'écrire à mon père, comme il me le conſeilloit, & de lui témoigner que j'étois diſpoſé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs & de ſes volontés. Mon eſpérance étoit de l'engager à m'envoyer de l'argent, ſous prétexte de faire mes exercices à l'académie ; car j'aurois eu peine à lui perſuader

que je fuſſe dans la diſpoſition de retourner à l'état eccléſiaſtique. Dans le fond je n'avois nul éloignement pour ce que je voulois lui promettre. J'étois bien-aiſe, au contraire, de m'appliquer à quelque choſe d'honnête & de raiſonnable, autant que ce deſſein pourroit s'accorder avec mon amour. Je faiſois mon compte de vivre avec ma maitreſſe, & de faire en même-tems mes exercices. Cela étoit fort compatible. Je fus ſi ſatisfait de toutes ces idées, que je promis à Tiberge de faire partir le jour même, une lettre pour mon père. J'entrai effectivement dans un bureau d'écriture, en le quittant; & j'écrivis, d'une manière ſi tendre & ſi ſoumiſe, qu'en reliſant ma lettre, je me flattai d'obtenir quelque choſe du cœur paternel.

Quoique je fuſſe en état de prendre & de payer un fiacre après avoir quitté Tiberge, je me fis un plaiſir de marcher fièrement à pied, en allant chez M. de T..... Je trouvois de la joie dans cet exercice de ma liberté pour laquelle mon ami m'avoit aſſuré qu'il ne me reſtoit rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'eſprit que ſes aſſurances ne regardoient que Saint-Lazare, & que j'avois outre cela l'affaire de l'hôpital ſur les bras; ſans compter la mort de Leſcaut, dans laquelle j'étois mêlé du moins comme témoin. Ce ſouvenir m'effraya ſi vivement, que je me retirai

rai dans la première allée, d'où je fis appeler un carroſſe. J'allai droit chez M. de T....., que je fis rire de ma frayeur. Elle me parut riſible à moi-même, lorſqu'il m'eut appris que je n'avois rien à craindre du côté de l'hôpital, ni de celui de Leſcaut. Il me dit que dans la penſée qu'on pourroit le ſoupçonner d'avoir eu part à l'enlèvement de Manon, il étoit allé le matin à l'hôpital, & qu'il avoit demandé à la voir, en feignant d'ignorer ce qui étoit arrivé; qu'on étoit ſi éloigné de nous accuſer, ou lui, ou moi, qu'on s'étoit empreſſé au contraire de lui apprendre cette aventure, comme une étrange nouvelle, & qu'on admiroit qu'une fille auſſi jolie que Manon eût pris le parti de fuir avec un valet; qu'il s'étoit contenté de répondre froidement qu'il n'en étoit pas ſurpris, & qu'on fait tout pour la liberté. Il continua de me raconter qu'il étoit allé de-là chez Leſcaut, dans l'eſpérance de m'y trouver avec ma charmante maitreſſe; que l'hôte de la maiſon, qui étoit un carroſſier, lui avoit proteſté qu'il n'avoit vu, ni elle, ni moi; mais qu'il n'étoit pas étonnant que nous n'euſſions point paru chez lui, ſi c'étoit pour Leſcaut que nous devions y venir, parce que nous aurions ſans doute appris qu'il venoit d'être tué, à-peu-près dans le même tems. Sur quoi, il n'avoit pas refuſé d'expliquer ce qu'il ſavoit de la cauſe & des circonſtances de cette mort. Environ deux heures

auparavant, un garde-du-corps des amis de Leſcaut, l'étoit venu voir, & lui avoit propoſé de jouer. Leſcaut avoit gagné ſi rapidement, que l'autre s'étoit trouvé cent écus de moins en une heure, c'eſt-à-dire, tout ſon argent. Ce malheureux, qui ſe voyoit ſans un ſou, avoit prié Leſcaut de lui prêter la moitié de la ſomme qu'il avoit perdue; & ſur quelques difficultés nées à cette occaſion, ils s'étoient querellés avec une animoſité extrême. Leſcaut avoit refuſé de ſortir, pour mettre l'épée à la main, & l'autre avoit juré, en le quittant, de lui caſſer la tête; ce qu'il avoit exécuté le ſoir même. M. de T.... eut l'honnêteté d'ajouter qu'il avoit été fort inquiet par rapport à nous, & qu'il continuoit de m'offrir ſes ſervices. Je ne balançai point à lui apprendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât ſouper avec nous.

Comme il ne me reſtoit qu'à prendre du linge & des habits pour Manon, je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il vouloit avoir la complaiſance de s'arrêter un moment avec moi, chez quelques marchands. Je ne ſais s'il crut que je lui faiſois cette propoſition, dans la vue d'intéreſſer ſa généroſité, ou ſi ce fut par le ſimple mouvement d'une belle ame; mais ayant conſenti à partir auſſitôt, il me mena chez les marchands qui fourniſſoient ſa maiſon: il me fit choiſir pluſieurs

étoffes d'un prix plus conſidérable que je ne me l'étois propoſé ; & lorſque je me diſpoſois à les payer, il défendit abſolument aux marchands de recevoir un ſou de moi. Cette galanterie ſe fit de ſi bonne grace, que je crus pouvoir en profiter ſans honte. Nous prîmes enſemble le chemin de Chaillot, où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étois parti.

Le chevalier des Grieux ayant employé plus d'une heure à ce récit, je le priai de prendre un peu de relâche, & de nous tenir compagnie à ſouper. Notre attention lui fit juger que nous l'avions écouté avec plaiſir. Il nous aſſura que nous trouverions quelque choſe encore de plus intéreſſant, dans la ſuite de ſon hiſtoire ; & lorſque nous eûmes fini de ſouper, il continua dans ces termes.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

MA préſence & les politeſſes de M. de T.... diſſipèrent tout ce qui pouvoit reſter de chagrin à Manon. Oublions nos terreurs paſſées, ma chere ame, lui dis-je en arrivant, & recommençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'amour eſt un bon maître. La fortune ne ſauroit nous cauſer autant de peines, qu'il nous fait goûter de plaiſirs. Notre ſouper fut une vraie ſcène de joie. J'étois plus fier & plus content avec Manon & mes cent piſtoles, que le plus riche partiſan de Paris avec ſes tréſors entaſſés. Il faut compter ſes richeſſes, par les moyens qu'on a de ſatisfaire ſes deſirs. Je n'en avois pas un ſeul à remplir. L'avenir même me cauſoit peu d'embarras. J'étois preſque ſûr que mon père ne feroit pas difficulté de me donner de quoi vivre honorablement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtiéme année, j'entrois en droit d'exiger ma part du bien de ma mère. Je ne cachai point à Manon, que le fond de mes richeſſes n'étoit que de cent piſtoles. C'étoit aſſez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui ſembloit ne me pouvoir manquer,

ſoit par mes droits naturels, ou par les reſſources du jeu.

Ainſi, pendant les premières ſemaines, je ne penſai qu'à jouir de ma ſituation; & la force de l'honneur, autant qu'un reſte de ménagement pour la police, me faiſant remettre de jour en jour à renouer avec les aſſociés de l'hôtel de T...., je me réduiſis à jouer dans quelques aſſemblées moins décriées, où la faveur du ſort m'épargna l'humiliation d'avoir recours à l'induſtrie. J'allois paſſer à la ville une partie de l'après-midi, & je revenois ſouper à Chaillot, accompagné fort ſouvent de M. de T.... dont l'amitié croiſſoit de jour en jour pour nous. Manon trouva des reſſources contre l'ennui. Elle ſe lia dans le voiſinage avec quelques jeunes perſonnes que le printems y avoit ramenées. La promenade & les petits exercices de leur ſexe faiſoient alternativement leur occupation. Une partie de jeu, dont elles avoient réglé les bornes, fourniſſoit aux frais de la voiture. Elles alloient prendre l'air au bois de Boulogne; & le ſoir à mon retour, je retrouvois Manon plus belle, plus contente, & plus paſſionnée que jamais.

Il s'éleva néanmoins quelques nuages, qui ſemblèrent menacer l'édifice de mon bonheur. Mais ils furent parfaitement diſſipés; & l'humeur folâtre de Manon rendit le dénouement ſi comique, que je trouve encore de la douceur dans un ſou-

venir, qui me repréſente ſa tendreſſe & les agrémens de ſon eſprit.

Le ſeul valet, qui compoſoit notre domeſtique, me prit un jour à l'écart, pour me dire avec beaucoup d'embarras, qu'il avoit un ſecret d'importance à me communiquer. Je l'encourageai à parler librement. Après quelques détours, il me fit entendre qu'un ſeigneur étranger ſembloit avoir pris beaucoup d'amour pour mademoiſelle Manon. Le trouble de mon ſang ſe fit ſentir dans toutes mes veines. En a-t-elle pour lui, interrompis-je plus bruſquement que la prudence ne permettoit pour m'éclaircir? Ma vivacité l'effraya. Il me répondit d'un air inquiet, que ſa pénétration n'avoit pas été ſi loin; mais qu'ayant obſervé depuis pluſieurs jours, que cet étranger venoit aſſidument au bois de Boulogne, qu'il y deſcendoit de ſon carroſſe, & que s'engageant ſeul dans les contre-allées, il paroiſſoit chercher l'occaſion de voir ou de rencontrer mademoiſelle, il lui étoit venu à l'eſprit de faire quelque liaiſon avec ſes gens, pour apprendre le nom de leur maître; qu'ils le traitoient de prince italien, & qu'ils le ſoupçonnoient eux-mêmes de quelque aventure galante; qu'il n'avoit pu ſe procurer d'autres lumieres, ajouta-t-il en tremblant, parce que le prince, étant alors ſorti du bois, s'étoit approché familièrement de lui, & lui avoit de-

mandé ſon nom ; après quoi, comme s'il eût deviné qu'il étoit à notre ſervice, il l'avoit félicité d'appartenir à la plus charmante perſonne du monde.

J'attendois impatiemment la ſuite de ce récit. Il le finit par des excuſes timides, que je n'attribuai qu'à mes imprudentes agitations. Je le preſſai en vain de continuer ſans déguiſement. Il me proteſta qu'il ne ſavoit rien de plus, & que ce qu'il venoit de me raconter étant arrivé le jour précédent, il n'avoit pas revu les gens du prince. Je le raſſurai, non-ſeulement par des éloges, mais par une honnête récompenſe ; & ſans lui marquer la moindre défiance de Manon, je lui recommandai d'un ton plus tranquille, de veiller ſur toutes les démarches de l'étranger.

Au fond, ſa frayeur me laiſſa de cruels doutes. Elle pouvoit lui avoir fait ſupprimer une partie de la vérité. Cependant, après quelques réflexions, je revins de mes allarmes, juſqu'à regretter d'avoir donné cette marque de foibleſſe. Je ne pouvois faire un crime à Manon d'être aimée. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ignoroit ſa conquête : & quelle vie allois-je mener, ſi j'étois capable d'ouvrir ſi facilement l'entrée de mon cœur à la jalouſie ? Je retournai à Paris le jour ſuivant, ſans avoir formé d'autre deſſein que de hâter le progrès de ma fortune en jouant plus gros jeu, pour me mettre

en état de quitter Chaillot, au premier ſujet d'inquiétude. Le ſoir, je n'appris rien de nuiſible à mon repos. L'étranger avoit reparu au bois de Boulogne, & prenant droit de ce qui s'y étoit paſſé la veille, pour ſe rapprocher de mon confident, il lui avoit parlé de ſon amour, mais dans des termes qui ne ſuppoſoient aucune intelligence avec Manon. Il l'avoit interrogé ſur mille détails. Enfin, il avoit tenté de le mettre dans ſes intérêts par des promeſſes conſidérables ; & tirant une lettre, qu'il tenoit prête, il lui avoit offert inutilement quelques louis d'or, pour la rendre à ſa maîtreſſe.

Deux jours ſe paſſerent, ſans aucun autre incident. Le troiſième fut plus orageux. J'appris, en arrivant de la ville aſſez tard, que Manon, pendant ſa promenade, s'étoit écartée un moment de ſes compagnes, & que l'étranger, qui la ſuivoit à peu de diſtance, s'étant approché d'elle au ſigne qu'elle lui en avoit fait, elle lui avoit remis une lettre, qu'il avoit reçue avec des tranſports de joie. Il n'avoit eu le tems de les exprimer, qu'en baiſant amoureuſement les caractères, parce qu'elle s'étoit auſſitôt dérobée. Mais elle avoit paru d'une gaieté extraordinaire, pendant le reſte du jour, & depuis qu'elle étoit rentrée au logis, cette humeur ne l'avoit pas abandonnée. Je frémis, ſans doute, à chaque mot. Es-tu bien sûr, dis-je triſtement à mon valet,

que tes yeux ne t'aient pas trompé? Il prit le ciel à témoin de ſa bonne foi. Je ne ſais à quoi les tourmens de mon cœur m'auroient porté, ſi Manon, qui m'avoit entendu rentrer, ne fût venue au-devant de moi avec un air d'impatience, & des plaintes de ma lenteur. Elle n'attendit point ma réponſe pour m'accabler de careſſes; & lorſqu'elle ſe vit ſeule avec moi, elle me fit des reproches fort vifs, de l'habitude que je prenois de revenir ſi tard. Mon ſilence lui laiſſant la liberté de continuer, elle me dit que depuis trois ſemaines je n'avois pas paſſé une journée entière avec elle; qu'elle ne pouvoit ſoutenir de ſi longues abſences; qu'elle me demandoit du moins un jour par intervalles; & que dès le lendemain, elle vouloit me voir près d'elle, du matin au ſoir. J'y ſerai, n'en doutez pas, lui répondis-je d'un ton aſſez bruſque. Elle marqua peu d'attention pour mon chagrin, & dans le mouvement de ſa joie, qui me parut en effet d'une vivacité ſingulière, elle me fit mille peintures plaiſantes de la manière dont elle avoit paſſé le jour. Etrange fille! me diſois-je à moi même: que dois-je attendre de ce prélude? L'aventure de notre première ſéparation me revint à l'eſprit. Cependant je croyois voir dans le fond de ſa joie & de ſes careſſes, un air de vérité, qui s'accordoit avec les apparences.

Il ne me fut pas difficile de rejeter la triſteſſe,

dont je ne pus me défendre pendant notre ſouper, ſur une perte que je me plaignis d'avoir faite au jeu. J'avois regardé comme un extrême avantage, que l'idée de ne pas quitter Chaillot le jour ſuivant, fût venue d'elle-même. C'étoit gagner du tems pour mes délibérations. Ma préſence éloignoit toutes ſortes de craintes pour le lendemain, & ſi je ne remarquois rien, qui m'obligeât de faire éclater mes découvertes, j'étois déjà réſolu de tranſporter, le jour d'après, mon établiſſement à la ville, dans un quartier où je n'euſſe rien à démêler avec les princes. Cet arrangement me fit paſſer une nuit plus tranquille: mais il ne m'ôtoit pas la douleur d'avoir à trembler pour une nouvelle infidélité.

A mon réveil, Manon me déclara que pour paſſer le jour dans notre appartement, elle ne prétendoit pas que j'en euſſe l'air plus négligé, & qu'elle vouloit que mes cheveux fuſſent accommodés de ſes propres mains. Je les avois fort beaux. C'étoit un amuſement qu'elle s'étoit donné pluſieurs fois. Mais elle y apporta plus de ſoins, que je ne lui en avois jamais vu prendre. Je fus obligé, pour la ſatisfaire, de m'aſſeoir devant ſa toilette, & d'eſſuyer toutes les petites recherches qu'elle imagina pour ma parure. Dans le cours de ſon travail, elle me faiſoit tourner ſouvent le viſage vers elle, & s'appuyant des deux mains ſur

mes épaules, elle me regardoit avec une curioſité avide. Enſuite, exprimant ſa ſatisfaction par un ou deux baiſers, elle me faiſoit reprendre ma ſituation pour continuer ſon ouvrage. Ce badinage nous occupa juſqu'à l'heure du dîner. Le goût qu'elle y avoit pris m'avoit paru ſi naturel, & ſa gaieté ſentoit ſi peu l'artifice, que ne pouvant concilier des apparences ſi conſtantes avec le projet d'une noire trahiſon, je fus tenté pluſieurs fois de lui ouvrir mon cœur, & de me décharger d'un fardeau qui commençoit à me peſer. Mais je me flattois, chaque inſtant, que l'ouverture viendroit d'elle, & je m'en faiſois d'avance un délicieux triomphe.

Nous rentrâmes dans ſon cabinet. Elle ſe mit à rajuſter mes cheveux, & ma complaiſance me faiſoit céder à toutes ſes volontés, lorſqu'on vint l'avertir que le prince de.... demandoit à la voir. Ce nom m'échauffa juſqu'au tranſport. Quoi donc, m'écriai-je en la repouſſant! Qui? Quel prince? Elle ne répondit point à mes queſtions. Faites-le monter, dit-elle froidement au valet, & ſe tournant vers moi: Cher amant! toi, que j'adore, reprit-elle d'un ton enchanteur, je te demande un moment de complaiſance. Un moment. Un ſeul moment. Je t'en aimerai mille fois plus. Je t'en ſaurai gré toute ma vie.

L'indignation & la ſurpriſe me lièrent la langue.

Elle répétoit ſes inſtances, & je cherchois des expreſſions pour les rejetter avec mépris. Mais, entendant ouvrir la porte de l'antichambre, elle empoigna d'une main mes cheveux, qui étoient flottans ſur mes épaules, elle prit de l'autre ſon miroir de toilette; elle employa toute ſa force pour me traîner dans cet état juſqu'à la porte du cabinet; & l'ouvrant du genou, elle offrit à l'étranger, que le bruit ſembloit avoir arrêté au milieu de la chambre, un ſpectacle qui ne dut pas lui cauſer peu d'étonnement. Je vis un homme fort bien mis, mais d'aſſez mauvaiſe mine. Dans l'embarras où le jetoit cette ſcène, il ne laiſſa pas de faire une profonde révérence. Manon ne lui donna pas le tems d'ouvrir la bouche. Elle lui préſenta ſon miroir: Voyez, Monſieur, lui dit-elle, regardez-vous bien, & rendez-moi juſtice. Vous me demandez de l'amour. Voici l'homme que j'aime, & que j'ai juré d'aimer toute ma vie. Faites la comparaiſon vous-même. Si vous croyez lui pouvoir diſputer mon cœur, apprenez-moi donc ſur quel fondement; car, je vous déclare qu'aux yeux de votre ſervante très-humble, tous les princes d'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens.

Pendant cette folle harangue, qu'elle avoit apparemment méditée, je faiſois des efforts inutiles pour me dégager; & prenant pitié d'un homme de

Histoire de Manon Lescaut. Tom. 3. Pag. 38.

Voici l'Homme que j'aime, et que j'ai juré d'aimer toute ma vie !

C.N. Marillier. Del. et Sc. Jeaurat Sculp.

conſidération, je me ſentois porté à réparer ce petit outrage par mes politeſſes. Mais s'étant remis aſſez facilement, ſa réponſe, que je trouvai un peu groſſière, me fit perdre cette diſpoſition. Mademoiſelle, Mademoiſelle, lui dit-il avec un ſourire forcé, j'ouvre en effet les yeux, & je vous trouve bien moins novice que je ne me l'étois figuré. Il ſe retira auſſitôt, ſans jeter les yeux ſur elle, en ajoutant d'une voix plus baſſe, que les filles de France ne valoient pas mieux que celles d'Italie. Rien ne m'invitoit, dans cette occaſion, à lui faire prendre une meilleure idée du beau ſexe.

Manon quitta mes cheveux, ſe jeta dans un fauteuil, & fit retentir la chambre de longs éclats de rire. Je ne diſſimulerai pas que je fus touché, juſqu'au fond du cœur, d'un ſacrifice que je ne pouvois attribuer qu'à l'amour. Cependant la plaiſanterie me parut exceſſive. Je lui en fis des reproches. Elle me raconta que mon rival, après l'avoir obſédée pendant pluſieurs jours au bois de Boulogne, & lui avoir fait deviner ſes ſentimens par des grimaces, avoit pris le parti de lui en faire une déclaration ouverte, accompagnée de ſon nom & de tous ſes titres, dans une lettre qu'il lui avoit fait remettre par le cocher qui la conduiſoit avec ſes compagnes; qu'il lui promettoit, au-delà des monts, une brillante fortune & des adorations éternelles; qu'elle étoit revenue à Chaillot, dans

la réſolution de me communiquer cette aventure; mais, qu'ayant conçu que nous en pouvions tirer de l'amuſement, elle n'avoit pu réſiſter à ſon imagination; qu'elle avoit offert au prince italien, par une réponſe flatteuſe, la liberté de la voir chez elle, & qu'elle s'étoit fait un ſecond plaiſir de me faire entrer dans ſon plan, ſans m'en avoir fait naître le moindre ſoupçon. Je ne lui dis pas un mot des lumières qui m'étoient venues par une autre voie; & l'ivreſſe de l'amour triomphant, me fit tout approuver.

J'ai remarqué dans toute ma vie, que le ciel a toujours choiſi, pour me frapper de ſes plus rudes châtimens, le tems où ma fortune me ſembloit le mieux établie. Je me croyois ſi heureux avec l'amitié de M. de T.... & la tendreſſe de Manon, qu'on n'auroit pu me faire comprendre que j'euſſe à craindre quelque nouveau malheur. Cependant il s'en préparoit un ſi funeſte, qu'il m'a réduit à l'état où vous m'avez vu à Paſſy, & par degrés à des extrémités ſi déplorables, que vous aurez peine à croire mon récit fidelle.

Un jour, que nous avions M. de T.... à ſouper, nous entendîmes le bruit d'un carroſſe, qui s'arrêtoit à la porte de l'hôtellerie. La curioſité nous fit déſirer de ſavoir qui pouvoit arriver à cette heure. On nous dit que c'étoit le jeune G.... M.... c'eſt-à-dire, le fils de notre plus cruel ennemi, de

ce vieux débauché, qui m'avoit mis à Saint-Lazare, & Manon à l'hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au viſage. C'eſt le ciel qui me l'amène, dis-je à M. de T..., pour le punir de la lâcheté de ſon père. Il ne m'échappera pas, que nous n'ayons meſuré nos épées. M. de T.... qui le connoiſſoit, & qui étoit même de ſes meilleurs amis, s'efforça de me faire prendre d'autres ſentimens pour lui. Il m'aſſura que c'étoit un jeune homme très-aimable, & ſi peu capable d'avoir eu part à l'action de ſon père, que je ne le verrois pas moi-même un moment, ſans lui accorder mon eſtime & ſans déſirer la ſienne. Après avoir ajouté mille choſes à ſon avantage, il me pria de conſentir qu'il allât lui propoſer de venir prendre place avec nous, & de s'accommoder du reſte de notre ſouper. Il prévint l'objection du péril où c'étoit expoſer Manon, que de découvrir ſa demeure au fils de notre ennemi, en proteſtant, ſur ſon honneur & ſur ſa foi, que lorſqu'il nous connoîtroit, nous n'aurions point de plus zélé défenſeur. Je ne fis difficulté de rien, après de telles aſſurances. M. de T.... ne nous l'amena point, ſans avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air qui nous prévint effectivement en ſa faveur. Il m'embraſſa. Nous nous aſsîmes. Il admira Manon, moi, tout ce qui nous appartenoit, & il mangea d'un appétit qui fit honneur à notre ſouper. Lorſqu'on

eut deſſervi, la converſation devint plus ſérieuſe. Il baiſſa les yeux, pour nous parler de l'excès où ſon père s'étoit porté contre nous. Il nous fit les excuſes les plus ſoumiſes. Je les abrège, nous dit-il, pour ne pas renouveler un ſouvenir qui me cauſe trop de honte. Si elles étoient ſincères dès le commencement, elles le devinrent bien plus dans la ſuite; car il n'eut pas paſſé une demi-heure dans cet entretien, que je m'apperçus de l'impreſſion que les charmes de Manon faiſoient ſur lui. Ses regards & ſes manières s'attendrirent par degrés. Il ne laiſſa rien échapper néanmoins dans ſes diſcours; mais, ſans être aidé de la jalouſie, j'avois trop d'expérience en amour pour ne pas diſcerner ce qui venoit de cette ſource. Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit, & il ne nous quitta qu'après s'être félicité de notre connoiſſance, & nous avoir demandé la permiſſion de venir nous renouveler quelquefois l'offre de ſes ſervices. Il partit le matin avec M. de T.... qui ſe mit avec lui dans ſon carroſſe.

Je ne me ſentois, comme j'ai dit, aucun penchant à la jalouſie. J'avois plus de crédulité que jamais pour les ſermens de Manon. Cette charmante créature étoit ſi abſolument maitreſſe de mon ame, que je n'avois pas un ſeul petit ſentiment qui ne fût de l'eſtime & de l'amour. Loin de lui faire un crime d'avoir plû au jeune G... M.., j'étois

j'étois ravi de l'effet de ſes charmes, & je m'applaudiſſois d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvoit aimable. Je ne jugeai pas même à propos de lui communiquer mes ſoupçons. Nous fûmes occupés pendant quelques jours, du ſoin de faire ajuſter ſes habits, & à délibérer ſi nous pouvions aller à la comédie ſans appréhender d'être reconnus. M. de T.... revint nous voir avant la fin de la ſemaine; nous le conſultâmes là-deſſus. Il vit bien qu'il falloit dire oui, pour faire plaiſir à Manon. Nous réſolûmes d'y aller le même ſoir avec lui.

Cependant cette réſolution ne put s'exécuter, car m'ayant tiré auſſi-tôt en particulier, je ſuis, me dit-il, dans le dernier embarras depuis que je ne vous ai vu, & la viſite que je vous fais aujourd'hui en eſt une ſuite. G.... M.... aime votre maitreſſe. Il m'en a fait la confidence. Je ſuis ſon intime ami, & diſpoſé en tout à le ſervir; mais je ne ſuis pas moins le vôtre. J'ai conſidéré que ſes intentions ſont injuſtes, & je les ai condamnées. J'aurois gardé ſon ſecret, s'il n'avoit deſſein d'employer, pour plaire, que les voies communes; mais il eſt bien informé de l'humeur de Manon. Il a ſu, je ne ſais d'où, qu'elle aime l'abondance & les plaiſirs; & comme il jouit déjà d'un bien conſidérable, il m'a déclaré qu'il veut la tenter d'abord par un très-gros préſent,

& par l'offre de dix mille livres de penſion. Toutes choſes égales, j'aurois peut-être eu beaucoup plus de violence à me faire pour le trahir : mais la juſtice s'eſt jointe en votre faveur à l'amitié; d'autant plus qu'ayant été la cauſe imprudente de ſa paſſion, en l'introduiſant ici, je ſuis obligé de prévenir les effets du mal que j'ai cauſé.

Je remerciai M. de T.... d'un ſervice de cette importance, & je lui avouai avec un parfait retour de confiance, que le caractère de Manon étoit tel que G... M... ſe le figuroit, c'eſt-à-dire, qu'elle ne pouvoit ſupporter l'image de la pauvreté. Cependant, lui dis-je, lorſqu'il n'eſt queſtion que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je ſuis en état de ne la laiſſer manquer de rien, & je compte que ma fortune va croître de jour en jour. Je ne crains qu'une choſe, ajoutai-je, c'eſt que G... M... ne ſe ſerve de la connoiſſance qu'il a de notre demeure, pour nous rendre quelque mauvais office. M. de T... m'aſſura que je devois être ſans appréhenſion de ce côté-là; que G.... M.... étoit capable d'une folie amoureuſe, mais qu'il ne l'étoit point d'une baſſeſſe; que s'il avoit la lâcheté d'en commettre une, il ſeroit le premier, lui qui parloit, à l'en punir, & à réparer par-là le malheur qu'il avoit eu d'y donner occaſion. Je vous ſuis obligé de ce ſentiment, repris-je; mais

le mal ſeroit fait, & le remede fort incertain. Ainſi le parti le plus ſage eſt de le prévenir, en quittant Chaillot pour prendre une autre demeure. Oui, reprit M. de T..., mais vous aurez peine à le faire auſſi promptement qu'il faudroit; car G.... M... doit être ici à midi : il me le dit hier, & c'eſt ce qui m'a porté à venir ſi matin, pour vous informer de ſes vues. Il peut arriver à tout moment.

Un avis ſi preſſant me fit regarder cette affaire d'un œil plus ſérieux. Comme il me ſembloit impoſſible d'éviter la viſite de G..... M...., & qu'il me le ſeroit auſſi, ſans doute, d'empêcher qu'il ne s'ouvrît à Manon, je pris le parti de la prévenir moi-même ſur le deſſein de ce nouveau rival. Je m'imaginai que me ſachant inſtruit des propoſitions qu'il lui feroit, & les recevant à mes yeux, elle auroit aſſez de force pour les rejeter. Je découvris ma penſée à M. de T..., qui me répondit que cela étoit extrêmement délicat. Je l'avoue, lui dis-je; mais toutes les raiſons qu'on peut avoir d'être ſûr d'une maitreſſe, je les ai de compter ſur l'affection de la mienne. Il n'y auroit que la grandeur des offres qui pût l'éblouir, & je vous ai dit qu'elle ne connoît point l'intérêt. Elle aime ſes aiſes, mais elle m'aime auſſi; & dans la ſituation où ſont mes affaires, je ne ſaurois croire qu'elle me préfère le fils d'un homme qui

l'a miſe à l'hôpital. En un mot, je perſiſterai dans mon deſſein; & m'étant retiré à l'écart avec Manon, je lui déclarai naturellement tout ce que je venois d'apprendre.

Elle me remercia de la bonne opinion que j'avois d'elle, & elle me promit de recevoir les offres de G.... M.... d'une manière qui lui ôteroit l'envie de les renouveler. Non, lui dis-je, il ne faut pas l'irriter par une bruſquerie. Il peut nous nuire. Mais tu ſais aſſez, toi, friponne, ajoutai-je en riant, comment te défaire d'un amant déſagréable, ou incommode. Elle reprit, après avoir un peu rêvé : il me vient un deſſein admirable, oui, s'écria-t-elle, je ſuis toute glorieuſe de l'invention. G... M... eſt le fils de notre plus cruel ennemi; il faut nous venger du pere non pas ſur le fils, mais ſur ſa bourſe. Je veux l'écouter, accepter ſes preſens, & me moquer de lui. Le projet eſt joli, lui dis-je; mais tu ne ſonges pas, ma pauvre enfant, que c'eſt le chemin qui nous a conduits droit à l'hôpital. J'eus beau lui repréſenter le péril de cette entrepriſe; elle me dit qu'il ne s'agiſſoit que de bien prendre nos meſures, & elle répondit à toutes mes objections. Donnez-moi un amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une maitreſſe adorée, & je conviendrai que j'eus tort de céder ſi facilement. La réſolution fut priſe de faire une dupe de G...

M....; & par un tour bizarre de mon ſort, il arriva que je devins la ſienne.

Nous vîmes paroître ſon carroſſe vers les onze heures. Il nous fit des complimens fort recherchés, ſur la liberté qu'il prenoit de venir dîner avec nous. Il ne fut pas ſurpris de trouver M. de T...., qui lui avoit promis la veille de s'y rendre auſſi, & qui avoit feint quelques affaires pour ſe diſpenſer de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un ſeul de nous qui ne portât la trahiſon dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance & d'amitié. G.... M.... trouva aiſément l'occaſion de déclarer ſes ſentimens à Manon. Je ne dus pas lui paroître gênant; car je m'abſentai exprès pendant quelques minutes. Je m'apperçus, à mon retour, qu'on ne l'avoit pas déſeſpéré par un excès de rigueur. Il étoit de la meilleure humeur du monde. J'affectai de le paroître auſſi; il rioit intérieurement de ma ſimplicité, & moi de la ſienne. Pendant tout l'après-midi, nous jouâmes l'un pour l'autre une ſcène fort agréable. Je lui ménageai encore, avant ſon départ, un moment d'entretien particulier avec Manon; de ſorte qu'il eut lieu de s'applaudir de ma complaiſance, autant que de la bonne chère.

Auſſi-tôt qu'il fut monté en carroſſe avec M. de T..., Manon accourut à moi les braves ouverts,

& m'embraſſa en éclatant de rire. Elle me répéta ſes diſcours & ſes propoſitions, ſans y changer un mot. Ils ſe réduiſoient à ceci : il l'adoroit. Il vouloit partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouiſſoit déjà, ſans compter ce qu'il attendoit après la mort de ſon père. Elle alloit être maitreſſe de ſon cœur & de ſa fortune, & pour gage de ſes bienfaits, il étoit prêt à lui donner un carroſſe, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais, & un cuiſinier. Voilà un fils, dis-je à Manon, bien autrement généreux que ſon père. Parlons de bonne foi, ajoutai-je; cette offre ne vous tente-t-elle point? Moi? répondit-elle, en ajuſtant à ſa penſée trois vers de Racine :

Moi! vous me ſoupçonnez de cette perfidie?
Moi! je pourrois ſouffrir un viſage odieux,
Qui rappelle toujours l'hôpital à mes yeux?

Non, repris-je en continuant la parodie;

J'aurois peine à penſer que l'hôpital, Madame,
Fût un trait dont l'amour l'eût gravé dans votre ame.

Mais c'en eſt un bien ſéduiſant qu'un hôtel meublé, avec un carroſſe & trois laquais; & l'amour en a peu d'auſſi forts. Elle me proteſta que ſon cœur étoit à moi pour toujours, & qu'il

ne recevroit jamais d'autres traits que les miens. Les promeſſes qu'il m'a faites, me dit-elle, ſont un aiguillon de vengeance, plutôt qu'un trait d'amour. Je lui demandai ſi elle étoit dans le deſſein d'accepter l'hôtel & le carroſſe. Elle me répondit qu'elle n'en vouloit qu'à ſon argent. La difficulté étoit d'obtenir l'un ſans l'autre. Nous réſolûmes d'attendre l'entière explication du projet de G.... M.... dans une lettre qu'il avoit promis de lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain, par un laquais ſans livrée, qui ſe procura fort adroitement l'occaſion de lui parler ſans témoins. Elle lui dit d'attendre ſa réponſe, & elle vint m'apporter auſſitôt ſa lettre. Nous l'ouvrîmes enſemble. Outre les lieux communs de tendreſſe, elle contenoit le détail des promeſſes de mon rival. Il ne bornoit point ſa dépenſe. Il s'engageoit à lui compter dix mille francs, en prenant poſſeſſion de l'hôtel, & à réparer tellement les diminutions de cette ſomme, qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'étoit pas reculé trop loin. Il ne lui en demandoit que deux pour les préparatifs, & il lui marquoit le nom de la rue & de l'hôtel, où il lui promettoit de l'attendre l'après-midi du ſecond jour, ſi elle pouvoit ſe dérober de mes mains. C'étoit l'unique point, ſur lequel il la conjuroit de le tirer d'inquiétude : il paroiſſoit sûr de tout le reſte ; mais il

ajoutoit que ſi elle prévoyoit de la difficulté à m'échapper, il trouveroit le moyen de rendre ſa fuite aiſée.

G.... M.... étoit plus fin que ſon père. Il vouloit tenir ſa proie, avant que de compter ſes eſpèces. Nous délibérâmes ſur la conduite que Manon avoit à tenir. Je fis encore des efforts pour lui ôter cette entrepriſe de la tête, & je lui en repréſentai tous les dangers. Rien ne fut capable d'ébranler ſa réſolution.

Elle fit une courte réponſe à G.... M..., pour l'aſſurer qu'elle ne trouveroit pas de difficulté à ſe rendre à Paris le jour marqué, & qu'il pouvoit l'attendre avec certitude. Nous réglâmes enſuite que je partirois ſur le champ, pour aller louer un nouveau logement dans quelque village, de l'autre côté de Paris, & que je tranſporterois avec moi notre petit équipage; que le lendemain après midi, qui étoit le tems de ſon aſſignation, elle ſe rendroit de bonne heure à Paris; qu'après avoir reçu les préſens de G.... M..., elle le prieroit inſtamment de la conduire à la comédie, prendroit avec elle tout ce qu'elle pourroit porter de la ſomme, & qu'elle chargeroit du reſte mon valet, qu'elle vouloit mener avec elle. C'étoit toujours le même qui l'avoit délivrée de l'hôpital, & qui nous étoit infiniment attaché. Je devois me trouver, avec un fiacre, à l'entrée de la rue Saint-André-

des-Arcs, & l'y laiſſer vers les ſept heures, pour m'avancer dans l'obſcurité à la porte de la comédie. Manon me promettoit d'inventer des prétextes pour ſortir un inſtant de ſa loge, & de l'employer à deſcendre pour me rejoindre. L'exécution du reſte étoit facile. Nous aurions regagné mon fiacre en un moment, & nous ſerions ſortis de Paris par le fauxbourg Saint-Antoine, qui étoit le chemin de notre nouvelle demeure.

Ce deſſein, tout extravagant qu'il étoit, nous parut aſſez bien arrangé. Mais il y avoit, dans le fond, une folle imprudence à s'imaginer que quand il eût réuſſi le plus heureuſement du monde, nous euſſions jamais pu nous mettre à couvert des ſuites. Cependant nous nous exposâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel, c'eſt ainſi que ſe nommoit notre valet. Je la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embraſſant : Manon, ne me trompez-vous point ? me ſerez-vous fidelle ? Elle ſe plaignit tendrement de ma défiance, & elle me renouvela tous ſes ſermens.

Son compte étoit d'arriver à Paris ſur les trois heures. Je partis après elle. J'allai me morfondre, le reſte de l'après-midi, dans le caffé de Feré au Pont-Saint-Michel. J'y demeurai juſqu'à la nuit. J'en ſortis alors pour prendre un fiacre, que je poſtai ſuivant notre projet, à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arcs ; enſuite je gagnai à pied la

porte de la comédie. Je fus ſurpris de n'y pas trouver Marcel, qui devoit y être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure, confondu dans une foule de laquais, & l'œil ouvert ſur tous les paſſans. Enfin, ſept heures étant ſonnées, ſans que j'euſſe rien apperçu qui eût rapport à nos deſſeins, je pris un billet de parterre, pour aller voir ſi je découvrirois Manon & G.... M.... dans les loges. Ils n'y étoient, ni l'un, ni l'autre. Je retournai à la porte, où je paſſai encore un quart-d'heure, tranſporté d'impatience & d'inquiétude. N'ayant rien vu paroître, je rejoignis mon fiacre, ſans pouvoir m'arrêter à la moindre réſolution. Le cocher m'ayant apperçu, vint quelques pas au-devant de moi, pour me dire d'un air myſtérieux, qu'une jolie demoiſelle m'attendoit depuis une heure dans le carroſſe; qu'elle m'avoit demandé, à des ſignes qu'il avoit bien reconnus, & qu'ayant appris que je devois revenir, elle avoit dit qu'elle ne s'impatienteroit point à m'attendre. Je me figurai auſſitôt que c'étoit Manon. J'approchai. Mais je vis un joli petit viſage qui n'étoit pas le ſien. C'étoit une étrangère, qui me demanda d'abord ſi elle n'avoit pas l'honneur de parler à M. le chevalier des Grieux. Je lui dis que c'étoit mon nom. J'ai une lettre à vous rendre, reprit-elle, qui vous inſtruira du ſujet qui m'amène, & par quel rapport j'ai l'avantage de connoître votre nom. Je

la priai de me donner le tems de la lire dans un cabaret voiſin. Elle voulut me ſuivre, & elle me conſeilla de demander une chambre à part. De qui vient cette lettre, lui dis-je en montant? elle me remit à la lecture.

Je reconnus la main de Manon. Voici à-peu-près ce qu'elle me marquoit: G.... M.... l'avoit reçue avec une politeſſe & une magnificence au-delà de toutes ſes idées. Il l'avoit comblée de préſens. Il lui faiſoit enviſager un ſort de reine. Elle m'aſſuroit néanmoins qu'elle ne m'oublioit pas dans cette nouvelle ſplendeur; mais que n'ayant pu faire conſentir G.... M.... à la mener ce ſoir à la comédie, elle remettoit à un autre jour le plaiſir de me voir; & que pour me conſoler un peu, de la peine qu'elle prévoyoit que cette nouvelle pouvoit me cauſer, elle avoit trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies filles de Paris, qui ſeroit la porteuſe de ſon billet. *Signé*, votre fidelle amante, MANON LESCAUT.

Il y avoit quelque choſe de ſi cruel & de ſi inſultant pour moi dans cette lettre, que demeurant ſuſpendu quelque tems entre la colère & la douleur, j'entrepris de faire un effort, pour oublier éternellement mon ingrate & parjure maitreſſe. Je jetai les yeux ſur la fille qui étoit devant moi. Elle étoit extrêmement jolie; & j'aurois ſouhaité qu'elle l'eût été aſſez pour me rendre parjure & infidelle à

mon tour. Mais je n'y trouvai point ces yeux fins & languiſſans, ce port divin, ce teint de la compoſition de l'amour, enfin ce fond inépuiſable de charmes, que la nature avoit prodigués à la perfide Manon. Non, non, lui dis-je en ceſſant de la regarder, l'ingrate, qui vous envoie, ſavoit fort bien qu'elle vous faiſoit faire une démarche inutile. Retournez à elle, & dites-lui de ma part qu'elle jouiſſe de ſon crime, & qu'elle en jouiſſe, s'il ſe peut, ſans remords. Je l'abandonne ſans retour, & je renonce en même-tems à toutes les femmes, qui ne ſauroient être auſſi aimables qu'elle, & qui ſont, ſans doute, auſſi lâches & d'auſſi mauvaiſe foi. Je fus alors ſur le point de deſcendre, & de me retirer ſans prétendre davantage à Manon; & la jalouſie mortelle qui me déchiroit le cœur, ſe déguiſant en une morne & ſombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de ma guériſon, que je ne ſentois nul de ces mouvemens violens dont j'avois été agité dans les mêmes occaſions. Hélas! j'étois la dupe de l'amour, autant que je croyois l'être de G.... M.... & de Manon.

Cette fille, qui m'avoit apporté la lettre, me voyant prêt à deſcendre l'eſcalier, me demanda ce que je voulois donc qu'elle rapportât à M. de G.... M.... & à la dame qui étoit avec lui. Je rentrai dans la chambre, à cette queſtion; & par un changement incroyable à ceux qui n'ont jamais

ſenti de paſſions violentes, je paſſai tout d'un coup, de la tranquillité où je croyois être, dans un tranſport terrible de fureur. Va, lui dis-je, rapporte au traître G... M.... & à ſa perfide maitreſſe le déſeſpoir où ta maudite lettre m'a jeté; mais apprends-leur qu'ils n'en riront pas long-tems, & que je les poignarderai tous deux de ma propre main. Je me jetai ſur une chaiſe. Mon chapeau tomba d'un côté, & ma canne de l'autre. Deux ruiſſeaux de larmes amères commencèrent à couler de mes yeux. L'accès de rage que je venois de ſentir, ſe changea dans une profonde douleur. Je ne fis plus que pleurer, en pouſſant des gémiſſemens & des ſoupirs. Approche, mon enfant, approche, m'écriai-je en parlant à la jeune fille; approche, puiſque c'eſt toi qu'on envoie pour me conſoler. Dis-moi ſi tu ſais des conſolations contre la rage & le déſeſpoir, contre l'envie de ſe donner la mort à ſoi-même, après avoir tué deux perfides qui ne méritent pas de vivre. Oui, approche, continuai-je en voyant qu'elle faiſoit vers moi quelques pas timides & incertains. Viens eſſuyer mes larmes: viens rendre la paix à mon cœur, viens me dire que tu m'aimes, afin que je m'accoutume à être aimé d'une autre que de mon infidelle. Tu es jolie, je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. Cette pauvre enfant, qui n'avoit pas ſeize ou dix-ſept ans, & qui paroiſſoit avoir plus de pudeur

que ſes pareilles, étoit extraordinairement ſurpriſe d'une ſi étrange ſcène. Elle s'approcha néanmoins, pour me faire quelques careſſes; mais je l'écartai auſſitôt, en la repouſſant de mes mains. Que veux-tu de moi, lui dis-je? Ha! tu es une femme, tu es d'un ſexe que je déteſte, & que je ne puis plus ſouffrir. La douceur de ton viſage me menace encore de quelque trahiſon. Vas-t-en, & laiſſe-moi ſeul ici. Elle me fit une révérence, ſans oſer rien dire, & elle ſe tourna pour ſortir. Je lui criai de s'arrêter; mais apprends-moi du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel deſſein tu as été envoyée ici? Comment as-tu découvert mon nom, & le lieu où tu pouvois me trouver?

Elle me dit qu'elle connoiſſoit de longue main M. de G.... M....; qu'il l'avoit envoyée chercher à cinq heures, & qu'ayant ſuivi le laquais qui l'avoit avertie, elle étoit allée dans une grande maiſon, où elle l'avoit trouvé qui jouoit au piquet avec une jolie dame, & qu'ils l'avoient chargée tous deux de me rendre la lettre qu'elle m'avoit apportée, après lui avoir appris qu'elle me trouveroit dans un carroſſe au bout de la rue S. André. Je lui demandai s'ils ne lui avoient rien dit de plus. Elle me répondit en rougiſſant, qu'ils lui avoient fait eſpérer que je la prendrois pour me tenir compagnie. On t'a trompée, lui dis-je; ma pauvre fille, on t'a trompée. Tu es une femme. Il te

faut un homme. Mais il t'en faut un qui ſoit riche & heureux, & ce n'eſt pas ici que tu le peux trouver. Retourne, retourne à M. de G.... M.... Il a tout ce qu'il faut pour être aimé des belles. Il a des hôtels meublés & des équipages à donner. Pour moi, qui n'ai que de l'amour & de la conſtance à offrir, les femmes mépriſent ma miſère, & font leur jouet de ma ſimplicité.

J'ajoutai mille choſes, ou triſtes, ou violentes, ſuivant que les paſſions qui m'agitoient tour à tour cédoient ou emportoient le deſſus. Cependant, à force de me tourmenter, mes tranſports diminuèrent aſſez pour faire place à quelques réflexions. Je comparai cette dernière infortune à celles que j'avois déjà eſſuyées dans le même genre, & je ne trouvai pas qu'il y eût plus à déſeſpérer que dans les premières. Je connoiſſois Manon: pourquoi m'affliger tant, d'un malheur que j'avois dû prévoir? Pourquoi ne pas m'employer plutôt à y chercher du remède? il étoit encore tems. Je devois du moins n'y pas épargner mes ſoins, ſi je ne voulois avoir à me reprocher d'avoir contribué par ma négligence à mes propres peines. Je me mis là-deſſus à conſidérer tous les moyens qui pouvoient m'ouvrir un chemin à l'eſpérance.

Entreprendre de l'arracher avec violence des mains de G.... M...., c'étoit un parti déſeſpéré,

qui n'étoit propre qu'à me perdre, & qui n'avoit pas la moindre apparence de ſuccès. Mais il me ſembloit que ſi j'euſſe pû me procurer le moindre entretien avec elle, j'aurois gagné infailliblement quelque choſe ſur ſon cœur. J'en connoiſſois ſi bien tous les endroits ſenſibles; j'étois ſi sûr d'être aimé d'elle! Cette bizarrerie même de m'avoir envoyé une jolie fille pour me conſoler, j'aurois parié qu'elle venoit de ſon invention, & que c'étoit un effet de ſa compaſſion pour mes peines. Je réſolus d'employer toute mon induſtrie pour la voir. Parmi quantité de voies, que j'examinai l'une après l'autre, je m'arêtai à celle-ci: M. de T.... avoit commencé à me rendre ſervice avec trop d'affection, pour me laiſſer le moindre doute de ſa ſincérité & de ſon zèle. Je me propoſai d'aller chez lui ſur le champ, & de l'engager à faire appeler G.... M.... ſous prétexte d'une affaire importante. Il ne me falloit qu'une demi-heure, pour parler à Manon. Mon deſſein étoit de me faire introduire dans ſa chambre même, & je crus que cela me ſeroit aiſé dans l'abſence de G.... M.... Cette réſolution m'ayant rendu plus tranquille, je payai libéralement la jeune fille, qui étoit encore avec moi; & pour lui ôter l'envie de retourner chez ceux qui me l'avoient envoyée, je pris ſon adreſſe, en lui faiſant eſpérer que j'irois paſſer la nuit avec elle.

elle. Je montai dans mon fiacre, & je me fis conduire à grand train chez M. de T.... Je fus aſſez heureux pour l'y trouver. J'avois eu là-deſſus, de l'inquiétude en chemin. Un mot le mit au fait de mes peines, & du ſervice que je venois lui demander. Il fut ſi étonné d'apprendre que G..... M.... avoit pu ſéduire Manon, qu'ignorant que j'avois eu part moi-même à mon malheur, il m'offrit généreuſement de raſſembler tous ſes amis, pour employer leurs bras & leurs épées à la délivrance de ma maitreſſe. Je lui fis comprendre que cet éclat pouvoit être pernicieux à Manon & à moi. Réſervons notre ſang, lui dis-je, pour l'extrêmité. Je médite une voie plus douce, & dont je n'eſpère pas moins de ſuccès. Il s'engagea, ſans exception, à faire tout ce que je demanderois de lui; & lui ayant répété qu'il ne s'agiſſoit que de faire avertir G.... M.... qu'il avoit à lui parler, & de le tenir dehors une heure ou deux, il partit auſſi-tôt avec moi pour me ſatisfaire.

Nous cherchâmes de quel expédient il pourroit ſe ſervir, pour l'arrêter ſi long-tems. Je lui conſeillai de lui écrire d'abord un billet ſimple, daté d'un café, par lequel il le prieroit de s'y rendre auſſitôt pour une affaire ſi importante, qu'elle ne pouvoit ſouffrir de délai. J'obſerverai, ajoutai-je, le moment de ſa ſortie, & je m'introduirai ſans peine dans la maiſon, n'y étant connu que de

Manon, & de Marcel, qui eſt mon valet. Pour vous, qui ſerez pendant ce tems-là avec G... M..., vous pourrez lui dire que cette affaire importante, pour laquelle vous ſouhaitez de lui parler, eſt un beſoin d'argent; que vous venez de perdre le vôtre au jeu, & que vous avez joué beaucoup plus ſur votre parole, avec le même malheur. Il lui faudra du tems pour vous mener à ſon coffre-fort, & j'en aurai ſuffiſamment pour exécuter mon deſſein.

M. de T... ſuivit cet arrangement de point en point. Je le laiſſai dans un café, où il écrivit promptement ſa lettre. J'allai me placer à quelques pas de la maiſon de Manon. Je vis arriver le porteur du meſſage, & G.... M... ſortir à pied, un moment après, ſuivi d'un laquais. Lui ayant laiſſé le tems de s'éloigner de la rue, je m'avançai à la porte de mon infidelle; & malgré toute ma colère, je frappai avec le reſpect qu'on a pour un temple. Heureuſement, ce fut Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis ſigne de ſe taire. Quoique je n'euſſe rien à craindre des autres domeſtiques, je lui demandai tout bas s'il pouvoit me conduire dans la chambre où étoit Manon, ſans que je fuſſe apperçu. Il me dit que cela étoit aiſé, en montant doucement par le grand eſcalier. Allons donc promptement, lui dis-je, & tâche d'empêcher, pendant que j'y ſerai, qu'il n'y monte perſonne.

Je pénétrai ſans obſtacle juſqu'à l'appartement.

Manon étoit occupée à lire. Ce fut là, que j'eus lieu d'admirer le caractère de cette étrange fille. Loin d'être effrayée, & de paroître timide en m'appercevant, elle ne donna que ces marques légères de ſurpriſe, dont on n'eſt pas le maître à la vue d'une perſonne qu'on croit éloignée : Ha! c'eſt vous, mon amour, me dit-elle en venant m'embraſſer avec ſa tendreſſe ordinaire. Bon Dieu! que vous êtes hardi! qui vous auroit attendu aujourd'hui dans ce lieu? Je me dégageai de ſes bras; & loin de répondre à ſes careſſes, je la repouſſai avec dédain; & je fis deux ou trois pas en arrière pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laiſſa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la ſituation où elle étoit, & elle jeta les yeux ſur moi, en changeant de couleur. J'étois dans le fond ſi charmé de la revoir, qu'avec tant de juſtes ſujets de colère, j'avois à peine la force d'ouvrir la bouche pour la quereller. Cependant mon cœur ſaignoit du cruel outrage qu'elle m'avoit fait. Je le rappelois vivement à ma mémoire, pour exciter mon dépit; & je tâchois de faire briller dans mes yeux un autre feu que celui de l'amour. Comme je demeurai quelque tems en ſilence, & qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler, apparement par un effet de ſa crainte.

Je ne pus ſoutenir ce ſpectacle. Ah! Manon,

lui dis-je d'un ton tendre, infidelle & parjure Manon! par où commencerai-je à me plaindre ? Je vous vois pâle & tremblante; & je ſuis encore ſi ſenſible à vos moindres peines, que je crains de vous affliger trop par mes reproches. Mais, Manon, je vous le dis; j'ai le cœur percé de la douleur de votre trahiſon. Ce ſont là des coups qu'on ne porte point à un amant, quand on n'a pas réſolu ſa mort. Voici la troiſième fois, Manon; je les ai bien comptées; il eſt impoſſible que cela s'oublie. C'eſt à vous de conſidérer à l'heure même, quel parti vous voulez prendre; car mon triſte cœur n'eſt plus à l'épreuve d'un ſi cruel traitement. Je ſens qu'il ſuccombe, & qu'il eſt prêt à ſe fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoutai-je en m'aſſeyant ſur une chaiſe; j'ai à peine la force de parler & de me ſoutenir.

Elle ne me répondit point; mais lorſque je fus aſſis, elle ſe laiſſa tomber à genoux, & elle appuya ſa tête ſur les miens, en cachant ſon viſage de mes mains. Je ſentis en un inſtant qu'elle les mouilloit de ſes larmes. Dieux! de quels mouvemens n'étois-je point agité! Ah, Manon, Manon, repris-je avec un ſoupir! il eſt bien tard de me donner des larmes, lorſque vous avez cauſé ma mort. Vous affectez une triſteſſe que vous ne ſauriez ſentir. Le plus grand de vos maux eſt ſans doute ma préſence, qui a toujours été importune

à vos plaiſirs. Ouvrez les yeux, voyez qui je ſuis; on ne verſe pas des pleurs ſi tendres pour un malheureux qu'on a trahi, & qu'on abandonne cruellement. Elle baiſoit mes mains ſans changer de poſture. Inconſtante Manon, repris-je encore, fille ingrate & ſans foi, où ſont vos promeſſes & vos ſermens! Amante mille fois volage & cruelle, qu'as-tu fait de cet amour que tu me jurois encore aujourd'hui? Juſte ciel, ajoutai-je! eſt-ce ainſi qu'une infidelle ſe rit de vous, après vous avoir atteſté ſi ſaintement? C'eſt donc le parjure qui eſt récompenſé! Le déſeſpoir & l'abandon ſont pour la conſtance & la fidélité.

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion ſi amère, que j'en laiſſai échapper malgré moi quelques larmes. Manon s'en apperçut, au changement de ma voix. Elle rompit enfin le ſilence. Il faut bien que je ſois coupable, me dit-elle triſtement, puiſque j'ai pu vous cauſer tant de douleur & d'émotion; mais que le ciel me puniſſe ſi j'ai cru l'être, ou ſi j'ai eu la penſée de le devenir. Ce diſcours me parut ſi dépourvu de ſens & de bonne foi, que je ne pus me défendre d'un vif mouvement de colère. Horrible diſſimulation, m'écriai-je! Je vois mieux que jamais, que tu n'es qu'une coquine & une perfide. C'eſt à préſent que je connois ton abominable caractère. Adieu, lâche créature, continuai-je en me levant; j'aime mieux

mourir mille fois, que d'avoir déſormais le moindre commerce avec toi. Que le ciel me puniſſe moi-même, ſi je t'honore jamais du moindre regard. Demeure avec ton nouvel amant, aime-le, déteſte-moi, renonce à l'honneur, au bon ſens; je m'en ris, tout m'eſt égal.

Elle fut ſi épouvantée de ce tranſport, que demeurant à genoux près de la chaiſe d'où je m'étois levé, elle me regardoit en tremblant & ſans oſer reſpirer. Je fis encore quelques pas vers la porte, en tournant la tête, & tenant les yeux fixés ſur elle. Mais il auroit fallu que j'euſſe perdu tout ſentiment d'humanité, pour m'endurcir contre tant de charmes. J'étois ſi éloigné d'avoir cette force barbare, que paſſant tout d'un coup à l'extrémité oppoſée, je retournai vers elle, ou plutôt je m'y précipitai ſans réflexion. Je la pris entre mes bras. Je lui donnai mille tendres baiſers. Je lui demandai pardon de mon emportement. Je confeſſai que j'étois un brutal, & que je ne méritois pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme elle. Je la fis aſſeoir, & m'étant mis à genoux à mon tour, je la conjurai de m'écouter en cet état. Là, tout ce qu'un amant ſoumis & paſſionné peut imaginer de plus reſpectueux & de plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes excuſes. Je lui demandai en grace de prononcer qu'elle me pardonnoit. Elle laiſſa tomber ſes bras ſur mon cou,

en diſant que c'étoit elle-même qui avoit beſoin de ma bonté pour me faire oublier les chagrins qu'elle me cauſoit, & qu'elle commençoit à craindre avec raiſon que je ne goutaſſe point ce qu'elle avoit à me dire pour ſe juſtifier. Moi, interrompis-je auſſitôt! ah! je ne vous demande point de juſtification. J'approuve tout ce que vous avez fait. Ce n'eſt point à moi d'exiger des raiſons de votre conduite. Trop content, trop heureux, ſi ma chère Manon ne m'ôte point la tendreſſe de ſon cœur! Mais, continuai-je, ne réfléchiſſant pas ſur l'état de mon ſort, toute-puiſſante Manon! vous qui faites à votre gré ma joie & ma douleur! après vous avoir ſatisfait par mes humiliations & par les marques de mon repentir, ne me ſera-t-il point permis de vous parler de ma triſteſſe & de mes peines! Apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui, & ſi c'eſt ſans retour que vous allez ſigner ma mort, en paſſant la nuit avec mon rival?

Elle fut quelque tems à méditer ſa réponſe. Mon chevalier, me dit-elle en reprenant un air tranquille, ſi vous vous étiez d'abord expliqué ſi nettement, vous vous ſeriez épargné bien du trouble, & à moi une ſcène bien affligeante. Puiſque votre peine ne vient que de votre jalouſie, je l'aurois guérie, en m'offrant à vous ſuivre ſur le champ au bout du monde. Mais je me ſuis figuré que

c'étoit la lettre que je vous ai écrite ſous les yeux de M. de G... M... & la fille que nous vous avons envoyée, qui cauſoient votre chagrin. J'ai cru que vous auriez pu regarder ma lettre comme une raillerie, & cette fille, en vous imaginant qu'elle étoit allée vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçois à vous pour m'attacher à G... M... C'eſt cette penſée, qui m'a jetée tout d'un coup dans la conſternation; car, quelque innocente que je fuſſe, je trouvois, en y penſant, que les apparences ne m'étoient pas favorables. Cependant, continua-t-elle, je veux que vous ſoyiez mon juge, après que je vous aurai expliqué la vérité du fait.

Elle m'apprit alors tout ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'elle avoit trouvé G... M... qui l'attendoit dans le lieu où nous étions. Il l'avoit reçue effectivement comme la première princeſſe du monde. Il lui avoit montré tous les appartemens, qui étoient d'un goût & d'une propreté admirables. Il lui avoit compté dix mille livres dans ſon cabinet, & il y avoit ajouté quelques bijoux, parmi leſquels étoient le collier & les bracelets de perles qu'elle avoit déjà reçus de ſon père. Il l'avoit menée de-là dans un ſallon qu'elle n'avoit pas encore vu, où elle avoit trouvé une collation exquiſe. Il l'avoit fait ſervir par les nouveaux domeſtiques qu'il avoit pris pour elle, en leur ordonnant de la

regarder déſormais comme leur maitreſſe ; enfin il lui avoit fait voir le carroſſe, les chevaux & tout le reſte de ſes préſens ; après quoi il lui avoit propoſé une partie de jeu, pour attendre le ſouper. Je vous avoue, continua-t-elle, que j'ai été frappée de cette magnificence. J'ai fait réflexion que ce ſeroit dommage de nous priver tout d'un coup de tant de biens, en me contentant d'emporter les dix mille francs & les bijoux, que c'étoit une fortune toute faite pour vous & pour moi, & que nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G.... M.... Au lieu de lui propoſer la comédie, je me ſuis mis dans la tête de le ſonder ſur votre ſujet, pour preſſentir quelles facilités nous aurions à nous voir, en ſuppoſant l'exécution de mon ſyſtême. Je l'ai trouvé d'un caractère fort traitable. Il m'a demandé ce que je penſois de vous, & ſi je n'avois pas eu quelque regret à vous quitter. Je lui ai dit que vous étiez ſi aimable, & que vous en aviez toujours uſé ſi honnêtement avec moi, qu'il n'étoit pas naturel que je puſſe vous haïr. Il a confeſſé que vous aviez du mérite, & qu'il s'étoit ſenti porté à déſirer votre amitié. Il a voulu ſavoir de quelle manière je croyois que vous prendriez mon départ, ſur-tout lorſque vous viendriez à ſavoir que j'étois entre ſes mains. Je lui ai répondu que la date de notre amour étoit déjà ſi ancienne, qu'il avoit eu le tems de ſe refroidir un peu ; que vous n'étiez

pas d'ailleurs fort à votre aiſe, & que vous ne regarderiez peut-être pas ma perte comme un grand malheur, parce qu'elle vous déchargeroit d'un fardeau qui vous peſoit ſur les bras. J'ai ajouté qu'étant tout-à-fait convaincue que vous agiriez pacifiquement, je n'avois pas fait difficulté de vous dire que je venois à Paris pour quelques affaires; que vous y aviez conſenti, & qu'y étant venu vous-même, vous n'aviez pas paru extrêmement inquiet, lorſque je vous avois quitté. Si je croyois, m'a-t-il dit, qu'il fût d'humeur à bien vivre avec moi, je ſerois le premier à lui offrir mes ſervices & mes civilités. Je l'ai aſſuré que du caractère dont je vous connoiſſois, je ne doutois point que vous n'y répondiſſiez honnêtement; ſur-tout, lui ai-je dit, s'il pouvoit vous ſervir dans vos affaires, qui étoient fort dérangées depuis que vous étiez mal avec votre famille. Il m'a interrompue, pour me proteſter qu'il vous rendroit tous les ſervices qui dépendroient de lui; & que ſi vous vouliez même vous embarquer dans un autre amour, il vous procureroit une jolie maîtreſſe, qu'il avoit quittée pour s'attacher à moi. J'ai applaudi à ſon idée, ajouta-t-elle, pour prévenir plus parfaitement tous ſes ſoupçons; & me confirmant de plus en plus dans mon projet, je ne ſouhaitois que de pouvoir trouver le moyen de vous en informer, de peur que vous ne fuſſiez

trop alarmé lorſque vous me verriez manquer à notre aſſignation. C'eſt dans cette vue, que je lui ai propoſé de vous envoyer cette nouvelle maitreſſe dès le ſoir même, afin d'avoir une occaſion de vous écrire; j'étois obligée d'avoir recours à cette adreſſe, parce que je ne pouvois eſpérer qu'il me laiſsât libre un moment. Il a ri de ma propoſition. Il a appelé ſon laquais, & lui ayant demandé s'il pourroit retrouver ſur le champ ſon ancienne maitreſſe, il l'a envoyé de côté & d'autre pour la chercher. Il s'imaginoit que c'étoit à Chaillot, qu'il falloit qu'elle allât vous trouver; mais je lui ai appris qu'en vous quittant, je vous avois promis de vous rejoindre à la comédie; ou que ſi quelque raiſon m'empêchoit d'y aller, vous vous étiez engagé à m'attendre dans un carroſſe au bout de la rue Saint-André; qu'il valoit mieux par conſéquent vous envoyer-là votre nouvelle amante, ne fût-ce que pour vous empêcher de vous y morfondre pendant toute la nuit. Je lui ai dit encore qu'il étoit à propos de vous écrire un mot, pour vous avertir de cet échange, que vous auriez peine à comprendre ſans cela. Il y a conſenti; mais j'ai été obligée d'écrire en ſa préſence, & je me ſuis bien gardée de m'expliquer trop ouvertement dans ma lettre. Voilà, ajouta Manon, de quelle manière les choſes ſe ſont paſſées. Je ne vous déguiſe rien, ni de ma conduite, ni de mes

deſſeins. La jeune fille eſt venue, je l'ai trouvée jolie; & comme je ne doutois point que mon abſence ne vous causât de la peine, c'étoit ſincérement que je ſouhaitois qu'elle pût ſervir à vous déſennuyer quelques momens; car la fidélité que je ſouhaite de vous eſt celle du cœur. J'aurois été ravie de pouvoir vous envoyer Marcel; mais je n'ai pu me procurer un moment pour l'inſtruire de ce que j'avois à vous faire ſavoir. Elle conclut enfin ſon récit, en m'apprenant l'embarras où G... M... s'étoit trouvé en recevant le billet de M. de T... Il a balancé, me dit-elle, s'il devoit me quitter, & il m'a aſſuré que ſon retour ne tarderoit point. C'eſt ce qui fait que je ne vous vois point ici ſans inquiétude, & que j'ai marqué de la ſurpriſe à votre arrivée.

J'écoutai ce diſcours avec beaucoup de patience. J'y trouvois aſſurément quantité de traits cruels & mortifians pour moi; car le deſſein de ſon infidélité étoit ſi clair, qu'elle n'avoit pas même eu le ſoin de me le déguiſer. Elle ne pouvoit eſpérer que G.... M... la laiſsât, toute la nuit, comme une veſtale. C'étoit donc avec lui, qu'elle comptoit de la paſſer. Quel aveu pour un amant! Cependant je conſidérai que j'étois cauſe en partie de ſa faute, par la connoiſſance que je lui avois donnée d'abord des ſentimens que G... M... avoit pour elle, & par la complaiſance que j'avois eue d'entrer aveuglé-

ment dans le plan téméraire de ſon aventure. D'ailleurs, par un tour naturel de génie qui m'eſt particulier, je fus touché de l'ingénuité de ſon récit, & de cette manière bonne & ouverte, avec laquelle elle me racontoit juſqu'aux ciconſtances dont j'étois le plus offenſé. Elle pèche par foibleſſe, dis-je en moi-même. Elle eſt légère, & imprudente; mais elle eſt droite & ſincère. Ajoutez que l'amour ſuffiſoit ſeul, pour me fermer les yeux ſur toutes ſes fautes. J'étois trop ſatisfait de l'eſpérance de l'enlever le ſoir même à mon rival. Je lui dis néanmoins : Et la nuit, avec qui l'auriez-vous paſſée? Cette queſtion, que je lui fis triſtement, l'embarraſſa. Elle ne me répondit que par des *mais*, & des *ſi* interrompus. J'eus pitié de ſa peine; & rompant ce diſcours, je lui déclarai naturellement que j'attendois d'elle qu'elle me ſuivît à l'heure même. Je le veux bien, me dit-elle; mais vous n'approuvez donc pas mon projet? Ha! n'eſt-ce pas aſſez, repartis-je, que j'approuve tout ce que vous avez fait juſqu'à préſent? Quoi! nous n'emporterons pas même les dix mille francs, repliqua-t-elle? Il me les a donnés. Ils ſont à moi. Je lui conſeillai d'abandonner tout, & de ne penſer qu'à nous éloigner promptement; car quoiqu'il y eût à peine une demi-heure que j'étois avec elle, je craignois le retour de G... M... Cependant elle me fit de ſi preſſantes

inſtances, pour me faire conſentir à ne pas ſortir les mains vides, que je crus lui devoir accorder quelque choſe, après avoir tant obtenu d'elle.

Dans le tems que nous nous préparions au départ, j'entendis frapper à la porte de la rue. Je ne doutai nullement que ce ne fût G.... M....; & dans le trouble où cette penſée me jeta, je dis à Manon que c'étoit un homme mort s'il paroiſſoit. Effectivement je n'étois pas aſſez revenu de mes tranſports, pour me modérer à ſa vue. Marcel finit ma peine, en m'apportant un billet qu'il avoit reçu pour moi à la porte. Il étoit de M. de T... Il me marquoit que G.... M... étant allé lui chercher de l'argent à ſa maiſon, il profitoit de ſon abſence, pour me communiquer une penſée fort plaiſante : qu'il lui ſembloit que je ne pouvois me venger plus agréablement de mon rival, qu'en mangeant ſon ſouper, & en couchant cette nuit même, dans le lit qu'il eſpéroit d'occuper avec ma maitreſſe; que cela lui paroiſſoit aſſez facile, ſi je pouvois m'aſſurer de trois ou quatre hommes, qui euſſent aſſez de réſolution pour l'arrêter dans la rue, & de fidélité pour le garder à vue juſqu'au lendemain; que pour lui, il promettoit de l'amuſer encore une heure pour le moins, par des raiſons qu'il tenoit prêtes pour ſon retour. Je montrai ce billet à Manon, & je lui appris de quelle ruſe

je m'étois ſervi pour m'introduire librement chez elle. Mon invention & celle de M. de T... lui parurent admirables. Nous en rîmes à notre aiſe, pendant quelques momens. Mais lorſque je lui parlai de la dernière comme d'un badinage, je fus ſurpris qu'elle inſiſta ſérieuſement à me la propoſer, comme une choſe dont l'idée la raviſſoit. En vain lui demandai-je où elle vouloit que je trouvaſſe, tout d'un coup, des gens propres à arrêter G.... M... & à le garder fidellement? Elle me dit qu'il falloit du moins tenter, puiſque M. de T.... nous garantiſſoit encore une heure; & pour réponſe à mes autres objections, elle me dit que je faiſois le tyran, & que je n'avois pas de complaiſance pour elle. Elle ne trouvoit rien de ſi joli que ce projet. Vous aurez ſon couvert à ſouper, me répétoit-elle; vous coucherez dans ſes draps; & demain de grand matin vous enleverez ſa maitreſſe & ſon argent. Vous ſerez bien vengé du père & du fils.

Je cédai à ſes inſtances, malgré les mouvemens ſecrets de mon cœur, qui ſembloient me préſager une cataſtrophe malheureuſe. Je ſortis, dans le deſſein de prier deux ou trois gardes-du-corps, avec leſquels Leſcaut m'avoit mis en liaiſon, de ſe charger du ſoin d'arrêter G... M... Je n'en trouvai qu'un au logis; mais c'étoit un homme entreprenant, qui n'eut pas plutôt ſu de quoi il étoit queſtion, qu'il

m'aſſura du ſuccès : il me demanda ſeulement dix piſtoles pour récompenſer trois ſoldats aux gardes, qu'il prit la réſolution d'employer, en ſe mettant à leur tête. Je le priai de ne pas perdre de tems. Il les aſſembla, en moins d'un quart-d'heure. Je l'attendois à ſa maiſon; & lorſqu'il fut de retour avec ſes aſſociés, je le conduiſis moi-même au coin d'une rue, par laquelle G.... M... devoit néceſſairement rentrer dans celle de Manon. Je lui recommandai de ne le pas maltraiter, mais de le garder ſi étroitement juſqu'à ſept heures du matin, que je puſſe être aſſuré qu'il ne lui échapperoit pas. Il me dit que ſon deſſein étoit de le conduire à ſa chambre, & de l'obliger à ſe déshabiller, ou même à ſe coucher dans ſon lit, tandis que lui & ſes trois braves paſſeroient la nuit à boire & à jouer. Je demeurai avec eux, juſqu'au moment où je vis paroître G...M..., & je me retirai alors quelques pas au-deſſous, dans un endroit obſcur, pour être témoin d'une ſcène ſi extraordinaire. Le garde-du-corps l'aborda, le piſtolet au poing, & lui expliqua civilement qu'il n'en vouloit ni à ſa vie, ni à ſon argent; mais que s'il faiſoit la moindre difficulté de le ſuivre, ou s'il jetoit le moindre cri, il alloit lui brûler la cervelle. G... M... le voyant ſoutenu par trois ſoldats, & craignant ſans doute la bourre du piſtolet, ne fit pas de réſiſtance. Je le vis

emmener

emmener comme un mouton. Je retournai auſſitôt chez Manon ; & pour ôter tout ſoupçon aux domeſtiques, je lui dis, en entrant, qu'il ne falloit pas attendre M. de G... M... pour ſouper ; qu'il lui étoit ſurvenu des affaires qui le retenoient malgré lui, & qu'il m'avoit prié de venir lui en faire ſes excuſes, & ſouper avec elle ; ce que je regardois comme une grande faveur, auprès d'une ſi belle dame. Elle ſeconda fort adroitement mon deſſein. Nous nous mîmes à table. Nous y prîmes un air grave, pendant que les laquais demeurèrent à nous ſervir. Enfin, les ayant congédiés, nous paſsâmes une des plus charmantes ſoirées de notre vie. J'ordonnai en ſecret à Marcel de chercher un fiacre, & de l'avertir de ſe trouver le lendemain à la porte, avant ſix heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit ; mais étant rentré doucement, par le ſecours de Marcel, je me préparai à occuper le lit de G... M... comme j'avois rempli ſa place à table. Pendant ce tems-là, notre mauvais génie travailloit à nous perdre. Nous étions dans le délire du plaiſir, & le glaive étoit ſuſpendu ſur nos têtes. Le fil qui le ſoutenoit alloit ſe rompre. Mais pour faire mieux entendre toutes les circonſtances de notre ruine, il faut en éclaircir la cauſe.

G... M... étoit ſuivi d'un laquais, lorſqu'il avoit été arrêté par le garde-du-corps. Ce garçon,

effrayé de l'aventure de ſon maître, retourna en fuyant ſur ſes pas, & la première démarche qu'il fit pour le ſecourir, fut d'aller avertir le vieux G... M... de ce qui venoit d'arriver. Une ſi fâcheuſe nouvelle ne pouvoit manquer de l'alarmer beaucoup. Il n'avoit que ce fils, & ſa vivacité étoit extrême pour ſon âge. Il voulut ſavoir d'abord du laquais tout ce que ſon fils avoit fait l'après-midi; s'il s'étoit querellé avec quelqu'un, s'il avoit pris part au démêlé d'un autre, s'il s'étoit trouvé dans quelque maiſon ſuſpecte. Celui-ci, qui croyoit ſon maître dans le dernier danger, & qui s'imaginoit ne devoir plus rien ménager pour lui procurer du ſecours, découvrit tout ce qu'il ſavoit de ſon amour pour Manon, & de la dépenſe qu'il avoit faite pour elle; la manière dont il avoit paſſé l'après-midi dans ſa maiſon juſqu'aux environs de neuf heures, ſa ſortie, & le malheur de ſon retour. C'en fut aſſez pour faire ſoupçonner au vieillard, que l'affaire de ſon fils étoit une querelle d'amour. Quoiqu'il fût au moins dix heures & demie du ſoir, il ne balança point à ſe rendre auſſitôt chez monſieur le lieutenant de police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les eſcouades du guet, & lui en ayant demandé une pour ſe faire accompagner, il courut lui-même vers la rue où ſon fils avoit été arrêté: il viſita tous les endroits de la ville où il eſpéroit de le pouvoir trouver; &

n'ayant pu découvrir ſes traces, il ſe fit conduire enfin à la maiſon de ſa maitreſſe, où il ſe figura qu'il pouvoit être retourné.

J'allois me mettre au lit, lorſqu'il arriva. La porte de la chambre étant fermée, je n'entendis point frapper à celle de la rue; mais il entra, ſuivi de deux archers; & s'étant informé inutilement de ce qu'étoit devenu ſon fils, il lui prit envie de voir ſa maitreſſe, pour tirer d'elle quelque lumière. Il monte à l'appartement, toujours accompagné de ſes archers. Nous étions prêts à nous mettre au lit; il ouvre la porte, & il nous glace le ſang par ſa vue. O Dieu! c'eſt le vieux G... M..., dis-je à Manon. Je ſaute ſur mon épée. Elle étoit malheureuſement embarraſſée dans mon ceinturon. Les archers, qui virent mon mouvement, s'approchèrent auſſitôt pour me la ſaiſir. Un homme en chemiſe eſt ſans réſiſtance. Ils m'ôtèrent tous les moyens de me défendre.

G... M... quoique troublé par ce ſpectacle, ne tarda point à me reconnoître. Il remit encore plus aiſément Manon. Eſt-ce une illuſion! nous dit-il gravement: ne vois-je point le chevalier des Grieux & Manon Leſcaut? J'étois ſi enragé de honte & de douleur, que je ne lui fis pas de réponſe. Il parut rouler, pendant quelque tems, diverſes penſées dans ſa tête; & comme ſi elles euſſent allumé tout d'un coup ſa colère, il s'écria en s'adreſſant à moi:

Ah ! malheureux, je ſuis sûr que tu as tué mon fils ! Cette injure me piqua vivement. Vieux ſcélérat, lui répondis-je avec fierté, ſi j'avois eu à tuer quelqu'un de ta famille, c'eſt par toi que j'aurois commencé. Tenez-le bien, dit-il aux archers. Il faut qu'il me diſe des nouvelles de mon fils ; je le ferai pendre demain, s'il ne m'apprend tout à l'heure ce qu'il en a fait. Tu me feras pendre, repris-je ? Infame ! ce ſont tes pareils qu'il faut envoyer au gibet. Apprends que je ſuis d'un ſang plus noble & plus pur que le tien. Oui, ajoutai-je, je ſais ce qui eſt arrivé à ton fils ; & ſi tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il ſoit demain, & je te promets le même ſort après lui.

Je commis une imprudence, en lui confeſſant que je ſavois où étoit ſon fils ; mais l'excès de ma colère me fit faire cette indiſcrétion. Il appela auſſitôt cinq ou ſix autres archers, qui l'attendoient à la porte, & il leur ordonna de s'aſſurer de tous les domeſtiques de la maiſon. Ah ! Monſieur le chevalier, reprit-il d'un ton railleur, vous ſavez où eſt mon fils, & vous le ferez étrangler, dites-vous ? Comptez que nous y mettrons bon ordre. Je ſentis auſſitôt la faute que j'avois commiſe. Il s'approcha de Manon, qui étoit aſſiſe ſur le lit en pleurant ; il lui dit quelques galanteries ironiques, ſur l'empire qu'elle avoit ſur le père & ſur le fils, &

ſur le bon uſage qu'elle en faiſoit. Ce vieux monſtre d'incontinence voulut prendre quelques familiarités avec elle. Garde-toi de la toucher, m'écriai-je ; il n'y auroit rien de ſacré qui te pût ſauver de mes mains. Il ſortit en laiſſant trois archers dans la chambre, auxquels il ordonna de nous faire prendre promptement nos habits.

Je ne ſais quels étoient alors ſes deſſeins ſur nous. Peut-être euſſions-nous obtenu la liberté, en lui apprenant où étoit ſon fils. Je méditois, en m'habillant, ſi ce n'étoit pas le meilleur parti. Mais s'il étoit dans cette diſpoſition en quittant notre chambre, elle étoit bien changée lorſqu'il y revint. Il étoit allé interroger les domeſtiques de Manon, que les archers avoient arrêtés. Il ne put rien apprendre de ceux qu'elle avoit reçus de ſon fils ; mais lorſqu'il ſut que Marcel nous avoit ſervis auparavant, il réſolut de le faire parler, en l'intimidant par des menaces.

C'étoit un garçon fidelle, mais ſimple & groſſier. Le ſouvenir de ce qu'il avoit fait à l'hôpital pour délivrer Manon, joint à la terreur que G.... M.... lui inſpiroit, fit tant d'impreſſion ſur ſon eſprit foible, qu'il s'imagina qu'on alloit le conduire à la potence ou ſur la roue. Il promit de découvrir tout ce qui étoit venu à ſa connoiſſance, ſi l'on vouloit lui ſauver la vie. G... M... ſe perſuada là-deſſus qu'il y avoit quelque choſe, dans nos

affaires, de plus ſérieux & de plus criminel qu'il n'avoit eu lieu juſque-là de ſe le figurer. Il offrit à Marcel, non-ſeulement la vie, mais des récompenſes pour ſa confeſſion. Ce malheureux lui apprit une partie de notre deſſein, ſur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui, parce qu'il devoit y entrer pour quelque choſe. Il eſt vrai qu'il ignoroit entièrement les changemens que nous y avions faits à Paris; mais il avoit été informé, en partant de Chaillot, du plan de l'entrepriſe & du rôle qu'il y devoit jouer. Il lui déclara donc que notre vue étoit de duper ſon fils, & que Manon devoit recevoir, ou avoit déjà reçu dix mille francs, qui, ſelon notre projet, ne retourneroient jamais aux héritiers de la *maiſon* de G... M...

Après cette découverte, le vieillard emporté remonta bruſquement dans notre chambre. Il paſſa, ſans parler, dans le cabinet, où il n'eut pas de peine à trouver la ſomme & les bijoux. Il revint à nous avec un viſage enflammé; & nous montrant ce qu'il lui plut de nommer notre larcin, il nous accabla de reproches outrageans. Il fit voir de près à Manon le collier de perles & les bracelets. Les reconnoiſſez-vous, lui dit-il avec un ſouris moqueur? Ce n'étoit pas la première fois que vous les euſſiez vus. Les mêmes, ſur ma foi. Ils étoient de votre goût, ma belle; je me le perſuade aiſément. Les

pauvres enfans, ajouta-t-il ! Ils ſont bien aimables en effet l'un & l'autre ; mais ils ſont un peu fripons. Mon cœur crevoit de rage, à ce diſcours inſultant. J'aurois donné, pour être libre un moment..... Juſte ciel ! que n'aurois-je pas donné ! Enfin, je me fis violence pour lui dire, avec une modération qui n'étoit qu'un rafinement de fureur ; finiſſons, Monſieur, ces inſolentes railleries. De quoi eſt-il queſtion ? Voyons, que prétendez-vous faire de nous ? Il eſt queſtion, Monſieur le chevalier, me répondit-il, d'aller de ce pas au châtelet. Il ſera jour demain ; nous verrons plus clair dans nos affaires, & j'eſpère que vous me ferez la grace, à la fin, de m'apprendre où eſt mon fils.

Je compris, ſans beaucoup de réflexions, que c'étoit une choſe d'une terrible conſéquence pour nous, d'être une fois renfermés au châtelet. J'en prévis en tremblant, tous les dangers. Malgré toute ma fierté, je reconnus qu'il falloit plier ſous le poids de ma fortune, & flatter mon plus cruel ennemi pour en obtenir quelque choſe par la ſoumiſſion. Je le priai d'un ton honnête, de m'écouter un moment. Je me rends juſtice, Monſieur, lui dis-je. Je confeſſe que la jeuneſſe m'a fait commettre de grandes fautes, & que vous en êtes aſſez bleſſé pour vous plaindre. Mais ſi vous connoiſſez la force de l'amour ; ſi vous pouvez juger de ce que ſouffre un malheureux

jeune homme à qui l'on enlève tout ce qu'il aime, vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaiſir d'une légère vengeance, ou du moins, vous me croirez aſſez puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'eſt beſoin ni de priſon, ni de ſupplice, pour me forcer de vous découvrir où eſt M. votre fils. Il eſt en ſûreté. Mon deſſein n'a pas été de lui nuire, ni de vous offenſer. Je ſuis prêt à vous nommer le lieu où il paſſe tranquillement la nuit, ſi vous me faites la grâce de nous accorder la liberté. Ce vieux tigre, loin d'être touché de ma prière, me tourna le dos en riant. Il lâcha ſeulement quelques mots, pour me faire comprendre qu'il ſavoit notre deſſein juſqu'à l'origine. Pour ce qui regardoit ſon fils, il ajouta brutalement qu'il ſe retrouveroit aſſez-tôt, puiſque je ne l'avois pas aſſaſſiné. Conduiſez-les au petit châtelet, dit-il aux archers, & prenez garde que le chevalier ne vous échappe. C'eſt un ruſé, qui s'eſt déjà ſauvé de Saint-Lazare.

Il ſortit, & me laiſſa dans l'état que vous pouvez vous imaginer. O ciel ! m'écriai-je, je recevrai avec ſoumiſſion tous les coups qui viennent de ta main ; mais qu'un malheureux coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie, c'eſt ce qui me réduit au dernier déſeſpoir. Les archers nous prièrent de ne pas les faire attendre plus long-tems. Ils avoient un carroſſe à la porte. Je

tendis la main à Manon, pour deſcendre. Venez, ma chere reine, lui dis-je, venez vous ſoumettre à toute la rigueur de notre ſort. Il plaira peut-être au ciel, de nous rendre quelque jour plus heureux.

Nous partîmes dans le même carroſſe. Elle ſe mit dans mes bras. Je ne lui avois pas entendu prononcer un mot, depuis le premier moment de l'arrivée de G... M...; mais ſe trouvant ſeule alors avec moi, elle me dit mille tendreſſes, en ſe reprochant d'être la cauſe de mon malheur. Je l'aſſurai que je ne me plaindrois jamais de mon ſort, tant qu'elle ne ceſſeroit pas de m'aimer. Ce n'eſt pas moi qui ſuis à plaindre, continuai-je. Quelques mois de priſon ne m'effrayent nullement, & je préférerai toujours le châtelet à S. Lazare. Mais c'eſt pour toi, ma chère ame, que mon cœur s'intéreſſe. Quel ſort pour une créature ſi charmante! Ciel! comment traitez-vous avec tant de rigueur le plus parfait de vos ouvrages! Pourquoi ne ſommes-nous pas nés, l'un & l'autre, avec des qualités conformes à notre misère? Nous avons reçu de l'eſprit, du goût, des ſentimens. Hélas! quel triſte uſage en faiſons-nous? Tandis que tant d'ames baſſes & dignes de notre ſort, jouiſſent de toutes les faveurs de la fortune! Ces réflexions me pénétroient de douleur. Mais ce n'étoit rien en comparaiſon de celles qui regardoient l'avenir; car je ſéchois de

crainte pour Manon. Elle avoit déjà été à l'hôpital; & quand elle en fût ſortie par la bonne porte, je ſavois que les rechûtes en ce genre étoient d'une conſéquence extrêmement dangereuſe. J'aurois voulu lui exprimer mes frayeurs. J'appréhendois de lui en cauſer trop. Je tremblois pour elle, ſans oſer l'avertir du danger, & je l'embraſſois en ſoupirant, pour l'aſſurer du moins de mon amour, qui étoit preſque le ſeul ſentiment que j'oſaſſe exprimer. Manon, lui dis-je, parlez ſincèrement, m'aimerez-vous toujours? Elle me répondit qu'elle étoit bien malheureuſe que j'en puſſe douter. Hé bien, repris-je, je n'en doute point, & je veux braver tous nos ennemis avec cette aſſurance. J'employerai ma famille pour ſortir du châtelet; & tout mon ſang ne ſera utile à rien, ſi je ne vous en tire pas auſſitôt que je ſerai libre.

Nous arrivâmes à la priſon. On nous mit, chacun, dans un lieu ſéparé. Ce coup me fut moins rude, parce que je l'avois prévu. Je recommandai Manon au concierge, en lui apprenant que j'étois un homme de quelque diſtinction, & lui promettant une récompenſe conſidérable. J'embraſſai ma chère maitreſſe, avant que de la quitter. Je la conjurai de ne pas s'affliger exceſſivement, & de ne rien craindre, tant que je ſerois au monde. Je n'étois pas ſans argent. Je lui en donnai une partie; & je payai au concierge, ſur ce qui me reſtoit, un

mois de groſſe penſion d'avance pour elle & pour moi.

Mon argent eut un fort bon effet. On me mit dans une chambre proprement meublée, & l'on m'aſſura que Manon en avoit une pareille. Je m'occupai auſſitôt des moyens de hâter ma liberté. Il étoit clair qu'il n'y avoit rien d'abſolument criminel dans mon affaire ; & ſuppoſant même que le deſſein de notre vol fût prouvé par la dépoſition de Marcel, je ſavois fort bien qu'on ne punit point les ſimples volontés. Je réſolus d'écrire promptement à mon père, pour le prier de venir en perſonne à Paris. J'avois bien moins de honte, comme je l'ai déjà dit, d'être au châtelet qu'à Saint-Lazare. D'ailleurs, quoique je conſervaſſe tout le reſpect dû à l'autorité paternelle, l'âge & l'expérience avoient diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc, & l'on ne fit pas difficulté au châtelet, de laiſſer ſortir ma lettre. Mais c'étoit une peine que j'aurois pu m'épargner, ſi j'avois ſu que mon père devoit arriver le lendemain à Paris.

Il avoit reçu celle que je lui avois écrite huit jours auparavant. Il en avoit reſſenti une joie extrême ; mais de quelqu'eſpérance que je l'euſſe flatté au ſujet de ma converſion, il n'avoit pas cru devoir s'arrêter tout-à-fait à mes promeſſes. Il avoit pris le parti de venir s'aſſurer de mon changement par ſes yeux, & de régler ſa conduite

ſur la ſincérité de mon repentir. Il arriva, le lendemain de mon empriſonnement. Sa première viſite fut celle qu'il rendit à Tiberge, à qui je l'avois prié d'adreſſer ſa réponſe. Il ne put ſavoir de lui, ni ma demeure, ni ma condition préſente. Il en apprit ſeulement mes principales aventures, depuis que je m'étois échappé de Saint-Sulpice. Tiberge lui parla fort avantageuſement des diſpoſitions que je lui avois marquées pour le bien dans notre dernière entrevue. Il ajouta qu'il me croyoit entièrement dégagé de Manon; mais qu'il étoit ſurpris, néanmoins, que je ne lui euſſe pas donné de mes nouvelles depuis huit jours. Mon père n'étoit pas dupe. Il comprit qu'il y avoit quelque choſe qui échappoit à la pénétration de Tiberge, dans le ſilence dont il ſe plaignoit, & il employa tant de ſoins pour découvrir mes traces, que deux jours après ſon arrivée, il apprit que j'étois au châtelet.

Avant que de recevoir ſa viſite, à laquelle j'étois fort éloigné de m'attendre ſi-tôt, je reçus celle de monſieur le lieutenant général de police, ou, pour expliquer les choſes par leur nom, je ſubis l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches; mais ils n'étoient, ni durs, ni déſobligeans. Il me dit, avec douceur, qu'il plaignoit ma mauvaiſe conduite; que j'avois manqué de ſageſſe en me faiſant un ennemi tel que M. de G... M...; qu'à la vérité il étoit

aiſé de remarquer qu'il y avoit, dans mon affaire, plus d'imprudence & de légéreté que de mâlice; mais que c'étoit néanmoins la ſeconde fois que je me trouvois ſujet à ſon tribunal, & qu'il avoit eſpéré que je ſerois devenu plus ſage, après avoir pris deux ou trois mois de leçons à Saint-Lazare. Charmé d'avoir affaire à un juge raiſonnable, je m'expliquai avec lui d'une manière ſi reſpectueuſe & ſi modérée, qu'il parut extrêmement ſatisfait de mes réponſes. Il me dit que je ne devois pas me livrer trop au chagrin, & qu'il ſe ſentoit diſpoſé à me rendre ſervice, en faveur de ma naiſſance & de ma jeuneſſe. Je me haſardai à lui recommander Manon, & à lui faire l'éloge de ſa douceur & de ſon bon naturel. Il me répondit, en riant, qu'il ne l'avoit point encore vue; mais qu'on la repréſentoit comme une dangereuſe perſonne. Ce mot excita tellement ma tendreſſe, que je lui dis mille choſes paſſionnées pour la défenſe de ma pauvre maitreſſe; & je ne pus m'empêcher même de répandre quelques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisît à ma chambre. Amour, amour, s'écria ce grave magiſtrat en me voyant ſortir, ne te réconcilieras-tu jamais avec la ſageſſe?

J'étois à m'entretenir triſtement de mes idées, & à réfléchir ſur la converſation que j'avois eue avec monſieur le lieutenant général de police, lorſque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre:

c'étoit mon père. Quoique je duſſe être à demi-préparé à cette vue, puiſque je m'y attendois quelques jours plus tard, je ne laiſſai pas d'en être frappé ſi vivement, que je me ſerois précipité au fond de la terre, ſi elle s'étoit entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embraſſer avec toutes les marques d'une extrême confuſion. Il s'aſſit, ſans que ni lui, ni moi, euſſions encore ouvert la bouche.

Comme je demeurois debout, les yeux baiſſés, & la tête découverte; aſſéyez vous, Monſieur, me dit-il gravement, aſſéyez-vous. Graces au ſcandale de votre libertinage & de vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'eſt l'avantage d'un mérite tel que le vôtre, de ne pouvoir demeurer caché. Vous allez à la renommée par un chemin infaillible. J'eſpère que le terme en ſera bientôt la Grève, & que vous aurez effectivement la gloire d'y être expoſé à l'admiration de tout le monde.

Je ne répondis rien. Il continua. Qu'un père eſt malheureux, dit-il, lorſqu'après avoir aimé tendrement un fils, & n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le déshonore! On ſe conſole d'un malheur de fortune: le tems l'efface, & le chagrin diminue; mais quel remède contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les déſordres d'un

fils vicieux, qui a perdu tout ſentiment d'honneur! Tu ne dis rien, malheureux, ajouta-t-il : voyez cette modeſtie contrefaite, & cet air de douceur hypocrite; ne le prendroit-on pas pour le plus honnête homme de ſa race ?

Quoique je fuſſe obligé de reconnoître que je méritois une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'étoit les porter à l'excès. Je crus qu'il m'étoit permis d'expliquer naturellement ma penſée. Je vous aſſure, Monſieur, lui dis-je, que la modeſtie où vous me voyez devant vous, n'eſt nullement affectée : c'eſt la ſituation naturelle d'un fils bien né, qui reſpecte infiniment ſon père, & ſur-tout un père irrité. Je ne prétends pas non plus paſſer pour l'homme le plus réglé de notre race. Je me connois digne de vos reproches; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté, & de ne pas me traiter comme le plus infame de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms ſi durs. C'eſt l'amour, vous le ſavez, qui a cauſé toutes mes fautes. Fatale paſſion! Hélas! n'en connoiſſez-vous pas la force ? & ſe peut-il que votre ſang, qui eſt la ſource du mien, n'ait jamais reſſenti les mêmes ardeurs ? L'amour m'a rendu trop tendre, trop paſſionné, trop fidelle, & peut-être trop complaiſant pour les deſirs d'une maitreſſe toute charmante; voilà mes crimes. En voyez-vous-là quelqu'un qui vous déshonore. Je vous en ſupplie, mon père,

ajoutai-je tendrement, ayez un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de reſpect & d'affection pour vous, qui n'a pas renoncé comme vous penſez, à l'honneur & au devoir, & qui eſt mille fois plus à plaindre que vous ne ſauriez vous l'imaginer. Je laiſſai tomber quelques larmes, en finiſſant ces paroles.

Le cœur d'un père eſt le chef-d'œuvre de la nature; elle y règne, pour ainſi parler, avec complaiſance, & elle en règle elle-même tous les reſſorts. Le mien, qui étoit avec cela homme d'eſprit & de goût, fut ſi touché du tour que j'avois donné à mes excuſes, qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement. Viens, mon pauvre chevalier, me dit-il, viens m'embraſſer; tu me fais pitié. Je l'embraſſai. Il me ſerra d'une manière qui me fit juger de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Mais quel moyen prendrons-nous donc, reprit-il, pour te tirer d'ici? Explique-moi toutes tes affaires ſans déguiſement. Comme il n'y avoit rien en général, dans ma conduite, qui pût me déshonorer abſolument, du moins en la meſurant ſur celle des jeunes gens d'un certain monde, & qu'une maitreſſe ne paſſe point pour une infamie dans le ſiècle où nous ſommes, non plus qu'un peu d'adreſſe à s'attirer la fortune du jeu, je fis ſincèrement à mon père le détail de la vie que j'avois menée. A chaque faute dont je lui faiſois l'aveu,

l'aveu, j'avois ſoin de joindre des exemples célèbres, pour en diminuer la honte. Je vis avec une maitreſſe, lui diſois-je, ſans être lié par les cérémonies du mariage : M. le duc de.... en entretient deux, aux yeux de tout Paris ; M. de.... en a une depuis dix ans, qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour ſa femme. Les deux tiers des honnêtes gens de France ſe font honneur d'en avoir. J'ai uſé de quelque ſupercherie au jeu : M. le marquis de... & le comte de... n'ont point d'autres revenus : M. le prince de... & M. le duc de... ſont les chefs d'une bande de chevaliers du même ordre. Pour ce qui regardoit mes deſſeins ſur la bourſe des deux G... M..., j'aurois pu prouver auſſi facilement que je n'étois pas ſans modèles ; mais il me reſtoit trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-même, avec tous ceux dont j'aurois pu me propoſer l'exemple : de ſorte que je priai mon père de pardonner cette foibleſſe aux deux violentes paſſions qui m'avoient agité, la vengeance & l'amour. Il me demanda ſi je pouvois lui donner quelques ouvertures ſur les plus courts moyens d'obtenir ma liberté, & d'une manière qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui appris les ſentimens de bonté que le lieutenant général de police avoit pour moi. Si vous trouvez quelques difficultés, lui dis-je, elles ne peuvent venir que de la part des G... M... : ainſi je crois qu'il ſeroit à propos

que vous priſſiez la peine de les voir. Il me le promit. Je n'oſai le prier de ſolliciter pour Manon. Ce ne fut point un défaut de hardieſſe, mais un effet de la crainte où j'étois de le révolter par cette propoſition, & de lui faire naître quelque deſſein funeſte à elle & à moi. Je ſuis encore à ſavoir, ſi cette crainte n'a pas cauſé mes plus grandes infortunes, en m'empêchant de tenter les diſpoſitions de mon père, & de faire des efforts pour lui en inſpirer de favorables à ma malheureuſe maitreſſe. J'aurois peut-être excité encore une fois ſa pitié. Je l'aurois mis en garde contre les impreſſions qu'il alloit recevoir trop facilement du vieux G.... M.... Que ſais-je! Ma mauvaiſe deſtinée l'auroit peut-être emporté ſur tous mes efforts; mais je n'aurois eu qu'elle du moins, & la cruauté de mes ennemis à accuſer de mon malheur.

En me quittant, mon père alla faire une viſite à M. de G... M... Il le trouva avec ſon fils, à qui le garde-du-corps avoit honnêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais ſu les particularités de leur converſation; mais il ne m'a été que trop facile d'en juger par ſes mortels effets. Ils allèrent enſemble, je dis les deux pères, chez monſieur le lieutenant général de police, auquel ils demandèrent deux graces; l'une, de me faire ſortir ſur le champ du châtelet; l'autre, d'enfermer Manon pour le reſte de ſes jours, ou de l'envoyer en

Amérique. On commençoit, dans le même tems, à embarquer quantité de gens ſans aveu pour le Miſſiſſipi. M. le lieutenant général de police leur donna ſa parole de faire partir Manon par le premier vaiſſeau. M. de G.... M... & mon père vinrent auſſitôt m'apporter enſemble la nouvelle de ma liberté. M. de G... M... me fit un compliment civil ſur le paſſé ; & m'ayant félicité ſur le bonheur que j'avois d'avoir un tel père, il m'exhorta à profiter déſormais de ſes leçons & de ſes exemples. Mon père m'ordonna de lui faire des excuſes de l'injure prétendue que j'avois faite à ſa famille, & de le remercier de s'être employé avec lui pour mon élargiſſement. Nous ſortîmes enſemble, ſans avoir dit un mot de ma maîtreſſe. Je n'oſai même parler d'elle aux guichetiers, en leur préſence. Hélas ! mes triſtes recommandations euſſent été bien inutiles ! L'ordre cruel étoit venu, en même-tems que celui de ma délivrance. Cette fille infortunée fut conduite une heure après à l'hôpital, pour y être aſſociée à quelques malheureuſes, qui étoient condamnées à ſubir le même ſort. Mon père m'ayant obligé de le ſuivre à la maiſon où il avoit pris ſa demeure, il étoit preſque ſix heures du ſoir lorſque je trouvai le moment de me dérober de ſes yeux, pour retourner au châtelet. Je n'avois deſſein que de faire tenir quelques rafraîchiſſemens à Manon, & de la recommander

au concierge ; car je ne me promettois pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avois point encore eu le tems, non plus, de réfléchir aux moyens de la délivrer.

Je demandai à parler au concierge. Il avoit été content de ma libéralité & de ma douceur ; de ſorte qu'ayant quelque diſpoſition à me rendre ſervice, il me parla du ſort de Manon, comme d'un malheur dont il avoit beaucoup de regret, parce qu'il pouvoit m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous entretînmes quelques momens ſans nous entendre. A la fin, s'appercevant que j'avois beſoin d'une explication, il me la donna, telle que j'ai déja eu horreur de vous la dire, & que j'en ai encore à la répéter. Jamais apoplexie violente ne cauſa d'effet plus ſubit & plus terrible. Je tombai, avec une palpitation de cœur ſi douloureuſe, qu'à l'inſtant que je perdis la connoiſſance, je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me reſta même quelque choſe de cette penſée, lorſque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre, & ſur moi-même, pour m'aſſurer ſi je portois encore la malheureuſe qualité d'homme vivant. Il eſt certain qu'en ne ſuivant que le mouvement naturel qui fait chercher à ſe délivrer de ſes peines, rien ne pouvoit me paroître plus doux que la mort dans ce moment de déſeſpoir & de conſter-

nation. La religion même ne pouvoit me faire enviſager rien de plus inſupportable après la vie, que les convulſions cruelles dont j'étois tourmenté. Cependant, par un miracle propre à l'amour, je retrouvai bientôt aſſez de force pour remercier le ciel de m'avoir rendu la connoiſſance & la raiſon. Ma mort n'eut été utile qu'à moi. Manon avoit beſoin de ma vie pour la délivrer, pour la ſecourir, pour la venger. Je jurai de m'y employer ſans ménagement.

Le concierge me donna toute l'aſſiſtance que j'euſſe pû attendre du meilleur de mes amis. Je reçus ſes ſervices avec une vive reconnoiſſance. Hélas! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines! Tout le monde m'abandonne. Mon père même eſt ſans doute un de mes plus cruels perſécuteurs. Perſonne n'a pitié de moi. Vous ſeul, dans le ſéjour de la dureté & de la barbarie, vous marquez de la compaſſion pour le plus miſérable de tous les hommes! Il me conſeilla de ne point paroître dans la rue, ſans être un peu remis du trouble où j'étois. Laiſſez, laiſſez, répondis-je en ſortant; je vous reverrai plutôt que vous ne penſez. Préparez-moi le plus noir de vos cachots, je vais travailler à le mériter. En effet, mes premières réſolutions n'alloient à rien moins qu'à me défaire des deux G... M... du lieutenant général de police, & de fondre enſuite

à main armée ſur l'hôpital, avec tous ceux que je pourrois engager dans ma querelle. Mon père lui-même eût à peine été reſpecté, dans une vengeance qui me paroiſſoit ſi juſte; car le concierge ne m'avoit pas caché que lui, & G... M... étoient les auteurs de ma perte. Mais lorſque j'eus fait quelques pas dans les rues, & que l'air eut un peu rafraîchi mon ſang & mes humeurs, ma fureur fit place peu à peu à des ſentimens moins atroces. La mort de nos ennemis eût été d'une foible utilité pour Manon, & elle m'eût expoſé ſans doute à me voir ôter tous les moyens de la ſecourir. D'ailleurs aurois-je eu recours à un lâche aſſaſſinat! Quelle autre voie pouvois-je m'ouvrir à la vengeance? Je recueillis toutes mes forces & tous mes eſprits pour travailler d'abord à la délivrance de Manon, remettant tout le reſte après le ſuccès de cette importante entrepriſe. Il me reſtoit peu d'argent. C'étoit néanmoins un fondement néceſſaire, par lequel il falloit commencer. Je ne voyois que trois perſonnes de qui j'en puſſe attendre; M. de T..., mon père, & Tiberge. Il y avoit peu d'apparence d'obtenir quelque choſe des deux derniers, & j'avois honte de fatiguer l'autre par mes importunités. Mais ce n'eſt point dans le déſeſpoir, qu'on garde des ménagemens. J'allai ſur le champ au ſéminaire de S. Sulpice, ſans m'embarraſſer ſi j'y ſerois reconnu. Je fis

appeler Tiberge. Ses premières paroles me firent comprendre qu'il ignoroit encore mes dernières aventures. Cette idée me fit changer le deſſein que j'avois de l'attendrir par la compaſſion. Je lui parlai en général, du plaiſir que j'avois eu de revoir mon père; & je le priai enſuite de me prêter quelque argent, ſous prétexte de payer avant mon départ de Paris, quelques dettes que je ſouhaitois de tenir inconnues. Il me préſenta auſſi-tôt ſa bourſe. Je pris cinq cens francs, ſur ſix cens que j'y trouvai. Je lui offris mon billet; il étoit trop généreux pour l'accepter.

Je retournai de-là chez M. de T... Je n'eus point de réſerve avec lui. Je lui fis l'expoſition de mes malheurs & de mes peines; il en ſavoit déjà juſqu'aux moindres circonſtances, par le ſoin qu'il avoit eu de ſuivre l'aventure du jeune G... M... Il m'écouta néanmoins, & il me plaignit beaucoup. Lorſque je lui demandai ſes conſeils ſur les moyens de délivrer Manon, il me répondit triſtement, qu'il y voyoit ſi peu de jour, qu'à moins d'un ſecours extraordinaire du ciel, il falloit renoncer à cette eſpérance; qu'il avoit paſſé exprès à l'hôpital, depuis qu'elle y étoit renfermée; qu'il n'avoit pu obtenir lui-même la liberté de la voir, que les ordres du lieutenant général de police étoient de la dernière rigueur, & que pour comble d'infortune la malheureuſe bande

où elle devoit entrer, étoit deſtinée à partir le ſur-lendemain du jour où nous étions. J'étois ſi conſterné de ſon diſcours, qu'il eût pu parler une heure, ſans que j'euſſe penſé à l'interrompre. Il continua de me dire, qu'il ne m'étoit point allé voir au châtelet, pour ſe donner plus de facilité à me ſervir, lorſqu'on le croiroit ſans liaiſons avec moi; que depuis quelques heures que j'en étois ſorti, il avoit eu le chagrin d'ignorer où je m'étois retiré, & qu'il avoit ſouhaité de me voir promptement, pour me donner le ſeul conſeil dont il ſembloit que je puſſe eſpérer du changement dans le ſort de Manon; mais un conſeil dangereux, auquel il me prioit de cacher éternellement qu'il eût part: c'étoit de choiſir quelques braves, qui euſſent le courage d'attaquer les gardes de Manon, lorſqu'ils ſeroient ſortis de Paris avec elle. Il n'attendit point que je lui parlaſſe de mon indigence. Voilà cent piſtoles, me dit-il en me preſentant une bourſe, qui pourront vous être de quelque uſage. Vous me les remettrez, lorſque la fortune aura rétabli vos affaires. Il ajouta que ſi le ſoin de ſa réputation lui eût permis d'entreprendre lui-même la délivrance de ma maitreſſe, il m'eût offert ſon bras & ſon épée.

Cette exceſſive généroſité me toucha juſqu'aux larmes. J'employai, pour lui marquer ma reconnoiſſance, toute la vivacité que mon affliction me

laiſſoit encore. Je lui demandai s'il n'y avoit rien à eſpérer par la voie des interceſſions, auprès du lieutenant général de police. Il me dit qu'il y avoit penſé; mais qu'il croyoit cette reſſource inutile, parce qu'une grace de cette nature ne pouvoit ſe demander ſans motif, & qu'il ne voyoit pas bien quel motif on pouvoit employer pour ſe faire un interceſſeur d'une perſonne grave & puiſſante; que ſi l'on pouvoit ſe flatter de quelque choſe, de ce côté-là, ce ne pouvoit être qu'en faiſant changer de ſentiment à M. de G... M... & à mon père, & en les engageant à prier eux-mêmes monſieur le lieutenant général de police de révoquer ſa ſentence. Il m'offrit de faire tous ſes efforts pour gagner le jeune G... M... quoiqu'il le crût un peu refroidi à ſon égard, par quelques ſoupçons qu'il avoit conçus de lui à l'occaſion de notre affaire; & il m'exhorta à ne rien omettre de mon côté, pour fléchir l'eſprit de mon père.

Ce n'étoit pas une légère entrepriſe pour moi; je ne dis pas ſeulement par la difficulté que je devois naturellement trouver à le vaincre, mais par une autre raiſon, qui me faiſoit même redouter ſes approches; je m'étois dérobé de ſon logement contre ſes ordres, & j'étois fort réſolu de n'y pas retourner, depuis que j'avois appris la triſte deſtinée de Manon. J'appréhendois avec ſujet qu'il ne me fît retenir malgré moi, & qu'il ne me reconduiſît

de même en province. Mon frère aîné avoit uſé autrefois de cette méthode. Il eſt vrai que j'étois devenu plus âgé ; mais l'âge étoit une foible raiſon contre la force. Cependant je trouvai une voie qui me ſauvoit de ce danger ; c'étoit de le faire appeler dans un endroit public, & de m'annoncer à lui ſous un autre nom. Je pris auſſitôt ce parti. M. de T.... s'en alla chez G... M... & moi au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir mon père, qu'un gentilhomme de ſes ſerviteurs étoit à l'attendre. Je craignois qu'il n'eût quelque peine à venir, parce que la nuit approchoit. Il parut néanmoins peu après, ſuivi de ſon laquais. Je le priai de prendre une allée où nous puſſions être ſeuls. Nous fîmes cent pas, pour le moins, ſans parler. Il s'imaginoit bien, ſans doute, que tant de préparations ne s'étoient pas faites ſans un deſſein d'importance. Il attendoit ma harangue, & je la méditois.

Enfin, j'ouvris la bouche. Monſieur, lui dis-je en tremblant, vous êtes un bon père. Vous m'avez comblé de graces, & vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes. Auſſi le ciel m'eſt-il témoin, que j'ai pour vous tous les ſentimens du fils le plus tendre & le plus reſpectueux. Mais il me ſemble.... que votre rigueur.... Hé bien, ma rigueur, interrompit mon père, qui trouvoit ſans doute que je parlois lentement pour ſon impatience.

Ah ! Monſieur, repris-je, il me ſemble que votre rigueur eſt extrême dans le traitement que vous avez fait à la malheureuſe Manon. Vous vous en êtes rapporté à M. de G... M... Sa haine vous l'a repréſentée ſous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuſe idée. Cependant c'eſt la plus douce & la plus aimable créature qui fût jamais. Que n'a-t-il plu au ciel de vous inſpirer l'envie de la voir un moment ! Je ne ſuis pas plus sûr qu'elle eſt charmante, que je le ſuis qu'elle vous l'auroit paru. Vous auriez pris parti pour elle. Vous auriez déteſté les noirs artifices de G... M... Vous auriez eu compaſſion d'elle & de moi. Hélas ! j'en ſuis sûr. Votre cœur n'eſt pas inſenſible. Vous vous ſeriez laiſſé attendrir. Il m'interrompit encore, voyant que je parlois avec une ardeur qui ne m'auroit pas permis de finir ſi-tôt. Il voulut ſavoir à quoi j'avois deſſein d'en venir, par un diſcours ſi paſſionné. A vous demander la vie, répondis-je, que je ne puis conſerver un moment, ſi Manon part une fois pour l'Amérique. Non, non, me dit-il d'un ton ſévère ; j'aime mieux vous voir ſans vie, que de vous voir ſans honneur. N'allons donc pas plus loin, m'écriai-je en l'arrêtant par le bras ; ôtez-la moi, cette vie odieuſe & inſupportable ; car dans le déſeſpoir où vous me jetez, la mort ſera une faveur pour moi. C'eſt un préſent digne de la main d'un père.

Je ne t'accorderois que ce que tu mérites, repliqua-t-il. Je connois bien des pères, qui n'auroient pas attendu ſi long-tems pour être eux-mêmes tes bourreaux; mais c'eſt ma bonté exceſſive qui t'a perdu.

Je me jetai à ſes genoux: Ah! s'il vous en reſte encore, lui dis-je en les embraſſant, ne vous endurciſſez donc pas contre mes pleurs. Songez que je ſuis votre fils.... Hélas! ſouvenez-vous de ma mère. Vous l'aimiez ſi tendrement! Auriez-vous ſouffert qu'on l'eût arrachée de vos bras? Vous l'auriez défendue juſqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous? Peut-on être barbare, après avoir une fois éprouvé ce que c'eſt que la tendreſſe & la douleur!

Ne me parle pas davantage de ta mère, reprit-il d'une voix irritée; ce ſouvenir échauffe mon indignation. Tes déſordres la feroient mourir de douleur, ſi elle eût aſſez vécu pour les voir. Finiſſons cet entretien, ajouta-t-il, il m'importune, & ne me fera point changer de réſolution. Je retourne au logis. Je t'ordonne de me ſuivre. Le ton rigoureux avec lequel il m'intima cet ordre, me fit trop comprendre que ſon cœur étoit inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de m'arrêter de ſes propres mains. N'augmentez pas mon déſeſpoir, lui dis-je, en me forçant de vous déſobéir. Il eſt impoſſible que je

vous ſuive. Il ne l'eſt pas moins que je vive, après la dureté avec laquelle vous me traitez. Ainſi je vous dis un éternel adieu. Ma mort, que vous apprendrez bientôt, ajoutai-je triſtement, vous fera peut-être reprendre pour moi des ſentimens de père. Comme je me tournois pour le quitter : Tu refuſes donc de me ſuivre, s'écria-t-il avec une vive colère? Vas, cours à ta perte. Adieu, fils ingrat & rebelle. Adieu, lui dis-je dans mon tranſport, adieu, père barbare & dénaturé.

Je ſortis auſſitôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues comme un furieux, juſqu'à la maiſon de M. de T... Je levois, en marchant, les yeux & les mains pour invoquer toutes les puiſſances céleſtes. O ciel, diſois-je! ſerez-vous auſſi impitoyable que les hommes? je n'ai plus de ſecours à attendre que de vous. M. de T... n'étoit point encore retourné chez lui; mais il revint, après que je l'y euſſe attendu quelques momens. Sa négociation n'avoit pas mieux réuſſi que la mienne. Il me le dit d'un viſage abattu. Le jeune G.... M.... quoique moins irrité que ſon père contre Manon & contre moi, n'avoit pas voulu entreprendre de le ſolliciter en notre faveur. Il s'en étoit défendu, par la crainte qu'il avoit lui-même de ce vieillard vindicatif, qui s'étoit déjà fort emporté contre lui, en lui reprochant ſes deſſeins de commerce avec Manon. Il ne me reſtoit donc que la voie de la violence, telle que M. de T....

m'en avoit tracé le plan ; j'y réduiſis toutes mes eſpérances. Elles ſont bien incertaines, lui dis-je ; mais la plus ſolide & la plus conſolante pour moi eſt celle de périr du moins dans l'entrepriſe. Je le quittai, en le priant de me ſecourir par ſes vœux ; & je ne penſai plus qu'à m'aſſocier des camarades, à qui je puſſe communiquer une étincelle de mon courage & de ma réſolution.

Le premier, qui s'offrit à mon eſprit, fut le même garde-du-corps, que j'avois employé pour arrêter G.... M.... J'avois deſſein auſſi d'aller paſſer la nuit dans ſa chambre, n'ayant pas eu l'eſprit aſſez libre, pendant l'après-midi, pour me procurer un logement. Je le trouvai ſeul. Il eut de la joie de me voir ſorti du châtelet. Il m'offrit affectueuſement ſes ſervices. Je lui expliquai ceux qu'il pouvoit me rendre. Il avoit aſſez de bon ſens pour en appercevoir toutes les difficultés ; mais il fut aſſez généreux pour entreprendre de les ſurmonter. Nous employâmes une partie de la nuit, à raiſonner ſur mon deſſein. Il me parla des trois ſoldats aux gardes, dont il s'étoit ſervi dans la dernière occaſion, comme de trois braves à l'épreuve. M. de T... m'avoit informé exactement du nombre des archers qui devoient conduire Manon ; ils n'étoient que ſix. Cinq hommes hardis & réſolus ſuffiſoient pour donner l'épouvante à ces miſérables, qui ne ſont point capables de ſe défendre honora-

blement, lorſqu'ils peuvent éviter le péril du combat par une lâcheté. Comme je ne manquois point d'argent, le garde-du-corps me conſeilla de ne rien épargner, pour aſſurer le ſuccès de notre attaque. Il nous faut des chevaux, me dit-il, avec des piſtolets, & chacun notre mouſqueton. Je me charge de prendre demain le ſoin de ces préparatifs. Il faudra auſſi trois habits communs pour nos ſoldats, qui n'oſeroient paroître dans une affaire de cette nature, avec l'uniforme du régiment. Je lui mis, entre les mains, les cent piſtoles que j'avois reçues de M. de T... Elles furent employées, le lendemain, juſqu'au dernier ſou. Les trois ſoldats paſsèrent en revue devant moi. Je les animai par de grandes promeſſes; & pour leur ôter toute défiance, je commençai par leur faire préſent, à chacun, de dix piſtoles. Le jour de l'exécution étant venu, j'en envoyai un de grand matin à l'hôpital, pour s'inſtruire, par ſes propres yeux, du moment auquel les archers partiroient avec leur proie. Quoique je n'euſſe pris cette précaution que par un excès d'inquiétude & de prévoyance, il ſe trouva qu'elle avoit été abſolument néceſſaire. J'avois compté ſur quelques fauſſes informations qu'on m'avoit données de leur route, & m'étant perſuadé que c'étoit à la Rochelle que cette déplorable troupe devoit être embarquée, j'aurois perdu mes peines à l'attendre ſur le chemin d'Orléans. Ce-

pendant je fus informé, par le rapport du ſoldat aux gardes, qu'elle prenoit le chemin de Normandie, & que c'étoit du Havre-de-Grace qu'elle devoit partir pour l'Amérique.

Nous nous rendîmes auſſitôt à la porte Saint-Honoré, obſervant de marcher par des rues différentes. Nous nous réunîmes au bout du fauxbourg. Nos chevaux étoient frais. Nous ne tardâmes point à découvrir les ſix gardes, & les deux miſérables voitures que vous vîtes à Paſſy, il y a deux ans. Ce ſpectacle faillit de m'ôter la force & la connoiſſance. O fortune, m'écriai-je! fortune cruelle! accorde-moi ici, du moins, la mort ou la victoire. Nous tînmes conſeil un moment, ſur la manière dont nous ferions notre attaque. Les archers n'avoient guère plus de quatre cens pas devant nous, & nous pouvions les couper en paſſant au travers d'un petit champ, autour duquel le grand chemin tournoit. Le garde-du-corps fut d'avis de prendre cette voie, pour les ſurprendre, en fondant tout d'un coup ſur eux. J'approuvai ſa penſée, & je fus le premier à piquer mon cheval. Mais la fortune avoit rejeté impitoyablement mes vœux. Les archers voyant cinq cavaliers accourir vers eux, ne doutèrent point que ce ne fût pour les attaquer. Ils ſe mirent en défenſe, en préparant leurs bayonnettes & leurs fuſils d'un air aſſez réſolu. Cette vue, qui ne fit que nous animer, le garde-du-

corps

corps & moi, ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches compagnons. Ils s'arrêtèrent, comme de concert, & s'étant dit entr'eux quelques mots que je n'entendis point, ils tournèrent la tête de leurs chevaux, pour reprendre le chemin de Paris à bride abattue. Dieux! me dit le garde du corps, qui paroiſſoit auſſi éperdu que moi de cette infame déſertion, qu'allons-nous faire? nous ne ſommes que deux. J'avois perdu la voix, de fureur & d'étonnement. Je m'arrêtai, incertain ſi ma première vengeance ne devoit pas s'employer à la pourſuite & au châtiment des lâches qui m'abandonnoient. Je les regardois fuir, & je jetois les yeux de l'autre côté ſur les archers. S'il m'eût été poſſible de me partager, j'aurois fondu tout à la fois ſur ces deux objets de ma rage, je les dévorois tous enſemble. Le garde du corps, qui jugeoit de mon incertitude par le mouvement égaré de mes yeux, me pria d'écouter ſon conſeil. N'étant que deux, me dit-il, il y auroit de la folie à attaquer ſix hommes auſſi bien armés que nous, & qui paroiſſent nous attendre de pied ferme. Il faut retourner à Paris, & tâcher de réuſſir mieux dans le choix de nos braves. Les archers ne ſauroient faire de grandes journées, avec deux peſantes voitures; nous les rejoindrons demain ſans peine.

Je fis un moment de réflexion ſur ce parti; mais ne voyant de tous côtés que des ſujets de déſeſpoir,

je pris une réſolution véritablement déſeſpérée. Ce fut de remercier mon compagnon de ſes ſervices; & loin d'attaquer les archers, je réſolus d'aller, avec ſoumiſſion, les prier de me recevoir dans leur troupe, pour accompagner Manon avec eux juſqu'au Havre-de-Grace, & paſſer enſuite au-delà des mers avec elle. Tout le monde me perſécute ou me trahit, dis-je au garde du corps. Je n'ai plus de fond à faire ſur perſonne. Je n'attends plus rien, ni de la fortune, ni du ſecours des hommes. Mes malheurs ſont au comble; il ne me reſte plus que de m'y ſoumettre. Ainſi je ferme les yeux à toute eſpérance. Puiſſe le ciel récompenſer votre généroſité! Adieu, je vais aider mon mauvais ſort à conſommer ma ruine, en y courant moi-même volontairement. Il fit inutilement ſes efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priai de me laiſſer ſuivre mes réſolutions, & de me quitter ſur le champ, de peur que les archers ne continuaſſent de croire que notre deſſein étoit de les attaquer.

J'allai ſeul vers eux, d'un pas lent, & le viſage ſi conſterné, qu'ils ne durent rien trouver d'effrayant dans mon approche. Ils ſe tenoient néanmoins en défenſe. Raſſurez-vous, Meſſieurs, leur dis-je en les abordant: je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des graces. Je les priai de continuer leur chemin ſans défiance;

& je leur appris en marchant, la faveur que j'attendois d'eux. Ils conſultèrent enſemble de quelle manière ils devoient recevoir cette ouverture. Le chef de la bande prit la parole pour les autres. Il me répondit, que les ordres qu'ils avoient de veiller ſur leurs captives, étoient d'une extrême rigueur; que je lui paroiſſois néanmoins ſi joli homme, que lui & ſes compagnons ſe relâcheroient un peu ſur leur devoir; mais que je devois comprendre, qu'il falloit bien qu'il m'en coutât quelque choſe. Il me reſtoit environ quinze piſtoles; je leur dis naturellement en quoi conſiſtoit le fond de ma bourſe. Hé bien, me dit l'archer, nous en uſerons généreuſement. Il ne vous coûtera qu'un écu par heure, pour entretenir celle de nos filles qui vous plaira le plus, c'eſt le prix courant de Paris. Je ne leur avois pas parlé de Manon en particulier, parce que je n'avois pas deſſein qu'ils connuſſent ma paſſion. Ils s'imaginèrent d'abord que ce n'étoit qu'une fantaiſie de jeune homme, qui me faiſoit chercher un peu de paſſe-tems avec ces créatures; mais lorſqu'ils crurent s'être apperçus que j'étois amoureux, ils augmentèrent tellement le tribut, que ma bourſe ſe trouva épuiſée en partant de Mantes, où nous avions couché le jour que nous arrivâmes à Paſſy.

Vous dirai-je quel fut le déplorable ſujet de mes entretiens avec Manon pendant cette route,

ou quelle impreſſion ſa vue fit ſur moi, lorſque j'eus obtenu des gardes la liberté d'approcher de ſon chariot? Ah! les expreſſions ne rendent jamais qu'à demi les ſentimens du cœur : mais figurez-vous ma pauvre maitreſſe enchaînée par le milieu du corps, aſſiſe ſur quelques poignées de paille, la tête appuyée languiſſamment ſur un côté de la voiture, le viſage pâle, & mouillé d'un ruiſſeau de larmes, qui ſe faiſoient un paſſage au travers de ſes paupières, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avoit pas même eu la curioſité de les ouvrir, lorſqu'elle avoit entendu le bruit de ſes gardes, qui craignoient d'être attaqués. Son linge étoit ſale & dérangé, ſes mains délicates expoſées à l'injure de l'air; enfin, la réunion de tant de charmes, cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie, paroiſſoit dans un déſordre & un abattement inexprimable. J'employai quelque tems à la conſidérer, en allant à cheval à côté du chariot. J'étois ſi peu à moi-même, que je fus ſur le point pluſieurs fois de tomber dangereuſement. Mes ſoupirs & mes exclamations fréquentes m'attirèrent d'elle quelques regards. Elle me reconnut, & je remarquai que dans le premier mouvement, elle tenta de ſe précipiter hors de la voiture pour venir à moi; mais étant retenue par ſa chaîne, elle retomba dans ſa première attitude. Je priai les archers d'arrêter un moment, par compaſ-

ſion ; ils y conſentirent par avarice. Je quittai mon cheval pour m'aſſeoir auprès d'elle. Elle étoit ſi languiſſante & ſi affoiblie, qu'elle fut long-tems ſans pouvoir ſe ſervir de ſa langue, ni remuer ſes mains. Je les mouillois pendant ce tems-là de mes pleurs; & ne pouvant proférer moi-même une ſeule parole, nous étions l'un & l'autre dans une des plus triſtes ſituations dont il y ait jamais eu d'exemple. Nos expreſſions ne le furent pas moins, lorſque nous eûmes retrouvé la liberté de parler. Manon parla peu; il ſembloit que la honte & la douleur euſſent altéré les organes de ſa voix; le ſon en étoit foible & tremblant. Elle me remercia de ne l'avoir pas oubliée, & de la ſatisfaction que je lui accordois, dit-elle en ſoupirant, de me voir du moins encore une fois, & de me dire le dernier adieu. Mais lorſque je l'eus aſſurée que rien n'étoit capable de me ſéparer d'elle, & que j'étois diſpoſé à la ſuivre juſqu'à l'extrêmité du monde, pour prendre ſoin d'elle, pour la ſervir, pour l'aimer, & pour attacher inſéparablement ma miſérable deſtinée à la ſienne, cette pauvre fille ſe livra à des ſentimens ſi tendres & ſi douloureux, que j'appréhendai quelque choſe pour ſa vie, d'une ſi violente émotion. Tous les mouvemens de ſon ame ſembloient ſe peindre dans ſes yeux. Elle les tenoit fixés ſur moi. Quelquefois elle ouvroit la bouche, ſans avoir la force d'achever quelques

mots qu'elle commençoit. Il lui en échappoit néanmoins quelques-uns. C'étoient des marques d'admiration ſur mon amour, de tendres plaintes de ſon excès, des doutes qu'elle pût être aſſez heureuſe pour m'avoir inſpiré une paſſion ſi parfaite, des inſtances pour me faire renoncer au deſſein de la ſuivre, & chercher ailleurs un bonheur digne de moi, qu'elle me diſoit que je ne pouvois eſpérer avec elle.

En dépit du ſort le plus cruel, je trouvois ma félicité dans ſes regards, & dans la certitude que j'avois de ſon affection. J'avois perdu à la vérité, tout ce que le reſte des hommes eſtime; mais j'étois maître du cœur de Manon, le ſeul bien que j'eſtimois. Vivre en Europe, vivre en Amérique; que m'importoit-il en quel endroit vivre, ſi j'étois sûr d'y être heureux en y vivant avec ma maîtreſſe? Tout l'univers n'eſt-il pas la patrie de deux amans fidelles? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre, père, mère, parens, amis, richeſſes & félicité? Si quelque choſe me cauſoit de l'inquiétude, c'étoit la crainte de voir Manon expoſée aux beſoins de l'indigence. Je me ſuppoſois déjà avec elle, dans une région inculte & habitée par des ſauvages. Je ſuis bien sûr, diſois-je, qu'il ne ſauroit y en avoir d'auſſi cruels que G... M... & mon père. Ils nous laiſſeront du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait ſont fidelles, ils ſuivent les loix de la nature. Ils ne recon-

noiſſent, ni les fureurs de l'avarice, qui poſſédent G... M..., ni les idées fantaſtiques de l'honneur, qui m'ont fait un ennemi de mon père. Ils ne troubleront point deux amans qu'ils verront vivre avec autant de ſimplicité qu'eux. J'étois donc tranquille de ce côté-là. Mais je ne me formois point des idées romaneſques par rapport aux beſoins communs de la vie. J'avois éprouvé trop ſouvent qu'il y a des néceſſités inſupportables, ſurtout pour une fille délicate, qui eſt accoutumée à une vie commode & abondante. J'étois au déſeſpoir d'avoir épuiſé inutilement ma bourſe, & que le peu d'argent qui me reſtoit, fût encore ſur le point de m'être ravi par la friponnerie des archers. Je concevois qu'avec une petite ſomme j'aurois pû eſpérer, non-ſeulement de me ſoutenir quelque tems contre la misère en Amérique, où l'argent étoit rare, mais d'y former même quelque entrepriſe pour un établiſſement durable. Cette conſidération me fit naître la penſée d'écrire à Tiberge, que j'avois toujours trouvé ſi prompt à m'offrir les ſecours de l'amitié. J'écrivis, dès la première ville où nous paſsâmes. Je ne lui apportai point d'autre motif, que le preſſant beſoin dans lequel je prévoyois que je me trouverois au Havre-de-Grace, où je lui confeſſois que j'étois allé conduire Manon. Je lui demandois cent piſtoles. Faites-les moi tenir au Havre, lui diſois-je, par

le maître de la poſte. Vous voyez bien que c'eſt la dernière fois que j'importune votre affection, & que ma malheureuſe maitreſſe m'étant enlevée pour toujours, je ne puis la laiſſer partir ſans quelques ſoulagemens, qui adouciſſent ſon ſort & mes mortels regrets.

Les archers devinrent ſi intraitables, lorſqu'ils eurent découvert la violence de ma paſſion, que redoublant continuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me réduiſirent bientôt à la dernière indigence. L'amour, d'ailleurs, ne me permettoit guère de ménager ma bourſe. Je m'oubliois du matin au ſoir, près de Manon; & ce n'étoit plus par heure que le tems m'étoit meſuré; c'étoit par la longueur entière des jours. Enfin, ma bourſe étant tout-à-fait vide, je me trouvai expoſé aux caprices & à la brutalité de ſix miſérables, qui me traitoient avec une rigueur inſupportable. Vous en fûtes témoin à Paſſy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche, qui me fut accordé par la fortune. Votre pitié, à la vue de mes peines, fut ma ſeule recommandation auprès de votre cœur généreux. Le ſecours que vous m'accordâtes libéralement, ſervir à me faire gagner le Havre, & les archers tinrent leur promeſſe avec plus de fidélité que je ne l'eſpérois.

Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la poſte. Tiberge n'avoit point encore eu le tems de

me répondre. Je m'informai exactement, quel jour je pouvois attendre ſa lettre. Elle ne pouvoit arriver que deux jours après, & par une étrange diſpoſition de mon mauvais ſort, il ſe trouva que notre vaiſſeau devoit partir le matin de celui auquel j'attendois l'ordinaire. Je ne puis vous repréſenter mon déſeſpoir. Quoi ! m'écriai-je, dans le malheur même, il faudra toujours que je ſois diſtingué par des excès ? Manon répondit : Hélas ! une vie ſi malheureuſe mérite-t-elle le ſoin que nous en prenons ? Mourons au Havre, mon cher chevalier. Que la mort finiſſe tout d'un coup nos miſères. Irons-nous les traîner dans un pays inconnu, où nous devons nous attendre ſans doute à d'horribles extrémités, puiſqu'on a voulu m'en faire un ſupplice ? Mourons, me répéta-t-elle ; ou du moins donne-moi la mort, & va chercher un autre ſort dans les bras d'une amante plus heureuſe. Non, non, lui dis-je ; c'eſt pour moi un ſort digne d'envie, que d'être malheureux avec vous. Son diſcours me fit trembler. Je jugeai qu'elle étoit accablée de ſes maux. Je m'efforçai de prendre un air plus tranquille, pour lui ôter ces funeſtes penſées de mort & de déſeſpoir. Je réſolus de tenir la même conduite à l'avenir, & j'ai éprouvé, dans la ſuite, que rien n'eſt plus capable d'inſpirer du courage à une femme, que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

Lorſque j'eus perdu l'eſpérance de recevoir du ſecours de Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai, joint à ce qui me reſtoit encore de vos libéralités, me compoſa la petite ſomme de dix-ſept piſtoles. J'en employai ſept à l'achat de quelques ſoulagemens néceſſaires à Manon; & je ſerrai les dix autres avec ſoin, comme le fondement de notre fortune & de nos eſpérances en Amérique. Je n'eus point de peine à me faire recevoir dans le vaiſſeau. On cherchoit alors des jeunes gens, qui fuſſent diſpoſés à ſe joindre volontairement à la colonie. Le paſſage & la nourriture me furent accordés gratis. La poſte de Paris devant partir le lendemain, j'y laiſſai une lettre pour Tiberge. Elle étoit touchante, & capable de l'attendrir ſans doute au dernier point, puiſqu'elle lui fit prendre une réſolution, qui ne pouvoit venir que d'un fond infini de tendreſſe & de généroſité pour un ami malheureux.

Nous mîmes à la voile. Le vent ne ceſſa point de nous être favorable. J'obtins du capitaine un lieu à part pour Manon & pour moi. Il eut la bonté de nous regarder d'un autre œil, que le commun de nos miſérables aſſociés. Je l'avois pris en particulier dès le premier jour; & pour m'attirer de lui quelque conſidération, je lui avois découvert une partie de mes infortunes. Je ne crus pas me rendre coupable d'un menſonge honteux, en

lui disant que j'étois marié avec Manon. Il feignit de le croire, & il m'accorda sa protection. Nous en reçûmes des marques pendant toute la navigation. Il eut soin de nous faire nourrir honnêtement ; & les égards qu'il eut pour nous, servirent à nous faire respecter des compagnons de notre misère. J'avois une attention continuelle à ne pas laisser souffrir la moindre incommodité à Manon. Elle le remarquoit bien ; & cette vue, jointe au vif ressentiment de l'étrange extrémité où je m'étois réduit pour elle, la rendoit si tendre & si passionnée, si attentive aussi à mes plus légers besoins, que c'étoit entr'elle & moi une perpétuelle émulation de services & d'amour. Je ne regrettois point l'Europe. Au contraire, plus nous avancions vers l'Amérique, plus je sentois mon cœur s'élargir & devenir tranquille. Si j'eusse pu m'assurer de n'y pas manquer des nécessités absolues de la vie, j'aurois remercié la fortune d'avoir donné un tour si favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois, nous abordâmes enfin au rivage désiré. Le pays ne nous offrit rien d'agréable à la première vue. C'étoient des campagnes stériles & inhabitées, où l'on voyoit à peine quelques roseaux & quelques arbres dépouillés par le vent. Nulle trace d'hommes, ni d'animaux. Cependant le capitaine ayant fait tirer quelques piéces de notre artillerie, nous ne fûmes

pas long-tems ſans appercevoir une troupe de citoyens de la Nouvelle Orléans, qui s'approchèrent de nous avec de vives marques de joie. Nous n'avions pas découvert la ville. Elle eſt cachée, de ce côté-là, par une petite colline. Nous fûmes reçus comme des gens deſcendus du ciel. Ces pauvres habitans s'empreſſoient, pour nous faire mille queſtions ſur l'état de la France & ſur les différentes provinces où ils étoient nés. Ils nous embraſſoient comme leurs frères, & comme de chers compagnons qui venoient partager leur miſère & leur ſolitude. Nous prîmes le chemin de la ville avec eux; mais nous fûmes ſurpris de découvrir, en avançant, que ce qu'on nous avoit vanté juſqu'alors comme une bonne ville, n'étoit qu'un aſſemblage de quelques pauvres cabanes. Elles étoient habitées par cinq ou ſix cens perſonnes. La maiſon du gouverneur nous parut un peu diſtinguée par ſa hauteur & par ſa ſituation. Elle eſt défendue par quelques ouvrages de terre, autour deſquels règne un large foſſé.

Nous fûmes d'abord préſentés à lui. Il s'entretint long-tems en ſecret avec le capitaine; & revenant enſuite à nous, il conſidéra, l'une après l'autre, toutes les filles qui étoient arrivées par le vaiſſeau. Elles étoient au nombre de trente; car nous en avions trouvé au Havre une autre bande, qui s'étoit jointe à la nôtre. Le gouverneur, les ayant long-tems examinées, fit appeler divers jeunes gens

de la ville, qui languiſſoient dans l'attente d'une épouſe. Il donna les plus jolies aux principaux, & le reſte fut tiré au ſort. Il n'avoit point encore parlé à Manon; mais lorſqu'il eut ordonné aux autres de ſe retirer, il nous fit demeurer, elle & moi. J'apprends du capitaine, nous dit-il, que vous êtes mariés, & qu'il vous a reconnus ſur la route pour deux perſonnes d'eſprit & de mérite. Je n'entre point dans les raiſons qui ont cauſé votre malheur; mais s'il eſt vrai que vous ayez autant de ſavoir-vivre que votre maintien me le promet, je n'épargnerai rien pour adoucir votre ſort, & vous contribuerez vous-mêmes à me faire trouver quelqu'agrément dans ce lieu ſauvage & déſert. Je lui répondis de la manière que je crus la plus propre à confirmer l'idée qu'il avoit de nous. Il donna quelques ordres pour nous faire préparer un logement dans la ville, & il nous retint à ſouper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politeſſe, pour un chef de malheureux bannis. Il ne nous fit point de queſtions en public ſur le fond de nos aventures. La converſation fut générale; & malgré notre triſteſſe, nous nous efforçâmes, Manon & moi, de contribuer à la rendre agréable.

Le ſoir, il nous fit conduire au logement qu'on nous avoit préparé. Nous trouvâmes une miſérable cabane, compoſée de planches & de boue, qui conſiſtoit en deux ou trois chambres de plein-

pied, avec un grenier au-deſſus. Il y avoit fait mettre cinq ou ſix chaiſes, & quelques commodités néceſſaires à la vie. Manon parut effrayée, à la vue d'une ſi triſte demeure. C'étoit pour moi qu'elle s'affligeoit, beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'aſſit, lorſque nous fûmes ſeuls, & elle ſe mit à pleurer amèrement. J'entrepris d'abord de la conſoler. Mais lorſqu'elle m'eut fait entendre que c'étoit moi ſeul qu'elle plaignoit, & qu'elle ne conſidéroit dans nos malheurs communs que ce que j'avois à ſouffrir, j'affectai de montrer aſſez de courage, & même aſſez de joie pour lui en inſpirer. De quoi me plaindrois-je, lui dis-je? je poſſède tout ce que je déſire. Vous m'aimez, n'eſt-ce pas? quel autre bonheur me ſuis-je jamais propoſé? laiſſons au ciel le ſoin de notre fortune. Je ne la trouve pas ſi déſeſpérée. Le gouverneur eſt un homme civil: il nous a marqué de la conſidération; il ne permettra pas que nous manquions du néceſſaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre cabane, & la groſſièreté de nos meubles, vous avez pu remarquer qu'il y a peu de perſonnes ici qui paroiſſent mieux logées & mieux meublées que nous: & puis tu es une chimiſte admirable, ajoutai-je en l'embraſſant; tu transformes tout en or.

Vous ſerez donc la plus riche perſonne de l'univers, me répondit-elle; car s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il eſt impoſſible auſſi

d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes. Je me rends juſtice, continua-t-elle. Je ſens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai cauſé des chagrins, que vous n'avez pu me pardonner ſans une bonté extrême. J'ai été légère & volage; & même en vous aimant éperdûment, comme j'ai toujours fait, je n'étois qu'une ingrate. Mais vous ne ſauriez croire combien je ſuis changée. Mes larmes que vous avez vues couler ſi ſouvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une ſeule fois mes malheurs pour objet. J'ai ceſſé de les ſentir, auſſitôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendreſſe & de compaſſion pour vous. Je ne me conſole point d'avoir pu vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne ceſſe point de me reprocher mes inconſtances, & de m'attendrir, en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuſe qui n'en étoit pas digne, & qui ne payeroit pas bien de tout ſon ſang, ajouta-t-elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a cauſées.

Ses pleurs, ſon diſcours, & le ton dont elle le prononça, firent ſur moi une impreſſion ſi étonnante, que je crus ſentir une eſpèce de diviſion dans mon ame. Prends garde, lui dis-je, prends garde, ma chère Manon. Je n'ai point aſſez de force pour

ſupporter des marques ſi vives de ton affection, je ne ſuis point accoutumé à des excès de joie. O Dieu! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien. Je ſuis aſſuré du cœur de Manon; il eſt tel que je l'ai ſouhaité pour être heureux, je ne puis plus ceſſer de l'être à préſent. Voilà ma félicité bien établie. Elle l'eſt, reprit-elle, ſi vous la faites dépendre de moi, & je ſais bien où je puis compter auſſi de trouver toujours la mienne. Je me couchai avec ces charmantes idées, qui changèrent ma cabane en un palais digne du premier roi du monde. L'Amérique me parut un lieu de délices après cela. C'eſt au nouvel Orléans qu'il faut venir, diſois-je ſouvent à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'amour. C'eſt ici qu'on s'aime ſans intérêt, ſans jalouſie, ſans inconſtance. Nos compatriotes y viennent chercher de l'or; ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des tréſors bien plus eſtimables.

Nous cultivâmes ſoigneuſement l'amitié du gouverneur. Il eut la bonté, quelques ſemaines après notre arrivée, de me donner un petit emploi qui vint à vaquer dans le fort. Quoiqu'il ne fût pas bien diſtingué, je l'acceptai comme une faveur du ciel. Il me mettoit en état de vivre, ſans être à charge à perſonne. Je pris un valet pour moi, & une ſervante pour Manon. Notre petite

fortune

fortune s'arrangea. J'étois réglé dans ma conduite. Manon ne l'étoit pas moins. Nous ne laiſſions point échapper l'occaſion de rendre ſervice & de faire du bien à nos voiſins. Cette diſpoſition officieuſe, & la douceur de nos manières, nous attirèrent la confiance & l'affection de toute la colonie. Nous fûmes en peu de tems ſi conſidérés, que nous paſſions pour les premières perſonnes de la ville après le gouverneur.

L'innocence de nos occupations, & la tranquillité où nous étions continuellement, ſervirent à nous rappeler inſenſiblement à des idées de religion. Manon n'avoit jamais été une fille impie. Je n'étois pas non plus de ces libertins outrés, qui font gloire d'ajouter l'irréligion à la dépravation des mœurs. L'amour, la jeuneſſe avoient cauſé tous nos déſordres. L'expérience commençoit à nous tenir lieu d'âge; elle fit ſur nous le même effet que les années. Nos converſations, qui étoient toujours réfléchies, nous mirent inſenſiblement dans le goût d'un amour vertueux. Je fus le premier qui propoſai ce changement à Manon. Je connoiſſois les principes de ſon cœur. Elle étoit droite & naturelle dans tous ſes ſentimens, qualité qui diſpoſe toujours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquoit une choſe à notre bonheur : c'eſt, lui dis-je, de le faire approuver du ciel. Nous avons l'ame trop belle, & le cœur trop

bien fait l'un & l'autre, pour vivre volontairement dans l'oubli du devoir. Paſſe d'y avoir vécu en France, où il nous étoit également impoſſible de ceſſer de nous aimer, & de nous ſatisfaire par une voie légitime; mais en Amérique, où nous ne dépendons que de nous-mêmes, ou nous n'avons plus à ménager les loix arbitraires du rang & de la bienſéance, où l'on nous croit même mariés, qui empêche que nous ne le ſoyons bientôt effectivement, & que nous n'ennobliſſions notre amour par des ſermens que la religion autoriſe? Pour moi, ajoutai-je, je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur & ma main; mais je ſuis prêt à vous en renouveler le don au pied d'un autel. Il me parut que ce diſcours la pénétroit de joie. Croiriez-vous, me répondit-elle, que j'y ai penſé mille fois, depuis que nous ſommes en Amérique? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce deſir dans mon cœur. Je n'ai point la préſomption d'aſpirer à la qualité de votre épouſe. Ah! Manon, répliquai-je; tu ſerois bientôt celle d'un roi, ſi le ciel m'avoit fait naître avec une couronne. Ne balançons plus. Nous n'avons nul obſtacle à redouter. J'en veux parler dès aujourd'hui au gouverneur, & lui avouer que nous l'avons trompé juſqu'à ce jour. Laiſſons craindre aux amans vulgaires, ajoutai-je, les chaînes indiſſolubles du mariage. Ils ne les craindroient pas, s'ils

étoient sûrs, comme nous, de porter toujours celle de l'amour. Je laissai Manon au comble de la joie, après cette résolution.

Je suis persuadé qu'il n'y a point d'honnête homme au monde, qui n'eût approuvé mes vues dans les circonstances où j'étois, c'est-à-dire, asservi fatalement à une passion que je ne pouvois vaincre, & combattu par des remords que je ne devois point étouffer. Mais se trouvera-t-il quelqu'un qui accuse mes plaintes d'injustice, si je gémis de la rigueur du ciel à rejeter un dessein que je n'avois formé que pour lui plaire. Hélas! que dis-je, à le rejeter? Il l'a puni comme un crime. Il m'avoit souffert avec patience, tandis que je marchois aveuglément dans la route du vice; & ses plus rudes châtimens m'étoient réservés, lorsque je commencerois à retourner à la vertu. Je crains de manquer de force, pour achever le récit du plus funeste évènement qui fût jamais.

J'allai chez le gouverneur, comme j'en étois convenu avec Manon, pour le prier de consentir à la cérémonie de notre mariage. Je me serois bien gardé d'en parler, à lui, ni à personne, si j'eusse pu me promettre que son aumônier, qui étoit alors le seul prêtre de la ville, m'eût rendu ce service sans sa participation; mais n'osant espérer qu'il voulût s'engager au silence, j'avois pris le parti d'agir ouvertement. Le gouverneur avoit un neveu,

nommé Synnelet, qui lui étoit extrêmement cher. C'étoit un homme de trente ans, brave, mais emporté & violent. Il n'étoit point marié. La beauté de Manon l'avoit touché, dès le jour de notre arrivée; & les occaſions ſans nombre qu'il avoit eues de la voir, pendant neuf ou dix mois, avoient tellement enflammé ſa paſſion, qu'il ſe conſumoit en ſecret pour elle. Cependant, comme il étoit perſuadé, avec ſon oncle & toute la ville, que j'étois réellement marié, il s'étoit rendu maître de ſon amour, juſqu'au point de n'en laiſſer rien éclater; & ſon zèle s'étoit même déclaré pour moi dans pluſieurs occaſions de me rendre ſervice. Je le trouvai avec ſon oncle, lorſque j'arrivai au fort. Je n'avois nulle raiſon qui m'obligeât de lui faire un ſecret de mon deſſein; de ſorte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en ſa préſence. Le gouverneur m'écouta avec ſa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon hiſtoire, qu'il entendit avec plaiſir; & lorſque je le priai d'aſſiſter à la cérémonie que je méditois, il eut la généroſité de s'engager à faire toute la dépenſe de la fête. Je me retirai fort content.

Une heure après, je vis entrer l'aumônier chez moi. Je m'imaginai qu'il venoit me donner quelques inſtructions ſur mon mariage; mais, après m'avoir ſalué froidement, il me déclara, en deux mots, que monſieur le gouverneur me défendoit d'y

penſer ; & qu'il avoit d'autres vues ſur Manon. D'autres vues ſur Manon ; lui dis-je avec un mortel ſaiſiſſement de cœur ! & quelles vues donc, Monſieur l'aumônier ? Il me répondit, que je n'ignorois pas que monſieur le gouverneur étoit le maître ; que Manon ayant été envoyée de France pour la colonie, c'étoit à lui à diſpoſer d'elle ; qu'il ne l'avoit pas fait juſqu'alors, parce qu'il la croyoit mariée ; mais qu'ayant appris de moi-même qu'elle ne l'étoit point, il jugeoit à propos de la donner à M. Synnelet, qui en étoit amoureux. Ma vivacité l'emporta ſur ma prudence. J'ordonnai fiérement à l'aumônier de ſortir de ma maiſon, en jurant que le gouverneur, Synnelet, & toute la ville enſemble, n'oſeroient porter la main ſur ma femme, ou ma maitreſſe, comme ils voudroient l'appeler.

Je fis part auſſitôt à Manon du funeſte meſſage que je venois de recevoir. Nous jugeâmes que Synnelet avoit ſéduit l'eſprit de ſon oncle, depuis mon retour, & que c'étoit l'effet de quelque deſſein médité depuis long-tems. Ils étoient les plus forts. Nous nous trouvions dans la Nouvelle Orléans, comme au milieu de la mer, c'eſt-à-dire, ſéparés du reſte du monde par des eſpaces immenſes. Où fuir ! dans un pays inconnu, déſert, ou habité par des bêtes féroces, & par des ſauvages auſſi barbares qu'elles. J'étois eſtimé dans la ville ; mais je ne pouvois eſpérer d'émouvoir aſſez le peuple

en ma faveur, pour en eſpérer un ſecours proportionné au mal. Il eût fallu de l'argent; j'étois pauvre. D'ailleurs le ſuccès d'une émeute populaire étoit incertain; & ſi la fortune nous eût manqué, notre malheur ſeroit devenu ſans remède. Je roulois toutes ces penſées dans ma tête. J'en communiquois une partie à Manon. J'en formois de nouvelles, ſans écouter ſa réponſe. Je prenois un parti; je le rejetois pour en prendre un autre. Je parlois ſeul, je répondois tout haut à mes penſées; enfin j'étois dans une agitation que je ne ſaurois comparer à rien, parce qu'il n'y en eut jamais d'égale. Manon avoit les yeux ſur moi. Elle jugeoit, par mon trouble, de la grandeur du péril; & tremblant pour moi, plus que pour elle-même, cette tendre fille n'oſoit pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer ſes craintes. Après une infinité de réflexions, je m'arrêtai à la réſolution d'aller trouver le gouverneur, pour m'efforcer de le toucher par des conſidérations d'honneur, & par le ſouvenir de mon reſpect & de ſon affection. Manon voulut s'oppoſer à ma ſortie. Elle me diſoit, les larmes aux yeux: Vous allez à la mort. Ils vont vous tuer. Je ne vous reverrai plus. Je veux mourir avant vous. Il fallut beaucoup d'efforts pour la perſuader de la néceſſité où j'étois de ſortir, & de celle qu'il y avoit pour elle de demeurer au logis. Je lui promis qu'elle me re-

verroit dans un inſtant. Elle ignoroit & moi auſſi, que c'étoit ſur elle-même que devoit tomber toute la colère du ciel, & la rage de nos ennemis.

Je me rendis au fort. Le gouverneur étoit avec ſon aumônier. Je m'abaiſſai, pour le toucher, à des ſoumiſſions qui m'auroient fait mourir de honte, ſi je les euſſe faites pour toute autre cauſe. Je le pris par tous les motifs qui doivent faire une impreſſion certaine ſur un cœur qui n'eſt pas celui d'un tigre féroce & cruel. Ce barbare ne fit à mes plaintes que deux réponſes, qu'il répéta cent fois : Manon, me dit il, dépendoit de lui. Il avoit donné ſa parole à ſon neveu. J'étois réſolu de me modérer juſqu'à l'extrémité. Je me contentai de lui dire que je le croyois trop de mes amis pour vouloir ma mort, à laquelle je conſentirois plutôt qu'à la perte de ma maitreſſe.

Je fus trop perſuadé, en ſortant, que je n'avois rien à eſpérer de cet opiniâtre vieillard, qui ſe ſeroit damné mille fois pour ſon neveu. Cependant je perſiſtai dans le deſſein de conſerver juſqu'à la fin un air de modération ; réſolu, ſi l'on en venoit à des excès d'injuſtice, de donner à l'Amérique une des plus ſanglantes & des plus horribles ſcènes que l'amour ait jamais produites. Je retournois chez moi, en méditant ſur ce projet, lorſque le ſort, qui vouloit hâter ma ruine, me fit rencontrer Synnelet. Il lut, dans mes yeux, une partie de

mes penſées. J'ai dit qu'il étoit brave; il vint à moi. Ne me cherchez-vous pas, me dit-il? Je connois que mes deſſeins vous offenſent, & j'ai bien prévu qu'il faudroit ſe couper la gorge avec vous. Allons voir qui ſera le plus heureux. Je lui répondis qu'il avoit raiſon, & qu'il n'y avoit que ma mort qui pût terminer nos différens. Nous nous écartâmes d'une centaine de pas hors de la ville. Nos épées ſe croiſèrent. Je le bleſſai, & je le déſarmai preſqu'en même tems. Il fut ſi enragé de ſon malheur, qu'il refuſa de me demander la vie & de renoncer à Manon. J'avois peut-être droit de lui ôter tout d'un coup l'une & l'autre; mais un ſang généreux ne ſe dément jamais. Je lui jetai ſon épée. Recommençons, lui dis-je, & ſongez que c'eſt ſans quartier. Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confeſſer que je n'étois pas fort dans les armes, n'ayant eu que trois mois de ſalle à Paris. L'amour conduiſoit mon épée. Synnelet ne laiſſa pas de me percer le bras d'outre en outre; mais je le pris ſur le tems, & je lui fournis un coup ſi vigoureux, qu'il tomba à mes pieds ſans mouvement.

Malgré la joie que donne la victoire après un combat mortel, je réfléchis auſſitôt ſur les conſéquences de cette mort. Il n'y avoit pour moi, ni grâce, ni délai de ſupplice à eſpérer. Connoiſſant, comme je faiſois, la paſſion du gouverneur pour

ſon neveu, j'étois certain que ma mort ne ſeroit pas différée d'une heure, après la connoiſſance de la ſienne. Quelque preſſante que fût cette crainte, elle n'étoit pas la plus forte cauſe de mon inquiétude. Manon, l'intérêt de Manon, ſon péril & la néceſſité de la perdre, me troubloient juſqu'à répandre de l'obſcurité ſur mes yeux, & à m'empêcher de reconnoître le lieu où j'étois. Je regretai le ſort de Synnelet; une prompte mort me ſembloit le ſeul remède de mes peines. Cependant ce fut cette penſée même, qui me fit rappeler vivement mes eſprits, & qui me rendit capable de prendre une réſolution. Quoi! je veux mourir, m'écriai-je, pour finir mes peines! Il y en a donc, que j'appréhende plus que la perte de ce que j'aime? Ah! ſouffrons juſqu'aux plus cruelles extrémités pour ſecourir ma maitreſſe; & remettons à mourir, après les avoir ſouffertes inutilement. Je repris le chemin de la ville. J'entrai chez moi. J'y trouvai Manon à demi-morte de frayeur & d'inquiétude. Ma préſence la ranima. Je ne pouvois lui déguiſer le terrible accident qui venoit de m'arriver. Elle tomba ſans connoiſſance entre mes bras, au récit de la mort de Synnelet & de ma bleſſure. J'employai plus d'un quart-d'heure à lui faire retrouver le ſentiment.

J'étois à demi-mort moi-même. Je ne voyois pas le moindre jour à ſa ſûreté, ni à la mienne.

Manon, que ferons-nous, lui dis-je, lorſqu'elle eut repris un peu de force ? Hélas ! qu'allons-nous faire ? Il faut néceſſairement que je m'éloigne. Voulez-vous demeurer dans la ville ! Oui, demeurez-y. Vous pouvez encore y être heureuſe ; & moi je vais, loin de vous, chercher la mort parmi les ſauvages, ou entre les griffes des bêtes féroces. Elle ſe leva malgré ſa foibleſſe. Elle me prit par la main, pour me conduire vers la porte. Fuyons enſemble, me dit-elle ; ne perdons pas un inſtant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par haſard, & nous n'aurions pas le tems de nous éloigner. Mais, chère Manon ! repris-je tout éperdu, dites-moi donc où nous pouvons aller. Voyez-vous quelque reſſource. Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiez de vivre ici ſans moi, & que je porte volontairement ma tête au gouverneur ? Cette propoſition ne fit qu'augmenter ſon ardeur à partir. Il fallut la ſuivre. J'eus encore aſſez de préſence d'eſprit, en ſortant, pour prendre quelques liqueurs fortes que j'avois dans ma chambre, & toutes les proviſions que je pus faire entrer dans mes poches. Nous dîmes à nos domeſtiques, qui étoient dans la chambre voiſine, que nous partions pour la promenade du ſoir ; nous avions cette coutume tous les jours ; & nous nous éloignâmes de la ville, plus promptement que la délicateſſe de Manon ne ſembloit le permettre.

Quoique je ne fuſſe pas ſorti de mon irréſolution ſur le lieu de notre retraite, je ne laiſſois pas d'avoir deux eſpérances, ſans leſquelles j'aurois préféré la mort à l'incertitude de ce qui pouvoit arriver à Manon. J'avois acquis aſſez de connoiſſance du pays, depuis près de dix mois que j'étois en Amérique, pour ne pas ignorer de quelle manière on apprivoiſoit les ſauvages. On pouvoit ſe mettre en leurs mains, ſans courir à une mort certaine. J'avois même appris quelques mots de leur langage & quelques-unes de leurs coutumes, dans les diverſes occaſions que j'avois eues de les voir. Avec cette triſte reſſource, j'en avois une autre du côté des anglois, qui ont comme nous des établiſſemens dans cette partie du nouveau monde, mais j'étois effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverſer juſqu'à leurs colonies, de ſtériles campagnes de pluſieurs journées de largeur, & quelques montagnes ſi hautes & ſi eſcarpées, que le chemin en paroiſſoit difficile aux hommes les plus groſſiers & les plus vigoureux. Je me flattois, néanmoins, que nous pourrions tirer parti de ces deux reſſources; des ſauvages pour aider à nous conduire, & des anglois pour nous recevoir dans leurs habitations.

Nous marchâmes auſſi long-tems que le courage de Manon put la ſoutenir, c'eſt-à-dire, environ deux lieues; car cette amante incomparable refuſa conſtamment de s'arrêter plutôt. Acca-

blée enfin de laſſitude, elle me confeſſa qu'il lui étoit impoſſible d'avancer davantage. Il étoit déjà nuit. Nous nous aſsîmes au milieu d'une vaſte plaine, ſans avoir pu trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier ſoin fut de changer le linge de ma bleſſure, qu'elle avoit panſée elle-même avant notre départ. Je m'oppoſai en vain à ſes volontés. J'aurois achevé de l'accabler mortellement, ſi je lui euſſe refuſé la ſatisfaction de me croire à mon aiſe & ſans danger, avant que de penſer à ſa propre conſervation. Je me ſoumis durant quelques momens à ſes deſirs. Je reçus ſes ſoins en ſilence, & avec honte. Mais lorſqu'elle eut ſatisfait ſa tendreſſe, avec quelle ardeur la mienne ne reprit-elle pas ſon tour! Je me dépouillai de tous mes habits, pour lui faire trouver la terre moins dure, en les étendant ſous elle. Je la fis conſentir malgré elle, à me voir employer à ſon uſage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échauffai ſes mains par mes baiſers ardens, & par la chaleur de mes ſoupirs. Je paſſai la nuit entière à veiller près d'elle, & à prier le ciel de lui accorder un ſommeil doux & paiſible. O Dieu! que mes vœux étoient vifs & ſincères! & par quel rigoureux jugement aviez-vous réſolu de ne les pas exaucer?

Pardonnez, ſi j'achève en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui

n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie eſt deſtinée à le pleurer. Mais quoique je le porte ſans ceſſe dans ma mémoire, mon ame ſemble reculer d'horreur, chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

Nous avions paſſé tranquillement une partie de la nuit. Je croyois ma chere maitreſſe endormie, & je n'oſois pouſſer le moindre ſoufle, dans la crainte de troubler ſon ſommeil. Je m'apperçus dès la pointe du jour, en touchant ſes mains, qu'elle les avoit froides & tremblantes. Je les approchai de mon ſein, pour les échauffer. Elle ſentit ce mouvement; & faiſant un effort pour ſaiſir les miennes, elle me dit d'une voix foible, qu'elle ſe croyoit à ſa dernière heure. Je ne pris d'abord ce diſcours que pour un langage ordinaire dans l'infortune, & je n'y répondis que par les tendres conſolations de l'amour. Mais ſes ſoupirs fréquens, ſon ſilence à mes interrogations, le ſerrement de ſes mains, dans leſquelles elle continuoit de tenir les miennes, me firent connoître que la fin de ſes malheurs approchoit. N'exigez point de moi que je vous décrive mes ſentimens, ni que je vous rapporte ſes dernières expreſſions. Je la perdis; je reçus d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expiroit; c'eſt tout ce que j'ai la force de vous apprendre, de ce fatal & déplorable événement.

Mon ame ne ſuivit pas la ſienne. Le ciel ne me

trouva point ſans doute aſſez rigoureuſement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languiſſante & miſérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuſe.

Je demeurai, plus de vingt-quatre heures, la bouche attachée ſur le viſage & ſur les mains de ma chère Manon. Mon deſſein étoit d'y mourir; mais je fis réflexion, au commencement du ſecond jour, que ſon corps ſeroit expoſé après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes ſauvages. Je formai la réſolution de l'enterrer, & d'attendre la mort ſur ſa foſſe. J'étois déjà ſi proche de ma fin, par l'affoibliſſement que le jeûne & la douleur m'avoient cauſé, que j'eus beſoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avois apportées. Elles me rendirent autant de forces qu'il en falloit pour le triſte office que j'allois exécuter. Il ne m'étoit pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvois. C'étoit une campagne couverte de ſable. Je rompis mon épée, pour m'en ſervir à creuſer; mais j'en tirai moins de ſecours que de mes mains. J'ouvris une large foſſe. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris ſoin de l'envelopper de tous mes habits, pour empêcher le ſable de la toucher. Je ne la mis dans cet état, qu'après l'avoir embraſſée mille fois, avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'aſſis encore près d'elle. Je la

conſidérai long-tems. Je ne pouvois me réſoudre à fermer ſa foſſe. Enfin, mes forces recommençant à s'affoiblir, & craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de mon entrepriſe, j'enſévelis pour toujours dans le ſein de la terre, ce qu'elle avoit porté de plus parfait & de plus aimable. Je me couchai enſuite ſur la foſſe, le viſage tourné vers le ſable; & fermant les yeux, avec le deſſein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le ſecours du ciel, & j'attendis la mort avec impatience. Ce qui vous paroîtra difficile à croire, c'eſt que pendant tout l'exercice de ce lugubre miniſtère, il ne ſortit pas une larme de mes yeux, ni un ſoupir de ma bouche. La conſternation profonde où j'étois, & le deſſein déterminé de mourir, avoient coupé le cours à toutes les expreſſions du déſeſpoir & de la douleur. Auſſi, ne demeurai-je pas long-tems dans la poſture où j'étois ſur la foſſe, ſans perdre le peu de connoiſſance & de ſentiment qui me reſtoient.

Après ce que vous venez d'entendre, la concluſion de mon hiſtoire eſt de ſi peu d'importance, qu'elle ne mérite pas la peine que vous voulez bien prendre à l'écouter. Le corps de Synnelet ayant été rapporté à la ville, & ſes plaies viſitées avec ſoin, il ſe trouva, non-ſeulement qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il n'avoit pas même reçu de bleſſure dangereuſe. Il apprit à ſon oncle de quelle manière les choſes s'étoient paſſées entre nous, & ſa généroſité

le porta ſur le champ à publier les effets de la mienne. On me fit chercher, & mon abſence avec Manon, me fit ſoupçonner d'avoir pris le parti de la fuite. Il étoit trop tard pour envoyer ſur mes traces; mais le lendemain & le jour ſuivant furent employés à me pourſuivre. On me trouva, ſans apparence de vie, ſur la foſſe de Manon; & ceux qui me découvrirent en cet état, me voyant preſque nud, & ſanglant de ma bleſſure, ne doutèrent point que je n'euſſe été volé & aſſaſſiné. Ils me portèrent à la ville. Le mouvement du tranſport réveilla mes ſens. Les ſoupirs que je pouſſai, en ouvrant les yeux, & en gémiſſant de me retrouver parmi les vivans, firent connoître que j'étois encore en état de recevoir du ſecours. On m'en donna de trop heureux. Je ne laiſſai pas d'être renfermé dans une étroite priſon. Mon procès fut inſtruit; & comme Manon ne paroiſſoit point, on m'accuſa de m'être défait d'elle, par un mouvement de rage & de jalouſie. Je racontai naturellement ma pitoyable aventure. Synnelet, malgré les tranſports de douleur où ce récit le jeta, eut la généroſité de ſolliciter ma grâce. Il l'obtint. J'étois ſi foible, qu'on fut obligé de me tranſporter de la priſon dans mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une violente maladie. Ma haine pour la vie ne diminuoit point. J'invoquois continuellement la mort, & je m'obſtinai long-tems à rejeter tous les remèdes.

remèdes. Mais le ciel, après m'avoir puni avec tant de rigueur, avoit deſſein de me rendre utiles mes malheurs & ſes châtimens. Il m'éclaira de ſes lumières ; elles me rappelèrent à des idées dignes de ma naiſſance & de mon éducation. La tranquillité ayant commencé à renaître un peu dans mon ame, ce changement fut ſuivi de près par ma guériſon. Je me livrai entièrement aux inſpirations de l'honneur, & je continuai de remplir mon petit emploi, en attendant les vaiſſeaux de France, qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amérique. J'étois réſolu de retourner dans ma patrie, pour y réparer par une vie ſage & réglée le ſcandale de ma conduite. Synnelet avoit pris ſoin de faire tranſporter le corps de ma chère maitreſſe dans un lieu honorable.

Ce fut environ ſix ſemaines après mon rétabliſſement, que me promenant ſeul un jour ſur le rivage, je vis arriver un vaiſſeau, que des affaires de commerce amènoient à la Nouvelle Orléans. J'étois attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frappé d'une ſurpriſe extrême, en reconnoiſſant Tiberge parmi ceux qui s'avançoient vers la ville. Ce fidelle ami me remit de loin, malgré le changement que la triſteſſe avoit fait ſur mon viſage. Il m'apprit que l'unique motif de ſon voyage avoit été le deſir de me voir, & de m'engager à retourner en France ; qu'ayant reçu

la lettre que je lui avois écrite du Havre, il s'y étoit rendu en perſonne, pour me porter les ſecours que je lui demandois; qu'il avoit reſſenti la plus vive douleur en apprenant mon départ, & qu'il ſeroit parti ſur le champ pour me ſuivre, s'il eût trouvé un vaiſſeau prêt à faire voile; qu'il en avoit cherché pendant pluſieurs mois dans divers ports, & qu'en ayant enfin rencontré un à Saint-Malo, qui levoit l'ancre pour la Martinique, il s'y étoit embarqué, dans l'eſpérance de ſe procurer de-là un paſſage facile à la Nouvelle Orléans; que le vaiſſeau malouin ayant été pris en chemin par des corſaires eſpagnols, & conduit dans une de leurs îles, il s'étoit échappé par adreſſe, & qu'après diverſes courſes, il avoit trouvé l'occaſion du petit bâtiment qui venoit d'arriver, pour ſe rendre heureuſement près de moi.

Je ne pouvois marquer trop de reconnoiſſance pour un ami ſi généreux & ſi conſtant. Je le conduiſis chez moi. Je le rendis le maître de tout ce que je poſſédois. Je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de France; & pour lui cauſer une joie à laquelle il ne s'attendoit pas, je lui déclarai que les ſemences de vertu, qu'il avoit jetées autrefois dans mon cœur, commençoient à produire des fruits dont il alloit être ſatisfait. Il me proteſta qu'une ſi douce aſſurance le dédommageoit de toutes les fatigues de ſon voyage.

Nous avons paſſé deux mois enſemble à la Nouvelle Orléans, pour attendre l'arrivée des vaiſſeaux de France; & nous étant enfin mis en mer, nous prîmes terre, il y a quinze jours, au Havre-de-Grace. J'écrivis à ma famille en arrivant. J'ai appris, par la réponſe de mon frère aîné, la triſte nouvelle de la mort de mon père, à laquelle je tremble, avec trop de raiſon, que mes égaremens n'ayent contribué. Le vent étant favorable pour Calais, je me ſuis embarqué auſſitôt, dans le deſſein de me rendre, à quelques lieues de cette ville, chez un gentilhomme de mes parens, où mon frère m'écrit qu'il doit attendre mon arrivée.

FIN.